LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME PREMIER

Octobre - Novembre - Décembre 1905

La BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME PREMIER

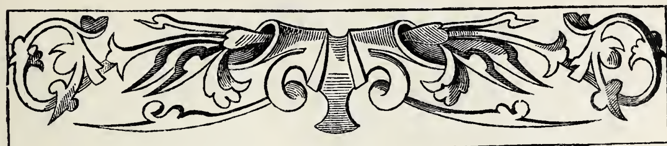
OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1905



BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28



AU PUBLIC BELGE

La Belgique Artistique et Littéraire est une nouvelle tentative de doter la Belgique d'une *Revue d'art* vraiment nationale.

Réussira-t-elle mieux que ses devancières? Pourquoi pas?

Il semble que jamais notre pays n'eut une conscience plus claire de sa valeur et de son originalité, un plus ardent désir d'affirmer ses spécialités et ses aptitudes dans tous les domaines.

Les nations qui se sentent bien elles-mêmes, extériorisent irrésistiblement leurs grandes forces sociales,

Droit, Religion, Histoire, Science, Art, dans ces œuvres collectives que sont, de notre temps, les Revues.

Nous voulons la nôtre NATIONALE, disons-nous.

Nous entendons par là non seulement qu'elle devra manifester les idées de nos compatriotes sur tout notre art, sur l'art à l'étranger, et au besoin, les idées de l'étranger sur notre activité esthétique, mais qu'elle devra aussi, délaissant les querelles des petites écoles qui passagèrement bourdonnent, être éclectique dans le sens le plus élevé et le plus tolérant.

Car est-on vraiment national alors qu'on est sectaire; alors qu'on n'exprime qu'une fraction de la psychologie d'un peuple; alors qu'on veut imposer à tous ses opinions personnelles crues dérisoirement infaillibles; alors qu'on n'a de justice et de courtoisie que pour soi et ses amis?

Nous voulons que notre Revue soit un écho de la mouvante et féconde rumeur artistique de la Belgique dans

tous ses rouages et dans toutes les résonnances de son admirable mécanisme enfin reconnu partout.

Une telle œuvre manque chez nous, quoique clairement utile et fervemment désirée.

Que lui faut-il pour triompher?

Une chose bien simple en apparence et pourtant, semble-t-il, prodigieusement difficile à obtenir : LE CONCOURS DU PUBLIC BELGE !

Oui, le concours de ces Belges enfin nettoyés de la manie de chercher exclusivement leur pâture littéraire à l'étranger, des Belges croyant en eux-mêmes et s'apercevant qu'il y a ici autant et aussi bien qu'ailleurs.

Autrefois nos élégantes ne s'habillaient qu'à Paris, comme nos intellectuels n'alimentaient leurs lectures qu'à Paris. Celles-là sont guéries. Ceux-ci resteront-ils en arrière?

Avec confiance, et, si l'on veut, ingénuité, nous nous adressons à nos concitoyens. Avec leur aide (c'est si facile de s'abonner) la BELGIQUE ARTISTIQUE

et Littéraire peut prospérer, grandir et devenir pour ses lecteurs une nourricière féconde, pour nos écrivains et nos penseurs une tribune de mieux en mieux fréquentée, pour le Pays une nouvelle occasion de notoriété et de gloire !

Et pourquoi, alors qu'une force secrète commence à pousser les détenteurs de grandes fortunes à les employer non plus au faste et à la fête, mais à des destinations fraternelles et nobles, n'y aurait-il pas quelque homme, haut en générosité, qui prendrait cette œuvre sous son patronage et, la libérant des sollicitations et des marchandages, assurerait sa vie et son fonctionnement avec une libéralité digne de lui, d'elle, du public et de ses collaborateurs ?

La Rédaction.

L'AME BELGE [1]

Mesdames et Messieurs,

Je vais vous entretenir de l'Ame Belge. Vaste sujet, thème inépuisable, que je n'ai pas la prétention de découvrir, mais sur lequel je me bornerai à exécuter quelques variations patriotiques et filiales. Et pour commencer je me recommanderai d'illustres précédents. L'âme belge ne fut-elle pas célébrée par des étrangers glorieux, pour ne citer que l'Américain John Lothrop Motley dans son *Rise of the Dutch Republic*, et Friedrich von Schiller, le poète sublime dont l'Allemagne et le monde entier commémoraient le souvenir, cette année même, à l'occasion du centenaire de sa naissance, — le grand Européen Schiller, qui loua cette âme belge dans sa *Geschichte des Abfalls der Niederlande* et dans son *Don Carlos*.

Au troisième acte de *Don Carlos*, le marquis de Posa, cette âme noble entre toutes

(1) Conférence prononcée le 12 juillet 1905 au Kursaal d'Ostende. En la transcrivant à l'intention des lecteurs de cette revue, j'ai tenu à en préserver le tour familier et l'expression sincère, ses seuls mérites, à supposer qu'elle en ait.

celles créées par les poètes, s'exprime ainsi sur le compte des Belges :

« Je suis revenu récemment des Flandres et du Brabant, ces belles et florissantes provinces ! Quel peuple énergique et puissant ! Quel bon peuple aussi ! Je pensais combien il serait divin d'être le père de ce peuple ! (1) »

Et quand Philippe II, son interlocuteur, dit complimenteusement au marquis :

« Vous m'apprenez comment traiter les hommes à l'avenir puisque vous m'en faites rencontrer un. — Des hommes, Sire, répond Posa, il y en a des milliers de meilleurs que moi dans votre Flandre (2) ! »

Venant de Posa, ou plutôt de Schiller, voilà de l'âme belge une louange dont celle-ci aurait le droit de s'enorgueillir.

Cette opinion me met à l'aise pour ce que j'aurais à vous en dire à mon tour. Après cela on ne me taxera pas de chauvinisme si je m'efforce à vous faire comprendre et aimer avec moi l'âme de cette patrie. Quoi que je dise je ne saurais enchérir sur l'éloge que vous venez d'entendre.

Il existe donc une âme belge tout comme il existe une âme française, une âme allemande, une âme anglaise. Non plus une âme flamande ou une âme wallonne seulement, mais une âme belge née de ce qui ne fut pas un simple mariage de raison, mais bel et bien un mariage d'amour.

(1) Ein Kräeftiges Volk, ein groszes Volk, und auch ein gutes Volk ! Und Vater dieses Volkes, das dacht Ich, das muss gœttlich sein !

(2) In Ihrem Flandern sind tausend bessere als ich !

Que l'on ne vienne plus alléguer un prétendu antagonisme entre les Belges du Nord et ceux du Midi. On pourrait tout aussi bien conclure des nuances différenciant le Bavarois, le Silésien, le Saxon, le Poméranien, qu'il n'y a pas d'Allemand proprement dit, ou déduire des contrastes de mœurs ou même des incompatibilités de dialectes régnant entre Bretons, Normands, Angevins, Tourangeaux, Lorrains, Quercynois, Auvergnats, qu'il n'y a pas de Français, d'âme française.

Tout en préservant leurs qualités propres, Flamands et Wallons se sont unis presque aussi étroitement que par une combinaison chimique. Et j'irai même jusqu'à prétendre que de mœurs, de caractère, d'éducation, d'humeur et de morale, le mot étant pris dans son sens absolu, Flamands et Wallons sont bien plus rapprochés les uns des autres que les premiers des Hollandais, et les seconds des Français. Les affinités des deux races furent plus fortes que leurs divergences. Par des croisements de plus en plus nombreux se sont produits de très salutaires métissages, car il s'en faut qu'un métis soit un bâtard. Nombre de personnalités belges éminentes sont nées d'un Flamand et d'une Wallonne ou d'une Flamande et d'un Wallon ; c'est le cas d'un Constantin Meunier, d'un Edmond Picard, d'un Camille Lemonnier, d'un Paul Janson, de bien d'autres encore. Henri Conscience, le célèbre romancier de langue flamande, était même fils d'un Français de Besançon — le berceau de

Victor Hugo — et d'une Flamande d'Anvers. Et comme si le hasard se faisant l'auxiliaire de l'union des deux races, ou plutôt des deux familles, s'amusait, en attendant, à d'ironiques chassés-croisés : ce sont des Belges flamands qui écrivent le français; témoin Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, Rodenbach, et des Belges français, ou du moins à noms français, qui cultivent la langue flamande; par exemple, Peter Benoit, Nestor de Tière, Pol de Mont, Léonce du Catillon, Henri Conscience, Ecrevisse, l'auteur des fameux *Bokkenrijders*.

Frank Lateur est le nom éminemment français du délicieux conteur flamand qui signe Styn Streuvels, comme Kayenberg est le nom très néerlandais du fier poète de langue française admiré sous le pseudonyme d'Albert Giraud.

L'âme belge! Camille Lemonnier la proclame et la salue aussi à la fin de son dernier livre : *La Vie belge*. Elle existe en dépit de certains Belges honteux, trop portés à la nier, elle existe, dit ce maître écrivain, « faite des deux tronçons jadis coupés et depuis réunis de deux races qui, malgré la dualité des modes d'expression, ont un même battement de cœur, de deux territoires dont l'un, la plaine de Flandre, est comme une traîne d'or cousue au bas de la robe des monts de Wallonnie ». Impossible de synthétiser le pays et son âme en une plus gracieuse image!

Dans une étude, publiée en 1897 par la *Revue encyclopédique* de Paris, Edmond

Picard affirma et exalta cette âme belge si longtemps méconnue ou bafouée au profit de je ne sais quels dilettantisme et cosmopolitisme d'énervés et de névropathes. Lui aussi estime que, loin de représenter un obstacle à la consistance, à l'homogénéité de notre pays, la primitive dualité des races aura fait sa vigueur, sa fécondité, sa belle harmonie.

Or, tel pays, telle âme !

L'âme belge, constate Edmond Picard, cette âme d'un petit peuple devenue aussi grande que celle d'un grand peuple, mit un temps considérable à se former. C'est l'âme d'un pays singulier qu'une étrange destinée a maintenu debout à travers les siècles, malgré des conquêtes réitérées et de continuelles prises ou reprises de possession.

Carrefour d'aboutissement où se croisaient et où bifurquaient les races, la Belgique fut trop souvent aussi le champ de bataille de l'Europe. C'était le chemin des Nations indiqué par la Nature même à ceux que la Destinée poussait venant du Sud, de l'Est ou du Nord.

Durant des siècles s'y opère le choc des êtres et des idées, la fusion des intellects et des corps.

La terre belge exerça une fascination grande, précisément par son climat variable, ses quatre saisons bien démarquées, la variété de ses topographies.

« Les passants et les nomades se fixent dans ce pays dont il suffit, comme dit Picard, de voir la représentation dans les paysages

de l'école belge pour en comprendre l'infinie et secrète séduction. Une population toujours considérable et actuellement plus dense que celle de toute contrée du monde atteste ces conditions privilégiées de climat, de paysage, de souvenirs et de bien-être. »

Durant près de deux mille ans, les invasions et les investissements de la part de l'étranger semblaient devoir étouffer à jamais le génie des autochtones et même anéantir les particularités de ces terroirs belges.

Deux fois, notamment, on put craindre que c'en serait fini de cette existence étonnamment invétérée : à la bataille de Courtrai ou des *Eperons d'Or*, la terre belge faillit échoir à la France; à la journée de Woeringhen, elle pensa tomber définitivement au pouvoir de l'Allemagne.

Avant et depuis ces deux dates mémorables, que d'autres tentatives d'incorporation ! Que de fois le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Espagnol, l'Autrichien se flattèrent d'être venus à bout de cette pincée de terre et de cette poignée d'hommes. Que de fois, constate Picard, on put crier : « *Finis Belgiæ !* » « Et pourtant, comme un rocher couvert par la marée montante et que le reflux découvre, la Belgique a toujours reparu, chaque fois plus vivante et plus vibrante ! »

Dans son évolution à travers les âges, elle déploie une logique et un entêtement auquel nul autre phénomène ethnique ne peut être comparé.

Tant d'opiniâtreté, d'énergie, de sacrifices

et d'héroïsmes trouveront enfin leur sanction et leur récompense.

Son autonomie sera consacrée et ce petit pays s'affirmera comme une individualité irréductible.

Les chocs, les convulsions, les guerres, les tyrannies et les persécutions dont cette contrée est toujours revenue devaient tremper fortement aussi l'âme de la race, l'âme belge. Pour avoir été lente à se forger, pour avoir été continuellement remise sur l'enclume, elle n'en devint que plus solide et plus résistante.

Quoique désormais unique en son essence, elle devait participer de la multiplicité des facteurs qui l'ont engendrée et influencée. Elle procède de l'âme germaine et de l'âme latine, ces deux variétés les plus saillantes de la race aryenne. Située au confluent de la France et de l'Allemagne dans leur zone de pénétration réciproque, « la Belgique, dit encore l'auteur de *Confiteor*, apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur comme les bandes intermédiaires, si harmonieusement dégradées qui séparent les grands tons primitifs violents de l'arc-en-ciel. » Et il ajoute à cette image à la fois si juste et si poétique : « Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation : le néerlandais et le français, se fractionnent en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nette-

ment, les pensées, les instincts, les mœurs et les sentiments sont bien moins tranchés et participent d'une communauté de nature formant le fond véritable de la race. »

Un exemple attestera la vérité de cette constatation :

Il y a quelques temps, M. Albert Mockel, un poète et critique très subtil, s'ingéniait à prouver dans des pages d'ailleurs fort jolies, la délicatesse de sentiment à son avis plus grande chez les Wallons que chez les Flamands : « Ainsi, disait-il, à Liége, dans le plus menu peuple, un amoureux qui n'est point mal appris ne s'écrie pas : « Je t'aime, » il dit : « Je vous vois si volontiers » et met le reste dans l'intonation. » Or, M. Mockel ignorait que la même discrétion, la même pudeur existe en terre flamande où les gars feront leur déclaration en ces termes de demi-teinte : « *Ik zien u zoo gaarne !* » Traduction on ne peut plus littérale du : « Je vous vois si volontiers ! » et où le : « Je vous aime ! » *(Ik bemin u)* ne s'emploie que dans les livres.

On multiplierait à l'infini les preuves de cette identité de nuances sentimentales chez les Wallons et les Flamands.

En vérité le rapprochement des psychologies est beaucoup plus avancé que la fusion des langues. Mais la dualité de celle-ci est même un bienfait. Picard la considère à bon droit comme le facteur le plus énergique dans la formation du caractère national. Elle nous ouvre des issues et des portes d'arrivée, d'une part, pour les civilisations

germaniques et, d'autre part, pour la civilisation latine.

Il serait même à souhaiter que chaque Belge connût le français et le flamand. C'est alors seulement qu'ils parviendraient à s'interpréter dans toute leur intégrité puisqu'ils tiennent à la fois du Germain et du Celte.

Et que l'on ne vienne pas nous dire que la connaissance de deux langues fait qu'on ne les connaît bien ni l'une ni l'autre.

Fatalement, suivant la prépondérance du sang, du tempérament, et de l'habitat — qu'on me passe cette expression empruntée au domaine de la botanique — la préférée, la *maternelle* des deux langues sera tantôt l'une, tantôt l'autre. Et tant mieux! Je ne veux choisir entre la langue de Verhaeren et celle de Gezelle. Deux grands poètes! Deux Belges!

Mais de ce que Baudelaire, Mallarmé, Marcel Schwob surent admirablement l'anglais, à preuve leurs traductions d'Edgar Poe et de Shakespeare, il ne résulte pas qu'ils furent de médiocres écrivains français. Il n'en est pas de plus parfaits, au contraire. De même M. André Gide qui possède l'allemand comme se l'était assimilé cet autre écrivain français non moins exquis : Gérard de Nerval, le traducteur de Goethe.

A plus forte raison la connaissance de deux langues, une germanique et une latine, s'impose quand un pays, comme le nôtre, participe, à doses égales, du génie et du tempérament des deux grandes races!

Parlant de la caractéristique de l'âme

belge, Edmond Picard nous la montra surtout énergique mais indisciplinée, éperdue d'individualisme. « On croirait, dit-il, que l'habitude quasi millénaire des résistances aux oppressions et aux spoliations a, par un atavisme cruellement gravé, déshabitué à jamais nos compatriotes de l'observation des disciplines, des mots d'ordre, des modes tyranniques, du respect pour les réglementations. Chacun se donne pour ce qu'il est, se laisse aller à ce qu'il vaut, avec une légère teinte de hâblerie pimentant l'originalité native. Car, l'originalité de chacun est extrême dans toutes les allures, dans toutes les professions, dans toutes les conceptions. »

Plaidant comme avocat à Paris, Picard fut souvent frappé de l'air professionnel commun aux hommes et aux plaidoiries de ses confrères du Barreau français, alors qu'en Belgique la différence est inépuisable.

Chez nous, dans tous les domaines, la variété des écoles est infinie, l'hostilité envers les tyrannies petites ou grandes, intarissable, qu'il s'agisse de l'autorité publique ou des dictatures privées du fonctionnaire, du professeur, de l'académicien, du chef d'école.

Et les villes, voire les moindres bourgades se comportent comme les individus. L'esprit communier et fédéral persiste. Autant de cités, autant de centres à physionomie particulière. Entre deux villes si différentes, comme Anvers et Bruxelles, à peine séparées, toutefois, par quelques lieues, il y a encore eu place pour une troisième cité non

moins originale et accusant son cachet spécial, son propre type : Malines.

Nous sommes fanatiques d'autonomie, décentralisateurs à outrance. Il n'y a guère de public plus difficile à administrer. Partout on se scinde. On s'essaime plus souvent que les abeilles.

Chacun vit à sa manière, peint à sa manière, agit à sa manière, écrit, peint, sculpte, parle, chante à sa manière en un universel mouvement de fronde et de sarcasme, opposant la goguenardise à la vanité et à la présomption, allant même jusqu'à railler et mystifier, jusqu'à *zwanzer*, comme disent les Bruxellois, les supériorités réelles trop infatuées de leur valeur.

Et Baudelaire qui nous reprochait de penser en bande! En bande? mais c'est tout le contraire. Oui, il y a des orphéons, des sociétés, des bandes de tous les genres, tout est prétexte à associations : l'Union fait la force. Mais pour peu qu'on ait été enrôlé de gré ou de force dans l'une ou l'autre confrérie, et à quelque étage social que ce soit, on constatera que l'esprit d'insubordination, d'opposition, de critique, s'y manifeste jusqu'à l'acrimonie, je dirai presque l'anarchie. A telle enseigne que loin de penser en bande les Belges ne semblent éprouver le besoin de se réunir que pour donner carrière au besoin plus impérieux encore de se contredire, de se chamailler, de ruer dans les rangs.

Ah! ce n'est pas non plus l'admiration qui nous étouffe. Pas de peuple moins gobeur. Il en faut du prestige pour s'imposer ici! De

très beaux talents, universellement reconnus à l'étranger, rencontrent auprès de leurs compatriotes un accueil sceptique ou boudeur, plutôt réfrigérant. Que voulez-vous? A la rigueur on consent bien à vous accorder quelque mérite, mais à condition que vous n'en soyez pas trop convaincu vous-même, et surtout que vous ne vous en targuiez avec trop de complaisance.

Picard constate aussi que « le Belge est brusque, prompt aux paroles triviales, glissant vite aux brutalités, s'extériorisant chez le peuple en jurons aux pittoresques assonances, le tout révélant un état intérieur fruste, qu'adoucit, il est vrai, une bonhomie simple, naïve, parfois ingénue, dégraissée de toute affectation et fréquemment savoureuse, un laisser-aller d'allure et de costume, un sans-gêne dégénérant en débraillé autant extérieur que physique. »

L'âme belge représente en somme comme toutes les autres un attachant assemblage de qualités et de défauts, ceux-ci n'étant souvent que l'exagération de celles-là; les uns étant inséparables des autres; les ombres faisant valoir les jours et de prétendues discordances concourant plutôt à une franche et originale harmonie. Ce qui nous rebute et nous choque au premier abord, par exemple cet ombrage poussé jusqu'à la haine ou cette franchise dégénérant en trivialité et en cynisme; tantôt cette froideur et tantôt ces effusions intempestives, ce ton bourru ou pincé, ces alternatives de familiarité et de réserve farouche, ne seraient-ils

pas le résultat des vicissitudes par lesquelles ont passé la race et le pays avant de devenir enfin maîtres de leurs destinées, ne serait-ce point là l'héritage des désespoirs latents, des longues détresses, des haines refoulées, des révoltes de nos ancêtres? Et, ainsi expliqués, ces angles mêmes et ces ombres de l'âme belge ne nous deviennent-ils pas souverainement sympathiques et touchants? De ces carnages, de ces spoliations, de ces pillages et de ces persécutions qu'il nous fallut subir, il devait nous rester, avec un inéluctable besoin d'affranchissement, une fatale propension au doute et à la méfiance, un mélange de sournoiserie et de brutalité.

Je comparerai volontiers l'âme belge à un robuste orphelin, exposé dès son enfance aux mauvais traitements d'une marâtre, aux convoitises de tuteurs rapaces, — je la comparerai à une sorte d'enfant martyr, de Gaspard Hauser. Son vigoureux tempérament, son énergie, son indomptable foi en lui-même, son endurance, la générosité de sa force et de son sang eurent raison de toutes les tentatives d'asservissement et d'immolation, mais dans cette lutte permanente pour la liberté et même pour l'existence il ne lui restait guère le temps de se saisir, de s'affiner moralement. Son âme fut longtemps fruste, âpre ou trouble, comme abalourdie. Chêne d'écorce rugueuse! Diamant de gangue impénétrable! Toujours sur le qui-vive, nous n'avions de place, ni de temps, du moins en apparence, pour le rêve et les hautes spéculations. Si l'adolescent se

recueille, voilà qu'un retour de l'ennemi l'oblige à se remettre en garde, en posture pour parer l'agression. Ainsi il s'écoulera des siècles avant que cette âme soit appelée à s'interpréter à fond ou même à se concevoir. C'était une psyché livrée au chaos dans laquelle se combattaient les impulsions les plus diverses et même les plus contradictoires. Cette âme belge manqua surtout de littérature, c'est-à-dire de l'art qui réclame le plus de recueillement, de gestation, d'ordre et de liaison dans les idées. Et cependant, à l'encontre de ce qu'on prétendit, nous étions au moins aussi généreusement doués pour la poésie que pour la peinture. L'avenir s'est chargé d'en fournir la preuve tardive mais triomphale. La force poétique existait à l'état latent. Il y avait surabondance et pléthore. Par la suite, à mesure que le pays jouira d'une certaine stabilité, la lucidité, la lumière se fera dans son âme. Le passé houleux et convulsif explique comment le mouvement littéraire belge, aujourd'hui un des plus généreux qui soient, ne se manifesta qu'à la dernière heure et, alors, presque avec la violence d'une éruption volcanique, ou mieux avec la luxuriance d'une floraison spontanément épanouie sur un sol qui ne semblait destiné qu'à produire des céréales utilitaires à l'exclusion de toutes plantes de luxe et de beauté. Et, d'emblée, notre Béotie universellement décriée prit rang dans le concert des races poétiques...

Durant les périodes troublées du moyen âge et même pendant la Renaissance, l'esprit

belge ne s'était guère exercé qu'à la satire. Nos meilleurs, presque nos seuls auteurs lointains furent des moralistes ou des pamphlétaires, comme Marnix de Sainte-Aldegonde, parfois doublés de didactes, comme Jacques Van Maerlandt. L'érudition veut que la première version du *Roman du Renard*, cette épopée égrillarde, malicieuse, archi-raisonnable, mais, tranchons le mot, anti-poétique par excellence, ait été une version flamande, *L'Uilenspiegel*, cette épopée populaire et anonyme des frasques, des prouesses, mais surtout des incongruités et des rapines d'une sorte de Jacques Bonhomme ou de Robin Hood Flamand, n'est guère plus relevée de goût et d'allure, et il faudra attendre le milieu du XIXe siècle pour qu'un grand écrivain belge, Charles De Coster, un artiste, un poète pour de bon, anoblisse, magnifie et idéalise ce luron, voire ce larron paillard, et que, tout en lui laissant sa verve et son espièglerie, il lui prête une âme généreuse et lyrique, pour qu'il hausse le mauvais garçon à la taille du patriote, le vagabond à celle du libérateur et du héros, de manière à en faire une des plus palpitantes incarnations, un des plus touchants symboles de l'âme belge...

Sous Charles-Quint les Chambres de Rhétorique représentaient d'indigestes corporations de scoliastes, pédants et cuistreux, frondeurs mais balourds, dont l'esprit caustique n'était guère plus délié et relevé que celui des attrapades entre Teune, le marchand d'œufs, et Line, la laitière, ces Paschino et Marforio anversois.

Du gros sel, du lourd bon sens, c'est tout ce que nous fournit l'âme belge, — littérairement, du moins. La haute poésie, le sublime existe plutôt dans les gestes, dans le patriotisme en action, dans la foi des héros et des martyrs. Les temps sont homériques mais il leur manque un Homère.

Est-ce à dire que l'esprit fût endormi, que la pensée fût absente? Bien au contraire. Il n'y eut pas de pays où l'on pensa davantage et aussi hardiment. Depuis le fameux Tanchelin, les libres-penseurs, les hérésiarques, les novateurs, les fondateurs de schismes, tribuns ou agitateurs, se succèdent dans une chaîne pour ainsi dire ininterrompue jusqu'à nos jours, individuellement ou par collectivités entières : beggards, lollards, vaudois, loïstes, libertins, hommes de l'intelligence, etc., etc.

Mais il manque à ces agitateurs la belle expression psychique, le verbe inspiré, l'esthétique suprême des vrais apôtres, et, à quelques exceptions près, leur besoin d'émancipation ne s'élève guère au-dessus du matérialisme le plus trivial.

L'âme belge, l'âme de l'adolescent bourrelé et violenté dont je parlais tout à l'heure, réfléchit et médite sans doute, mais les guerres et les persécutions ne lui laissent pas le loisir de mettre de l'ordre dans ses idées, de leur donner la forme qui convainc et qui subjuge.

De plus, la lutte pour le sol même l'a rendue incapable des grands élans vers l'au-delà, des essors lyriques, des fulgurations sublimes.

Elle est généralement trop repliée sur elle-même ou, si elle se détend, c'est par saccades, par soubresauts, pour retomber aussitôt à terre, dans le marasme et la vulgarité.

L'âme belge couve, rumine et sommeille. Elle rêve comme Wagner nous montre Erda, partagée entre la frénésie et la stupeur. Mais elle est visionnaire et il lui arrivera de raconter ses visions. Dès le moyen-âge la Belgique eut des mystiques, entre autres ce Ruysbroeck l'Admirable que Maurice Maeterlinck proclame le plus grand de tous et dont il traduisit et commenta l'*Ornement spirituel*. L'admiration de M. Maeterlinck est d'autant plus édifiante qu'il place les mystiques au premier rang des hommes parce que, d'après lui, « ils nous apprennent mieux que les artistes, que les philosophes et que les poètes, les aspirations et les sentiments les plus profonds de la race, parce qu'ils éclairent ce qu'il y a de plus obscur dans l'amour et résument ce qu'il y a de plus mystérieux dans les esprits qui les entourent ».

Avec Ruysbroeck nous voilà donc bien au-dessus des utilitaires, des matérialistes, des satiriques narquois, des épicuriens sans finesse parmi lesquels, à en croire Hippolyte Taine, se seraient recrutés presque exclusivement jusqu'à nos jours les interprètes de l'âme belge. Cette âme, Taine ne la connaissait qu'imparfaitement, il ne l'avait point pénétrée quand il écrivit dans sa *Philosophie de l'Art*, les pages assez dures auxquelles je fais allusion. Plus tard, dans des lettres à

quelques-uns des nôtres, il reconnut son erreur et salua entre autres notre brillant renouveau poétique.

Un poète français plus récent, M. Charles Morice, qui vécut quelque temps parmi nous, publia à la suite de ce séjour un livre très sympathique et très équitable sur l'esprit belge, dans lequel, rendant hommage à nos progrès et à nos efforts, il prédisait qu'après avoir été longtemps le carrefour du monde civilisé, la Belgique en serait bientôt le centre.

Et il lavait aussi notre peuple et notre race des virulents et acides reproches que leur fit autrefois Baudelaire.

Certes, notre caractère encourt des critiques, mais comme nous l'avons vu, nos défauts sont inséparables de nos qualités, et je dirai plus, celles-ci représentent souvent la superbe antithèse de ceux-là.

Ces Belges utilitaires et positifs sont capables, par réaction, des plus nobles folies; ces bourgeois sceptiques et méfiants, enclins au débinage et réfractaires à l'enthousiasme, il leur arrivera de se passionner pour une noble cause, pour une œuvre vraiment belge et, pour être plus avares, leurs suffrages n'en seront que plus précieux; — ces bourrus sont des bienfaisants, ces apathiques des sensitives... oui, des sensitives, car s'il se commet beaucoup de crimes chez nous, comme ailleurs, ce sont presque toujours des crimes passionnels, et les amours malheureuses entraînent plus souvent les amoureux au suicide qu'à l'assassinat...

A-t-on assez raillé ou flétri l'appétit et la soif du Belge. La Belgique, champ de bataille de l'Europe, était dès le XVIII[e] siècle, au dire de notre spirituel compatriote, le prince de Ligne : le cabaret de l'Europe. Eh oui, le Belge manque parfois de tempérance, mais est-il convive plus généreux, hôte plus hospitalier? Schiller, dans son *Abfall der Niederlande*, rappelle que sous les ducs de Bourgogne il n'y avait pas de pays où le luxe de la table fût poussé aussi loin. Il constate même que la sensualité allait jusqu'au dévergondage et que la licence des mœurs s'étendait aux couches les plus infimes de la société. « Mais, dit-il, combien ces excès mêmes sont plus réjouissants aux yeux d'un sincère ami de l'humanité, que la pénible frugalité du besoin ou la vertu barbare et stupide qui désolaient presque toute l'Europe à cette époque! »

Au pays de Jordaens et de Rubens, il ne sied d'ailleurs pas de se montrer abstème et puritain. Il n'existe d'art ni d'amour sans une part de sensualité. Et puisque je viens de citer le nom de Jordaens, rappelons-nous le sourire plein d'indulgence et le regard à la fois lucide et badin que le grand peintre prête à ces superbes et appétissantes beautés présidant aux turbulentes tablées des festins d'Epiphanie. Elles sont belles, bonnes, portées à la tolérance, ennemies de tout fanatisme et surtout de toute hypocrisie, comme l'âme belge elle-même... Oui, nous avons les qualités de nos défauts. Dionysos, le dieu de l'ivresse, est aussi celui de l'inspiration,

de l'enthousiasme. Aussi, chez nous, combien de traits dont l'héroïsme et la magnanimité exaltent l'âme nationale dans une éblouissante apothéose?

N'est-ce pas tout près d'ici, à Blankenberghe, au bord de la mer que s'élève le monument de ce simple petit sergent De Bruyne dont le trépas au Congo soutient la comparaison avec ce qu'il y eut de plus touchant et de plus pathétique dans tous les âges et chez tous les peuples. Plutarque et Tacite ne racontèrent rien d'aussi émouvant que le sacrifice de ce soldat préférant mourir que d'abandonner son officier, et ayant même enduré les pires supplices par fidélité à son maître et à son drapeau! Brave et cher petit Belge, en qui je retrouve l'âme des féaux écuyers d'autrefois célébrés dans les chansons de gestes, et que je rapproche du Kourvenal, chanté par Wagner. Voilà le plus beau de l'âme belge, son couronnement sublime! Bénie et louée, n'est-ce pas, l'âme nationale capable de fulminer pareils éclairs!...

Les divers degrés, les multiples mouvements de cette âme, nous ne les trouverons révélés nulle part mieux à présent que dans les écrits du terroir; depuis les articles des journaux jusqu'aux poèmes et aux romans lyriques. C'est ainsi que, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, Taine étudia l'âme anglaise chez les peintres et écrivains d'Albion. Nous pourrions nous livrer au même travail, mais, sans doute, mesdames et messieurs, préférerez-vous poursuivre vous-mêmes cette enquête sur notre psyché.

Je me bornerai donc à quelques indications :

Vous trouverez, par exemple, ce bon sens inséparable de la race, ce besoin de moyenne et de juste milieu, aussi cet esprit frondeur, utilitaire, égalitaire, voire un peu niveleur, dans les chroniques de nos journaux, celles du *Soir*, notamment, signées Milly-Christine, dans les fantaisies de Bazoef, d'Ergaste et de Curtio du *Petit Bleu*, dans les polémiques de l'*Etoile belge*, dans les mordantes improvisations et les caprices drôlatiques de Bob ou de Jean Bart à la *Chronique.*

Les romans bruxellois de M. Léopold Courouble nous renseigneront, avec un humour pittoresque, avec des dons d'observateur relevés d'une agréable pointe de sensibilité, sur les âmes médiocres et l'idéal étroit mais savoureux de nos petits bourgeois traditionnels.

Chez Henri Conscience, Snieders, Styns, Tony Bergmann, Styn Streuvels, Lode Baekelmans, Cyriel Buysse, en flamand — en français chez Virrès Glesener, Ruyters, Sander Pierron, Paul André, George Garnir, Stiernet, Daxhelet, Hubert Krains, Louis Delattre, chez le Lemonnier du *Coin de village*, de *Thérèse Monique*, des *Contes flamands et wallons*, vous découvrirez des humanités, des psychologies parfois menues et simplistes, mais par là même primesautières, bien attachantes, bien intenses, le plus souvent attendries, de température tiède, radieuses mais parfois tragiques, vergiss-mein-nicht wallons, coquelicots et tour-

nesols flamands, œuvres d'art dignes des meilleurs tableaux de nos petits maîtres.

D'envergure plus large, d'allure plus hautaine et correspondant non seulement à ce que la race contient de bonté ou de vertu moyennes, mais à ce qu'elle révèle de qualités sublimes et de facultés exceptionnelles, d'ardeurs refoulées ou de passions éperdues vous apparaîtront certains écrits dont vous aurez fait ou dont vous ferez vous-mêmes la découverte : dans tels romans de Lemonnier, *Le Mâle*, *Le Vent à travers les Moulins*, *L'Homme en Amour* et aussi dans la *Belgique*, la description la plus émue et la plus complète donnée de la terre et des terriens d'ici — et encore dans ce merveilleux *Uilenspiegel* de Charles De Coster que tous les Belges, au moins tous les artistes, devraient avoir dans leur bibliothèque ; dans les nobles romans judiciaires de Picard : *La Forge Roussel*, *L'Amiral*, *Le Juré*, dans son patrial *Confiteor*, dans la *Route d'Emeraude* de Demolder, dans les essais et les petites pièces de Maeterlinck, dans les poèmes en prose d'Arnold Goffin, dans les intimités et les impressions d'Henry Maubel, dans les vers de Gilkin, de Severin, de Giraud, d'Elskamp, de Van Lerberghe, de Gille, de Verhaeren, de Guido Gezelle...

Mais, je le répète, analysez vous-mêmes l'âme belge dans ces auteurs et dans bien d'autres, non des moindres. Je n'ai voulu que signaler le profit que l'étranger et même, surtout le Belge auraient à tirer de la lecture ou plutôt de l'étude de nos poètes et

artistes prosateurs, pour se pénétrer de ce qui fait le caractère et la personnalité de nos compatriotes, pour les connaître dans leurs mœurs et dans leurs contingences quotidiennes aussi bien que dans leurs aspirations intimes, dans le plus subtil de leur conscience, dans leur pathétique et dans leur idéal, car l'âme belge ne s'interprétera jamais mieux et avec plus d'intensité que dans les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains.

Puisse ce que je vous en ai dit, Mesdames et Messieurs, vous donner envie d'approfondir cette âme de la façon que je vous conseille, puissé-je aussi par ces faibles mais ferventes paroles avoir contribué à vous rendre intéressants et affectionnés les bonnes gens de chez nous, les Petits Belges parmi lesquels déjà tant de Grands Belges.

Georges Eekhoud.

UN BATEAU DE FLANDRE

Dans les dunes, là-bas,
Pourrit le vieux bateau
Qui s'en allait sur l'eau,
Avec sa voile et son grand mât
Dressé;
Qui s'en allait sur l'eau
De la mer grande et de l'Escaut,
Aux jours de brume épaisse ou de vent convulsé,
Et qui dans les dunes, là-bas,
Gît maintenant morne, piteux et las
Et trépassé.

O vous les flots massifs des funèbres automnes,
Vous les blocs d'ombre et d'écume en voyage
Du fond des mers, vers les rivages,
Dites, de quels coups lourds et monotones,
De quels tonnants coups de marteau,
L'avez-vous assailli le clair et triomphant bateau
Qui s'en allait sur l'eau?

Et vous, l'Est, l'Ouest, le Sud, le Nord — toutes les
Des cyclones tournants et des volants orages, [*rages*

Et vous, la pluie et le brouillard que le vent chasse
De l'un à l'autre bout des mers et de l'espace,
Dites, en quel tumultueux et vague étau,
L'avez-vous donc tordu, le rouge et frémissant bateau
Qui s'en allait sur l'eau?

Son mousse et ses marins l'aimaient d'amour tenace;
Il était la maison ailée où leur audace
Luttait, parmi les vents rageurs et les courants;
Saints Pierre et Paul, ses deux patrons, étaient ga-
De sa fortune heureuse à travers l'aventure; *[rants*
Toute voile vibrait autour de sa mâture;
Aux équinoxes d'or, quand son filet plongeait
Vers les turbots nacrés ou les saignants rougets,
Il labourait la mer violente ou tranquille
Avec sa proue ardente ou sa pesante quille,
Dans la candeur de l'aube, ou l'orgueil du couchant.
A sa proue en partance, on entendait un chant;
Il était un morceau de la Flandre sacrée
Qui dérivait, dans le tanguage et le roulis,
Mais qui se ressoudait, sous la main des marées,
Après la journée faite et le butin conquis,
Toujours, au long des flancs de sa dune dorée.

Pourtant, un soir d'hiver
Que la tempête au loin, là-bas,
Avait sonné, jusqu'au bout de la mer,
Son glas;
Lui seul, parmi tous ceux qui s'en étaient allés,
Voiles au vent, vers leur destin bariolé,
Ne rentra pas.

Son mousse et ses marins étaient, depuis longtemps,
Des morts,
Que, par la vaste mer et par les flots battants,
Sa carène vidée et corrodée
Errait encor ;
Et le voici, hors de la vie et hors de l'eau,
Loque de bois, morne lambeau,
Pauvre débris pourri, rongé, menu,
Mais revenu,
Après combien de jours d'errance et d'affre blème,
Vers sa dune, quand même.

ÉMILE VERHAEREN.

LE RAYON DE SOLEIL

Le crépuscule versait lentement sur nous sa neige d'ombre et de silence. Une aile lasse et lourde frôlait sans cesse notre front : la Tristesse des soirs passait... La longue causerie avait évoqué tant de souvenirs des Avrils en-allés !... Que de fleurs fanées! Que d'heures mortes!...

— Les heures meurent ainsi, les unes après les autres! dit une voix.

Mais Marcel secoua sa tête blanche, et l'on vit dans sa face pâle briller la flamme toujours ardente des yeux.

– Non ! se récria-t-il, les heures écoulées n'ont point toutes sombré à jamais au gouffre d'éternité... J'en sais une qui toujours est demeurée jeune et sereine, telle qu'elle m'apparut jadis, dans la pourpre de ce jour finissant où les pendules en rythmaient le passage dans le temps. Elle est vivante, dans ma pensée, et elle ne s'éteindra qu'avec mon souffle...

Nous écoutions, frissonnants et graves. Un timbre vibra, qui semblait lointain infiniment; puis, une clochette grêle tinta, une clochette qu'on eût dite immatérielle. Et ce

fut comme si un peu du Passé venait de resurgir du néant près de nous...

— Oui, continua Marcel, cette heure révolue d'un autrefois déjà bien ancien, elle est pour moi plus réellement présente que celle qui maintenant vient et déjà d'un pas pressé s'en retourne... Elle est en moi la cause de toute joie et de tout espoir... Lampe sacrée qui m'illumine intérieurement... Radieux mystère, que les gestes habituels de ma vie ne laissent point soupçonner...

Et, comme nous insistions auprès de notre ami, pour qu'il soulevât au moins un coin du voile qui recouvrait le secret de cette allégresse mystique dont s'enchantait son âme, et qu'il nous laissât entrevoir la figure rayonnante de l'Amour (car nous comprenions bien que, seul, l'Amour avait pu faire le miracle d'immortaliser ainsi un instant dans le cours des jours), Marcel hésita un peu, puis il nous révéla ceci :

« Nous nous aimions, Elle (ainsi la nommerai-je simplement) et moi. Cela était arrivé, je ne sais quand ni comment ni pourquoi! Sait-on jamais?... Quelle loi supérieure et irrésistible nous mène? Ou quelle fatalité nous étreint? Ou, peut-être, n'était-ce que sa propre image magnifiée que chacun reconnaissait et adorait dans l'autre? Car nous ne discernons pas toujours l'égoïsme inconscient qui souvent est à la racine de nos fleurs sentimentales les plus pures en apparence... Qu'importe?...

Mais nous ne comprîmes pas d'abord. C'était comme si nous n'étions pas bien

réveillés... Une aube s'était levée, nous semblait-il, radieuse, pleine d'oiseaux et de fleurs... Nous éprouvions un grand trouble... Puis, nous vînmes à savoir que le mystère d'Amour s'était accompli pour nous deux... Je crois bien que ce fut en même temps que nous en eûmes la révélation. Oui, le soleil tout à coup avait jailli de derrière la colline ; sa lumière ruisselait, ruisselait... Et nos âmes s'apparurent l'une à l'autre, toutes nues, effeuillant les roses du Désir...

Donc, le soir dont je veux parler, nous avions quitté la grande allée des peupliers pour prendre le sentier qui conduit au bois. Et pourtant nous ne nous étions point dit : Prenons le chemin de la forêt... Au-dessus de la vallée s'élevaient des vapeurs que la lumière à son déclin trempait de violets d'améthyste. Des parfums emplissaient l'air de senteurs que jamais encore nous n'avions respirées. L'ombre des hêtres se penchait sur nous...

Oui, pourquoi étions-nous venus là, à travers la plaine, près du bois? Par quelle force inconsciente?... Nos paroles rares étaient extraordinairement graves, et elles étaient (car je les entends à cette minute même) belles à en mourir. Sans doute étaient-elles si graves et si belles de tout le songe dont elles s'élargissaient...

Je pressai dans mes mains ses mains qu'Elle levait, toutes tremblantes, vers mon émoi. Mon front s'appuya légèrement sur l'or de ses cheveux ; ma bouche doucement referma la bleue fleur de lin de ses yeux...

Comment nos lèvres purent-elles alors ne point s'unir?... J'entendais battre mon cœur dans ma poitrine : il contenait toute la houle de la mer et toute la rumeur d'une fantasmagorique chevauchée!...

Le premier, je tentai d'extérioriser mon trouble extrême, de trouver pour le traduire les mots essentiels.

— O bien-aimée, soupirais-je, ceci n'est-il pas quelque prestige qui abuse mes sens? Etait-ce donc toi, la Reine absente que mon âme pleurait, que j'appelais dans mes rêves?... Ah! maintenant, la vie sera pleine de soleil : ton regard m'a livré le secret de la joie...

Elle parla à son tour (sa voix chante encore à mes oreilles) :

— Ami, disait-elle, voyez comme je suis toute glacée d'effroi, depuis que j'ai compris ce qui est au fond de moi, ce qui est indépendant de ma volonté. Ah! je vous aime tant que j'ai peur... Pourquoi donc cela devait-il arriver?...

— Oui, pourquoi? fis-je. Longtemps l'on s'en va de par les routes, insouciant, sans savoir. Puis, tout à coup, l'Amour vient qui nous prend par la main et impérieusement nous conduit.

— Hélas! soupira-t-elle, nous ne pouvons lui céder. Il faut lui résister, nous cramponner aux buissons qui bordent le chemin. Non, tout ceci n'est qu'un rêve qui se joue de nous; nos pauvres doigts n'étreindront jamais que l'ombre du bonheur...

— O ma souveraine, sanglotait mon désir,

j'ai tes cheveux et tes yeux. Ta bouche est comme une coupe à ma soif tendue ; je veux tout le vin de ta beauté !...

De la tête elle faisait signe que non, et de ses mains douces, qui gardaient le goût des roses qu'elle avait effeuillées, elle arrêtait le flot de mes paroles.

— Notre vie vient de commencer seulement, disais-je encore, depuis que ton âme sur la mienne s'est penchée. Il nous faut accepter la vie que nous offre la Destinée. Du reste, aucune loi n'est au-dessus de celle que dicte l'Amour !...

— C'est une loi divine, accordait-elle, et nul être ne la transgresse impunément. Mais n'en est-il pas une autre pourtant plus haute et plus généreuse ? De celle-là aussi je viens de comprendre le sens profond. La grande chose à considérer, c'est la douleur qu'on peut causer aux autres, dit cette règle-là, la plus belle, la plus sainte !... C'est pourquoi notre baiser de ce soir doit rester sans lendemain, puisque nous ne pouvons être heureux sans faire souffrir ceux qui nous aiment... Soyons bons en nous souvenant... En nous souvenant, oui, car notre front un peu de temps a été illuminé, car il a touché le ciel !... Hélas ! ce sera là notre part de félicité, d'avoir vu ce qu'on ne voit pas quand on n'aime que d'un amour ordinaire...

Je pleurais.

— Adieu, dit-elle, ne nous sommes-nous pas donné réciproquement le meilleur de nous-même, puisque chacun de nous deux a incarné dans l'autre son rêve d'amour ?... »

Et Marcel, dont les traits brillaient comme d'une béatitude mystique, ajouta :

« Depuis bientôt trente ans, toute l'ivresse et toute la gravité qui, à la fois, avaient marqué cette heure d'un crépuscule de septembre, sont restées présentes dans notre âme. Nous n'avons cessé, Elle et moi, de vivre comme dans l'attente d'un grand bonheur, qui ne doit sans doute pas venir. Et notre amour, silencieux et fidèle, est toujours jeune, malgré nos cheveux blancs. Telle quelque fleur, merveilleuse et rare, dont un prestige aurait éternisé la fraîcheur, dans la petite coupe d'or où l'eussent isolée nos mains compatissantes envers nous-mêmes, pour que son parfum d'autrefois embaumât chacune de nos heures... Oui, notre amour était né jadis comme une chose très belle pour orner notre vie; il l'a remplie tout entière!... Il suffit parfois qu'un rayon de soleil nous baigne furtivement de sa clarté, et voilà que tout l'infini de notre âme en reste illuminé pour toujours...

Arthur Daxhelet.

LES VIEUX AMANTS

Lui

(La lampe qui veillait près de nous s'est éteinte.
L'ombre est comme une main douce sur nos fronts
Et la nuit est secrète, et ne révèle pas [*las,*
Que nos chairs en révolte ont menti dans l'étreinte.)

Elle

(Ténèbres ! oh repos de la feinte, ténèbres !
Mon âme toute nue enfin peut se plonger
Dans vos ondes, noyant le rire mensonger,
Et rêver à la mort sur vos rives funèbres.)

Lui

(Oh bonté de la nuit, ouverte à la détresse !
Mon cœur trop lourd, mon cœur douloureusement
Voudrait se dégonfler de ses rancœurs d'hier, [*fier*
Et le jour vigilant roidissait ma faiblesse.)

Elle

(Toi que l'ombre me voile et qui dors en ton rêve,
Amant qui m'as meurtrie et qui ne le sais pas,
Pourrais-tu deviner l'approche, pas à pas,
Du spectre Vérité, dont l'effroi me soulève?)

Lui

(Dors, compagne frivole et peut être plus sage.
Laisse gémir en moi, près de ton œil fermé,
L'angoisse de haïr ce qu'on a trop aimé.
Seule, la nuit lira les plis de mon visage.)

Elle

(Les étoiles déjà vacillent, une à une,
Et peu à peu, du fond lointain du ciel d'été,
Glisse vers nos rideaux envahis de clarté
Silencieusement un rayon de la lune...)

Lui

(Oh pitié! ton beau front palit sur mon épaule...
Un déchirant sourire achève ton baiser
Et voici qu'un frisson, né d'un secret penser,
Comme un reptile issu des ténèbres nous frôle...)

Elle

— Pourquoi te penches-tu sur moi, dans la lumière?
A peine je m'éveille, et je t'ouvre mes bras.

LUI

— Quels parfums défaillants montent des fleurs, là-
Et quelle volupté sous la nuit en prière ! [*bas,*

ELLE

— Oh douceur de s'aimer ! Oh nuit qui la prolonge !
Viens ! toute ma tendresse en pleurs est dans mes yeux.

LUI

Pleure ; et sous la clarté véridique des cieux
Que nos larmes du moins se mêlent sans mensonge.

ALBERT MOCKEL.

LA PREMIÈRE CHASSE

Connaissez-vous la lurcette? Non. C'est un animal qui gîte sur les coteaux de l'Ourthe et cause bien des surprises à ceux qui, très jeunes, sont attirés par l'art noble de le vénerie.

J'avais entendu parler de la lurcette et des chasses pittoresques dont elle est l'objet, et comme je suis friand des détails concernant les animaux qui ont avec le folklore quelques accointances, je posai des questions nombreuses. Quelqu'un me répondit : Il n'y a personne qui connaisse mieux la lurcette que le peintre K...

Cela ne m'étonna point, car je sais depuis longtemps que l'ami K... ne parvient pas à dissimuler complètement, sous ses allures de dandy, l'homme de nature qu'il est en réalité et que ses beaux gilets feuille morte, vermillonné, ou gris chiffonné, recouvrent un cœur qui bat selon le rythme de la terre maternelle,

Tant mieux ! me disais-je en chaussant mes bottes, j'aurai le double plaisir de voir K... et de recueillir de précieux renseignements sur une bête peu connue à l'esprit du pays.

Je pris donc mon bâton ferré et dégringolai

des hauteurs de Ham pour remonter ensuite vers Fontin par un raidillon folâtre comme un cramignon, mais dont on oublie l'escarpement tant on y respire une bonne odeur de sapin, de graminées, de chèvrefeuille et de thym sauvage. Du haut du plateau, je me reposai un instant en humant l'air vif et ardent des sommets. En bas, l'Ourthe scintillante se chauffait au soleil, jouait dans l'ombre des peupliers qui la bordent aux fonds de Martin, disparaissait dans les broussailles. Dans les prés jaunes, les vaches blanches, noires et rousses paissaient; les collines, d'un vert intense, bleu, presque noir, s'étayaient, mariant leurs molles ondulations et les lointains vermeils de champs et d'éteules se perdaient dans les brumes argentées et gris de perle des horizons.

C'était un spectacle émouvant comme celui de la mer que j'avais devant moi, de la mer sans cesse gémissante, car le vent apportait un bruit pareil à celui des flots infatigables.

Je gagnai le vieux hameau et trouvai l'ami K... qui achevait de nettoyer son fusil. Son basset blanc et noir, aux longues oreilles pendantes, suivait avec intérêt ce travail.

— Ah! on vous a parlé de la lurcette! Eh bien! oui, j'ai chassé la lurcette.

Et il commença l'histoire. Je ne la conterai pas comme lui, il y manquera l'accent, le geste, la mimique expressive et l'incomparable bonne humeur qui font de K... un causeur des plus amusants qui soient.

J'étais un jour à la ferme qui est au bas de cette côte, à l'orée du bois, lorsque j'entendis le fermier qui parlait à son fils aîné.

— Alors, vous avez vu la bête? disait-il.

— Oui, par deux fois, une première fois dans le bois de sapins, une autre fois, elle sortait des avoines.

— Diable ! c'est rare, voilà longtemps qu'une chose pareille n'était arrivée.

J'étais tout oreilles.

— Il faudrait bien qu'on tâchât de l'attraper.

Chacun reprit son ouvrage. Je suivis le fermier.

— De quoi parliez-vous avec votre fils ? lui dis-je, n'y tenant plus.

— De rien, répondit-il, de rien qui vous intéresse.

Je n'osai insister.

Le lendemain, la conversation recommença avec plus de détails.

J'essayai encore d'y prendre part, mais je fus de nouveau éconduit.

Le fils cadet, à qui je m'adressai, me dit qu'il s'agissait d'une bête très difficile à chasser, mais il restait fort circonspect.

Ma curiosité était à bout.

Quand j'arrivai, le jour suivant, il y avait un grand conciliabule entre tous les gars de la ferme.

— Il y a huit trous, disait le père, je suis allé voir. Huit trous, et nous ne sommes que six, en comptant le varlet. Nous devons renoncer à l'attraper.

Je me proposai aussitôt. Mais on feignit

de ne pas entendre mon offre. Je tirai le fermier par le bras :

— Dites-moi ce que c'est et prenez-moi avec vous.

Il me répondit comme à regret :

— Il y a une lurcette dans les environs. Nous voulions la prendre, parce que la peau vaut bien quatre-vingts francs.

— Comment est-elle ?

— C'est une bête moitié robette, moitié blaireau. Mais je ne sais si vos parents consentiraient à vous laisser chasser avec nous la nuit.

Je protestai avec énergie.

— Enfin, dit le censier de l'air d'un homme à qui l'on a fait violence et qui ne consent qu'à regret, si vous y tenez tant, cela pourra s'arranger. Avec vous, nous serons sept. Ma femme viendra aussi, de sorte que toutes les issues seront gardées. Rendez-vous demain à la ferme à huit heures du soir et surtout n'en dites rien à personne.

Les heures d'attente me parurent interminables. Je fus à la ferme avant le temps fixé.

On m'expliqua de quoi il s'agissait, en me promettant une part dans la vente de la peau de la lurcette. Chacun devait se poster, avec un sac, devant un trou du terrier.

— Quand vous sentirez que quelque chose remue dedans, vous le fermerez, ajouta le censier.

— Est-ce que cela dure longtemps ?

— On ne saurait dire, elle peut venir au bout de dix minutes comme au bout de deux

heures; quelquefois, elle se fait attendre toute la nuit. Dès qu'elle est prise, on retourne tous ensemble à la ferme, boire la goutte et du café chaud.

Le soir venu, nous partîmes vers le bois. Mon cœur battait très fort. C'était la première fois que je participais à une vraie chasse. Jusque là, je n'avais fait que butiner fort innocemment quelques lapins qui, avec une ponctualité digne de remarque, avaient toujours passé à côté des collets que je plaçais avec tant de soins pour les prendre.

Le fermier nous arrêta devant les ouvertures que nous devions garder. Celle pour laquelle je fus désigné était située au bas d'un terri garni de buissons. La nuit était opaque sous la feuillée. A peine quelques furtives clartés d'étoiles filtraient à travers l'épaisse frondaison des hêtres, des bouleaux et des chênes.

J'attendis la lurcette avec une indicible émotion pendant assez longtemps. Puis mon impatience se calma. Je goûtai le charme ineffable de ce soir apaisé. Au loin, on entendait le bruit des cloqueteux qui se répondaient ; plus près, dans les ramées, sur les lisières, le cri des chouettes, pareil, quelquefois, à la plainte d'un enfant abandonné, et les mille bruits qui montent de la terre heureuse après une journée de soleil ardent. Et tous les sons répétés par les échos des autres collines faisaient un bourdonnement continu qui invitait au doux sommeil.

De temps en temps, je croyais sentir que le sac remuait; je le fermais précipitam-

ment. Mais rien. Parfois aussi, j'entendais le sifflement des petites branches sous une course rapide, ou des pas qui s'étouffaient dans la mousse.

J'avais déjà allumé bien des pipes et commençais à trouver que la lurcette nous la faisait longue. Je m'écartai de quelques pas pour apercevoir les autres. Mais il n'y avait moyen de ne rien voir. Je n'osai les appeler de peur d'effrayer la bête et retarder encore sa capture.

Le bruit d'une fuite éperdue fit vibrer les fourrés, puis se calma. Une crainte m'envahit : je pensais aux sorcières, aux sotais des contes de la veillée, aux pendus, à la pierre sanglante, à tout ce que je savais des légendes de l'Ourthe et de l'Amblève, et la peur ne me quitta plus. J'en oubliai la lurcette. Il me fallait à tout prix revoir mes compagnons. Je m'avançai à pas précautionneux jusqu'au trou voisin. Il n'y avait personne. J'allai plus loin, personne. Je fis le tour du prétendu terrier, personne. Mes gens étaient partis. Pris d'une panique folle, je courus jusqu'à la ferme. Aucune lumière n'y brillait plus, les fenêtres luisaient sous les rayons de la lune qui venait de se montrer. Tout dormait d'un sommeil profond.

Je compris qu'on s'était joué de moi et regagnai ma demeure en me jurant qu'on ne me reverrait plus à la cense.

Le dimanche matin, au hameau, tous les paysans m'abordèrent en me demandant d'un air amusé si j'avais attrapé la lurcette. Ils en parlent encore. Depuis, j'ai fait la

paix avec les gens de la ferme et nous avons chassé la lurcette avec d'autres. Cette facétie se transmet de génération en génération, si bien que quelque jour, on finira par y croire. Les villageois affirmeront, de la meilleure foi du monde, qu'ils ont vu cet animal moitié robette et moitié blaireau. Ils se prendront à leur propre piège.

— Buvons la goutte ici ?

Nous entrâmes.

— Ah ! Monsieur K..., dit-on à notre ami. Est-ce qu'on chasse encore la lurcette ?

Et ce fut un rire qui dura quelques minutes. On se frappait les cuisses de plaisir.

MAURICE DES OMBIAUX.

SOIR RELIGIEUX

La vesprée a la paix mystique d'une église.
Sous la lune, Vesper, vermeille au fond du soir,
S'allume ainsi qu'un cierge au pied d'un ostensoir
Et, tel un flot d'encens, s'épand la brume grise.

Comme une foule en deuil massée à l'horizon,
Là-bas, s'étale au flanc des monts la forêt sombre.
L'orgue plaintif du vent gronde et gémit dans l'om-
Et l'immense rumeur monte en sourde oraison. [bre,

Tandis qu'en s'étoilant les tombantes ténébres
Sèment de pleurs d'argent leurs tentures funèbres,
L'écarlate vitrail du couchant flambe encor;

Et l'orbe du soleil, de ses lueurs dernières,
Dans les pourpres rubis des célestes verrières,
Fait au loin flamboyer une rosace d'or !

ÉMILE VAN ARENBERGH.

LA CRISE LITTÉRAIRE

On me demande de résumer, pour *La Belgique artistique et littéraire*, les éléments principaux de la campagne que le *Petit Bleu* de Bruxelles, sous la direction de M. Gérard Harry, a entreprise, ces jours derniers, en faveur des Lettres belges et des revendications de nos écrivains. Persuadé que c'est à cet exemple unique dans la grande presse belge, d'un quotidien achalandé offrant généreusement ses colonnes pour y débattre publiquement des questions d'intérêt purement littéraire et professionnel ; à ce premier modèle d'un directeur artiste prétendant intéresser la foule à nos déboires et à nos espérances — bien plus qu'à mon projet lui-même, qu'on désire rendre hommage ici, je prie qu'on veuille bien me laisser d'abord présenter aussi, au Maître journaliste, l'expression de ma reconnaissance et de mon étonnement ravi.

Ah ! il y a quelque chose de changé en Belgique, à notre égard, mes frères ! « When these prodigies do so conjointly meet », comme dit le Casca, de Shakespeare, c'est que des temps nouveaux vont luire.

Et cela veut dire qu'il n'est plus temps de dormir. Et que la nuit fut longue assez, pour enfin nous réveiller !

Maeterlinck et Demolder sonnèrent la diane ; Eekhoud et Van Lerberghe suivirent tôt, on s'en souvient, à propos de cet événement de l'été dernier plai-

samment nommé, par MM. Van Lerberghe et Harry, la « grève des Poètes ». On a pu dire que le moment était cruel pour cette manifestation de révolte des écrivains en face des pouvoirs publics. En tout cas, il était voulu et choisi. On mit le fer rouge dans la plaie. L'homme cria. C'était dans la rue, je veux dire « dans le jubilé »; tout le monde se retourna. Et notifié au public, au jour le jour, par le *Petit Bleu*, l'événement prit un air de Révolution nationale des lettres.

C'était bien partir. Mais des mois se passèrent. On ne marchait plus. Chacun de nous, dans un article, dans un meeting, avait peut-être lancé sa balle; mais comme pour jouer sa partie. Griefs, revendications mêlés et contradictoirement exprimés, personne de nous n'en avait une notion exacte, patente; une notion en coup de poing, qu'on eut toujours sur soi pour en asséner l'adversaire. Remèdes, solutions, dans nos idées, étaient plus vagues encore. Et l'Etat, que nous avions, un instant, surpris par notre audace de grévistes, l'Etat reprenait le rire de ses innombrables dents jaunes! « Ces artistes! Les voilà rendormis! »

En vérité, maints de nous veillaient; mais combien peu se rendaient compte de la réalité de l'effet qu'ils avaient produit; et de l'opportunité excellente à continuer vigoureusement leurs manœuvres de revendications? C'est ce que j'indiquai dans le *Petit Bleu* du 24 septembre, suppliant les écrivains de se rendre compte de la gravité de l'heure présente pour ne point perdre le bénéfice de l'effort passé. Et je proposai une réunion où nous rédigerions, ce qui nous manquait encore, le cahier de nos griefs exactement formulés, et les mesures que nous présentions à leur solution. Cahier de notre entrée en conversation avec les pou-

voirs publics, si l'on peut dire, et où nous aurions toujours la possibilité de nous reporter pour distinguer clairement, dans la suite, à chaque étape du combat que nous allions livrer, ce qui était acquis, et ce qui restait à enlever.

Quelques heures de travail d'une poignée d'écrivains délégués par leurs confrères, et aidés de deux ou trois fonctionnaires amis capables de les conduire par le dédale des rouages officiels à traverser — si pas à renverser — et j'estimais cette codification méthodique exécutée : ce que nous voulons de l'Etat pour trouver en Belgique, nous, hommes de lettres, le minimum de considération publique qu'on accorde à nos peintres, à nos musiciens, à nos sculpteurs ; le minimum de mesures de protection qui entourent ces professions ; le minimum de changements capables de régénérer la direction ministérielle de nos Belles-Lettres et de restituer, à cette manifestation de l'esprit belge, l'autonomie que lui refuse la direction, conjointe et avide, des Sciences ; enfin un budget spécial.

Je proposais ensuite le moyen que je crois le meilleur de rendre en Belgique : aux Lettres, le respect du public ; à la profession d'écrivain, la possibilité de s'exercer dans le pays ; aux artistes littéraires, la faculté de vivre de leur plume, de leur art, de leurs connaissances spéciales, sans tendre la main aux subsides, ni énerver leurs forces dans le labeur des basses besognes.

Ce moyen, je ne l'inventais pas : c'est lui qui s'indiquait tout seul. Car si l'on admet que l'enseignement littéraire est un des plus déraisonnablement établis dans les Ecoles qui forment les Belges capables financièrement d'acheter des livres ; si l'on se rend compte qu'entre la calligraphie et la grammaire, la littérature de nos Athénées n'est qu'une

sotte notification de calembredaines nauséeuses; si l'on se souvient, par exemple, que Nicolas Boileau nous tint, deux ans durant, par les centaines de vers de son *Art poétique*, comme sous le coup d'un indiscontinu mal de mer, quand nous avions seize ans! et que toute notre âme aspirait à se précipiter, éperdue, dans l'océan des images, des pensées qu'on nous refusait parce que « hors du programme » — dès lors, on touche à la cause sinon unique, du moins prépondérante du dégoût du Belge instruit pour la littérature : c'est la haine du cours dont jamais il n'oubliera l'horreur.

Changeons! Au lexicographe, opposons, adjoignons le professeur naturel de littérature : le littérateur. Que nos écrivains, comme Maîtres de conférences, d'abord dans nos vingt Athénées, puis nos cent-trente Écoles moyennes, puis nos Collèges libres, révèlent aux jeunes gens, non la science littéraire, qui n'est, dans la bouche des cancres chamarrés et glacés, que sottise et viduité de pédant, mais la sensibilité littéraire... Et du coup, voilà des générations dessillées, rendues à l'admiration d'une chose divine et qu'ils n'ont jamais vue ni connue : la littérature, toutes les littératures telles qu'elles sont : de prodigieux entrepôts de beauté, de consolation, d'espérance à vivre et de noblesse. Et du même coup, voilà vingt, cinquante, deux cents écrivains libérés de la chaîne du « bureau », du métier honni, rendu à l'exercice de leur véridique et seule profession : l'art de montrer le beau de créer le beau.

L'étude de la littérature est un plaisir, non une science. Des spécialistes, des artistes sont capables seuls d'en faire bénéficier la jeunesse des écoles. L'État reconnaîtrait leurs services, tout comme il honore déjà les autres spécialistes qu'il appelle dans

ses Athénées : les professeurs de dessin, de musique ou de gymnastique.

Je ne peux discuter ici les moyens particuliers d'introduire ce rouage nouveau, les Écoles de sensibilité littéraire, dans les institutions existantes. J'ai indiqué certaines précautions à prendre pour en assurer l'absolue autonomie littéraire, dans les *Petit Bleu* du 27 septembre, du 1er et du 4 octobre derniers. Espérer, pour moi, rencontrer aujourd'hui les objections qu'on me pourrait faire, est impossible aussi ; d'ailleurs, je le dis sincèrement, aucune qui me soit parvenue n'est décisive. Et si les hommes de lettres s'y veulent atteler et y persévérer — ô paresseux lecteur, mon semblable, mon frère ! — je crois, avec maints bons esprits (qui m'ont grandement honoré de leur sympathie en cette occasion), qu'il y a ici une idée à décrotter, à travailler, à adapter, et dont le Peuple belge et l'Art belge n'auront que gloire et profit à retirer.

LOUIS DELATTRE.

LE THÉATRE BELGE

Le théâtre belge itinérant ne fonctionnera pas cette année. Le nombre de souscriptions recueillies, quoique déjà très encourageant après cette première campagne, ne permettait pas de mener à bien l'entreprise artistique imaginée avec une hardiesse ingénue.

Divers journaux annonçaient dernièrement ce « piteux échec » et déclaraient, après coup, avoir prévu de longue date la fatale déconfiture de cette utopie. Il est bien certain que si les auteurs du projet de théâtre itinérant avaient espéré opérer en quelques mois ce miracle de la transformation d'un peuple indifférent, et réunir les 100,000 francs nécessaires à leur entreprise, dans un pays où les poches sont vides lorsqu'on y fait appel en faveur d'une œuvre nationale littéraire et artistique, ce serait, comme l'ont dit certains organes, un « piteux échec ».

Mais pour si jeunes que soient les auteurs du projet, leur naïveté n'alla point jusque-là. Ils ont lutté d'ailleurs pendant près d'une année et leur persévérance prouve que, malgré les méfiances si difficilement vaincues, ils entrevoyaient la possibilité du succès. Jusqu'au moment où il fut trop tard pour recruter la troupe nécessaire, ils ont tout fait pour

brusquer le mouvement qui se dessine en faveur du théâtre belge, espérant pouvoir parcourir la longue étape qui sépare le rêve de la réalisation. La bonne fortune n'est pas venue et le projet ne se réalisera pas cette année. Mais quelle erreur de croire que tout est abandonné. A ceux qui clament la défaite, nous crions « victoire », car un échelon de plus a été franchi, le clou a été un peu plus enfoncé, l'idée va élargissant son vol. La campagne sera reprise dès l'approche de l'hiver. Et nous espérons bien, pour notre part, y guerroyer bravement. Du reste, le projet serait-il même abandonné que ses résultats resteront acquis et ils sont plus considérables qu'on le suppose.

De nombreux enseignements découlent de cet essai *momentanément* infructueux et il serait peut-être bon de les récapituler. Je n'en retiendrai qu'un.

Vous rappelez-vous ce qu'on nous disait il y a un an au sujet du public belge? — Le public belge est méfiant, prévenu, « peu facile à l'attention et à la bienveillance pour les siens ». Eh bien, voilà des idées qu'il faudra chasser de notre cerveau. Le public belge a souscrit à ce théâtre qu'il *ignore*, mais dont *il ne se méfie pas*. Malgré une campagne tardive, puisque commencée à peine en avril, c'est-à-dire au moment où le citadin délaisse les plaisirs d'hiver pour ne plus penser qu'à l'évasion vers les campagnes ou les villégiatures, on s'est intéressé à cette chose nouvelle : un théâtre belge. Spontanément, des gens quelconques n'ayant aucun

rapport avec la littérature, mais que le manque de distractions saines, l'ennui des soirées d'hiver des villes de province, le ressassement dans les théâtres de la capitale des « coucheries » d'exportation faubourgoparisiennes, aiguillonnaient, se sont sentis attirés vers une œuvre qui tentait de leur apporter un peu de nourriture intellectuelle. Et c'est pour ceux-là principalement que j'écris cet article, pour que ceux qui ont eu foi ne désespèrent pas, qu'ils se disent que le monde n'a pas été fait en un jour et que si la tentative a échoué cette année, elle peut réussir l'an prochain, pourvu que chacun fasse autour de lui un peu de propagande.

Mais un autre enseignement et tout aussi intéressant nous a été apporté par la campagne théâtrale de 1905.

Nos auteurs, disait-on, n'ont rien de ce qu'il faut pour faire des dramaturges, ce sont des descriptifs, ils manquent d'esprit, de savoir-faire, ils n'ont pas « le métier ».

Si nous jetons un coup d'œil seulement furtif sur le bilan de l'année théâtrale qui vient de se terminer, nous pouvons enregistrer des succès internationaux et non des moindres qui montrent combien cette critique était peu fondée. Trois œuvres belges triomphèrent les unes à Paris, les autres à Bruxelles et à Ostende et trouvèrent avec une interprétation que bien des auteurs français jalouseraient, un accueil rarement aussi cordial pour des pièces de nos compatriotes; ce fut *Rabelais*, du comte Albert Du Bois, œuvre caustique, satirique et ver-

veuse que joua si intelligemment Armand Bour à Paris et aussi à Bruxelles à la Comédie mondaine où *Rabelais* fit les frais de la soirée d'inauguration en pleines chaleurs, et les applaudissements furent en rapport avec la hauteur de la température ; ce fut *Ambidextre journaliste*, l'étude large, profondément humaine, empreinte d'idées à l'emporte-pièce, assaisonnée d'un réalisme qui, audace inouïe au théâtre, embrasse quarante années de la vie d'un homme : *Gémier* et *Andrée Mégard* créèrent l'œuvre au théâtre d'Ostende devant une foule cosmopolite émue où chaque étranger apportait un peu de l'admiration qu'il ressentait comme représentant de sa race : succès donc international s'il en fut. Quelles qu'elles soient, si diversement jugés qu'en soient leurs auteurs, des œuvres telles que *Chérubin*, *Le Paon*, *La Bonne Intention*, *L'Instinct*, n'en triomphent pas moins et c'est ce seul fait que nous voulons retenir à leur propos et celui de ces *Belges* joués sur les premières scènes, par les plus notoires comédiens.

Voilà donc des pièces importantes jugées et goûtées par des publics bien différents. Cela nous est un sûr garant de la valeur de nos écrivains quant à leur capacité au point de vue *métier*. D'autres encore et des *très jeunes* percent à l'horizon parisien. Un jour peut-être oubliera-t-on qu'ils sont Belges, s'ils ne l'ont déjà oublié eux-mêmes. Tel Hector Fleishman, secrétaire du théâtre de l'Œuvre, dont *L'affaire Capet*, jouée en fin de saison, fut cependant remarquée et qui a publié

beaucoup de choses intéressantes. Est-il donc nécessaire qu'un auteur belge porte le cachet de Paris pour réussir à Bruxelles? Ne parle-t-on plus français chez nous et le langage de ceux qui ont l'âme de notre sol enracinée en eux ne résonne-t-il plus familier à nos oreilles?

Serons-nous donc toujours astreints à la *mode* imbécile et au *snobisme* gâteux? Et tandis qu'on acclame certaines *camelottes parisiennes*, ne trouverons-nous pas un geste fraternel pour accueillir les œuvres de nos compatriotes? Que leur manque-t-il? D'être, pour certains, trop purs peut-être, d'être trop empreints de sereine beauté? Mais qu'on ne leur reproche plus de ne pas *savoir* faire une pièce; dites plutôt qu'ils ne *peuvent* pas en faire parce qu'on ne les joue pas ici, et que pour *pouvoir* les faire représenter ils devraient s'exiler loin du sol patrial. Eh bien, moi je prétends qu'ils *savent* écrire pour le théâtre, qu'ils ont fait de triomphantes preuves et qu'à jamais doivent être enfouies ces ridicules flagorneries dont les accablent nos voisins. Et d'ailleurs plus ils trouveront l'occasion de se faire représenter, plus ils deviendront habiles, leur originalité se développera et nous aurons un *Théâtre belge* comme il y a un *théâtre français*, comme il y a un *théâtre scandinave* et un *théâtre italien*. Que diable, nous avons bien plus de débouchés que les artistes du Nord qui réussissent pourtant, ce qui est justice, d'ailleurs, pour beaucoup d'entre eux. Je ne veux encore citer pour preuve que les écri-

vains belges de langue flamande : ils font des œuvres admirables très appréciées et très applaudies; ils ont trouvé l'occasion d'être joués; ils ont acquis un métier; la situation est la même en Wallonie et vous ne me direz pas que parce que nous parlons et écrivons le français nous avons moins d'aptitudes que ceux qui cultivent le néerlandais et le wallon.

FERNAND LARCIER.

DELPHINE FOUSSERET [1]

CHAPITRE PREMIER

Cécile Fousseret était allée au village voisin, à Signy, consoler l'agonie d'une infirme. Avril était traître : après une journée tiède et lumineusement blonde déjà, le crépuscule enveloppait toutes choses de fraîcheur humide. Partie à l'heure joliment ensoleillée de midi, Cécile avait joui, heureuse et flânante, du charme tout jeune et encore ingénûment frêle des premières éclosions, des premières verdures, des premiers parfums. Il avait fallu l'urgente charité de sa mission pour ne pas l'attarder au long du chemin.

Mais le soir, son pieux office secourable rempli, la vieille pauvresse réconfortée par quelques douceurs et surtout par quelques touchantes paroles de bonté et d'espoir, Cécile Fousseret mit trop peu de hâte à refaire la route du retour. Elle s'arrêta longtemps devant une haie de lilas en fleurs, cueillit une gerbe des thyrses mauves et blancs; elle s'assit sur le versant gazonné

(1) Ce roman est le développement d'un conte publié en 1896 sous le titre : *Vieilles Amours*.

d'un talus, amusée au spectacle du brouillard ouaté qui floconnait au-dessus des prairies; elle écouta les bruits espacés et lointains de la nature : un chaos de roues sur les pavés, des abois de chiens qui se répondaient de ferme en ferme, le sifflet d'un gamin, la cloche d'un *Angelus*...

Il faisait nuit noire quand la promeneuse rentra chez elle.

La transition entre le froid humide du dehors et la chaleur de la maison la secoua d'un frisson. Le malaise empira. Couchée plus tôt que d'habitude, Cécile ne tarda pas à tousser, à être harcelée de fièvre. Sa sœur, toute en émoi, demeura sur pieds la nuit entière. Elle prépara des tisanes, empila courtes-pointes et édredons sur la malade, imagina vingt remèdes, s'égara en conjectures et finalement perdit à peu près la tête, empressée, épeurée et fâchée tout à la fois.

Elle attendit à peine qu'il fit jour pour courir chez M. Donjeux, le médecin, demander qu'on le prévînt sans retard et qu'on le priât de venir au chevet de Mlle Fousseret.

C'était la première fois que Delphine ou Cécile avaient l'occasion d'entrer en rapports avec M. Donjeux. Celui-ci était établi à Margut depuis quelques mois seulement. Et puis du reste les demoiselles Fousseret, qui menaient, très seules, une vie calme toute occupée de charités et de dévotions, connaissaient peu de monde et en fréquentaient moins encore.

Le docteur ne se fit pas attendre. Il arriva chez ses nouvelles clientes alors que Del-

phine venait à peine de rentrer. Elle ouvrit elle-même la porte, ne s'attarda à aucun préambule, répondit en deux mots rapides à l'aimable formule de politesse du jeune praticien, le précéda tout de suite dans l'escalier. Delphine se borna à dire les origines du mal soudain qui frappait sa sœur; elle expliqua son imprudence et récrimina avec amertume.

— Voyez-vous, Monsieur le docteur, Cécile est trop aimante et aussi trop distraite. Je le lui ai toujours dit : Cécile, tu veux faire plus que tes forces, tu sais bien que tu es un peu chétive; —Cécile, il t'arrivera quelque chose; — Cécile, c'est insensé de ne pas mettre ton châle par le froid sournois qu'il fait... Et tous les jours la même inutile chanson! Ah! ouiche, Mademoiselle s'en moquait pas mal de mes avertissements! Aussi la voilà aujourd'hui clouée sur son lit, et pour combien de temps?

— Mais, Mademoiselle, ne vous inquiétez pas : je suis sûr qu'il ne s'agit que d'un petit rhume de rien du tout.

Ce qui se confirma du reste.

M. Donjeux interrogea, ausculta, consulta le pouls et la température, rassuré de plus en plus. Il prescrivit quelques potions; il ordonna un régime de précautions pour les quelques premiers jours et recommanda plus de prudence pour la suite.

Au moment où le docteur voulut prendre congé, Delphine aimablement lui offrit « un petit verre de quelque chose ».

— Je vous remercie beaucoup, lui fut-il répondu avec politesse. J'ai plusieurs ma-

lades encore à voir; je dois aller jusqu'à Fromy. Et du reste je ne prends jamais rien le matin. C'est sans façons... Et puis nous aurons, je l'espère, l'occasion de nous revoir?

— Vous reviendrez demain? interrogea Delphine, pas tout à fait apaisée encore sur le compte de sa sœur.

— Si vous le désirez.

— Oui, je préfère.

Ils bavardèrent encore quelque temps avant de se séparer. M. Donjeux expliqua qu'il espérait se plaire à Margut. Mlle Fousseret lui énuméra les avantages de ce paisible et agréable séjour.

— Votre prédécesseur, en outre, avait une bonne et nombreuse clientèle.

— Qui me reste fidèle, je crois.

— Oui, oui, Monsieur le docteur, je parle par expérience. C'est un véritable bonheur pour ma sœur et pour moi de vivre dans ce pays. Nous ne connaissons un peu de tranquillité que depuis que nous y sommes installées.

— Il n'y a pas longtemps que vous habitez Margut?

— Quatre ans, pas plus. Et avant cette époque, je vous assure que nous savions ce que c'étaient que les soucis, les craintes, les responsabilités!

M. Donjeux eût bien aimé pour le moment en rester là de l'entretien. Il avait à peine déjeuné au saut du lit pour accourir chez ses nouvelles clientes. Et d'autres visites à présent le réclamaient. Mais Mlle Delphine ne

remarquait rien de son impatience et retenait son interlocuteur dans le jardinet qui séparait la maison de la route. Elle s'était embarquée pour le pays de ses constantes pensées les plus heureuses et les plus fières et ne semblait pas prête à interrompre son beau voyage :

— Ah ! oui, pendant des années, j'ai dû faire la maman prévoyante et sage. Nous avons un frère, voyez-vous, Monsieur le docteur, un cadet qu'il nous a fallu élever, instruire, établir. Les sacrifices, les tracas n'ont pas manqué. Souvent on l'a eue dure, allez, sans que le gamin s'en soit douté. Quand les parents ne sont plus là, c'est aux aînés à prendre leur place, n'est-ce pas? Grâces à Dieu, notre Louis a fait son chemin et nous ne l'avons abandonné à lui-même que le jour où, ses études terminées, nous l'avons vu installé derrière le comptoir de la pharmacie que nous lui avons rachetée, à Dinant. Il y a quatre ans de cela et depuis lors nous savons enfin ce que c'est que la joie et la satisfaction du repos bien gagné et du devoir récompensé.

M. Donjeux ne lisait pas sans une sympathie un peu souriante tout ce qui s'avouait de fierté et d'orgueil ingénu, mais aussi de profond amour et de bonté dans la physionomie, le ton et les paroles de Delphine.

Il dit quelques mots de félicitations sincères, s'enquit du sort actuel de ce frère très chéri. Mais comme il comprit que Mlle Fousseret allait repartir sur de nouveaux éloges et

d'autres longues confidences, il brisa court :

— Allons, je vois que je vous ferai plaisir en vous parlant souvent de lui. Demain donc nous reprendrons l'entretien. Quant à la petite fièvre de Mademoiselle votre sœur, n'ayez crainte, n'est-ce pas? Qu'elle se tienne bien au chaud et il n'en sera rien de plus. A demain, Mademoiselle.

Rentrée dans la maison, Delphine songea tout de suite à écrire à son frère. Le plus menu fait de l'existence de ses sœurs était toujours narré sans retard à Louis ; souvent même, s'il y avait disette de nouvelles, on trouvait le moyen de lui envoyer quatre pages qui ne disaient rien, mais lui faisaient grand plaisir quand même.

Aujourd'hui le message était urgent et grave. Delphine ne pouvait retarder d'une heure son envoi.

Après avoir conté, en des pattes de mouche tremblotantes qui couraient la pretentaine plus encore qu'à l'ordinaire, l'origine, l'alarme et enfin la bénignité heureuse de la fièvre qui clouait Cécile sur son lit, Delphine rappela à son frère sa visite tant de fois remise et toujours si impatiemment attendue. « Pâques sont proches, disait la lettre, l'occasion est belle, ne tarde pas plus longtemps. »

Le dernier mot de l'adresse élégamment souligné, le timbre collé, Mlle Fousseret sortit de chez soi. Elle vint guetter le passage du facteur, assise dans le jardinet qui, devant la maison, était encore tout désolé des tristesses de l'hiver.

Il y avait là trois parterres, un enrochement surmonté d'un mousquetaire de plâtre bariolé, un berceau de lattis auxquels s'accrochaient les tiges d'une vigne-vierge défeuillée. Ce petit domaine était l'orgueil et la joie de Delphine. En été, les sentiers couverts de fin gravier blanc contournaient un bosquet de rosiers odorants, un losange de verveines, longeaient une plate-bande bordée de buis dans laquelle alternaient les floraisons multicolores des glaïeuls, des phlox, des lys orgueilleux, des reines-des-bois virginales, des lobélies timides ou des bégonias qui saignent. Au pied du mur de façade de l'habitation, un enchevêtrement de capucines et de liserons tirebouchonnait sur des fils tendus, s'agriffait au plâtras, tapissait les trumeaux entre les contrevents verts. Et les clochettes des capucines et des belles-de-jour avaient des évasements d'entonnoirs mignons, d'un brun déteint resté intact sur les bords comme des fourneaux de pipes longuement culottées, d'un blanc d'ivoire comme des chapeaux de clowns de Lilliput, d'un mauve, d'un cramoisi, d'un orange, d'un rose attendri, de tous les tons merveilleux enfin de la palette.

Chaque après-midi, à l'heure où les ensoleillements d'or incendiaient les campagnes, Mlle Delphine venait s'asseoir sur un banc, derrière la haie en claire voie qui séparait le jardinet de la route. Ce banc, à l'ombre sous un sureau étalé en ombrelle, invitait au repos. Néanmoins Delphine, rarement inactive, y occupait les heures en ravaudant un

vieux bas, en surjetant un drap de grosse toile, en crochetant des carrés de laine safranée qu'elle assemblait ensuite par leurs angles. Et si la travailleuse s'interrompait parfois, c'était pour suivre de ses yeux gris le vol d'un papillon espiègle qui venait se griser sur les hampes éblouissantes des quarantaines.

Aux pieds de sa maîtresse, Bouboule, vieux caniche nonchalant, somnolait en clignant de petits yeux ronds, se vautrait dans le sable tiède, prélassait son ventre rose tendu comme une peau de tambour.

Pendant ces heures de quiétude, de travail et aussi de rêve, Delphine abandonnait à sa sœur les soins du ménage, la direction de la modeste *popote*. Elle ne rentrait qu'à la tombée du jour, après avoir fait un bout de cancan avec une voisine, un doigt de causette avec La Garnache, qui revenait d'avoir mené pâturer ses chèvres. C'était le moment où les sarabandes des nues neigeuses commençaient à s'incendier, au couchant, de lueurs fauves ; l'Angelus martelait ses triolets dans le clocher d'ardoises et les attelages quittaient les campagnes dans les musiques paisibles des chants des filles, des sifflets des gars cadencés par les cris des gamins, les jappements des chiens et les claquements des fouets de cuir.

Après l'engourdissement d'une après-midi laborieuse et chaude, le village reprenait vie dans une animation et des bruits passagers. Ils étaient le signal auquel M[lle] Fousseret réveillait son caniche.

— Viens-nous-en, mon gros ; maman Cécile nous attend pour souper.

Et Bouboule aspirait avec gourmandise le fumet du miroton qui mijotait dans la cuisine.

Ce jardin avec ses bouquets de pensées, ses résédas, ses plants de *murets*, tous ses rosiers, ses dahlias, c'était bien la passion de Delphine. Ce coin de terre embaumé et joliment multicolore était bien son ravissant domaine. La bonne demoiselle cueillait ses fleurs par brassées sans qu'on pût s'apercevoir de cette moisson ; elle remplissait de larges corbeilles de roses touffues ; elle tressait des guirlandes d'œillets, des couronnes de marguerites et s'en allait déposer tout cela dans l'église, sur l'autel de la Vierge. Grâce à elle, des avalanches de gerbes blanches et bleues s'écroulaient sur les gradins, au pied de l'image sainte ; des festons de corolles enlaçaient les vases sacrés, des draperies de feuillages vêtaient la statue.

Les fenêtres de la maison avaient aussi leur perpétuel luxe de verdure et de floraisons. Toutefois, cette ornementation attentive ne manquait pas d'être accueillie par les récriminations de Cécile. La cadette des deux sœurs, en effet, préposée aux soins intérieurs du ménage, minutieuse d'ordre et de propreté, se désolait devant le débordement envahisseur de ce qu'elle osait appeler des « ramasse-poussière ».

— Tais-toi, ma sœur, disait alors dédaigneusement l'aînée, tu n'as pas la sensation du beau.

C'était solennel, autoritaire, d'une dignité d'artiste froissée dans ses convictions. Timide, du reste, Cécile ne répliquait point.

En bien d'autres choses comme en celle-ci, la volonté de Delphine s'imposait, quoi qu'en pût souvent penser sa cadette.

Les caractères des demoiselles Fousseret s'affirmaient en toute occasion très antithétiques. L'indifférence, ou tout au moins la souplesse de l'un, se soumettait aux désirs devenus vite des volontés, aux conseils tenus pour des ordres. Ces désirs, ces conseils prenaient l'ascendant des paroles ou des sentiments que l'on respecte sans se les justifier.

Quelquefois, très rarement, il arrivait à Cécile de hasarder une objection timide. La bonne fille formulait son opinion avec ingénuité, sans intention de résistance ou même de contradiction. Mais aussitôt Delphine coupait court, le prenait de haut et prononçait une sentence sans réplique. L'orage avait eu à peine le temps de menacer et déjà il se calmait : le baromètre de ces deux existences monotones marquait bien vite à nouveau un rassurant beau fixe.

Il fallait à l'uniformité de leur vie quelques-uns de ces incidents futiles ; ils en rompaient la banalité bien monotone. Il faisait très calme, en effet, chez les demoiselles Fousseret, depuis dix ans que Louis s'était séparé d'elles.

Restées orphelines lorsque Cécile n'avait guère plus de vingt ans, elles durent, à elles deux, veiller à l'éducation de leur

frère, lui sacrifier les plus belles années de leur jeunesse. Elles acceptèrent du reste ce devoir avec joie : le gamin eut deux mères...

Le premier souci, à la mort de M. Fousseret, fut de choisir une résidence définitive.

— Nous ne resterons en tous cas pas à Arlon, avaient décidé formellement Delphine et Cécile. Nous y avons connu trop de chagrins.

— Et puis la ville est si triste ; nous n'y avons jamais eu aucun plaisir.

— Nous n'y laisserons que de pénibles souvenirs : la mort de maman et celle de papa...

— Si nous suivions Louis? Il faut qu'il soit installé à Liège ou à Bruxelles.

— Oui; mais ses années d'université passées, s'il ne reste pas là, ce qui sera très probable, que deviendrons-nous? Nous serons perdues et bien seules dans ces grandes villes. Déménager à nouveau et accompagner Louis? Quelle existence agitée cela nous préparerait !

— Et que de frais aussi!

— Quel dommage que l'oncle Charles ne vive plus, regrettait Delphine. Il serait bien heureux de nous voir arriver auprès de lui.

— Ah ! oui, nous sommes bien seules!

L'oncle Charles avait été un jovial fermier d'Ardennes chez qui souvent les enfants de sa sœur étaient venus, aux temps des vacances, passer de joyeuses semaines. Les demoiselles Fousseret avaient conservé de Margut, du coin pittoresque de bois et de

montagnes, un séduisant souvenir. Elles l'avaient revu à différentes reprises : n'était-ce pas dans le cimetière de Margut que reposaient tous les leurs? Le village n'était pas très éloigné d'Arlon ; un départ lointain, un changement trop complet d'habitudes, d'entourage, effrayaient les bonnes filles. La prévoyante sagesse de Delphine envisageait enfin d'autres avantages :

— Avec nos sept mille francs liquides nous achèterons là-bas une petite propriété bien avenante; nos autres revenus nous y assureront une existence presqu'opulente, sans rien négliger pour Louis, tandis qu'en ville nous serions quasi de pauvres gens.

Le notaire qui avait réglé la liquidation de la succession paternelle fut mis au courant des projets. Il les approuva, s'offrit avec bienveillance à venir en aide à ses jeunes clientes inexpertes et leur acheta la riante maison de leurs modestes rêves.

Elles y vécurent très seules. Cruellement éprouvées jusque là, elles possédaient cette timidité, faite de méfiance et de crainte, qui isole fatalement. Le tuteur que la loi bien plus que les sentiments leur avait donné ne leur fut pas même sympathique; jamais elles ne recoururent à ses conseils, encore moins à son assistance. L'organisation, la conduite de leur petit ménage prirent au surplus le plus clair de leur temps, surtout au début. Et enfin l'éducation de Louis, le frère bien-aimé, accapara leurs pensées entières et réclama leur constante et attentive persévérance.

La tâche fut longue et lourde; Delphine et Cécile conçurent une satisfaction d'autant plus légitime de la voir conduite à bonne fin.

Le jeune homme avait entamé des études qui ne devaient pas l'absorber pendant de longues années et lui permettraient de voler assez rapidement de ses propres ailes. Il était intelligent, travailleur et surtout il professait à l'égard de ses sœurs dévouées une affection sincère et reconnaissante. Il mena ses études à bien, passa ses examens, se fit délivrer son diplôme et arriva, triomphant, à Margut.

— Phine! Me voilà hors du chemin.

— Ah! oui, ça, Loulou : tu as la boule en mains. A toi de la dévider!

Ils s'appelaient encore, ainsi qu'aux jours insouciants de l'enfance, de leurs surnoms familiers.

Les demoiselles Fousseret n'avaient plus à s'inquiéter de l'avenir de leur frère. On allait aisément lui trouver un établissement avantageux; on choisirait celui-ci aussi près que possible de Margut. On se verrait souvent. Peut-être Delphine se risquerait-elle de temps en temps à un déplacement et irait-elle le surprendre? Cécile n'osait se promettre une escapade aussi susceptible de troubler sa quiétude et d'alarmer sa timidité? Que de soucis disparus du cœur sans cesse alarmé des deux bonnes filles!

Mais il devint bientôt évident que, si elles n'avaient plus à se préoccuper de leur frère, il était trop tard pour prendre soin d'elles-

mêmes. Ce fut du moins ce que chacune à part soi s'imagina,

Elles avaient, sans jamais s'arrêter à une pensée d'hésitation ou de regret, généreusement sacrifié leurs belles années de jeunesse. Jamais elles n'avaient lié connaissance avec aucun de leurs voisins; le village et le pays ne manquaient cependant pas de gens aimables avec qui des relations d'amitié eussent été agréables à nouer. Seul leur frère venait chez elles, pendant les semaines de vacances. Et ces jours leur apportaient leur unique vrai bonheur, mais trop rare et trop court. Ceux-ci étaient occupés à d'interminables promenades, des séances quotidiennes de jardinage, de longues parlotes, le soir, sous le berceau, pendant l'été, au coin du feu de bois clair à la Noël. Louis racontait sa vie à Liége; il égayait ses sœurs au récit de ses farces d'étudiant; il leur parlait de tel et tel camarade, ou des professeurs, ou des projets aussi que tous ensemble faisaient pour plus tard.

Entre deux voyages de Louis, Delphine et Cécile passaient le temps à imaginer des distractions, à chercher des plaisirs capables de rendre agréable le prochain séjour.

— Il aime tant à clouer, à raboter. Si on lui demandait d'agrandir le poulailler vers le petit grenier à foin? Il pourrait construire une échelle et les poules auraient un bien plus grand abri.

— Il faudra qu'il mette des tuteurs aux dahlias...

— Je dois aller à Florenville ; mais j'attendrai que Loulou soit là...

— N'oublie pas qu'il reste encore un pot de mirabelles de l'été dernier : il les aime tant!...

S'agissait-il de renouveler le papier de tenture d'une chambre ou d'acheter de la vaisselle neuve :

— Nous ferons cela pour quand le petit reviendra...

Enfin l'arrivée était annoncée! Les stations chez le boucher, chez l'épicier n'en finissaient plus. Les commandes de tartes, de dessert se multipliaient. Delphine flairait et tâtait elle-même tous les cigares avant de faire son choix. Elle inspectait la cave d'où étaient sorties de vénérables bouteilles exhumées à ces seules occasions. On tordait le cou aux volailles. Cécile s'en allait à trois kilomètres de Margut, parce qu'elle savait y trouver une friture de truites bien fraîches chez un vieux braconnier de Semois. Huit jours à l'avance une fièvre de préparatifs s'emparait des deux braves filles; elles se payaient même le luxe de se faire aider par une servante qui venait tous les matins tant que Louis se trouvait chez elles. On aérait la chambre; on discutait longuement le point de savoir s'il ne faudrait pas renouveler les rideaux ; on remontait la pendule dorée endormie sous son globe depuis le dernier départ. Parfois même, dans le brouhaha du coup de feu qui enfiévrait tout le monde la veille du grand jour, Bouboule était rudoyé : aussi pourquoi encombrait-il,

pourquoi venait-il, intrigué de ce remue-ménage, se jeter dans les jambes des trois femmes affairées ?

Entre deux de ces époques d'agitation joyeuse, le temps était pris tout entier, d'abord à se rappeler les jours passés dans le bonheur d'être ensemble, ensuite à songer au prochain retour, à compter les semaines, à préparer une nouvelle réception du frère chéri.

Est-ce que tout cela laissait aux bonnes filles le moindre instant pour penser qu'il leur serait possible de s'occuper aussi un peu d'elles-mêmes ? Est-ce qu'elles avaient du temps à gaspiller ?

Aussi, lorsque Louis, ayant flâné ses dernières vacances auprès d'elles, se fut établi à Dinant, grâce à leurs soins vigilants une fois de plus, les demoiselles Fousseret durent bien convenir que désormais « le petit » pourrait se passer d'elles. Il n'avait pas manqué d'ailleurs de le leur faire comprendre et de les persuader qu'elles devaient enfin s'accorder un peu de repos bien légitime.

Il fallut aux deux sœurs un certain temps pour se familiariser avec cette idée. L'évidence seule eut raison de l'habitude.

Ce fut l'aînée qui, tout étonnée elle-même, énonça cette phrase que ne se serait jamais permis de hasarder Cécile si sa sœur n'avait pris les devants :

— Maintenant, fille, nous allons nous donner du bon temps !...

Se donner du bon temps...

Lorsqu'elle achève l'étape qui la mène à la quarantaine, une femme qui a vécu inquiétée, comme le furent, malgré leur âge, les demoiselles Fousseret, par tous les soucis d'une mère de famille, ressent un besoin de calme. Delphine et Cécile, de plus, avaient dû suppléer par l'intelligence, le courage, le bon cœur à l'expérience, même à l'autorité. Aussi leur lassitude actuelle demandait à se reposer dans la tranquillité d'une vie désormais exempte de tracas. Elles en étaient à l'âge de la transition nonchalante où, n'étant plus jeune fille — et l'avaient-elles jamais été? — on n'est point vieille fille encore.

On ne peut savoir à cet âge si toutes les pages du cœur ont été tournées, si le livre est clos ou bien si ce n'est qu'un tome que l'on a terminé et si un autre n'est pas tout prêt, les feuillets non coupés encore?

Toujours est-il que Delphine et Cécile ne pensaient nullement à poursuivre leur lecture : ayant épuisé tout un trésor d'amour, tout celui dont elles se croyaient riches, un calme immense les sanctifiait à présent et le profond soupir de Delphine était un appel spontané vers la promesse d'une existence paisible et enfin insoucieuse :

— Nous allons nous donner du bon temps!

Pratiquantes jusque-là, à peine dévotes, elles furent plus assidues à l'église, plus recueillies aussi, mais ne devinrent pas bigotes. L'exagération d'un sentiment, d'une occupation eût été, en effet, un énervement, une source d'agitations.

La pitié transformée en une perpétuelle

inquiétude d'oraisons, d'offices, de péchés, d'attitudes eût été incompatible avec leur désir d'apaisement. M. le curé en fut pour ses frais de tentatives d'introduction dans les confréries, associations pieuses et œuvres religieuses de tous noms.

La charité les attira avec plus de succès. Elles trouvaient, en effet, une joie douce à soulager quelques infortunes qui venaient à elles. Chaque année elles donnaient de quoi habiller un petit communiant pauvre, mais ne se chargeaient pas de confectionner elles-mêmes les vêtements, ce qui eût pris leur temps et leur eût occasionné des ennuis.

A la maison, comme par le passé, Cécile s'occupa de la cuisine, compliquant un peu plus les plats, multipliant les desserts, les friandises. Le dimanche, on buvait une bouteille de vin sucré de Tours.

— Moi, je me ruine pour mon jardin, constatait parfois Delphine, avec une alarme presque sincère.

Mais son amour-propre était si agréablement flatté d'y voir fleurir les premières et les plus belles roses, ce qui faisait arrêter les passants le long de la claire-voie! Ils admiraient les parterres :

— Que c'est donc joli ! Et, si tôt, déjà des roses en fleurs !

— Oui, elles ont bien réussi cette année. Et puis voilà : j'ai si bien le temps de les soigner !

Et Delphine, pour cueillir une *Gloire de Dijon* ou une *Maréchal Niel* qui provoquait des admirations reconnaissantes, — oh ! une

ou deux, cela ne se voit pas dans le tas : j'en ai tant et tant, — interrompait un moment sa lecture.

Car Delphine lisait à présent. Elle lisait même énormément. Au début de ses loisirs, elle avait perquisitionné au grenier, ouvert de vieilles caisses, remué des paquets poussiéreux. C'est ainsi qu'elle découvrit une ancienne collection de « Romans populaires ». Sans désemparer elle lut *Le Bossu*, des Jules Verne, des feuilletons de Montépin, de Richebourg. Quand la provision fut épuisée, elle écrivit à Louis. Celui-ci abonna sa sœur à un cabinet de lecture.

Un peu au hasard, son choix guidé par de vagues réminiscences de titres ou de noms d'auteurs ou des renseignements trouvés dans un journal, elle fit successivement venir la plupart des romans d'Alexandre Dumas, plus tard ceux d'Ohnet, d'Hector Malot, quelques George Sand. Parfois sa mémoire ou une erreur la trahissaient : elle croyait demander un roman d'aventures et c'était *Monsieur de Camors* qu'elle recevait ; elle avait entendu naguère parler de *Colomba* et ce fut *Fabiola* qu'elle réclama.

De toutes ces lectures beaucoup la laissèrent étrangement perplexe ; d'autres l'émurent : elle connut des heures vagues de trouble et de songerie.

Cécile même conçut parfois de l'inquiétude :

— Comme tu es nerveuse aujourd'hui, Delphine ? s'informait-elle, toujours bonne et affectueuse.

— Ce n'est rien, coupait court l'aînée, et elle allait au jardin, sous le hêtre rouge en gloriette, se renverser dans un fauteuil de rotin. Les yeux mi-fermés, les mains allongées nonchalamment sur les genoux, elle laissait son rêve courir la pretentaine, elle oubliait l'heure du souper. Bouboule impatient avait beau se remuer à ses pieds, lever vers elle son museau intrigué, Delphine ne revenait à soi qu'au moment où, sur la porte de la cuisine, se faisait entendre la voix de sa sœur :

— Mais il y a beau temps que sept heures ont sonné?

— Déjà? J'y vais, voilà, répondait Delphine, brusquement arrachée à ses pensées.

Presque tous les jours, accompagnée parfois par sa sœur, Cécile faisait une courte promenade. C'est ainsi qu'une après-midi elle avait pris le chemin de Signy.

— Tu devrais aller chez la vieille Marie-Josèphe, lui avait dit Delphine. Elle n'est pas venue depuis deux semaines; son asthme doit la clouer au lit.

— Et de quoi vit-elle, la pauvre, si elle ne peut plus même mendier?

— Prends avec toi des œufs, du beurre et un peu de linge.

Ce fut une agonisante que Cécile trouva. Elle laissa quelqu'argent : les provisions seraient sans usage et les pièces blanches viendraient à point pour que l'enterrement ne soit pas trop misérable. La bonne fille s'attarda chez la pauvresse. Néanmoins, au retour, elle préféra revenir le long de la

Chiers plutôt que de suivre la grande route monotone. Les brouillards traîtres d'avril emplissaient à cette heure les vallées ; mais la journée avait été si tiède et déjà ensoleillée que la promeneuse n'y prit pas garde.

Elle gagna froid et, la nuit, se mit à tousser.

Ce fut cette circonstance qui amena chez les demoiselles Fousseret le docteur Donjeux.

Nouvellement arrivé dans le pays, Victor Donjeux n'avait encore eu l'occasion que de saluer de loin les demoiselles Fousseret, soit qu'il les rencontrât le dimanche à la sortie de la messe ou qu'il passât, l'après-midi, devant le jardin où Delphine tricotait tout en lisant l'un ou l'autre roman. Le docteur fut très heureux d'entrer en relations avec ses nouvelles clientes. On lui en avait toujours parlé sur un ton de louange et de respect. Et comme il avait une jeune sœur, de qui les dix-neuf ans trouvaient Margut sans grandes distractions, il ne demandait pas mieux que de l'amener chez ces personnes honorables et distinguées.

Le rhume de Cécile avait été opiniâtre. Le docteur dut revenir cinq ou six fois de suite. Et il prit plaisir à prolonger ses visites, retenu par l'évidente satisfaction de rencontrer enfin une maison qui le changeait de sa clientèle accoutumée de campagnards. Il ne résista pas au plaisir de parler d'autre chose que des récoltes, de la pluie et du bétail.

— Ah ! certes oui, nous comprenons que Mademoiselle votre sœur ait parfois le temps long.

— Non seulement il n'y a pas une jeune fille de son âge avec qui elle puisse se rencontrer, à Margut, mais les relations même sont des plus rares dans tout le voisinage.

— Et nous sommes si loin de toute ville un peu animée!

— Comment avez-vous pu vous habituer dans ce pays perdu?

— Oh! nous, protestait Delphine, nous avions d'autres soucis que celui du plaisir; nous n'avions pas le temps de nous ennuyer.

— Je sais : votre frère. Mais à présent?

— Ah! oui, à présent...

Et le silence de Delphine était plus éloquent que toutes les paroles qu'elle aurait pu prononcer.

Lorsque le docteur eut pris congé ce jour-là, promettant de venir encore, mais pour la dernière fois, voir Mlle Cécile le surlendemain, Delphine n'hésita pas :

— Je vais dire à M. Donjeux de nous amener sa sœur, déclara-t-elle.

— Sa sœur?

Evidemment. Ce sera une grande distraction pour nous comme pour elle. Tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, nous trouverons dans ces relations d'amitié l'occasion d'occuper agréablement nos après-midi et surtout nos soirées d'hiver. Car je t'ai prévenue : je ne veux plus vivre un hiver aussi lugubre que celui qui vient de finir; il m'a été trop pénible.

— Mais tu lisais, tu brodais, tu n'as jamais eu l'air de t'ennuyer et tu ne m'en as jamais parlé du reste.

— On ne peut pas toujours lire. En outre, plus je lis, plus je sens qu'il me faut quelqu'un auprès de moi à qui confier mes impressions, avec qui je pourrais discuter mes lectures.

— Pourtant, il me semble...

— Oui, toi, je t'entends.

— Eh bien! quoi?

— Si j'ai le malheur de lire tout haut, tu t'endors. Rappelle-toi : j'ai essayé.

— Je suis assez fatiguée le soir d'avoir travaillé toute la journée.

— C'est un reproche, pour insinuer que je ne fais rien?

— Mais, Delphine...

— Oui, oui, je te comprends, va. Mais tant pis pour toi si tu te fatigues à travailler. Je t'ai souvent répété qu'il fallait engager une servante : non, Mademoiselle fait à sa tête; ce qu'elle seule fait est bien fait. C'était bon lorsque Louis était à Liége de nous charger de toute la besogne : en ce temps-là je savais en prendre ma part. Je te l'ai déjà dit : aujourd'hui tout est changé; je suis décidée à m'offrir un peu de bon temps; nous avons de quoi le faire et si tu es sotte assez pour ne pas comprendre cela...

— Mais je ne me plains pas, Delphine; tu as parfaitement raison.

— N'empêche que si je propose quelque chose, on le contrecarre.

(*A continuer.*) PAUL ANDRÉ.

CHRONIQUES DU MOIS

Les Romans

Michel Corday : *Les demi-fous* (Fasquelle). — Gaston Derys : *La fiancée nouvelle* (Ollendorff). — Pierre Valdagne : *Touti* (Id.). — Georges Bonnamour : *Vers l'autre* (Plon). — René Bazin : *L'isolée* (Calmann-Lévy).

Les Demi-fous. — « L'appoint direct de la physiologie, même dans le roman » : Voilà ce qu'a tenté Michel Corday dans ce livre, comme dans *Vénus* et *Les Embrasés*.

C'est l'histoire simple et vraie d'une famille d' « Anormaux » où nous voyons se dérouler, dans l'espace de trois générations, les conséquences de l'alcoolisme et du déséquilibre des ascendants. Thèse hardie, mais conforme aux données de la science contemporaine et traitée avec la sobre élégance qui convient. Nulle recherche de l' « effet » : les situations que commande l'inflexible loi d'hérédité suffisent à créer et à soutenir, sans artifices de style, un intérêt hautement humain. Rien d'ailleurs ne rappelle ici la grandiloquente minutie du naturalisme à la Zola, qui se complait si volontiers dans l'analyse crue des pires tares, n'omettant aucun détail, même répugnant. Michel Corday n'oublie pas que « le lecteur français veut être respecté »... Il sait être exact, précis et complet, tout en évitant l'écueil des vulgarités malsaines.

Et c'est pourquoi les *Demi-fous* peuvent être mis entre toutes les mains. Le grand public, pour lequel cet ouvrage est écrit, y trouvera présenté, avec toute la clarté désirable, le redoutable problème des des-

tinées pathologiques, qui expient la sottise et les fautes des morts et dont le XXe siècle, par la voix d'écrivains documentés, aspire à limiter le nombre...

Nous assistons au réveil d'une vigoureuse conscience sociale, éprise du désir sincère d'améliorer la race humaine, pour enrayer progressivement les déviations instinctives ou intellectuelles qui sont à l'origine de tant de tristesses et de tant de misères. Combien d'êtres, sains en apparence, subissent à leur insu « ce despotisme d'une pensée unique » dont Michel Corday a remarquablement signalé les étapes chez les enfants et petits-enfants du père et de la mère Cintrat ! Obsessions, impulsions, idées fixes, monomanies : autant de témoins attardés du vice initial contre lequel le médecin ne peut lutter efficacement qu'avec l'aide de l'élite et de ses porte-parole autorisés. Pour stériliser dans l'œuf l'exaltation mystique, le fétichisme sexuel, le délire de jalousie, la folie homicide, ce n'est pas trop des efforts réunis des savants et des écrivains. L'exemple de Michel Corday est, à ce titre, aussi bienfaisant que courageux.

La Fiancée nouvelle. — En lisant ce roman où certes le talent ne manque pas, il est permis de se demander — non sans effroi ! — ce que sera la fiancée nouvelle, quand aujourd'hui sera devenu autrefois. Du train dont ils vont, nos « jeunes » peuvent nous mener terriblement loin sur le terrain scabreux du roman psycho-physiologique. J'ai, pour mon compte personnel, toujours combattu les principes arriérés de cette éducation faite d'ignorance stupide, d'illusions dangereuses et qu'il est de *bon ton* d'imposer aux jeunes filles avant le mariage; mais, quant à revendiquer pour elles les droits à l'initiation expérimentale, c'est de la pure folie.

Qu'on le veuille ou non, la liberté totale en amour n'est point faite pour la femme. Pour une qui, dans ce genre de sport, saura sauvegarder *quand même* sa dignité de conscience comme un homme — et, de ce fait même, elle ne sera plus absolument femme — combien y en aura-t-il qui, prises de vertige, glisseront irrémédiablement vers le terrible abîme des

amours hasardeuses, des amours *sans amour*, sans lendemain, sans consolation.

A force de vouloir innover des « genres » et fabriquer des thèses sensationnelles, nos jeunes littérateurs dépassent la mesure et tombent dans l'excessif : ils ne devraient cependant pas oublier que les extrêmes se touchent et qu'à force de vouloir trop prouver, on ne prouve plus rien.

Touti. — Je ne voudrais pas passer sous silence le dernier livre de Pierre Valdagne. Mais comment faire pour l'analyser en termes honnêtes ?

Touti est le nom d'intimité d'une maman veuve qui a une fille et... un ami. Elle est délicieuse, cette Touti : rien ne manque à son bonheur; jolie mondaine, tendre, presque riche, satisfaite — qualité rare chez une femme — ses jours coulent comme un fleuve tranquille entre deux rivages fleuris. Mais la fillette devenue grande s'avise de songer à sa vie personnelle. (Ainsi qu'on va le voir, elle est très « dernier canot », cette fillette !) Bref, il lui faut sinon le mariage avec un Américain, du moins un mariage à l'américaine. En d'autres termes, elle n'échangera légalement sa séduisante petite personne que contre la fortune colossale sans laquelle, de nos jours, il est impossible de figurer décemment sur la scène du monde.

Naturellement, l'occasion surgit bien vite. Un jeune homme malingre, mais puissamment renté, s'éprend de la raisonnable fille de la sentimentale Touti. Mais il y a un cheveu, il y a même toute une perruque : le père de l'amoureux — aussi pratique que riche — s'oppose au mariage, en raison de la disproportion de fortune. Les affaires sont les affaires ! Touti s'effare, prête à renoncer à ce beau rêve doré. Mais sa fille n'entend pas de cette oreille, elle ne perd pas pour si peu sa jolie tête de Parisienne avertie, — oh ! combien ! — Elle n'hésitera donc pas une minute à mettre sa mère en demeure d'accepter avec bonne volonté les... hommages de l'irascible beau-père, lequel — cela devient bientôt clair comme le jour — ne donnera son consentement qu'à ce prix... léger.

Touti commence bien à regimber, son doux cœur s'émeut à la pensée de trahir l'ami qu'elle adore... Mais l'enfant — avec un tact exquis d'ailleurs! — tient bon. Touti, après les premières affres de sa conscience et quelques sanglots de tourterelle, se rend à l'évidence. Elle est, du reste, soutenue par cette pensée consolante qu'après le mariage de sa fille, libérée de ses devoirs de mère, elle pourra, à son tour, épouser celui qu'elle aime. Il n'en est rien. Le mariage des jeunes gens a lieu et Touti demeure sous le joug. Les somptueuses libéralités du beau-père au jeune ménage dépendant uniquement de la soumission de Touti, celle-ci continuera à se partager comme un gâteau, comme un excellent gâteau.

Pourtant elle traverse une courte période de révolte; elle a assez de cette vie en partie double, dans la luxueuse promiscuité d'une villégiature en commun. Elle veut retourner avec le beau sculpteur à Bellevue. (Ai-je dit que l' « ami » de son choix était sculpteur et qu'il avait, à Bellevue, un suggestif atelier, au milieu de roses odorantes, sous de délicieux ombrages?) Elle commence donc ses malles. Mais, juste au moment où elle va les fermer pour une fuite savante, la nouvelle mariée paraît, qui discute, prêche, fait de la morale et finit par rétablir l'ordre dans le cerveau de la pauvre amoureuse.

Peu à peu, Touti se calme; sous l'influence de sa fille, elle perçoit plus exactement le sens de la vie. Désormais, ce sera sans heurt, sans remords, qu'elle se distribuera tantôt au sculpteur pour l'amour, tantôt au millionnaire pour l'argent. Et voilà : on ferme le volume sur une impression de sérénité générale...

Maintenant, si on me demande mon opinion personnelle sur ce roman, je serai bien forcée de dire que jamais je n'ai rien lu de plus révoltant. Et j'ajouterai qu'il faut tout le talent de Valdagne, sa finesse et son esprit, pour avoir osé écrire un tel livre.

Vers l'autre. — Ou : l'on revient toujours à ses premières amours! C'est le roman d'une femme — comme il y en a tant! — que la recherche du mieux a déçue. Mme Jacquier quitte, par jalousie, l'homme

qu'elle aime, pour épouser un brave imbécile orné d'une mère horrifique. Elle trompe son second mari avec le premier. Il paraît que ces choses-là arrivent.

L'isolée. — Blasco Ibanez en Espagne, d'Annunzio en Italie, Loti et quelques autres en France et en Belgique, auraient fait un bien magnifique roman de l'histoire que M. René Bazin nous conte avec sa distinction habituelle. Cette histoire est celle d'une petite religieuse mystique et douce (Rodenbach eût créé là une exquise figure de femme) que la laïcisation laisse complètement désarmée devant la vie. Séduite par un misérable qui l'injurie, la bat, l'oblige aux pires hontes, elle est longtemps retenue près de lui par l'attrait morbide de la souffrance, attrait qui, au cours des plus tristes déchéances, plonge encore ses racines dans le mysticisme du passé.

L'action se déroule à Lyon, à Nîmes, dans des milieux pittoresques curieux à observer, mais qu'il eût fallu rendre avec une intensité de couleur, une vigueur de touche, qui effareraient sans doute les admirateurs officiels de M. René Bazin et qu'il est d'ailleurs lui-même tout à fait éloigné de concevoir.

G. L.

Les Poèmes

Fernand Urbain : *Poèmes fervents* (Édition artistique). — Edmond Doumont : *Roses d'aube* (id.). — Silvain de Monceau : *Carnet d'un Rêveur*. — Fernand Chézell : *Pierrot-Barnum* (Daragon). — Augé de Lassus : *Coups de cravache* (id.). — Théo Varlet : *Notes et poèmes* (Édition du Beffroi).— Eshmer Valdor : *Les Thuribulums affaissés*. — Joseph Boubée : *L'Éternel amour*.

Poèmes fervents. — Il y a, dans ces poèmes, de la poésie. C'est beaucoup plus rare qu'on ne le croit. De

la poésie sincère, fraîche, odorante et tendre. Ce n'est pas encore parfait. Ce le sera. M. Urbain a une âme sensible et charmante. C'est un peu, à la façon de Prosper Roidot, un sage, pénétré d'une quiète, fraternelle et pure philosophie. Ses sentiments s'élèvent, il sait contempler les étoiles. Son cœur religieux élit judicieusement celle qu'il sied d'aimer. Et il parle une langue caressante, douce et simple, sans afféterie, sans recherche, qui a le charme clair d'un ruisseau jaseur, et qu'on écoute avec ravissement.

Roses d'aube. — Ceci est plus timide, plus puéril, plus doux, plus lent, c'est une petite voix qui monte de la forêt des poèmes, c'est un enfant amoureux qui chante, ou qui est triste, — et c'est souvent délicieux.

Un vrai petit bréviaire d'amour, à lire et relire, quand on n'est pas content de l'amour, ou qu'on exulte, ou qu'on veut se souvenir d'un parfum, d'un geste, d'un sourire... Voir joliment refleurir du Passé les roses... M. Doumont écrit le plus naturellement du monde, il n'a de prétention aucune. Comme cela rafraîchit !

Carnet d'un rêveur. — Un art plus sûr, mais tout autant joliment modeste. Des beaux vers souvent, et des idées heureuses. Un peu de coppéisme çà et là, qu'on oublie vite. Mais la ferveur des impérissables règles, toujours.

Ci et là aussi, quelques erreurs, des mots malheureux :

« nous n'ouïssions aucune autre clameur. »

des images un peu osées; la jeune femme passe dans sa chevelure noire ses mains blanches, et

« j'ai cru voir un geai qui sous ses ailes
essaierait en vain d'escamoter un lys. »

Parfois, un manque de goût. Ainsi, à la fin d'un beau poème sans tare, ceci :

« Au clair de lune, un peu languissants, un peu las,
et nous irons *flairer* les branches des lilas !

M. de Monceau dit à M. Albert Giraud, poète :

« Vous nous avez brossé, beaux dans leur majesté,
vos austères tableaux, grands comme des armures. »

Mais je ne signale ces erreurs que parce qu'il sera facile au talent de l'auteur de les éviter désormais. Ce *Carnet d'un Rêveur* est une fort jolie chose, pleine de réelles promesses, qui seront tenues.

Pierrot=Barnum. — Une amusante petite revue de cabaret-artistique; des vers spirituels; des rimes millionnaires; une manière de satiriser divertissante; des mots cruels; l'actualité vue par un esprit des meilleurs. Sans plus. Et nous savons de M. Chézell — qui a bien raison d'y rester ! — des poèmes plus savoureux.

Coups de cravache. — M. Augé de Lassus aspire à détrôner Auguste Barbier. Tout son petit volume est écrit en « iambes », comme l'*Idole* et comme la *Curée*. Il est peut-être superflu de dire que nous préférons ceux-ci à ceux-là. Il y a cependant une certaine énergie chez ce poète pamphlétaire; le souffle seul lui manque... Or, le souffle, en poésie... Mais, *Coups de cravache*, est-ce de la poésie ? M. de Lassus s'est complu à bout-rimer les articles de Rochefort et d'Edouard Drumont; il exalte la matière spéciale que les Bretons jetèrent aux commissaires chargés d'expulser les congrégations :

Quels combats ! Il pleuvait une étrange mitraille
sur l'assiégeant vite aperçu ;
Si Cambronne en parlait sur le champ de bataille,
il n'en avait jamais reçu.

Je ne vous garantis pas que cette manière d'écrire soit bien française, mais c'est celle de M. de Lassus. Plus loin, l'auteur agonit M. Combes et le Bloc; plus loin, les électeurs républicains... La Muse se voile la face et s'en va, car tout cela n'est que politique. Ces coups de cravache, je pense, n'auront pas fait grand-mal. Que M. de Lassus entre à l'*Intransigeant*.

Notes et poèmes. — J'arrive un peu tard pour parler du beau livre de M. Théo Varlet. Toute la presse belge en a dit le très haut mérite, la noble inspiration et la langue impeccable. Nous sommes en présence d'un poète, avec lequel, demain, il siéra de compter. Et je le prouverai tout à l'heure. Mais pourquoi des erreurs pareilles :

Pleine marée. Effervescence d'équinoxe,
où, nocturne, poudroie en buée chaude un ciel
nacré lunairement par d'étranges églogues.

Frissons du sang, morbidité, nacre charnelle ;
en lenteur contractile, au duvet des nuages,
occulte concupiscence, hystérique et pâle,
elle entr'ouvre, lueur pantelante, des lèvres.

O Lune ! Obcène Séléné ! parmi la veille
de tes Endymions a, mystique et brutal,
Frémi le désir rude, et ta mauvaise fièvre.
Vois : ce minuit turgide, en la plaine blafarde...

Inutile de continuer. Je croyais que c'en était fini, de ces folies-là. Moréas et Regnier écrivent comme Racine. La raison, semblait-il, revenait! Mais non; les « jeunes » s'obstinent. Néologisme, vers sans harmonie, obscurité, tout reparaît de la grotesque ferblanterie. Quoi de plus navrant!

Heureusement, M. Varlet ne se laisse pas toujours aller à ces lamentables fantaisies. Certes, c'est un vers-très-libriste, mais à la manière de Verhaeren. Sa *Zélande* est lumineuse, exacte, odorante et poétique. Ci et là, un néologisme inutile et criard. A quoi bon *tépide*, *turgide*, *m'instille*, *acagnarde*, et tant d'autres, ou des vocables barbares et antipoétiques, comme *ascèse*, *abstruse*, etc.! Mais de beaux vers rachètent ces monstres, et de beaux sonnets, comme le *Philosophe* (cité partout), et le *Moine*, qui, tenté, impuissant, rêve en criant

. . . . . . d'extirper, triomphant,
l'holocauste brandi de sa chasteté rouge.

Et de jolis poèmes d'amour, et de pourpres poèmes de luxure, de beaux croquis de Londres, brumeux et trépidants, où l'on respire

« l'haleine cramoisie et fauve de la Ville »

et de lumineuses impressions d'Italie, une *Rome* superbe, prodigieusement évocative, vue par un *artiste* véritable, des notes parfumées de Grèce et de Sicile, et, pour finir, des *Solitudes* singulièrement *senties*.

Un beau volume à lire et à relire.

Les Thuribulums affaissés. — Mon Dieu oui : les Thuribulums affaissés... Où est mon dictionnaire? Bon ! l'enfant l'a pris pour s'asseoir dessus. Nous chercherons plus tard. Ouvrons le petit volume... et lisons.

L'auteur m'a l'air d'un fantaisiste à froid. C'est un Franc-Nohain solennel. Par moments, cependant, il s'oublie, et il accouche d'un beau vers, d'un vrai :

> Les filles de l'encens sanglotent sur les dalles !
> On a crucifié le soleil un matin.
> . . . .
> Et les vitraux d'autel saignent sur les douleurs.
> . . . .
> les ondes de sa voix promenaient des parfums.

A citer en passant un *Soir antique*, où une jolie silhouette de nymphe amoureuse, cherche à se faire... aimer d'un satyre de pierre. Mais, dans un *Soir Watteau*, M. Valdor ose peindre ceci :

> Jean-Jean a culbuté Phrasine
> Derrière la haie aux cochons,
> et le gars, mis d'humeur badine,
> lui confisque ses pantalons.

Je n'ose citer la suite. Watteau, cela, Watteau !... Et du français ??!?

L'auteur se reprend avec *Soir de Bal*, vraiment joli, et des vers bizarres, très originaux, à la Lune.

M. Valdor cherche d'ailleurs, furieusement, l'originalité, originalité du sujet, du mot, de la rime; et malheureusement, cela se voit. S'il voulait écrire simplement, et sans se soucier si peu des Lois, je pense qu'il nous donnerait un curieux poète. Car il *sent* extraordinairement, et sa mentalité est loin d'être banale. Lisez son *Tanagra*, *Et mon cœur se meurt de romance*, *Entends le Vent hurler aux*

portes, et d'autres des poèmes contenus dans ce livre déconcertant — et, je le veux croire — facétieux.

L'Eternel Amour. — M. l'abbé Joseph Boubée fait présenter son recueil de vers au public par François Coppée. Je pense que ceci suffit à caractériser et sa poétique et son inspiration. M. Boubée écrit en vers français et il chante sa foi.

D'aucuns lui en voudront. J'en serais, si les vers de ce prêtre ne respiraient la sincérité la plus grande. Il faut, en tous les cas, quoi qu'on pense de ses théories, admirer sa conviction, et la chaleur communicative avec laquelle il la défend.

Ici, nous ne nous occuperons pas d'elle. Nous parlerons de ses vers. Nous le laisserons anathémiser Waldeck-Rousseau, et appeler les femmes de France aux armes pour « bouter dehors » les gens du Bloc. Empressons-nous de dire qu'il fait d'ailleurs tout cela fort bien, étant *poète*. C'est plein de mesure, de dignité, de lyrisme réel ; la langue est harmonieuse, colorée, toujours respectueuse des règles. Ce sont *des vers*. Il leur manque évidemment quelque chose, puisqu'ils sont tenus à se borner à un certain sujet vite épuisé ; mais si M. Boubée pouvait sortir du genre que lui impose son costume et se livrer au rêve et à l'amour, il nous donnerait certainement de fort beaux poèmes.

L'*Éternel amour* qu'il célèbre est évidemment l'amour de Dieu. Convaincu, il trouve d'émouvants accents. J'ai lu beaucoup de vers écrits par des prêtres ; je n'en ai pas lu de meilleurs. M. Boubée a su éviter la monotonie, la banalité, le saint-lucisme habituels à ce genre de poèmes. Il faut grandement l'en louanger. Son *appel :*

Jésus, quand vous passiez parmi les orges vertes...

est vraiment d'une poésie très haute et d'une belle écriture, de même que la *Voie d'Ombre* qu'il faut lire, et que je regrette vivement de ne pouvoir reproduire ici : c'est l'expression heureuse d'une pensée très haute, c'est l'œuvre d'un *artiste*.

M. Boubée trouve souvent des images charmantes, d'heureuses et originales comparaisons, telles celles-ci, dans *Haie en fleur.*

Ils s'allongeaient, penchant leurs fleurs roses et blanches
comme des sênoras se penchent aux balcons
et quand nous les frôlions, en passant, de nos manches,
les fleurs pleuvaient sur nous en odorants flocons.

Il y aurait lieu de s'arrêter davantage à ce livre de réelle valeur. Peut-être, au demeurant, aurons-nous l'occasion d'y revenir.

Je ne veux aujourd'hui qu'encourager les derniers amoureux du vers et de la raison dans la poésie, à lire cet *Éternel Amour.*

E. M.

La Littérature

Remy de Gourmont : *Promenades philosophiques* (Ed. du Mercure de France). — Gilbert de Voisins : *Sentiments* (Id). — Van Bever : *Œuvres poétiques d'Agrippa d'Aubigné* (Sansot et Cie). — *Le Livre d'or de Sainte Beuve* (Fontemoing). — Léon Bloy : *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* (Ed. du Mercure de France). — A. Le Breton : *Balzac* (A. Collin). — Léon Bocquet : *Albert Samain* (Ed. du Mercure de France). — Ch. Verrier : *Les Épigrammes d'Ausone* (Sansot et Cie), — Gustave. Kahn : *De Tartufe à ces Messieurs* (Id.).

M. Remy de Gourmont possède en vérité l'esprit le plus vaste et fertile qui soit. Ses manifestations sont diverses mais toujours d'un intérêt rare et d'une personnalité caractéristique. Il aborde avec autorité tous les sujets que peut embrasser la pensée humaine. Tout ce qu'il effleure dans ses célèbres Epilogues du *Mercure de France*, il l'approfondit ensuite en des livres successifs d'une ingénieuse et experte universalité. Voici donc qu'il nous convie à l'accompagner en d'intéressantes **Promenades philosophiques.** Il est évident que, soucieux de s'attacher à tous les problèmes, d'envisager tous les sujets et de connaître

tous les hommes et tout de l'homme, M. R. de Gourmont possédera et révèlera des convictions nombreuses et que ses admirations seront multiples. Il basera leurs formules sur une loi unique de beauté et de clarté dont il s'est fait la seule règle rigoureuse de sa philosophie et de son esthétique. Très érudit au surplus, l'éminent critique parlera en averti des Maîtres et des Doctrines; il décidera, d'autre part, en connaissance de cause de différents points hésitants ou controversés de grammaire, de rhétorique et de philologie.

Nous ne pouvons, dans le cadre restreint de ces notes suivre l'écrivain parmi le développement des nombreux sujets qu'il aborde. Ses Promenades font étape auprès de Bacon, de Léopardi, de Sainte-Beuve, de Renan, de Kant, de Lamarck, de Nietzsche, de Goethe, de Spencer, de Stendhal, voire de Claude Monet, de saint François d'Assise et de J du Bellay...

L'énumération seule justifie la subjectivité de ces études et convie le lecteur à y puiser force jugements; il le fera avec d'autant plus d'intérêt et de profit que l'écriture de M. Remy de Gourmont ne cesse jamais d'habiller avec élégance et précision une pensée toujours originale.

———

M. Gilbert de Voisins, lui, fut un poète et un romancier. Je me souviens de ses vers écrits en collaboration avec M. Albert Erlande; je me souviens des pages touchantes et vives de la *Petite Angoisse*. Et M. Gilbert de Voisins aussi se souvient de tout cela. C'est de la « critique par subterfuges » qu'il fait, il le déclare lui-même. Du reste, considérez le titre même de son livre : **Sentiments.**

Au hasard de l'heure, de l'impression, du spectacle, l'écrivain a non pas vu, discuté, formulé, — il a éprouvé et c'est tout autre chose.

Il suffit d'une lecture, non pas pour que le critique dogmatise et juge et discute, mais pour qu'il pense et jette sur le papier une réflexion, une idée venue à la suite et à propes de cette lecture.

Il suffit d'un homme rencontré, non pas pour que le philosophe imagine le roman, fasse le portrait mental et physique de cet homme, mais pour qu'il évoque des humanités neuves, examine de simples formules de bonheur possible, épluche des psychologies, dégage des impressions qui composeront ce « petit musée d'images spirituelles » que M. de Voisins a eu à cœur de réunir. Et comme l'auteur des *Sentiments* a de la bonté de reste, il veut que notre esprit ne s'attache qu'à des choses belles et bonnes, consolantes, touchantes parfois, dignes de lui et de nous toujours.

Et puis la langue est si mélodieuse, l'image si séduisante en ces yeux que l'on devine ne savoir se poser que sur des visions ravissantes et l'âme est si attendrie et charitable qui possède de telles vertus et les cherche chez les autres, dans les romans de M. Boylesve ou dans ceux de Mme Gérard d'Houville — princesse des lettres, ce qui va faire bien des jalouses; les découvrant à la rigueur dans les pages hallucinantes de Mme Claude Farrère ou dans la vie douloureuse et brutale du *Bubu de Montparnasse!*

En tous cas l'émotion, sincère et communicative, est un des privilèges de celui qui écrivit *Jeux d'enfants*, *Élévation* et tels analogues chapitres de ce livre d'art probe et noble.

Agrippa d'Aubigné est parvenu jusqu'à nous dans ses œuvres, dans certaines plutôt de ses œuvres, — et par le souvenir que nous gardons de son ascendance de Mme Scarron, future marquise et presque reine de France,

Agrippa d'Aubigné est pour nous l'auteur des *Tragiques* et c'est à peu près tout. Encore ne connaissons-nous de ces peintures ardentes des calamités et des déportements d'un siècle lointain que ce que des éditions incomplètes et souvent imparfaites nous en ont transmis.

Mais nous ignorons à peu près le poète lyrique à la grâce surannée, qui écrivit à 19 ans des vers

éperdus, le jeune amoureux, compagnon du Béarnais, épris de Diane Salviati, la propre nièce de la Cassandre célébrée par Ronsard. C'est ce poète idyllique et charmeur que M. Ad. Van Bever, ayant puisé avec adresse dans les manuscrits nombreux et rares, nous restitue en toute justice dans la série de sonnets, stances et odes réunis sous le titre de *Printemps*.

C'est une version commentée avec autorité, accompagnée de variantes, des *Tragiques* que nous donne également le critique érudit, ainsi que beaucoup d'autres pièces éparses et curieuses à divers titres. M. Ad van Bever fait précéder ce recueil précieux d'œuvres choisies d'une intéressante et parfaite notice biographique qui met en lumière définitive une figure célèbre de l'histoire littéraire.

———

Il y a quelques mois se célébrait, on s'en souvient, en France, à Lausanne, à Liége, le centenaire de la naissance de Sainte-Beuve. A cette occasion diverses manifestations honorèrent sous des formes variées le grand disparu. Le comité qui s'était chargé d'organiser cette glorification jubilaire, vient de terminer sa tâche pieuse en publiant **Le Livre d'or de Sainte Beuve.** C'est, dans un superbe album de luxe de très belle allure, la réunion des principaux discours et des études les plus remarquables auxquels donna lieu la commémoration.

Il y a là des pages définitives sur l'œuvre et sur l'homme, depuis le discours prononcé par M. Brunetière, jusqu'aux récits originaux et précieusement documentés de certaines époques, de certains épisodes de la vie de Sainte Beuve. Abondamment illustré, ce volume constitue un nouvel et légitime hommage à la mémoire d'un des Maîtres de notre littérature.

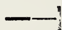
———

M. Léon Bloy, le « Mendiant ingrat », le forcené misérable, l'indigent qui ne parvint à apitoyer ni par les larmes, ni par les cris, ni par l'injure, ni par la supplication, continue la publication du journal de

sa vie. Ce sont, poignantes, brutales, navrantes, haineuses, les notations au jour le jour des rapports de l'écrivain dédaigneux et misérable avec les hommes qui ne le comprirent pas ou le méprisèrent.

Cela commence au retour de Danemarck et se poursuit pendant quatre années dans un galetas de banlieue, l'existence farouche de l'isolé partagée entre ses travaux laborieux, l'amour pitoyable de sa femme héroïque et de son enfant, l'indifférence selon lui des riches et la constante incertitude du pain...

Sous le vêtement sordide des mots de rage, il faut découvrir dans la langue de M. Léon Bloy une incontestable maîtrise. Il possède superbement le sens de cette « beauté de l'horrible » qui ne manque jamais son effet. Son invective est d'une puissance mâle et vibrante. **Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne** n'épargne personne : il ne fait pas bon se trouver sur le chemin de ce captif volontaire, de ce paria de la littérature.



De ces géants qui ont nom Shakespeare, Goethe, Hugo, Balzac, Zola, on n'aura jamais tout dit.

Aussi chaque écrit qui les envisage sous l'un ou l'autre de leurs aspects ne manque-t-il jamais d'offrir un sérieux intérêt.

M. A. Le Breton, le savant universitaire qui consacra dans l'œuvre de M. Petit de Julleville des pages remarquables à Molière, nous présente **Balzac, l'homme et l'œuvre** en un portrait de grande allure. Il n'a pas fait tant œuvre de chercheur patient, de curieux de manuscrits et de documents que de critique avisé et sagace. C'est de l'histoire philosophique plutôt que documentaire, c'est un portrait intellectuel plutôt que physique qu'il nous offre. Il nous montre le milieu et les circonstances dans lesquels Balzac a été élevé et a vécu. Il nous dit la gestation, l'éclosion de *La Comédie humaine* parmi les événements caractéristiques de l'existence agitée du grand écrivain. C'est la société du début du XIXe siècle toute entière qui revit autour de

celui-là qui en brossa le tableau formidable et réel. Du reste M. Le Breton se présente à nous sans jugement de parti pris, sans opinion préconçue, ce qui fait la force et la valeur du critique.

Au Maître il sait reconnaître des défauts; à son art il reconnaît des faiblesses; à sa vérité des erreurs. Ce sont les excès d'imagination, les obscurités et les rancœurs du pessimisme, les fautes fatales de la surproduction, le danger des influences — sociales autant que littéraires, qui mettent des taches sur cette vie et sur cette œuvre immortelles dans la mémoire des hommes.

Aussi l'étude, vaste et riche en indications, de M. Le Breton se présente-t-elle comme une contribution précieuse à l'histoire du grand romancier moderne.

M. Léon Bocquet, le lettré délicat qui dirige à Lille cette revue de belle et indépendante tenue : *Le Beffroi*, consacre un gros volume d'étude critique au grand poète **Albert Samain.** En des pages émues et d'une parfaite compréhension, d'une piété touchante, d'une admiration légitime, il nous dit longuement la vie simple et trop courte de Samain, il analyse son œuvre immortelle. Le poète du *Jardin de l'Infante* eut le bonheur, quoi qu'il ne s'en préoccupât guère, de connaître la gloire de son vivant. (J'entends par gloire l'estime et la louange de ses pairs...)

Aujourd'hui plus de lustre encore rejaillit sur ce nom très aimé. Le livre de M. L. Bocquet est une belle et bonne action. Il vient particulièrement à son heure pour nous qui avons été conviés à aller récemment applaudir l'émouvant *Polyphème* que l'on a représenté à Genval, devant le lac

A l'eau dormeuse et sourde aux enlacis mourants,

en un décor de verdure,

Sous les vieux troncs drapés de mousses de velours...

Il sera curieux de lire l'un après l'autre ces trois livres dont parle ma chronique de ce mois : *La Captivité* de Léon Bloy, les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné et les *Épigrammes* d'Ausone. À trois âges différents et dans des langues (le latin, le français imagé du XVIe siècle, celui, sonore et violent d'aujourd'hui) à peu près différentes, s'établirait le parallèle du style pamphlétaire et de la verve satirique.

C'est M. Ch. Verrier qui nous offre la traduction de celui d'entre les poètes latins pour qui l'on conserve le plus de curiosité. Son esprit incertain, ses mœurs honnêtes mais ses écrits souvent enfiévrés de visions charnelles, sa religion douteuse, sa poésie pittoresque et son existence assez mouvementée donnent à ses brèves œuvrettes un air incohérent qui n'est pas la moindre de leur originalité. Nous devons savoir gré à M. Verrier qui nous présente une leçon complète et savante de ces **Épigrammes** célèbres.

———

« Un tout petit livre sur la bibliographie d'un grand sujet » dit M. Gust. Kahn dans l'avant-propos de son intéressante étude : **De Tartufe à Ces Messieurs.** Mais ce tout petit livre contient cependant une histoire en raccourci de tout un aspect de la littérature française de plus de deux siècles. Le prêtre a été mis à la scène, en poème et dans le roman par la plupart des écrivains. Ceux-ci nous ont souvent laissé des types désormais immortels et ce sont ces *Tartufe*, ces *Jocelyn*, ces abbés *de Dominis*, *Courbezon*, *Tigrane*, *Mouret* et autres jusqu'au bon et paternel *Abbé Constantin*, aux abbés *Lantaigne* et *Guitrel*, discoureurs et ambitieux, au formidable et joyeux *Abbé Jules*, à l'abbé *Thibaut* enfin de M. Ancey et ses acolythes, qui firent tapage.

M. Kahn nous montre en quelques mots, dans le bref résumé d'une œuvre ou l'indication rapide d'une doctrine ou d'une tendance l'idée que tous les maîtres de la littérature se sont faite du rôle et de la conscience du prêtre. Tour à tour nous assistons à l'admiration ou à la haine, à la raillerie ou à l'affec-

tion de ceux-là qui nous apparaissent dans ces livres, doués des mêmes sensibilités, des mêmes besoins, et souvent des mêmes passions que ceux à la merci de quoi nous nous trouvons. Ce « petit livre », comme l'appelle modestement son auteur, est précieux et fourmille d'enseignements.

PAUL ANDRÉ.

Journaux et Revues

— J'avais noté pour ma chronique mensuelle un certain nombre d'articles de journaux qui m'avaient paru intéressants à première lecture. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé inutile d'en analyser le plus grand nombre. MM. Albert Mockel, dans le *Siècle* et Camille Lemonnier, dans le *Figaro*, chantent l'âme belge ; mais, outre que par ces temps de fêtes anniversaires on a assez parlé d'âme belge, l'article de M. Mockel a été analysé déjà dans le *Nouveau Précurseur* et celui de M. Camille Lemonnier, n'étant que le raccourci des belles et grandioses pages de son livre *La Vie Belge*, j'engage mes lecteurs à lire ce dernier livre plutôt qu'à rechercher le numéro en question du *Figaro* dans lequel le Maître, obligé de condenser sa pensée en quelques lignes de journal, ne peut pas donner au lecteur la mesure de son talent. Il a bien paru aussi dans le *Matin* d'Anvers une chronique de M. Auguste Gittée sur Henri Conscience intime, mais elle n'est que l'analyse du livre que M. Van der Cruyssen vient de consacrer au romancier flamand. J'ai enfin laissé de côté une aimable causerie de M. Dumont-Wilden, parue dans la *Meuse*, sur la littérature et la mode, pour ne retenir que deux articles qui m'ont semblé effleurer des sujets aux nombreux points communs : je veux parler d'une chronique de M. Léon Leclère sur la **littérature wallone,** parue dans la *Gazette de*

Lauzanne (15-7) et d'une page de M[lle] Nelly Lecrenier sur le **Félibrige,** page parue dans la *Gazette de Charleroi* (20-7).

M. Léon Leclère débute par un historique rapide de la littérature wallonne :

Elle est fort jeune encore. Si elle aime à considérer comme son œuvre initiale une farce du XVIII[e] siècle : *Li Voëge di* (le voyage de) *Chaudfontaine*, ses débuts réels ne datent guère que de 1850 à 1860 environ. Dans toute l'Europe c'était alors le réveil des nationalités, partout on remettait en honneur les parlers populaires, les coutumes, les usages anciens. La Wallonie, qui avait mené la révolution de 1830, commença à prendre conscience d'elle-même. En 1856, se constitua la *Société liégeoise de littérature wallonne* « dans le but d'encourager les productions en dialecte liégeois, de propager les bons chants populaires, de conserver sa pureté à l'antique idiome, d'en fixer autant que possible l'orthographe et d'en montrer les rapports avec les autres dialectes romans ».

Parti de Liége, le mouvement gagna peu à peu toutes les contrées wallonnes, de Virton en Lorraine à Nivelles en Brabant, de Mons en Hainaut à Malmédy, la petite cité wallonne enclavée dans la Prusse rhénane. On jugera par deux chiffres de l'intensité de la production littéraire actuelle : la fédération des sociétés littéraires de la seule province de Liége compte 73 associations, la plupart dramatiques; et la Société des auteurs dramatiques et chansonniers wallons possède un répertoire de 1,000 pièces : *pasquèyes* (chansons), *cramignons* (farandoles accompagnées de chant), *spots* (satires), farces, comédies, drames.

Puis il consacre quelques lignes aux quatre écrivains qui ont le plus illustré cette littérature : Nicolas Defrécheux (1825-1874), poète sentimental, élégiaque, chantre de l'amour chaste ; Joseph Vrindts, poète encore, mélancolique et naïf; Henri Simon, poète parnassien et auteur de fines comédies ; Edouard Remouchamps, enfin, dont la comédie *Tati l' perriqui* a porté la renommée jusque sur les scènes parisiennes.

Et, en concluant son étude, M. Leclère remarque que les genres dans lesquels les écrivains wallons ont

particulièrement réussi, sont la poésie lyrique et le théâtre, et il caractérise ainsi cette littérature :

Sentimentalité délicate, sensibilité élégiaque teintée de quelque romantisme, mélancolie, celtique ou germanique d'essence, qu'aiguise la finesse latine, tendresse émue pour les êtres et les choses... en même temps une verve frondeuse, caustique et bon enfant, une ironie légère, pétillante ou gouailleuse, un penchant narquois à la satire, un gros bon sens, le goût de la plaisanterie grasse, la plus grande franchise dans la pensée et l'expression.

*
* *

— Quand, après cet article, on lit celui de Mlle Lecrenier sur le Félibrige, on est frappé des nombreux traits de ressemblance que présentent les félibres et les écrivains wallons.

Le mot *félibre* comme le mot *wallon* n'est d'ailleurs qu'une dénomination générale sous laquelle se rangent les adeptes des divers dialectes méridionaux de la France comme les écrivains du Hainaut et de la province de Liége, en Belgique.

En France même le mouvement est beaucoup plus étendu que ne le soupçonne Mlle Lecrenier, car indépendamment des provençaux, parmi lesquels elle range à tort le poète Jasmin, représentant du patois gascon, les Félibres comprennent les Catalans, les Béarnais, les Limousins, les Bretons. Malgré les différences considérables de ces diverses langues, ce qui frappe c'est que les mêmes caractères et précisément ces caractères de sentimentalité délicate et d'ironie pétillante que M. Leclère a découverts dans le wallon, se retrouvent dans les œuvres de ces écrivains. Comme en Wallonie, nous ne trouvons parmi les Félibres que peu ou pas de romanciers, à peine quelques comédiens, mais en revanche une pléïade de poètes tendres, émus pour les choses et les êtres et, avec cela, ironistes comme Jasmin, qui ne craignait pas de décocher à Renan les traits les plus mordants de sa satire gasconne. Quoi de plus charmant, de plus délicieusement tendre que les *Papillotos*, *Françounetto*, *Maltro l'innoucènto*, en patois

gascon; où trouver plus d'émotion que dans la chanson béarnaise *Bet Ceù de Paù*, plus d'amour du sol que dans le chant toulousain *O moun Païs!*... plus de charme précieux que dans *Mirèio*, plus d'allure épique que dans *Calendaù*, chefs-d'œuvre provençaux de Mistral. Je sais une chanson béarnaise où il est dit que

Sur le Pont de Lourdes
Il y a un amandier
Qui porte fleurettes
Blanches comme papier.

dont aucune traduction ne peut rendre la délicieuse poésie et je n'ai rien éprouvé de plus beau que lorsque vient le soir, quand les Pyrénées s'estompent, couvrant d'ombre les vallons où cascadent les gaves chantant dans les rochers, d'entendre sur la route lointaine où grince le char ventru de foin, un de ces chœurs béarnais qu'entonnent à belles voix claires les paysans rentrant de la fenaison.

Ce peuple est poète tout entier. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il chante est délicat et son âme sensible et amoureuse se révèle à chaque instant.

Et cette poésie est la même en Italie, en Provence, en Catalogne, en Languedoc, en Limousin, en Bretagne, en Wallonie; elle est innée dans le peuple, ce peuple de race latine que l'on retrouve partout où jaillit une source, où s'estompe un coin de verdure, au pied de quelque cime altière, dans tous les jolis coins de nature qu'il a pour ainsi dire accaparés, laissant aux autres races la tristesse des plaines et la monotonie des pays sans horizon.

***

— Il faut rendre cette justice à M. Eug. Gilbert qu'il ne manque aucune occasion de glorifier les lettres belges. Son dernier ouvrage, *France et Belgique*, était déjà un monument d'importance élevé en leur honneur et il fallait toute la sagacité de l'éminent critique pour oser ainsi mettre en parallèle des écri-

vains français et des écrivains belges. Quand on jette un regard en arrière et qu'on compare, comme le fait M. Eugène Gilbert dans son étude du *Correspondant*, la situation actuelle de nos **lettres belges d'expression française** à l'état embryonnaire où elles apparaissaient en 1880, on peut bien dire que c'est à pas de géant que nous avons marché.

Voici que dans tous les domaines de la littérature apparaissent des noms glorieux : prosateurs, poètes, romanciers, dramaturges, bibliographes se lèvent par légions et chacune de ces catégories d'écrivains peut honorer quelques maîtres. Et le mouvement apparaît encore plus intense si on considère la jeune génération qui vient. Partout des talents éclosent, prometteurs. Il semble qu'une fermentation bouillonnante se soit déclarée et que l'activité des cerveaux comprimée, travaille d'une pression irrésistible; et il n'est pas douteux qu'un peuple qui, dans les branches commerciales et industrielles a su en aussi peu de temps prendre la tête des nations, n'arrive dans un avenir rapproché à s'imposer aussi au monde intellectuel. Ce mouvement est d'autant plus remarquable que jusqu'à présent rien ou presque rien n'a été fait en ce pays pour favoriser les artisans de la plume. Dans les domaines scientifique et industriel, l'activité a été pour ainsi dire canalisée; toute l'attention des dirigeants a été portée vers ce but. La Belgique, état naissant, devait nécessairement à ses débuts affermir son existence matérielle par son développement économique et il est remarquable qu'elle ait été conduite dans cette voie par un monarque éclairé. Mais actuellement, consciente de sa force, elle tourne son activité vers le délassement du travail intellectuel, tout comme l'ouvrier, son dur labeur fini, cherche dans l'étude une salutaire distraction.

M. Eugène Gilbert sait tout cela et ces conclusions découlent naturellement de son étude. Avec une précision admirable il a caractérisé chacun des chefs de file dans les divers domaines des lettres, montrant son influence, recherchant ses disciples, mettant les jeunes en garde contre les fautes des aînés. Sa documentation est étonnante. On sent qu'il connaît à fond

tous ces auteurs et que la bienveillance avec laquelle il en parle n'est que le réflexe de l'amitié qu'il a pour eux.

L'une des principales entraves au développement des lettres belges est le manque de liens, l'absence de solidarité qui existe entre les écrivains belges. On ne se soutient pas assez. Il faudrait ici une véritable corporation des gens de lettres. M. Eugène Gilbert ne le dit pas, mais il le sent très bien et pour quiconque a un peu fréquenté nos écrivains, cette constatation est évidente. Aussi, M. Eugène Gilbert s'emploie-t-il à essayer de resserrer les liens entre ses confrères et doit-il être loué pour le tact tout particulier avec lequel il décerne à chacun l'appréciation juste et bienveillante qui laisse sans rancune le talent du voisin.

***

— Notre confrère Jan Bruylants vient de transformer son journal *Lucifer* en une superbe revue mensuelle. Le premier numéro qui nous parvient est marqué d'un cachet artistique très réel qui rehausse l'intérêt de cette publication. Le texte ne le cède d'ailleurs en rien à l'illustration et nous sommes heureux de trouver deux bons articles de fond dans notre consœur flamande. Une étude signée Jan Bruylants de l'œuvre de Nestor de Tière, le grand dramaturge que les jeunes écrivains d'aujourd'hui méconnaissent trop et dont la gloire, alliée à celle du maître Jan Blockx, vient d'être consacrée à la Monnaie par l'enthousiasme avec lequel la foule est venue aux représentations de ses deux œuvres capitales *Princesse d'Auberge* et la *Fiancée de la Mer*. Puis un article sur l'art dramatique et le système des primes où le signataire met nettement à jour les inconvénients de cette *façon de favoritisme* comblant de ses grâces les pièces qui plaisent au comité, même mauvaises, alors que les subsides sont refusés à des œuvres de réel mérite, mais qui n'ont pas l'heur d'être dans les idées de ces messieurs. La suppression des primes, tel est le moyen extrême qu'envisage l'auteur, car, dit-il, si la suppression des

primes fait disparaître la quantité d'écrivaillons qui courent après elles, elle permettra peut-être de gagner en qualité ce qu'on perdra en quantité.

*
* *

— Dans les derniers *Mercure de France* nous avons lu — ce qui n'est qu'une excellente habitude à laquelle nous a conviés depuis longtemps cette excellente et copieuse revue — des pages ferventes à l'honneur de James Ensor, un poème impressionnant de Verhaeren et une nouvelle délicieuse de Blanche Rousseau. C'est le grand artiste Vittorio Pica qui, dans une étude savante et courageuse, nous dit les caractéristiques des talents de ces trois maîtres : le dessinateur Aubrey Beardsley, le peintre Ensor, l'aquafortiste Münch. Il évoque à merveille l'œuvre de ces trois artistes d'exception. « Cette œuvre, écrit le critique, est destinée à plaire seulement à une élite intelligente, tandis que la grande majorité, après en avoir regardé un petit nombre, s'en éloignera, prise d'un sentiment d'ennui et de dédain. Cette majorité est composée de tous ceux qui ne veulent ni ne savent réprimer leur premier mouvement de répugnance en présence d'une expression esthétique vraiment nouvelle. »

— A Milan, le poète F.-T. Marinetti publie un recueil mensuel : *Poesia* d'un luxe et d'une tenue littéraire rarement atteints par les périodiques. Les fascicules bilingues de cette revue contiennent des poèmes signés des noms les plus purement estimés de la poésie actuelle de France, de Belgique et d'Italie.

— C'est un souci de beauté, une unique préoccupation de grand Art qui ont inspiré également M. Paul Fort et ses amis lorsqu'ils ont lancé *Vers et Prose*. Cette publication trimestrielle est vouée à la « Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie ». La préface dit la noble ambition de l'œuvre : « Réunir à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui rénovèrent le fond et la forme des lettres fran-

çaises. » Les deux fascicules parus tiennent largement ces superbes promesses.

— Chez nous, la croisade littéraire continue avec une ardeur persévérante. *Le Thyrse* de septembre publia une étude sagace et fervente de H. Liebrecht sur le beau poète *Albert Samain*. « Peu de chose périront dans son œuvre, dit le biographe. Elle est restreinte mais parfaite. Il y faut voir l'équilibre juste de la poésie française à la fin du XIXe siècle. Comme le dit Léon Bocquet, il clôt son âge et le résume ».

— Entre temps, fougueuses, bruyantes, mais convaincues et tenaces, les revues de jeunes mènent la bataille. On lance des horions avec une fougue juvénile. On en attrape sans gémir. Et tout cela fait de la vie, de la conviction et promet des vaillants pour les futures conquêtes.

P. DE CARSALADE.

Les Salons

Exposition Jordaens à Anvers. — Le dieu qu'Anvers fête actuellement n'est certes pas de ceux dont l'œuvre s'élève ensoleillée et suprêmement belle devant l'extase de tout un monde... Bien au contraire, car le talent de Jordaens est entaché d'inégalités et de grands vides qui sembleraient très étranges si la vie du maître nous était inconnue. En effet, Jordaens aborda les genres les plus divers, mais n'atteignit malheureusement pas toujours au succès.

A l'âge de quatorze ans, il entra dans l'atelier d'Adam van Noort et y resta huit ans. C'est alors qu'il épousa la fille de son ancien maître : celle que l'enthousiasme artistique du jeune peintre allait consacrer en traits inoubliables au sein de ses plus belles conceptions. Les enfants vinrent bientôt sceller l'union et Jordaens dut abandonner pour de bon la

perspective d'un voyage en Italie. Le jeune couple ne pouvait vivre d'amour, il fallait des ressources et les tableaux rapportaient peu; le maître se mit alors à étudier la peinture à la détrempe qui lui procura vite de sérieux revenus, car la petite bourgeoisie, trop pauvre pour acheter de belles tapisseries, se contentait de peintures sur toile. C'est d'ailleurs comme *waterscilder* (peintre à la détrempe) que Jordaens fut reçu en 1615 dans la gilde de Saint-Luc.

Le maître s'adonna d'abord aux sujets religieux qui, tous, se ressentent d'un manque absolu de foi sous un coloris merveilleux, voire même plus pompeux que celui de Rubens. Ce n'était d'ailleurs pas là la vocation intime du *waterscilder;* celle-ci allait se révéler puissante dans ces fameuses scènes pantagruéliques qui devaient conduire le maître à un des sommets de l'école flamande. Rien de plus beau que ces *Roi boît* ou ces *Paysan et Satyre :* ce sont autant de cantiques immortels à la race flamande, ce sont autant d'hymnes de gloire à la beauté des Flandres amoureuses. On s'attendrit, pour vivre bientôt au milieu de ces garces folles qu'on se rappelle avoir rencontrées un jour de kermesse dans les rues sombres des villes aux beffrois antiques. Les portraits aussi, pour la plupart, révèlent le même caractère bien flamand et, sans le vouloir, on voit autour d'eux ce cadre de vie paisible pleine de douce intimité qui caractérise nos campagnes ivres de plaisirs.

***

L'exposition en elle-même donne une idée assez parfaite du génie de Jordaens. Les sujets religieux sont nombreux, oui, trop nombreux même. Quelle gaucherie de groupement dans ce misérable *Christ en croix*, de l'église Saint-Paul, à Anvers; quelle triste conception de la Nativité dans l'*Adoration des Bergers*, de Kuchelna, dont le Musée de Stockholm a le double. Tout cela ne nous révèle même pas encore le grand coloriste qu'allait devenir le peintre des soupers et des banquets familiers.

Le *Martyre de sainte Apolline* est bien supé-

rieur à tout ceci : ici nous contemplons au moins une fort belle page de coloris où se détache fort heureusement la sainte, drapée d'une robe gris-perle à demi-tons des mieux réussis. C'est une page de réelle valeur, sans être cependant un chef-d'œuvre de bon goût.

Le *Christ au Temple parmi les Docteurs* est une toile bien trop connue : tous les personnages montrent des attitudes tout à fait en désaccord avec le sujet choisi. La *Cène* et le *Saint Yves*, d'Anvers, ont le seul mérite de posséder une atmosphère de clair-obscur qui, bien qu'exagérée quelquefois, produit souvent des effets de mystère et d'effroi, constituant de réelles trouvailles.

Nous devons certes regretter l'absence du *Saint Martin guérissant un Possédé*, de Bruxelles, et surtout celle des *Quatre Évangélistes*, du Louvre.

En un mot, Jordaens n'a pas créé de magnifiques œuvres religieuses parce que la foi lui manquait : il portait déjà en lui les germes de sa rupture prochaine avec l'Église. Citons cependant le *Denier du Tribut*, du Rijksmuseum, et *Suzanne et les Vieillards*, qui sont des œuvres de réel génie, parce qu'ici le maître ne devait pas faire présider les sentiments de foi profonde.

Les œuvres mythologiques du *waterscilder* se ressentent fortement de la touche de Rubens. Des exceptions merveilleuses montrent cependant combien le maître pouvait se passer du génie de Pierre-Paul. Regardez *Méléagre et Atalante*, où Jordaens arrive à une perfection de coloris et d'expression qui se manifeste aussi puissamment dans la *Fécondité*, de Bruxelles, exubérante jusque dans les reflets du superbe manteau rouge porté par un des personnages du second plan. Citons hors pair cependant le merveilleux *Neptune et Amphitrite*, du duc d'Arenberg : je le veux bien, il y a là de petites imperfections, mais combien géniale est la touche et combien les sentiments des deux êtres divins sont mis en relief. Regardez ce Neptune aux instincts de chair et de plaisir à côté de la douce indifférence d'Amphitrite qui a conscience de sa beauté! C'est d'une allure

gigantesque et le ciel tissé de mystère et de peur achève de placer la conception parmi les plus purs chefs-d'œuvre du maître.

Mais arrivons-en aux portraits où Jordaens a su extérioriser la plus belle partie de son âme éternellement jeune et vigoureuse. L'exposition a peu de portraits, mais ce sont tous des merveilles. D'abord *Jean Wierts* et *Madame Jean Wierts*, tous deux du Musée de Cologne : La belle dame appartenant à une famille aisée est le type de la bonne femme de ménage aux traits pleins de douce bonté et de satisfaction. Wierts, au contraire, représente le bourgeois flamand, indépendant de tous et au demeurant fort bon viveur. Il n'en est pas de même du *Portrait d'Homme,* du Musée de Budapest : Regardez ce petit homme malheureux, quoique aisé... il souffre... il est goutteux et ses yeux sont rouges de peine... il est là dans un petit fauteuil et n'ose pas se bouger, de peur d'activer ses douleurs... Le *Portrait d'Homme*, de Colnaghi, à Londres, est encore une merveilleuse page de belle réalité : C'est un patricien plein de bonhomie, et son léger sourire nous dévoile son cœur d'or et sa pitié pour les besogneux.

Si Jordaens a atteint la maîtrise dans ses portraits, il s'est certes encore surpassé dans ses scènes familières. Trois sujets se trouvent à la base de celles-ci :

Le *Concert de Famille* (Soo d'oude songen, soo pepen de jonge);

Le *Paysan et le Satyre ;*

Le *Roi boit.*

Le Musée d'Anvers possède le chef-d'œuvre de la première catégorie : tout le monde connaît cette merveilleuse création et tout le monde doit la connaître, car c'est assurément une des plus belles toiles du maître. Moins connus sont les *Paysan et Satyre*, dont le Musée de Bruxelles peut se vanter d'avoir la plus belle pièce : quels beaux tons de demi-obscurité!

Les *Roi boit* sont l'apogée de la gloire de Jordaens et aucun autre maître n'a réussi à extérioriser la race flamande avec autant de gloire et de naturel : c'est pourquoi le *Roi boit* de Bruxelles et celui du duc de

Devonshire comptent parmi les plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture flamande. C'est ce qu'on peut rêver de plus beau et de plus grandiose dans sa belle simplicité.

Après de telles visions, quittez ce temple d'art... courez bien loin les campagnes... et vous verrez les modèles du maître se perpétuer à jamais dans la douce réalité des kermesses délirantes.

***

Le Salon de l'Art contemporain. — L'exposition est belle... oui, très belle : elle vous laisse même une impression de grand art, ce qui n'est pas fréquent du tout pour un salon anversois. A part les sculptures, il y a là de merveilleux tableaux et fort peu de croûtes. Et tout d'abord parlons de l'école belge : Laermans, Van Rysselberghe, Claus, Morren et Ensor exposent assurément les meilleures toiles.

Laermans a quatre tableaux — oui, quatre chefs-d'œuvre. *Un Soir de Grève* est une création qui rappelle fortement le triptyque des *Émigrants* de notre Musée : La foule, éperdue et hallucinée, suit le drapeau rouge... confiante, elle se dirige vers un lointain plein de clarté qui doit donner la rédemption. Dans *Les Mendiants* vacillent des effets de lumière auxquels Laermans ne nous avait pas habitués. Un village de campagne... les rustres sortent de l'église par le cimetière où s'éternisent quelques tombes. Près de là se groupent des miséreux devant l'avarice des paysans. Un Christ en croix est adossé au mur du temple; la tête retombe désespérément : Jésus voit les peines terribles, mais n'a plus la force de les effacer; son impuissance atteint à l'âme des vieux mendiants qui ne l'implorent même plus. C'est une page qui nous dévoile tout un siècle de misère et d'effroi. *Les Intrus* représentent la terreur au plus haut degré. *L'Ivrogne* nous place dans une atmosphère d'abrutissement et de dégénérescence.

Après les visions des foules d'éprouvés, nous arrivons, en contraste, aux douces symphonies de la vie heureuse et rayonnante. C'est Van Rysselberghe aux

portraits tissés de vie pleine de lumière, avec des tons de belle mélancolie. Les regards seuls dévoilent les sentiments et les caractères les plus intimes des belles drapées de robes éthérées... Regardez cette *Jeune Fille endormie :* elle rêve avec toute l'ingénuité de sa jeunesse; on croit vivre à côté d'elle d'une vie pure... pleine de mysticité. — Morren aussi nous révèle cette même existence dans sa merveilleuse toile du *Mois des Roses :* Un coin de verger nous montre une jeune enfant à côté de sa sœur assise et tenant une pomme sur les genoux. Elle, l'aînée, songe soudain à un amour lointain qui lui est apparu un jour dans sa jeunesse inconsciente et sa rêverie semble revivre des anciennes délices du regard qui a teinté ses joues d'un rose virginal. Après cela, on ne sait plus regarder les autres œuvres du peintre... il faut passer, les yeux fermés. — Claus nous indique une nature de belle exubérance. *La Berge* trace les détails harmonieux d'un sous-bois hardiment teinté, où se meuvent des vaches à la robe vivante. *Le Verger* aussi, avec son jeu de soleil parmi les astres clairs, vous laisse une impression de belle réalité. — Ensor a des tableaux de mérite inégal. J'aime beaucoup ses intérieurs et surtout celui où une femme semble crocheter pendant qu'une jeune fille, vue de derrière, lit dans un grand livre. Un grand jour qui se tamise à travers les rideaux fins ensoleille toute la salle où s'éternise un beau mobilier aux teintes chatoyantes. *Adam et Eve* me paraît très réussi comme vision, mais un peu flou comme expression d'ensemble, trop abondant de fantaisie.

Voilà ce que l'école belge a de meilleur à ce salon. D'autres peintres, évidemment, complètent cette liste, mais pas toujours heureusement. De Frederick nous avons son éternel triptyque : *Le Peuple verra un jour le lever du Soleil*, dont les tonalités n'accusent certainement pas l'unité que l'œuvre réclame.

De Victor Hageman il y a le *Conte de Fée*, impressionnant par sa douce expression, tout en conservant son beau caractère intime. Les *Émigrants* rappellent forcément l'œuvre de Laermans, abstrac-

tion faite cependant de la terreur et de l'effroi, les deux meilleures qualités du grand maître. — Van Mieghem réussit quelquefois à mettre en relief de beaux types de bateliers sous des ciels tissés de brume. Et cela nous oblige à parler de Baseleer, et c'est un bonheur : Certainement, il a des exagérations, comme pour son *Vieux Bateau*, qui ne me dit absolument rien; mais je cite hors pair le triptyque de l'Escaut à Anvers. C'est une rade qui nous apparaît en un beau rêve, sous un ciel tissé de nuages rosés qui font vaciller l'œuvre doucement. A travers les brumes lointaines se dessinent les sites connus qui se bercent dans la symphonie éthérée des horizons presque invisibles. — Walter Vaes expose un charmant portrait (nº 474); c'est ce qu'il y a de meilleur de lui : cela vaut cent fois plus que tous ses essais d'architecture qui sont ternes et mauvais. — Citons enfin de Mertens quelques petites scènes hollandaises à côté d'un portrait épouvantable (nº 294). Est-ce que M. Mertens par hasard en est encore aux triomphes romains où les vainqueurs se barbouillaient la figure de vermillon? On le croirait vraiment.

L'école étrangère est fort bien représentée. La France a Besnard et Cottet : ce n'est pas peu dire. Besnard expose beaucoup — au moins 125 œuvres ! Je ne veux certes pas affirmer que tout cela est bon : il y a là, par exemple, des études d'Arabes dignes de commençants ; mais, à côté de cela, on remarque plusieurs pièces magistrales, *La Source*, entre autres, nous donnant un coin de nature où jaillit une eau symbolique. C'est plus qu'une femme, car tout y est d'une pureté divine et ces cheveux rayonnants nous donnent l'évocation d'une Aglavaine plus sainte et plus mystérieuse. *La Rêverie* forme le contraste : une nudité dormant d'un sommeil voluptueux, caressé de vagues luxuriances; et ces lèvres qui font peur connaissent les plus sombres carrefours du vice... Plus doucereux est ce *Buste de Vierge nue*, où tout respire la jeunesse presque innocente encore, mais où le regard annonce déjà l'amour qui veut franchir le seuil avec ses concerts de plaisir et d'illusion. *La Pensée* enfin nous mène au milieu de ruines antiques.

De fort beaux portraits affirment le talent puissant du maître : C'est celui de la *Princesse Mathilde*, plein de sentiment et d'intimité dans le coloris chatoyant, à côté du *Portrait de Théâtre*, nous dépeignant une frivolité sans amour et où une robe rose, tissée de demi-tons se pourchassant, nous fait songer aux pleines clartés des scènes ensoleillées. — Cottet réussit admirablement à nous présenter la Bretagne, sœur de nos Flandres religieuses : tous ces types bretons nous évoquent lumineusement les atmosphères brumeuses des mers sans pitié, surtout dans ce *Deuil marin*, où la maternité éplorée vient de subir la perte du mari... et toujours cette résignation caractéristique amène l'effroi et la terreur des jours obscurs... et tous ces paysages et tous ces intérieurs atteignent à nos émotions les plus lointaines.

La Hollande a Breithner aux coins esseulés d'un pays de rêve. Le *Brouwersgracht* est assurément son chef-d'œuvre : Un ciel d'hiver plane sur les maisons silencieuses près du canal aux bateaux mornes... et les rues où passent par-ci par-là des habitants comme des ombres semblent vivre dans l'oubli de la ville grouillante.

L'Allemagne ne nous montre rien de bien saillant. Si Zueyel nous donne quelques bonnes bruyères, Hans Thoma, par contre, réussit bien mieux les paysages que ces toiles purement fantaisistes. Et je regrette fort de ne pas avoir pu trouver belles les conceptions de von Hofmann.

Il me reste encore à parler de l'Espagne que j'ai voulu garder pour la fin parce que Zuloaga est un très grand artiste. *Mes trois Cousines* est une des œuvres les plus impressionnantes de toute l'exposition, alors que *Lassitude* est peut-être plus belle encore... *Mes trois Cousines* vit d'un caractère bien méridional où les traits fins et adorables nous parlent bien haut des beautés espagnoles. La *Lassitude* « gémit à pleines mains le vice » sous l'étirage des voluptés sensuelles. Le regard de cette femme assise vous émeut plus que la nudité bachique de sa compagne. On a pour ainsi dire peur de s'approcher de

cette scène où la luxure seule déploie son cortège de débauche au repos.

Somme toute, c'est une exposition de fort bel art... il y a là de quoi passer délicieusement des heures et des jours... Après de telles manifestations élevées, on peut croire que la *Pensée* de Besnard est bien un peu trop pessimiste...

M. VAN B.

Les Théâtres

Théatre royal d'Ostende : *Ambidextre Journaliste* de Ed. Picard. — Comédie-Mondaine : *Rabelais* de M. A. du Bois. — Monnaie : *Princesse d'Auberge* et *Fiancée de la mer* de Jan Blockx; *Princesse Rayon de soleil* de Paul Gilson. — Divers.

Ambidextre Journaliste. — On était venu là en foule. Du rez-de-chaussée au cintre, pas une place n'était demeurée libre dans cette salle coquettement séduisante sous sa parure toute neuve de velours bleus, de boiseries claires, de dorures et de marbres. Public très mondain, très curieux aussi, étonné à n'en pas douter d'avoir l'occasion d'assister à la représentation d'une œuvre d'auteur BELGE. Nombre d'étrangers de la colonie estivale, surpris de découvrir que l'on faisait « du théâtre » dans notre pays? Quelques artistes; presque pas d'écrivains belges (naturellement...); de nombreux journalistes parisiens et aucun de Bruxelles (bien entendu...).

Avant le lever du rideau, dans les couloirs, dans les loges, parlotes, discussions, suppositions, le tout très animé, très contradictoire aussi. Mais, à n'en pas douter, beaucoup se trouvaient là qui se promettaient de bien s'amuser... au détriment de l'auteur, ou de copieusement s'ennuyer. Est-ce qu'un écrivain belge fait du théâtre, voyons ?... Quelques-uns avaient lu la pièce et prophétisaient : Cela ne peut pas tenir à la scène ; c'est haché menu, menu; il n'y a pas d'action; c'est enfantin comme absence de métier...

Après le premier acte on se retrouve dans les couloirs : — Tiens ! Tiens ! Il y a du nerf dans ces tirades de Chabrevière ? — De l'allure, l'entrée des deux copains ? — Et ça finit dans une belle envolée. — Mais Gémier ! — Et Mellot ! — Ah ! certes l'interprétation...

Après le deux, la surprise se change en presque de la sympathie. L'impression favorable augmente visiblement ; la salle tressaille, se laisse conquérir. Et le quatrième acte s'achève sur des acclamations sans fins, aussi sincères que totales et formidables. La partie était gagnée et à la chute finale du rideau un triple rappel associa dans une légitime ovation le succès de l'auteur et celui de ses interprètes.

Il faudrait que l'on prêtât, chez nous, plus d'attention à ce que je considère comme un événement sensationnel, une étape décisive de l'histoire de nos lettres. L'admirable soirée du 19 août 1905, à Ostende, affirme qu'une œuvre écrite par un des nôtres est susceptible de rencontrer l'accueil le plus chaleureux, de connaître la carrière triomphale des pièces venues de Paris ou d'ailleurs. Mais il ne suffit pas, pour qu'un tel résultat soit atteint, que nos écrivains se lancent dans la voie dramatique qu'ils semblent négliger jusqu'ici, non, comme on l'affirme communément, par manque de goût ou de facultés scéniques, mais parce qu'ils se soucient peu d'accumuler des manuscrits forcément inutilisables puisque les théâtres et les interprètes leur manquent ; — il faut en outre que d'autres concours et de nombreuses mais rares bonnes volontés, de persévérantes ferveurs leur soient acquis.

Une fois de plus Edmond Picard, à l'activité, à la jeune ardeur combattive, au vibrant génie d'audace et de volonté que l'on ne peut assez admirer, aura ouvert la voie, aura creusé le sillon laborieux dans un sol aride.

Or donc *Ambidextre Journaliste* connut un succès que les plus optimistes n'osaient espérer. Le public, et il eut raison, n'y a pas vu le pamphlet, la satire méchante, et qui serait mesquine, l'abatage de parti pris et la charge rancunière que certains ont voulu découvrir, au lendemain de sa publication,

dans cette œuvre trépidante, nerveuse, toute vaillante d'un large dessein synthétique.

Une attaque du journalisme ? Une insulte envers une corporation tout entière? Non pas. Au lieu de bouder l'auteur, les journalistes devraient bien plutôt lui rendre grâces. Edmond Picard n'a pas méprisé les journalistes ; il leur a plutôt tressé des couronnes de pitié. Il ne les souille pas, il les plaint. Ce qu'il châtie c'est *La Presse*, ce sont les mœurs journalistiques, et ce sont surtout les mœurs de la société, les mœurs de notre temps qui permettent, qui exigent les façons d'être et de faire de tous les Ambidextres contemporains. Chabrevière est une victime et non pas un coupable; il est une victime peut-être faible, peut-être lâche à certaines heures de son existence aventureuse, mais il subit les nécessités de son époque et de son métier, il ne leur commande pas !

Voilà, à mon avis, ce qu'il fallait voir dans cette œuvre; voilà ce qu'a dû y voir le public qui lui a réservé un sort d'heureux enthousiasme. Certes le dialogue étonnamment expressif, la verve chaleureuse et cinglante, spirituelle avec amertume souvent, alerte jusqu'à faire passer les situations ou les mots les plus audacieux furent pour beaucoup dans l'issue de cette mémorable bataille littéraire. Et enfin la valeur des troupes mises en ligne prit sa large part de l'événement.

Gémier, au premier plan, toujours sur la brèche, réalisa d'*Ambidextre* une création merveilleuse. Souple, puissant, d'une infinie richesse de moyens, personnel avec autant de témérité que de sûreté, il réussit ce prodige d'apparaître à chaque acte plus vieux de dix ans, mais toujours incarnant sans erreur ni défaillance la multiple et troublante figure sans cesse changeante qu'avait rêvée l'auteur. Aux côtés de ce très grand artiste, une nombreuse troupe étonnamment homogène affirma des mérites divers et précieux. Des comédiennes célèbres avaient consenti à mettre au service de brefs rôles épisodiques des talents souvent applaudis en vedette. Mmes Mellot, Andrée Mégard, Leroux, Samary, Modave; MM. Bur-

guet, Jahan, Colas et d'autres ont droit à autant de louanges que de gratitude.

Et ce furent de beaux soirs, présages d'autres, triomphants envers et contre l'indifférence ou l'injustice.

PAUL ANDRÉ

***

Rabelais. — L'ouverture d'un nouveau théâtre est ou devrait être toujours un événement. Il semble cependant que le dernier nouveau-né de Bruxelles, la *Comédie-Mondaine,* ait fait son apparition sans trop de bruit. D'où vient ce peu d'enthousiasme vis-à-vis de cette tentative intéressante? La salle depuis trop longtemps enguignonnée du Passage du Nord n'a-t-elle pas inspiré confiance à nos chroniqueurs de théâtre ou bien s'est-on méfié un peu de l'intrusion de la troupe de l'Alhambra dans la fine comédie? En tous cas on a eu tort car, grâce à l'initiative de M. Alphonse Lemonnier, voilà Bruxelles bel et bien doté d'une deuxième scène de comédie. Au moment où le Molière disparaît de ce genre pour prendre place dans la catégorie opérette, il faut applaudir à la création de la Comédie-Mondaine.

Nous avions eu déjà en fin de bilan l'année dernière quelques représentations données comme à tâtons par les artistes de l'Alhambra à ce nouveau théâtre. Les comédies d'Émile Augier et d'Alexandre Dumas firent les frais de cette arrière-saison. Mais la véritable ouverture n'a eu lieu que tout dernièrement avec *Rabelais*, la pièce du comte Albert du Bois, créée l'hiver dernier par M. Armand Bour au Théâtre des Bouffes de Paris. Et la joie n'a pas été mince de retrouver pour l'interprétation de cette belle œuvre, M. Armand Bour et M[me] Barbiéri, les créateurs des rôles principaux. M. Armand Bour est un admirable comédien, au talent souple et sûr et dont la compréhension des rôles est absolument étonnante. Nous l'avions déjà vu dans les rôles si opposés de *Cadet Roussel* et de *Lucifer*, successivement d'une gaîté, d'un entrain endiablé et d'une si austère philo-

sophie. Il faut l'admirer à nouveau dans sa création superbe du rôle de Rabelais. Il incarne d'une façon ramarquable le héros superficiellement gaulois, intimement ironiste que nous a tracé M. le comte Albert du Bois ; ce Rabelais amer et bon vivant, tendrement artiste et grossièrement barbouilleur, dont l'auteur a délicatement illuminé la vie d'une amourette dans les phases de laquelle apparaît successivement la double personnalité de l'énigmatique père de Grandgousier et de Pantagruel.

* * *

Le Théâtre de la **Monnaie** a également ouvert déjà ses portes depuis bientôt deux mois, à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire. Cette avant-saison a été plus particulièrement consacrée aux œuvres belges dont trois : *Princesse d'Auberge*, la *Fiancée de la mer* et *Princesse Rayon de Soleil*, ont eu l'honneur de représenter sur notre première scène d'opéra la production nationale.

Les deux œuvres du maître Jan Blockx ne sont pas à vrai dire choses nouvelles. Elles avaient déjà été montées à la Monnaie; mais outre qu'elles ne sont pas jouées assez souvent, alors qu'on délecte notre public de représentations de plus en plus nombreuses de *Faust* et de *Carmen*, elles empruntaient un attrait nouveau à la coïncidence du jubilé national.

Princesse d'Auberge respire vraiment un souffle puissant et dramatique; le génie du maître anversois lui a donné l'allure d'une œuvre wagnérienne tout en laissant flotter sur elle l'âme flamande, dont elle est profondément animée et qui triomphe dans l'apothéose de la kermesse en l'admirable encadrement de la Grand'Place de Bruxelles.

La Fiancée de la mer, d'une envolée moins superbe, est plus tendre et tout imprégnée de tristesse. La haine et l'amour s'y livrent combat comme dans tous les drames, mais ces sentiments sont ici plus frustes et la vivacité de la haine toujours tempérée par la mélancolique langueur de l'amour.

L'œuvre de Paul Gilson semble de moins heureuse venue. Elle contient certainement de très jolies pages

et tout le premier acte est un bijou délicat. Le chœur des fileuses et la chanson du lin sont charmants et la fin de l'acte se dramatise dans un style empoignant. Mais le reste de l'œuvre ne satisfait pas l'attente. Le génie du maître s'y fait moins sentir que son talent. En outre la parité du sujet rendait trop facile l'imitation du style wagnérien et M. Paul Gilson n'a pas suffisamment veillé à l'aliénation de sa personnalité. Le banal du thème si souvent traité, déjà malheureusement aussi par Reyer dans son *Sigurd* a peut-être aussi donné trop facilement naissance à des rapprochements où l'art de M. Gilson avait moins à gagner qu'à perdre. L'adaptation française enfin est peu heureuse et tout ce qu'il y a de moins poétique. Le duo du quatrième tableau qui débute ainsi : Tu es mienne, je suis tien, fait involontairement songer, l'air y prêtant déjà un peu par les premières mesures, à une vieille rangaine de café-concert

Et ton tien
C'est mon mien...

Je regretterai, en outre, pour M. Gilson que le rôle de Tjalda ait été confié à M. Altschewski dont la voix puissante, mais sans souplesse et sans flexibilité est incapable de rendre les fines nuances qui auraient fait aimable ce héros. Par contre, le talent très réel de Mme Bressler-Gianoli s'est affirmé dans son rôle de sorcière et la voix agréable de M. Dognies a fait prêter attention au très joli chant du Scalde. Le plus gros succès de la pièce est évidemment pour Mme Alda qui seule pouvait incarner la radieuse endormie. Sa voix claire et limpide gagnerait encore à se débarrasser du léger chevrottement qu'y fait trembler l'émotion et qui laisse croire à une timidité que les succès répétés de la jolie artiste devraient avoir déjà définitivement vaincue.

***

Il n'y a rien à dire des autres théâtres bruxellois. L'Alhambra, successivement scène de drame, de comédie et d'opéra, fut longtemps dans le domaine

du féerique avec le *Tour du Monde en 80 jours* que la troupe et principalement les décors du Châtelet y firent revivre.

De la tournée de M. Fonson et Moncharmont il n'y aurait à retenir que les *Ventres Dorés*, mais la pièce de M. Emile Fabre est trop lointaine et connue déjà pour réclamer ici une analyse.

Au Molière, en fin de saison d'été, l'opérette sans mise en scène, c'est-à-dire dépourvue de tout ce qui en fait le charme, a fait souhaiter ardemment une prochaine réouverture des Galeries, où M. et Mme Maugé ont seuls le bon goût et l'art nécessaires pour nous donner l'opérette vraiment dans son cadre.

Un essai de théâtre en plein air. Oh! bien timide essai — essai à demi, comme hélas on fait trop de choses ici. Aussi tout le plaisir qui eût pu résulter de la représentation du *Polyphême* d'Albert Samain sur une vraie scène de verdure et par de véritables artistes s'est-il évanoui dans le cirque trop peu feuillu de Genval où de simples amateurs « jouaient » grands comédiens.

P. DE CARSALADE.

Les Conférences

Il y a vingt-cinq ans que notre pays est né à la vie littéraire, pas plus. Depuis lors, depuis l'époque hésitante et difficile où quelques jeunes gens ont été pris de la fièvre ardente et irrésistible de l'art, du chemin a été fait; mais la victoire que l'on peut, que l'on doit ambitionner, n'a pas encore été remportée. Certes la prose et la poésie françaises comptent en Belgique des maîtres classés au nombre des tout premiers à l'heure présente. Mais l'étranger et, chez nous, une élite seule, semblent le reconnaître et l'admettre. Le public belge, la masse avec qui, quoi qu'on en dise et veuille le proclamer parfois, il faut compter, de qui l'artiste doit avoir la sympathie et

tout au moins la curiosité, le public est resté ignorant, ou injuste, ou indifférent, ce qui est pire. On le lui a souvent reproché, et en termes tour à tour amers, impertinents ou dédaigneux. Il est resté sourd ; parfois même il s'est fâché.

Mais cette foule pour qui les œuvres des nôtres sont restées à peu près lettre morte, est-elle seule responsable du malentendu ?

Nous ne devons pas, écrivains, attendre que le lecteur vienne à nous ; nous devons nous donner la peine d'aller à lui. Le public admire-t-il, juge-t-il les tableaux des peintres dans leurs ateliers ou les voit-il en ces expositions où il est convié ! Le public connaît-il les œuvres de nos compositeurs parce qu'il en a acheté les partitions, parce qu'il est allé en demander l'audition aux artistes, ou plus simplement parce que, dans des concerts, devant des foules, ces symphonies, ces concertos, ces oratorios ont été exécutés à grand'peine et à grands frais ?

Ces peines, ces frais, jusqu'aujourd'hui l'écrivain belge n'a pu les assumer. Mais cet été, alors que tout le monde était en joie dans le pays livré aux Fêtes, cet été une entreprise a été réalisée qui permit aux nôtres de porter la bonne parole aux foules enfin conquises. Ce fut à Ostende, là où passent en quelques mois non seulement des milliers d'étrangers, masses cosmopolites et mondaines curieuses de toutes les expressions d'art, mais aussi d'innombrables Belges. Réunis en ce séjour fait pour les heures de désœuvrement que l'on aime à occuper par des récréations ou des sensations de beauté sous toutes ses formes, ces flâneurs forment des auditoires, des spectateurs que nulle autre circonstance, nul autre endroit ne trouveraient si splendidement rassemblés.

Le succès fut chaleureux, inespéré.

« Ostende centre d'art belge » a conquis cet été une victoire mémorable et il faut que les écrivains belges surtout en soient heureux, en soient fiers et en gardent une profonde reconnaissance à ceux qui l'organisèrent.

Les maîtres aimés de notre littérature nationale, Camille Lemonnier et Edmond Picard, se chargèrent

d'élaborer un programme de conférences. Ils firent appel à quelques-uns des plus notoires de nos écrivains-orateurs et leur demandèrent de venir dire à Ostende, à ces mille et mille personnes attentives, réunies chaque mercredi au Kursaal, ce qu'était notre pays, ce qu'était notre peuple, pourquoi et comment dans notre passé nous devons trouver la raison de notre splendeur présente et de notre espoir de demain, pourquoi nous devons être fiers de nous-mêmes, de nos artistes et de nos héros, pourquoi petits par l'étendue et par le nombre nous devons avoir l'amour-propre et l'orgueil de nous tenir pour très grands par la pensée, par les vertus et par les œuvres.

Et tout cela on l'a dit admirablement, pendant trois mois, à des foules enthousiastes qui ont fait un accueil inespéré à ces paroles de ferveur sincère et de justes louanges.

Edmond Picard a parlé de notre passé historique avec la chaleur communicative, le jugement sûr et le don si puissant de persuasion que l'on admire incessamment en lui. *Camille Lemonnier* a chanté la splendeur pittoresque de la terre belge, a prononcé en un langage mâle et ému tout ensemble, resplendissant d'images et touchant d'amour patrial, un hymne à la beauté tour à tour riche, originale, douloureuse, imposante ou pimpante de nos plaines, de nos montagnes, de nos fleuves, de nos villes, de nos usines. Plus particulier dans ses vues, subissant l'influence des passions politiques auxquelles le vouent des luttes quotidiennes, *M. Jules Destrée* célébra l'ardeur des journées électorales, la violence des conflits, montra l'antagonisme de nos partis aux prises avec véhémence. Puis le domaine embrassé par les conférenciers se rétrécit. Après ces larges vues d'ensemble, *M. Georges Eekhoud*, avec un bonheur tout spécial, dégagea subtilement l'âme belge de toutes les influences auxquelles elle semble généralement assujettie; il la montra une malgré la dualité des courants ethniques qui l'imprègnent ; il la montra une dans ses œuvres, dans son acheminement surtout vers un superbe avenir de gloire et de puis-

sance. *M. Maurice Des Ombiaux* et *M. Georges Virrès*, l'un et l'autre particularisèrent ce thème de l'âme belge ; le premier pour la montrer fidèle aux légendes naïves, luronnes, religieuses ou païennes qui, dans le moindre cœur de Flamand ou de Wallon demeurent vivaces et honorées ; le second pour faire le tableau intensément coloré et joliment mouvementé des fêtes et coutumes traditionnelles auxquelles se complaît notre race vouée aux prédilections des réjouissances savoureuses, des rites ingénus, des jeux batailleurs.

M. Fierens-Gevaert, de qui l'on estime avec raison le sens critique et l'érudition esthétique, restreignant le tableau grandiose brossé par C. Lemonnier, promena ses auditeurs dans les merveilles de ces trois villes sœurs : Anvers, Gand, Bruges, reines d'art et de richesse.

M. Célestin Demblon plus tard chanta la beauté jolie, l'âme musicienne et l'activité heureuse de la cité ardente, Liége au passé tragique et au présent laborieux.

M. Paul André assuma une tâche apparemment périlleuse. Il s'efforça de dégager le sentiment de l'enthousiasme et du patriotisme du cœur de la jeunesse belge voué, si l'on en voulait croire l'opinion courante, à un scepticisme, une indifférence irrévocables. Le conférencier prouva avec autorité que notre jeunesse est apte aussi bien que toute autre à s'émouvoir et à s'enthousiasmer au spectacle de nos vaillances et de nos efforts victorieux et l'auditoire exceptionnellement nombreux qui l'acclama lui donna raison avec justice. M. Paul André, comme Edmond Picard, et comme M. Léon Hennebicq, avait osé parler du haut de la tribune dans la vaste rotonde du Kursaal. Celle-ci était comble d'un public enthousiaste et, prenant cette ampleur et cette signification, les conférences répondent à merveille au but patriotique qui en inspira l'organisation.

Le grand poète *Emile Verhaeren* présenta quelques-uns de nos peintres et de nos écrivains les plus illustres et trouva des images ingénieuses et formula

des rapprochements habiles pour associer l'un à l'autre l'art de ces maîtres.

M. Léon Hennebicq fit un portrait habile et légitimement flatteur du grand roi que nous nous honorons de voir présider aux destinées heureuses de notre patrie. Il dit les titres de ce souverain qu'on nous envie, à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité.

M. Ch. Gheude, en musicologue averti, envisagea une autre face de notre superbe épanouissement artistique. Il révéla et commenta l'œuvre de Grétry, nous fit comprendre comment ce Liégeois immortel est l'honneur de cette terre belge où il vit le jour, de cette âme belge qui vibre au long de toute son œuvre.

M. G. Lecointe enfin montra le Belge voué aux pacifiques mais laborieuses conquêtes lointaines, à l'expansion bienfaisante et prospère.

Ceci est la première pierre posée d'un édifice que l'on veut superbe et durable. Elle est, cette première pierre, solide et belle. Tous ceux qui ont assisté — ils sont des milliers — à ces conférences d'Ostende en ont emporté le souvenir d'un acte décisif et marquant.

Quelques-uns de nos écrivains ont communié là avec l'âme sympathique de la foule. Celle-ci les a applaudis pour leur talent, mais surtout elle les a aimés pour la vaillance et la sincérité de leur effort.

L. D.

MEMENTO

— Nous prions les Revues qui recevront ce premier numéro de La Belgique Artistique et Littéraire de nous faire l'échange et les maisons d'édition de nous inscrire pour le service de leurs publications dont il sera rendu compte.

***

— **Toutes les communications relatives à la DIRECTION et à l'ADMINISTRATION doivent être adressées 26-28, rue des Minimes; celles relatives à la RÉDACTION : 227, rue du Trône, Bruxelles.**

***

— Le **Théâtre royal du Parc** reprend cet hiver la série de ses matinées littéraires du jeudi. La première sera consacrée à l'interprétation des *Perses* d'Eschyle avec la partition de M. Xavier Leroux. C'est notre distingué confrère et critique dramatique du *Mercure de France*, M. A.-F. Hérold qui présentera l'immortel chef-d'œuvre; il est du reste l'auteur de la traduction qui nous sera offerte au Parc avec tous les soins auxquels M. V. Reding a su nous accoutumer.

***

— *Armide* sera une des premières nouveautés de la saison au **Théâtre de la Monnaie**. On sait que c'est M. Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles, qui a pris en mains la lourde tâche de mener à bien l'interprétation de ce monument de l'art lyrique. Il s'est entouré de collaborateurs capables de lui apporter une aide précieuse : les interprètes d'abord, Mme Félia Litvinne en tête ; M. Fernand Knopff, le dessinateur des très nombreux costumes; M. Dubosq, le peintre des huit décors; M. Ambrosiny, le metteur en scène des cinq ballets. On sait, en effet, qu'à chaque acte d'*Armide* intervient une partie chorégraphique importante.

***

— **Matinées mondaines.** — Une intéressante tentative artistique sera faite cet hiver ; six causeries illustrées d'auditions d'un choix particulier seront données dans les salons de l'Hôtel Mengelle, une fois par mois, de 4 à 6 heures du soir.

Voici le programme dans ses grandes lignes :

1. GEORGES VANOR : *Les Armes de la Femme*, audition de poésies; audition de la partition de *Montoya* et *Missa*, par Mlle LAURE DUCHÊNE, 1er prix du Conservatoire de Bruxelles.

2. ALBERT GIRAUD : *Les Poètes belges*, récits par Mlle MANETTE SIMONNET, du Parc, et M. VERMANDELE, professeur au Conservatoire de Bruxelles; adaptations mélodiques exécutées par l'auteur CHARLES MÉLANT Intermèdes de musique folklorique belge, par JANE BATHORI, de la Scala de Milan.

3. FRANZ FONSON : *La Revue de fin d'année ;* représentation d'une *fantaisie revuette* de salon de LUC MALPERTUIS, par LIANE DE VAL, des Mathurins, et MAURICE MINART, des Variétés.

4. ALBERT DU CHASTAIN : *L'Art et la Vie au XVIIIe siècle*, audition de chants classiques, par ROSA BOSMAN, de l'Opéra; récits par SUZANNE GOLDSTEIN, de la Bodinière; ariettes pour piano, par LOUISE DESMAISONS, du Conservatoire; danses Louis XV.

5. ARMAND DU PLESSY : *L'Amour dans l'œuvre de Wagner*, audition par GABRIELLE WYBAUW, du Güzenich, de Cologne, et EMILE ENGEL, de l'Opéra.

6. GEORGES VANOR : *Les Poètes de la Table* (mystiques de la fourchette) avec récits.

Des pourparlers sont engagés avec d'autres artistes pour compléter cette série.

Pour renseignements, s'adresser 23, rue d'Edimbourg, à Ixelles.

***

— Les dates des **Concerts Ysaye** de la saison 1905-1906 viennent d'être arrêtées, ainsi que les programmes dans leurs grandes lignes. La première des six séances est pour le 22 octobre; les autres se suivront à peu près de mois en mois.

Pour le chant, la direction s'est assuré dès à présent le concours de Mme M. BRÉMA et de M. VAN ROOY; pour le piano : MM. BUSONI, R. PUGNO et DE GREEF; pour le violon : MM. J. THIBAUD et EUG. YSAYE; pour le violoncelle : M. LOEVENSOHN.

Au cours de cette saison, les **Concerts Ysaye**, voulant faire

une sorte de revue de la symphonie belge, exécuteront celles de César Franck, G. Huberti, E. Raway, Th. Ysaye, J. Jongen, A. Dupuis. L.-F. Delune, ainsi que des compositions de Jan Blockx, G. Lekeu, V. Vreuls, D. Duyssens, L. Mortelmans, etc.

En consacrant aux auteurs belges modernes la part la plus large de leurs programmes, les **Concerts Ysaye** entendent marquer tout spécialement, et à l'occasion de leur dixième année d'existence, les tendances nationales qui furent le principal but de leur fondation. Les écoles étrangères ne seront du reste pas négligées et d'Indy, Chausson, Rabaud, Rimski-Korsakoff, E. Grieg, Svendsen, Mac Dowell, etc. sont d'ores et déjà inscrits.

Abonnements et renseignements chez Breitkopf et Hartel, Montagne de la Cour, Bruxelles.

* * *

— A l'heure où ferment la plupart des « Salons jubilaires » : celui de Liége, celui du Cinquantenaire, celui de l'Art ancien bruxellois, bientôt celui de l'Art Contemporain à Anvers, etc., les salonnets d'Automne font leur apparition. C'est le **Labeur** qui ouvre la série, le 7 octobre, au Musée Moderne.

* * *

— Le **Théâtre Molière**, qui abandonne la comédie pour l'opérette, renonce logiquement à ses matinées littéraires qui faisaient du reste double emploi avec celles du Parc. Il les remplace avec avantage par des matinées consacrées à la *Musique du passé*. On y entendra des opéras-comiques du XVIIIe siècle, tels que la *Servante maîtresse* de Pergolèse, *l'Arbre enchanté* de Glück, du Monsigny, du Dauvergne, etc. Ces représentations seront précédées de brèves causeries dont le soin a été confié à des musicologues réputés.

Ces matinées se donneront le 16 novembre, le 14 décembre, le 18 janvier, le 15 février et le 8 mars.

* * *

A partir de notre numéro de novembre, nous publierons tous les mois un article politique qui sera signé, alternativement, par MM. H. Carton de Wiart, Jules Destrée et Paul Hymans.

* * *

— Tous les mois : L'ART, LA MORALE ET LA VIE par Georges Eekhoud.

* * *

Dans nos prochains numéros :

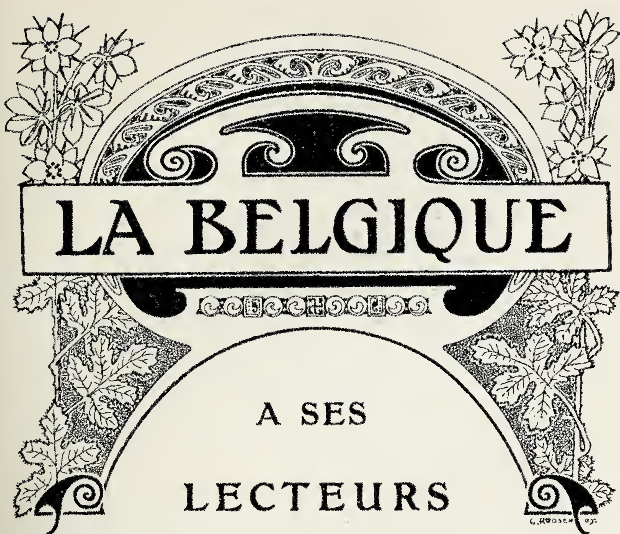
Sur l'Escaut . . . . Edmond Picard
Souvenirs . . . . Albert Giraud
Ce n'était qu'un rêve, un acte en vers . . Valère Gille
L'expression d'Art . . . . Aug. Joly
L'expansion coloniale belge . . . . . ***
La Mort du Bonheur . . . . L. Dumont-Wilden
La Chambre du Soleil . . . . Franz Mahutte
Etude critique . . . . Eug. Gilbert
Sainte Catherine de Sienne . . . . . Paul Spaak
Cœur-de-Bohême, un acte en vers . . . H. Liebrecht
Le bon Dieu de Plainevaux . . . . . G. Rency
L'éventail . . . . Blanche Rousseau
Vers . . . . Fernand Séverin
Ambidextre . . . . Dina C. P. Meddor
La Pierre philosophale . . . . . . G. Ramaeckers.
Le Golfe . . . . Léopold Courouble
Le Voyage déraisonnable . . . . . S. Pierron
Paul Claudel, étude. . . . . A. Ruyters
L'Homme . . . . Marius Renard
Chanson si l'on veut . . . . Léon Legavre
Proses de C. Lemonnier, I. Gilkin, E. Demolder, H. Maubel, Thomas Braun, G. Virrès, E. Glesener, H. Krains, etc., etc.

* * *

La Revue publiera tous les mois, outre des pages d'art et de littérature, des articles sur le mouvement économique, scientifique et intellectuel belge.

* * *

— La Revue devant paraître régulièrement le 1er de chaque mois, nous prions nos chroniqueurs et correspondants d'envoyer leurs manuscrits à notre Rédacteur en chef le 20 au plus tard.



L'APPEL que nous adressions au Public en tête du premier numéro de LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE semble avoir été entendu.

Plus nombreux que ne le faisait espérer un passé de si désespérante indifférence, sont venus les témoignages de sympathie et de bonne volonté.

C'est une affluence d'abonnements, de collaborations, d'encouragements, de saine réclame en faveur de notre œuvre.

Faut-il en remercier, alors que cette œuvre est d'intérêt général et que ceux qui s'en occupent y trouvent une charge sans

profit, joyeuse, il est vrai, et de vaillante humeur ?

N'importe, remercions, et de grand cœur.

Remercions nos compatriotes qui ont compris qu'ils doivent leur aide à cet effort pour doter le Pays d'une Revue vraiment nationale; aide de plume, mais aussi aide d'argent, puisqu'il faut mentionner cette nécessité, même quand on se voue à une publication Esthétique et qu'on fait acte de désintéressement.

Remercions les Journaux qui, sans hésiter et généreusement, ont donné d'emblée leur appui à cette tentative où nous proclamions que notre Revue, éclectique dans le sens le plus noble et le plus tolérant, serait un écho répétant, loin des querelles d'écoles la mouvante et féconde rumeur artistique de la Belgique, dans tous les rouages et dans toutes les résonnances de son admirable mécanisme enfin reconnu et admiré.

Remercions ceux qui font de la propagande pour que la Revue nouvelle se répande et devienne populaire comme il le faut pour qu'elle remplisse sa mission et acquiert la durée.

Et terminons ces brèves paroles d'espoir et de gratitude, en révélant que ce n'est pas vainement que nous nous sommes adressés aux sentiments élevés.

On a répondu généreusement au paragraphe où nous faisions appel à ceux à qui la fortune permet plus qu'un simple abonnement.

Ah ! si quelques autres imitaient cet exemple l'avenir serait assuré !

Pourquoi en parlons-nous ? Peut-être moins pour réussir que pour tenter l'aventure et honorer ceux qui donnent ce libéral exemple.

SOUVENIRS

J'ENTREPRENDS d'écrire ces mémoires à l'heure du crépuscule de la jeunesse. Heure mélancolique et charmante, où le soleil couché laisse traîner dans l'ombre des souvenirs de lumière pareils au sourire de Monna Lisa ! Heure de l'étape, où, comme dit lord Byron, la Destinée change de chevaux. Il est permis au voyageur, pendant que le postillon fait claquer son fouet et vide le coup de l'étrier, de rester un instant pensif sur le seuil de l'auberge, et, tournant le dos à l'avenir, de contempler en silence, d'un regard avide, la route parcourue et le pays pour toujours quitté...

Ces mémoires, je les écris au jour le jour, à la va comme je rêve, sans autre plan que ma fantaisie. N'y cherchez pas, vous seriez déçu, l'ordonnance sévère d'une tragédie ou d'un sonnet. Le cordeau est un instrument nécessaire au bâtisseur ; mais je ne bâtis point. J'assemble des souvenirs comme on gonfle des bulles de savon. Je les suis des yeux dans le ciel qui les irise, et je vous invite, si vous êtes désœuvré, à les regarder avec moi. Je les choisirai selon mon caprice, la couleur du temps et le son de l'heure.

Sans ordre, au hasard, je vous promènerai dans la béate province où je suis né. Je ferai chanter pour vous, comme ils chantèrent pour moi, les carillons qui sèment leurs fleurs musicales sur le sommeil des petits enfants. J'évoquerai les vieilles places publiques, bordées de marronniers, où le poète voit le silence, penché sur la margelle d'un puits, contempler les étoiles dans une eau étroite et lointaine. Tour à tour, j'évoquerai la petite école tapie dans une rue tortueuse, à l'ombre de l'église des Dominicains, ou l'antique collège de la Haute Colline, dans la cour duquel les grands arbres du parc Saint-Donat versaient sur nos jeux puérils le parfum des tilleuls et le gazouillement des oiseaux, ou bien aussi les Halles trapues et noires, qui ne s'étonnaient pas de voir passer en cortège les professeurs revêtus de la toge et coiffés de la toque, derrière l'emphatique robe violette ou rouge d'un recteur redouté. Tantôt je vous entraînerai dans le dédale des rues populaires, où l'odeur du tan et l'haleine de la bière qui fermente vous prendront à la gorge et vous piqueront délicieusement les yeux. Tantôt, le doigt sur la bouche et sans offenser par de vaines paroles les divinités du foyer, je vous introduirai dans de vieilles maisons pleines de féeries naturelles. Nous resterons, pendant des heures, dans le grand escalier de chêne, aux paliers vastes comme des chambres, et sur les degrés enchantés duquel montait et descendait, de l'aube à la nuit, le peuple de mes jeunes rêves. Ou bien nous muserons dans la cuisine embaumée, toute reluisante de faïences et de cuivres, et nous y assisterons, avec le recueillement d'un enfant de chœur, aux rites du travail sacré. Nous y surprendrons, dans l'attitude familière de la songerie, un petit garçon qui, selon la rude expression des vieilles Flamandes, avait les yeux plus grands que le ventre, et le cœur, hélas !

plus grand que le monde! Nous monterons avec lui, à l'heure où passe l'homme au sable, dans la haute chambre à coucher, spacieuse comme un dortoir de collège, mais peuplée de meubles au visage familier, de bahuts fleurant la lavande, et dans laquelle, comme une barque attachée au sillage d'un navire, sa couchette semblait flotter derrière le lit maternel. Nous l'accompagnerons dans ses promenades. Nous nous perdrons avec lui dans le vieux bois d'Héverlé, qu'éveille parfois encore une chasse seigneuriale, et nous gravirons avec lui le mont César, dont le nom éclatant lui donna, mieux que toutes ses leçons d'histoire, le frisson du passé, ce gouffre plein d'âmes. Nous le suivrons à l'église, où sa jeune imagination, à son insu délicatement païenne, cueillait les petites flammes des cierges et les reflets des vitraux pour en faire les pétales d'une voluptueuse rose d'amour. Il vous montrera ses jouets, ses livres d'images, son cœur ardent et divers, à la fois violent et doux, malin et tendre. Peut-être, si vous lui inspirez confiance, vous racontera-t-il ses aventures avec les chiens, les chats, les cochons d'Inde, les fillettes moqueuses et les très vieilles personnes qui ont plus de vingt ans. Peut-être même, mais il faudra que vous l'écoutiez avec une gravité enfantine, vous révèlera-t-il ce que lui chuchotent, les soirs de printemps, les hauts peupliers du jardin, qui parlent tout seuls dans la brise. Peut-être aussi vous chantera-t-il, d'une voix incertaine et capricieuse, des chansons de nourrice qui ne vous sont pas inconnues. Peut-être enfin vous dira-t-il comment, pour la première fois, a fleuri son cœur...

Si ma sincérité n'est pas trop maladroite, j'espère vous intéresser à cette simple histoire d'une petite âme, dont je suis, hélas! le seul confident. Vous la

verrez vivre, déjà un peu fermée aux curiosités vulgaires, mais ouvertes à toutes les voluptés du monde sensible, tendue et comme projetée à la rencontre de tous les baisers errants. Petite âme de luxe, grisée par les couleurs et les sons comme les chats par le parfum de la valériane, petite âme farouche et câline, bondissante, mordante et caressante comme un jeune animal, brûlée par la fièvre de la justice et travaillée sans le savoir par l'insatiable désir de l'Harmonie voluptueuse, de la Beauté sans effort et sans douleur! Petite âme de guerre et d'amour, contradictoire et passionnée, capable de tout le mal et de tout le bien, et que l'art a sauvée des bassesses de la vie!

L'enfant dont je veux raconter l'histoire est pour moi comme un frère jumeau que j'aurais perdu à vingt ans. Il m'a ressemblé; je ne lui ressemble plus. Je le ferai vivre devant vous comme un romancier fait vivre une créature de sa verve. Ce n'est pas le « moi » qui est haïssable : c'est le « je ». Aussi ne parlerai-je pas pour lui; mais il parlera pour moi. Je l'appellerai Jean, Jean Heurtaut, comme le personnage falot du *Scribe*. Pour vous, et comme si je me livrais au jeu poétique, il rêvera, il agira et, mêlant le rêve à l'action, l'action au rêve, il tressera la corde versicolore de sa destinée. Il vous livrera tous ses secrets, je veux dire tous ceux qui lui appartiennent sans partage. Quant à ceux des autres, même s'ils lui appartiennent à demi, il saura les taire. Le myrte ridicule de Pagello ne me tente pas; encore moins l'immonde laurier de Jean-Jacques Rousseau. Aussi, les amateurs de confessions indiscrètes feront bien de ne pas lire ces pages légères : elles leur sembleraient vides. Certes, quelques personnes s'y reconnaîtront; mais elles seront seules à s'y reconnaître. Je leur adresse la parole à mi-voix et à mi-mot.

Plus elles me sont chères, plus je les voilerai d'ombre et de clair-obscur. Il est des images si frêles qu'on a peur, en les regardant trop, de leur faire du mal...

Je serai donc sobre de traits personnels, ménager de détails intimes. Il vous importe peu, je suppose, de savoir si le petit Jean est blond, dans quelle rue, dans quelle maison il vit le jour, ni quels furent les gestes lointains de ses ascendants. Vous l'en aimerez mieux, car il vous ressemblera davantage. Vaniteux, qui crois que tu n'es pas moi! Insensé, qui t'imagines que tu n'es pas tout le monde! Lecteur, capricieux lecteur — Baudelaire disait « hypocrite » — vous êtes mon pareil, mon double, mon frère. Si vous ne me ressembliez pas, mes mémoires vous paraîtraient obscurs comme de l'hébreu, et aussi incompréhensibles que s'ils étaient écrits dans cette langue perdue dont parle M. Anatole France, qui n'était plus employée que par une vieille femme et son perroquet. Ne vous y trompez donc pas : le petit Jean c'est moi d'abord, vous ensuite, et puis tous les enfants de notre race et de notre temps. Ces mémoires fragiles, ce sont mes mémoires, les vôtres, les leurs. Mon désir était de les appeler *Souvenirs d'un autre*. Malheureusement, le titre a déjà servi; mais la réminiscence dont je fus victime, si elle me contrarie, me donne ironiquement raison. Mon titre même était le titre d'un autre!

D'ailleurs, même en ce qu'ils ont d'étroitement personnel, ces souvenirs sont encore d'un autre. Qui donc pourrait se vanter d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a trente ou quarente ans? Vous le voyez bien : ces confidences sont les confidences des autres, murmurées pour les autres, par un autre!

Je vous le jure aussi, lecteur, mon sosie, ces souvenirs ne sont pas des souvenirs d'artiste. Sans doute

mon petit héros, enfant précoce et solitaire élevé par des femmes, est parfois poète sans le savoir; sans doute, il tend une oreille passionnée aux appels mystérieux que lui lancent les fées de la couleur et de la musique; mais sa vocation d'écrivain fut tardive, longtemps inconsciente, et déterminée enfin par un choc du hasard. Non, non, mon petit héros, s'il est un enfant précoce, n'est pas un enfant-prodige. Non, non, mon petit Jean n'est pas un petit Jean de lettres. Et moi-même, pour mieux l'évoquer, je veux dépouiller tout ce qui me reste de gendelettrie. J'en ai trop lu, de ces naïfs et prétentieux mémoires d'artistes, ingénuement bâtis sur le plan de l'histoire universelle de Bossuet, et qui représentent les êtres et les choses travaillant de concert, sur un ordre providentiel, à la formation du génie unique! Non, non, je suis trop peu homme de lettres, j'ai trop l'homme de lettres en horreur, pour faire subir à mon personnage une injure imméritée. Je ne lui administrerai aucun des sacrements littéraires, et le baptême de l'encre ne souillera pas son front...

Et maintenant, je vous emmène au pays des morts, vers la prairie des asphodèles, dans une Cimmérie peuplée de visages familiers, dans des Champs élyséens où se croisent, parmi le brouillard argentin, des ombres lointaines. Qu'on me joue en sourdine, pour me préparer l'esprit, un menuet du chevalier Gluck ou quelque scène enfantine de Robert Schumann! Les fantômes sont sensibles à la musique. Déjà le charme opère. Des profondeurs de ma mémoire jaillit un vers oublié, doux comme le soupir de cristal, et qui tourne en chantant à mes oreilles. *Le vin du souvenir, dont l'ivresse est conteuse*, mousse dans mon hanap, semblable à celui du

roi de Thulé. L'heure est grave et souriante. Les portraits de famille, dans leurs cadres brunis, me regardent avec des yeux pleins de paroles. Au dehors, une claire nuit de juin marche sans les courber sur les herbes du jardin et, par la fenêtre ouverte, pose sur mes tempes, comme pour une caresse, ses pâles mains bleues toutes fraîches d'étoiles. Là-bas, cachant le mur vermoulu, un lilas vénérable, fils transplanté de ceux qui jadis, en province, parfumèrent les soirs de ma jeunesse, répand, comme une confidence, sa chère odeur d'autrefois. Le vin est versé. Baissez les lampes. Je commence.

ALBERT GIRAUD.

Bruxelles, le 3 juin 1903.

Ces pages serviront de PRÉFACE à un livre prochain sous ce titre : SOUVENIRS. A. G.

ATRA MORS

A FEU WILLIAM PICARD.

7 octobre 1905

La Mort me fait ce soir descendre en son mystère.
Je sonde les secrets de ses fonds ténébreux.
ELLE A FAUCHÉ MON FILS! *Farouche et solitaire*
Je médite, — et m'épuise en pensers douloureux.

Pourquoi disparaît-il? Et pourquoi sur la terre
Vint-il pour se faner par un sort rigoureux? —
Sur ces obscurités vaut-il pas mieux se taire
Et fuir l'âpre Inconnu plein d'abîmes affreux?

Hélas! que savons-nous de la Mort, de la Vie?
Dans le noir Au-delà notre âme erre et dévie.
Les ombres, qu'on y frôle à tâtons, font trembler!

Désertant la Raison aux froideurs impuissantes,
L'Homme inventa les Cieux aux fables caressantes,
Et ce n'est que l'Erreur qui peut le consoler!

Ah! laissez-moi partir pour le pays des rêves!
Laissez-moi m'échapper de ce monde imparfait,
misérable prison où mon âme étouffait!
Adieu!
Je veux m'envoler vers des grèves
où, loin des cruautés dont on souffre ici-bas,
la Chimère sourit en me tendant les bras!
Fuyons!

Fuyons vers les archipels
d'oubli, de force, de santé
de pitié,
d'où j'entends venir des appels fraternels.

Des appels d'oiseaux de mer
voguant et tournoyant
au dessus de la mort et de mon sort amer.
Des appels de vagues murmurantes,
ondulantes,
chariant les rides des eaux
vers les miséricordieux rivages.

Des appels de la brise
faisant vibrer le réseau des agrès,
cordes d'une lyre sauvage.
Des appels, surtout, des fantômes
et des anges
dont les flottantes phalanges
peuplent les pays de souvenir et d'espérance.

Oh ! les départs sur un esquif
qui, furtif,
semble heureux de partir !
Les départs, à l'aube qui s'auréole
de la sérénité arrivante d'un beau jour !
Les départs quand le grand port
dort encore
chargé de lourds navires
venus là pour dormir.
J'en connus, jadis, la saveur
qui serre et fait trembler mon cœur
comme un bonheur,
comme un malheur !

Les voiles tendues vous tirent
et, bienveillantes, vous emmènent,
comme par la main,
murmurant : « Laisse-toi faire. »
Et l'on glisse hors de la camisole
des quotidiennes misères,
et l'on sent son âme nue
ingénue
frissonner et resplendir
à la reprise de la liberté enivrante,
et de la paix innocente.

La marée lente,
aux innombrables flots,
qui reprend sa descente
vers la grande mer inflexible,

accepte sur son large dos
la charge dérisoire
du batelet
aussi léger pour elle qu'une mouette
que fouette
le vent complice
invisible dans la claire atmosphère,
et qui conspire avec le courant muet.
Et tous les deux,
mystérieux,
ainsi que des génies, le doigt sur la bouche,
entraînent mollement la nef,
tandis que se forme
le cortège des beaux cygnes du Rêve.

Rêve de lointain!
Rêve de solitude!
Rêve de pureté!
Rêve de béatitude!
Rêve de félicité!

Ah! pour un jour
qu'ils voltigent autour de moi
et dansent sur les prés de mon Ame meurtrie!
O Destin à la dure injustice,
permets-le pour un jour!
permets-le,
ne fût-ce que pour mieux m'infliger au retour
le poids de la mornitude
et les menottes de la servitude!
Pour un jour!

Entre les rives basses
du grand Fleuve majestueux,
limoneux,
aux ondes jamais lasses,
nous glisserons si doucement
que le sillage
ne sera qu'un chatouillis sur les eaux,
qu'un frissonnement sur la peau,
qu'un sourire sur un beau visage.

Derrière la crête du rempart des digues,
des cimes de feuillage
aux troncs inaperçus
semblent des buissons à ras de terre.
Et les toits rouges
des maisons paisibles,
invisibles,
sont de grands châles orientaux
étendus parmi la verdure,
pour le campement des caravanes
et des troupeaux
qui arriveront tantôt,
on ne sait pourquoi,
de Syrie.

Des clochers pointent
la pointe de leur bonnet d'ardoise
à coq d'or girouettant.
Leur cadran, bizarre visage,
est à demi caché

dans le bas-fond poldérien des labours
gras et lourds.
On entend parfois
les abois
des cloches
hachés par les sursauts du vent.

A bord, c'est le Silence...

Le Silence
de reconnaissance
du cœur ému qui, sur ses blessures,
sent le baume du baiser maternel
de la pacificatrice Nature.

Le Silence de qui révère,
aussi pathétique
que le silence de qui aime !

Oh ! le calme et la beauté
et la bonté
des grandes eaux ambiantes,
qui mettent leur douceur
sur les lacs intérieurs
de l'Ame,
et magiquement les douent
de leur transparence,
de leur magnificence,
de leur clarté,
de leur tendresse consolante !

Puis les rivages s'écarteront,
faisant au miroir de métal
du large courant fluvial
un chemin plus royal
vers la Mer,
Elle est là-bas,
celle-là
devinée mais non vue.
Devinée dans les effluves
tremblotants,
gris,
indécis,
qui moirent l'horizon vague
et font,
à la voûte retombante
de l'azur profond,
une frange de laine flottante,
que les hasards des lointains voyages
et des traversées finissantes
bordent de la blancheur
d'un voilier rêveur,
ou du sourcillement sombre
d'un noir vapeur
aux longues fumées traînantes.

Le reflux
achève sa corvée
incessamment recommençante,
et les bancs de sable

montrent leur sein mouillé
sous la chemise entre-bâillée des ondes.
Les oiseaux pêcheurs
croiseurs
s'y sont posés, comme des mouches
sur une poitrine de femme endormie,
et nous, chasseurs,
à coups de fusil sournois,
déployant leur flagrance imprévue
et leur effroi,
nous les éventerons...
et leur enverrons la mort!

La Mort... !
Ah ! qu'Elle passe !
Je la chasse.
Que ne puis-je la tuer aussi !

Car je veux vivre dans le lointain conquis
et l'Oubli,
et le désert, et le grand air,
et la pureté divine,
et la songerie passagère.
Passagère, douce, fragile,
comme les nues
duvetées et perdues
qui voguent insouciantes
dans l'océan céleste,
au-dessus du paysage immense, stratifié. —

Mais voici le Soir !
Austère et triste, voici le soir
qui met sur les eaux assombries
son inquiétude, sa splendeur,
sa douleur.
Il faut virer et revenir,
il faut finir
et rentrer au bagne des villes,
à l'angoisse de mes souffrances.

Dans la mare sanglante
d'un couchant rouge,
le soleil agonise.
A l'orient crépusculaire
le croissant lunaire
hérétique
semble une barque énigmatique
venue du pôle,
démâtée et sans équipage,
qui va me précéder au Port.

Oh ! ces espoirs
de santé, de pitié, de force,
et de mélancolie,
sont pour mon Ame
et ses rêveries
infinies
des appels !

Hélas ! Rien que des rêveries,
des fantaisies !
rodant autour de moi par ce soir douloureux !
Vaut-il pas mieux se taire ?
La Mort me ressaisit aux rets de son mystère.
Voici que je replonge en ses fonds ténébreux.
ELLE A FAUCHÉ MON FILS !

EDMOND PICARD.

De l'Illogisme et de la Nécessité du Suffrage Universel

Le droit est une force reconnue et sanctionnée par la raison, et cet axiome : « La force prime le droit » implique le triomphe de la Force brutale.

La force brutale se manifeste diversement. En politique, elle réside dans le nombre, c'est-à-dire dans le suffrage universel avec son corollaire, le gouvernement des majorités. De là l'instabilité des pouvoirs. En France, un ministère qui dure deux ans est qualifié d'*éternel*. Rationnellement, le suffrage universel ne peut être défendu. Il est bien certain qu'admettre dans la participation au gouvernement l'égalité entre le bulletin de vote d'un idiot et celui d'Herbert Spencer, de Pasteur et de toutes les élites, est admettre le triomphe indéniable de la matière sur l'Esprit et établir par là une moyenne dont le résultat social sera la médiocrité, si bien que ce suffrage amorphe contient la formule scientifique de la médiocrité. Toutes les intelligences se rendent à cette évidence, mais la prudence politique défend d'en convenir, car le suffrage universel n'est qu'un expédient nécessaire pour empêcher l'oppression d'une classe sur les autres. Dans l'état actuel de la hiérarchie sociale, il ne contient pas plus d'injustice que la plupart des institutions. Il est même une chance plus grande de justice. Si l'alcoolique d'en haut vote, pourquoi l'alcoolique d'en bas ne voterait-il pas? Si le viveur désœuvré vote,

pourquoi le travailleur ignorant ne voterait-il pas? Si l'idiot riche vote, pourquoi, s'il est pauvre, ne pourrait-il voter? S'il avantage la nullité, il avantage aussi bien celle d'en haut que celle d'en bas, et l'égalité qu'il établit n'est qu'apparente; sous le mensonge égalitaire, il subordonne les forces supérieures des diverses classes de la Société aux forces inférieures de ces mêmes classes. Seulement, dans la réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi. Le jeu des institutions n'est jamais entièrement libre, et les effets obtenus ne sont jamais conformes à ceux cherchés. Le suffrage universel ne fait pas le mal que logiquement il devrait faire, et il fait le bien qu'il ne voudrait pas faire. Il trouve un correctif dans son universalité, et aussi dans sa malléabilité.

Il y a une atmosphère intellectuelle où baignent tous les esprits. Par cette atmosphère se fait la contagion de l'Idée, et la médiocrité n'enfante pas l'Idée. Matrice imparfaitement productive et de très laborieuse délivrance, le suffrage universel est fécondé par les vraies supériorités sociales que souvent il méconnaît, renie et tient à l'écart, pas tant cependant que quelques-unes ne viennent à le mâter. Son impuissance à se soumettre n'est parfaite que pour les penseurs, générateurs de l'idée pure non encore associée au sentiment. A cela il n'est pas accessible, du moins directement, mais quelque inculte que soit l'électeur, quelque peu digne que puisse être l'élu, ils n'en sont pas moins les instruments de ces grandes forces sociales élaborées silencieusement par le travail incessant de l'Esprit.

Si le vice des institutions dépasse la norme, l'Inconscient social, qui est un composé des plus hautes consciences individuelles, corrige, atténue, équilibre. La nocuité des expédients est amoindrie.

Le suffrage universel est donc un moyen provisoire de prévenir l'oppression mutuelle des classes et d'établir entre elles cet équilibre très instable qu'on nomme liberté. Ennemi de toute hiérarchie, facteur d'égalité, ce mode de gouvernement est,par sa nature, contraire au principe monarchique dont l'essentielle tendance est de s'appuyer sur une hiérarchie de forces

sociales et de trouver sa sanction dans une autorité morale. Cependant, sous la forme constitutionnelle, la monarchie a pu s'adapter à ce régime qui lui est si contraire. D'où on doit conclure que si le suffrage universel n'a pas tué la monarchie, c'est qu'elle ne peut guère mourir; que si elle a pu s'adapter à une forme si peu faite pour elle, elle est douée d'une très étendue plasticité; enfin qu'il doit y avoir moyen de produire non plus un accord plus ou moins parfait entre deux forces, mais une union indissoluble. Solution nécessaire, car cet accord n'étant qu'un expédient, en face d'une situation nouvelle, il deviendra vite inefficace. La pénétration de l'esprit scientifique ne tardera pas à mettre en évidence les résultats funestes qui seraient alors menaçants. En effet, toute amélioration sociale correspond à une différenciation progressive des individus. C'est du moins ce que démontre toute l'élaboration sociologique depuis cinquante ans, et c'est la loi de tout organisme. Plus un peuple est civilisé, plus la distance est grande entre la masse et l'élite, plus cette masse elle-même se divise et se subdivise en catégories depuis le sommet de la pyramide sociale jusqu'à sa base, et plus aussi l'élite elle-même se différencie. Nous avons le tort de croire que ce qui constitue cette masse si distante de l'élite est exclusivement formé de classes populaires, tandis que la plus grande partie des classes élevées dont la culture n'a aucun rapport avec la vie sociale, y est comprise et, nous le répétons, l'élite n'est pas constituée sous forme de classes, mais elle est éparse dans toutes. Les anciennes divisions, noblesse, bourgeoisie, peuple, sont surannées et ne peuvent plus servir de critère pour apprécier la valeur des individus qui les composent. La pyramide sociale a pour point de départ des êtres qui, malgré tout le déploiement de civilisation matérielle et toutes les incitations officielles, ne diffèrent pas essentiellement ou ne diffèrent que par des degrés presque indiscernables de tribus sauvages ou barbares, tandis que nos élites comptent de vastes esprits qui sont la synthèse millénaire de tout le savoir du passé et les merveilleux créateurs des sociétés à venir.

Notre cerveau a subi une culture qui l'a faussé pour longtemps encore. Enfermé dans le maigre horizon des six pauvres mille ans qu'une pensée antiscientifique attribue au monde, tandis que ces six mille ans comptent à peine dans la formation cérébrale de l'humanité, il donne à ces mouvements sociaux : la Renaissance, la Réforme, la Révolution, une importance exagérée. La marche de l'humanité est prodigieusement lente; elle a conscience des éternités qui se déroulent devant elle et les brusques écarts en avant qu'elle se permet sont toujours suivis d'un ralentissement ou même d'un retour. Les révolutions ne sont qu'une manifestation quelque peu violente d'une évolution très mûre dont elles consacrent les résultats tout en les mettant en péril. Elles ne sont pas nécessaires, elles sont même du temps perdu, et la sagesse humaine finira par les abolir. Si la marche de l'humanité est lente dans son flux et son reflux, en revanche elle est incessante. Dans les domaines inférieurs, elle paraît douée de quelque stabilité; dans les phénomènes complexes de la vie sociale, elle passe insensiblement d'un mode à un autre; elle ne peut conserver d'équilibre relatif et offrir à l'esprit l'apparence d'une imaginaire stabilité qu'à condition de revêtir des formes dont la souplesse se prête à des transformations constamment modificatrices. Il n'y a point de halte. La dissociation de la monarchie a produit le suffrage universel. Les cellules du corps social, longtemps obéissantes à une force qui menaçait de les épuiser, se sont libérées et abandonnées à leur propre direction, cherchent un nouveau groupement adéquat au nouveau milieu. Cette dissociation ne peut donc être présentée comme un idéal, c'est-à-dire comme une forme capable de progressive durée, de même qu'il serait oiseux de la déclarer intempestive et mauvaise, et de vouloir reproduire l'organisme dont elle est le dépérissement. Le corps social se construit laborieusement de nouvelles structures; le suffrage universel correspond au sens primitif qui, par des modifications, produit tous les autres : le toucher. Pour qu'il pût naître, il a fallu, pendant dix-neuf siècles, la lente incubation

du christianisme créant en face de l'Etat l'autonomie de l'âme humaine libérée des esclavages, consciente des lois de son devenir, et la nouvelle conception sociale qui s'en dégage est le bien des individus accompli par l'Etat, et non pas le bien de l'Etat accompli par le sacrifice d'un certain nombre des individus qui le composent. Le sacrifice, qui est la splendeur de l'âme, ne peut être que volontaire, et les majorités n'ont pas plus le droit de l'imposer aux minorités au nom de la loi que les minorités aux majorités au nom de la Force. A l'époque présente, l'humanité est en gésine d'une forme sociale qui marquera une étape de progrès; grâce à l'hygiène, à l'art du gynécologue, l'enfantement peut être doux et se faire sans péril, mais il peut aussi se produire dans les convulsions d'une barbare animalité et toutes les tortures d'un arrachement de chair sanglante. Quoi qu'il arrive, il aura lieu, car, à l'encontre de ce que dit le poète, l'humanité n'est jamais lasse d'être mère.

EMILE SIGOGNE.

CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE [1]

Comédie féerique en un acte et en vers

PERSONNAGES :

Mistigri.
Cucurbitus, précepteur de *Mistigri.*
Gloriande / *Melrose* } fées.

Une clairière dans un antique parc seigneurial, dont les frondaisons aventureuses débordent et s'enchevêtrent. Çà et là de sauvages bosquets de fleurs.

A droite du spectateur, on distingue entre les feuillages un étang. A gauche un vieux banc de pierre. L'aube naît, criblant de flèches d'or les lourdes floraisons des arbres centenaires. Le soleil se lève dans le ciel rose et enflamme de milliers de rayons les verdures frissonnantes.

GLORIANDE *cueille au hasard quelques fleurs dont elle fait un bouquet. Entendant du bruit dans le feuillage, elle se retourne et aperçoit* MELROSE.

(1) Représenté pour la première fois sur le Théâtre royal du Parc, à Bruxelles, le 21 mars 1903.

SCÈNE I.

MELROSE, GLORIANDE.

GLORIANDE

Melrose !

MELROSE, *s'avançant.*

Sois toujours la belle Gloriande.

GLORIANDE.

Que le printemps t'accueille, et lui-même te rende
Ton salut !

MELROSE.

As-tu fait cette nuit un doux songe ?

GLORIANDE.

Mais j'ai rêvé de toi !
(*avec une moue de tristesse*)
C'était donc un mensonge
Puisque tu ne sais pas que j'ai vu ton sourire ?

MELROSE, *l'embrassant.*

Je voulais feindre, afin de te l'entendre dire.

GLORIANDE.

Je dormais. Le soleil parut ; comme un éclair
Jaillit un rayon rose,
Et j'ai cru voir glisser le beau sourire clair
De ma chère Melrose.

MELROSE.

Un gentil roitelet gazouillait dans le bois;
Je me suis réveillée,
Pensant sous le bosquet reconnaître ta voix,
Ta voix ensoleillée.

GLORIANDE.

Melrose !

MELROSE.

Gloriande !

GLORIANDE.

Aujourd'hui quel chapeau
De fleurs mets-tu ?

MELROSE.

Coquette ! Ah ! tu veux à l'appeau
Prendre l'oiseau chanteur, familier et mutin,
Le Prince Mistigri qui vient chaque matin,
Saccager ces rosiers et piller ce bocage !

GLORIANDE.

Je servirais d'appeau... mais tu serais la cage.

MELROSE.

Une prison !

GLORIANDE.

La plus charmante des prisons.

MELROSE.

Tu viendrais délivrer l'oiseau bleu.

GLORIANDE.

Nous disons
Des folies !

MELROSE.

C'est si bon !

GLORIANDE.

C'est tout ce qui nous reste.

MELROSE.

Hélas !

GLORIANDE.

Ce fut un sort glorieux, mais funeste
Qui nous fit, toutes deux, immortelles et fées;
Et lorsque les parfums du printemps, par bouffées,
Montent de l'encensoir des roses dans la brise,
Je voudrais, je l'avoue, un jour être surprise
Par un page timide, innocent et craintif
Qui m'offrirait son cœur comme un oiseau captif,
Et rougirait très fort en m'appelant : Madame.
Il parlerait de l'infini, de baisers d'âme,
De la lune, d'un lys divin, d'une autre sphère,
D'un tas de riens charmants dont je n'aurais que faire,
Et pour me dévoiler son humeur libertine
Il me réciterait des vers de Lamartine.
Tremblant comme un enfant qui porte des amphores
Il s'agenouillerait soudain ; Des métaphores
Immenses fleuriraient sur ses lèvres menues,
Et parfois il dirait des choses ingénues,
Audacieuses, mais d'une voix langoureuse.

MELROSE.

Je comprends : Calypso se trouve malheureuse
D'être immortelle.

GLORIANDE.

Eh ! Oui ! Je voudrais enfin vivre !
Trembler, souffrir un peu, savoir ce qui enivre,

Lorsque avril est en fleurs, tous ces gentils amants
Qui, parmi les bosquets remplis de diamants
D'un pas mal assuré s'égarent dans la mousse,
Savoir pourquoi, le soir, leur voix devient plus douce,
Pourquoi, lorsqu'ils sont seuls, ils se parlent tout bas,
Les oiseaux cependant ne les écoutent pas.
Est-ce un crime d'aimer ?

MELROSE.

Tu sauras ça plus tard.
Songeons à nos chapeaux. — Oh ! vois ce nénuphar,
Il serait d'un effet charmant.

GLORIANDE.

Comme j'envie
Mistigri ! C'est un être humain. Pour lui la vie
N'est qu'un sourire rose ; il est jeune, il est beau.
Il agite, en dansant, des fleurs comme un flambeau.
Vite, il court se mêler aux tourbillons des choses
Ainsi qu'un papillon se vautre dans les roses ;
Son âme, comme un lys, va s'ouvrir à l'amour.
Regarde ! le printemps entier lui fait la cour.

MELROSE.

O folle ! n'envie pas le bonheur des humains ;
L'amour connaît, hélas, de tristes lendemains ;
Son espérance est prompte et son ivresse, brève ;
Il s'obstine à vouloir réaliser un rêve
Qui sans cesse le fuit et sans cesse lui ment.

GLORIANDE.

Tu raisonnes comme un philosophe allemand.

MELROSE.

Les philosophes ont du bon.

GLORIANDE.

Ils sont trop vieux.

MELROSE.

Hé! Hé! Quand on commence à perdre les cheveux
On se coiffe avec plus de soins.

GLORIANDE.

Oui! et les autres
Vous aident. Garde-moi de ces graves apôtres
Qui, dépourvus des feux qui consument les hommes,
Ont depuis très longtemps perdu le goût des pommes,
Et parlent de l'amour mystique et de son art
Avec cette réserve heureuse d'Abélard,
En attendant, sous l'orme, une heure clandestine.

MELROSE.

Faut-il te réciter des vers de Lamartine?

GLORIANDE.

Grand merci, Mistigri va venir.

MELROSE.

Prends bien garde!

GLORIANDE.

Je suis honnête fée et saurai me...

MELROSE.

Bavarde!

Je t'allais simplement confier un secret.

GLORIANDE.

Dis-le-moi vite.

MELROSE.

Eh bien ! ton Mistigri serait
Amoureux.

GLORIANDE.

Amoureux ! Et de qui ?

MELROSE, *se sauvant.*

Pas de moi.

GLORIANDE (*seule*).

Amoureux ! Pas de moi... Mais alors !... Quel émoi !
Mais, il le faut, je resterai inaccessible.
(*Apercevant Mistigri qui vient.*)
Ah ! voici Mistigri ! Devenons invisible
Et sachons, prudemment, d'un subtil artifice
Susciter un amour qui, j'espère, est novice.
(*Elle se cache dans le feuillage.*)

SCÈNE II.

MISTIGRI, GLORIANDE (*cachée*).

MISTIGRI, *entrant.*

Ces lieux ont une grâce à nulle autre pareille
Mon précepteur, monsieur Cucurbitus,
N'y viendra pas me tirer par l'oreille;
Sans craindre, ici, que sa face vermeille
Où le pavot lutte avec le cactus

N'émerge en courroux du feuillage,
Je puis, en ces bois reposants,
Mettre les rosiers au pillage.

Voici l'avril, et j'ai déjà seize ans ! !
Il n'est vraiment pas beau mon maître ; il est austère,
Triste, stupide, épais ; les limaçons
A son aspect s'enfuiraient ventre à terre.
Il est clair, c'est un monstre. Il ferait taire
En se montrant un congrès de pinsons,
Voire de sèches féministes !
Mais quittons ces soucis cuisants ;
Pour réveiller les botanistes
Voici l'avril, et j'ai déjà seize ans !

(Il fait quelques pas sous les voûtes de feuillage d'où ruissellent les rayons du soleil, et comme en extase devant la nature embrasée :)

Quel doux sourire emplit ce ciel rose et caresse
Les bois, les gazons, les ruisseaux !
Splendeur sacrée, enchantement, divine ivresse !
Mon cœur ardent est plein d'oiseaux
Qui gazouillent, grisés de joie et de lumière.
Là-bas, dans le feuillage obscur,
Comme des yeux rieurs, au fond de la clairière,
Souvrent des corolles d'azur.
Ici, les feuilles d'or semblent des milliers d'ailes
Qui palpitent d'amour et font
Éclater au soleil des gerbes d'étincelles
Qui s'éparpillent sur mon front.
Tout est clarté, tout est bonheur, tout est délire,
Mumures, frais babils, frissons !
L'amoureuse forêt tout entière soupire :
Sous les arbres, dans les buissons,

Près de moi, je le sens, quelqu'un est là qui rôde
Et qui me câline tout bas;
Je vois dans les taillis ses regards d'émeraude,
J'entends dans la mousse ses pas.
Il glisse dans la brise et m'appelle et me frôle;
Sa bouche espiègle me poursuit,
Ses doigts, tièdes rayons, courent sur mon épaule;
Il passe, il chuchote, il s'enfuit.
Mon cœur frémit; mon cœur s'enfle comme une voile
Et voudrait, soudain emporté,
Voguer vers l'inconnu, vers une blanche étoile
Dans cet océan de clarté,
Se perdre en l'infini, se fondre dans les choses,
S'anéantir, et dans chaque être,
Dans le chant des oiseaux et le parfum des roses,
Mourir, et sans cesse renaître.

La voix de GLORIANDE, *cachée dans le feuillage.*

Mistigri!
(*De l'autre côté du théâtre, même jeu.*)
Mistigri!

MISTIGRI.

Qui m'appelle? Mon nom!
(*Silence*).
J'ai sans doute rêvé!

La voix de GLORIANDE.

Mistigri!

MISTIGRI.

Pourtant, non!
C'est ici. Cette fois, j'ai fort bien entendu.
Esprit follet, esprit narquois, qui donc es-tu?

La voix de GLORIANDE.

Je suis ton rêve et ton désir,
Je suis cette âme que ton âme
A ce printemps en fleurs réclame
Et cherche partout à saisir.

MISTIGRI.

Ne raille pas un cœur trop prompt à s'abuser!
Si tu n'es pas un vain songe, pour apaiser
Mon trouble et cette obscure et suave tendresse
Qui s'éveille en mon être et me grise et m'oppresse.
Ne tarde plus, et dans la gloire du printemps
Apparais à mes yeux éblouis : Je t'attends!

La voix de GLORIANDE.

Cela ne dépend que de toi :
Parmi ces lianes fleuries
Tu me verras, si tu me pries
Avec assez de foi.

MISTIGRI.

Mais depuis de longs jours, depuis des nuits sans [nombre
Je t'invoque, et partout te poursuis : c'est ton ombre
Qui le soir, traversait, rapide et lumineuse,
Les clairières, pareille à la biche peureuse;
C'est toi qui gazouillais mollement sous les branches
Lorsque avril y suspend ses girandoles blanches;
Tes yeux luisants, je les voyais tout grands ouverts,
Rayons d'azur, briller dans les bocages verts;
Ton haleine c'était la brise; l'églantine
Semblait dans les taillis ta bouche purpurine;
Ton sourire furtif illuminait les eaux;
Les arbres bruissants et le chœur des oiseaux

Célébraient tous les jours, à l'aube, ta venue;
Tout cela c'était toi, chère amante inconnue!
Je t'attendais, je te cherchais, je t'implorais
Au bord des sources, sur les monts, dans les forêts,
Et quand avec les fleurs je conversais tout bas
C'est toi que j'appelais, mais tu n'entendais pas.

La voix de GLORIANDE.

C'est bien. Puisque tu m'as si longtemps poursuivie,
Je t'aime, et ton amour va me donner la vie.

MISTIGRI.

C'est le printemps entier qui m'entre dans le cœur!
O viens!

La voix de GLORIANDE.

Réfrène ton ardeur,
Et sache encor ce que j'exige.

MISTIGRI.

Oh! pourquoi retarder à mes yeux ce prodige?

La voix de GLORIANDE.

Écoute :
Lorsqu'à ta voix s'entrouvrira la voûte
De ce rosier enchanté,
Et qu'à ton âme en extase
Je dévoilerai ma beauté,
Par un fol désir emporté
Retiens-toi de franchir le seuil de ce buisson.
Que cet amour candide qui t'embrase
Engendre, seul, ton rêve et son illusion.

Garde-toi bien d'enfreindre
Cet ordre auquel je te soumets,
Car si tu cherchais à m'étreindre
Je disparaîtrais à jamais.

CUCURBITUS, *dans le lointain.*

Mistigri! Mistrigri! Oh là!

MISTIGRI, *se cachant derrière un tronc d'arbre.*
Cucurbitus!

CUCURBITUS.

Mécréant!

MISTIGRI.

Il m'appelle!

CUCURBITUS.

Ici!

MISTIGRI.

Sombre hiatus,
Sa bouche énorme s'ouvre épouvantablement!
Il me cherche le nez dans l'herbe! Il est charmant!
(*Riant.*)
Ah!... il court! On l'entend jusqu'ici qui renifle.
Chaque buisson lui donne en passant une giffle!
Diable! il pousse de ce côté. Tout devient noir!
On dirait que se pose un immense éteignoir
Sur le soleil. Il éteindrait un arc-en-ciel!
Il tousse, il bave, il râle, il est bouffi de fiel.
(*Courant au bord de la scène, puis se sauvant.*)
Regardez tous, voilà l'homme noir... Je me sauve.

SCÈNE III.

CUCURBITUS, GLORIANDE, puis MELROSE.

CUCURBITUS, *entrant essoufflé.*

Ce gamin m'assassine et j'en deviendrai chauve.
(Il se laisse tomber sur le banc.)
Ouf! je meurs. Mistigri! Mistigri! Mistigri!!

GLORIANDE, *surgissant du feuillage.*

Hé ! quel émoi, Monsieur, vous fait jeter ce cri?

CUCURBITUS, *sans entendre.*

Mistigri !

GLORIANDE.

Quelle fièvre affreuse vous ravage ?

CUCURBITUS, *sursautant.*

Hein ?

GLORIANDE.

Cet air effaré, cette clameur sauvage?

CUCURBITUS.

Mistigri ! N'avez-vous pas vu ce malfaiteur ?

GLORIANDE.

Qui ? Mistigri ?

CUCURBITUS.

Mais oui ! Je suis son précepteur
Cucurbitus.

GLORIANDE.

Cucurbitus !... Cucurbitus !
Comment ! C'est vous ?

CUCURBITUS.

C'est moi.

GLORIANDE.

Vous ! ce savant en us
Qui figurez en pied chez tous les photographes,
Dont le nom est redit par tant de phonographes
Qu'un statisticien n'en ferait pas la somme !
Que je me sens petite auprès d'un si grand homme !

CUCURBITUS.

Sans doute. Cependant je voudrais...

GLORIANDE.

Je m'excuse.
O maître ! de paraître à vos yeux si confuse.

CUCURBITUS.

Laissons.

GLORIANDE, *avec admiration.*

Cucurbitus !

CUCURBITUS.

Permettez.

GLORIANDE.

Au plus vite
Il me faut à ma sœur crier cette visite.

CUCURBITUS.

Un instant !

GLORIANDE.

Non, non, non !

CUCURBITUS.

Et de grâce !

GLORIANDE, *appelant.*

Melrose !

CUCURBITUS, *criant aussi.*

Madame !

GLORIANDE.

Melrose !

(L'apercevant dans les feuilles.)

Ah ! Accours, petite rose

Des bois !

MELROSE, *s'avançant.*

Voici.

GLORIANDE.

Viens donc !

CUCURBITUS.

Quelle loquacité

Morbide !

MELROSE (*à Gloriande*).

Explique-moi cette vivacité.

CUCURBITUS.

J'en veux étudier le processus psychique.

GLORIANDE, *montrant Cucurbitus.*

Regarde !

MELROSE.

De quel genre est ce monstre exotique ?

GLORIANDE (*bas à Melrose*).

Chut !

(*Présentant Cucurbitus.*)

Ce jour est illustre entre tous ! Le docteur
Cucurbitus ! Salue en lui l'aimable auteur
De l'ouvrage : *Hamlet comme alcoolique.* Il éclipse
Galilée et Bacon, Euclide et Juste-Lipse.
Chère Melrose, il a trouvé vingt noms nouveaux
De maladie ! Eh mais ! tu connais ses travaux.

MELROSE, *saluant.*

Maître !

CUCURBITUS, *de même.*

Madame !

MELROSE.

Et moi qui croyais qu'un savant
Était un grave octogénaire, un peu baroque.
Un peu fou ; un vieillard peigné d'un coup de vent,
Portant lunettes, jaune, essoufflé comme un phoque.
Et dont la romantique et béante défroque
Ne cachait que fort mal la capricieuse ligne
D'un corps sec et tordu comme un sarment de vigne ;
Que son œil figurait un aquarium glauque ;

Qu'au-dessus de sa bouche un nez phénoménal
D'où sortait par saccade un souffle court et rauque,
Ressemblait, par l'éclat rubicond, au fanal
Qui commande l'entrée affreuse d'un chenal;
Qu'enfin ratatiné plus qu'un vieux parchemin
Cet être biscornu n'avait du genre humain
Que la bêtise énorme et non l'aspect.

CUCURBITUS.

Vraiment ?

MELROSE.

Mais ce n'est qu'une fable et vous êtes charmant.

GLORIANDE.

Admire sa prestance et son noble maintien.

MELROSE.

Son œil vertigineux est profond comme un puits.

GLORIANDE.

N'est-ce pas, que sa robe austère lui sied bien ?

MELROSE.

Son front de ses clartés éteint l'astre des nuits.

GLORIANDE.

Il met dans chaque geste une grâce infinie.

MELROSE.

Même quand il se tait il montre son génie !

CUCURBITUS.

Oh ! vous exagérez, car en ce moment même
Le souci me travaille et ma peine est extrême.
O folles ! apprenez que j'ai sur le métier
Un livre qui fera pâmer le monde entier,
Et l'Académie. Oui ! J'y prouve, tout de go,
Qu'à le bien regarder votre Victor Hugo,
Dont la foule ignorante et vile raffola,
N'est qu'un dégénéré supérieur. Voilà !

GLORIANDE.

Mais les femmes seront toutes folles de vous !

CUCURBIBUS.

Je me garde à l'étude avec un soin jaloux,
Et la chaste Science est ma seule maîtresse.

MELROSE.

Le barbare !

GLORIANDE.

Cruel !

CUCURBITUS.

L'amour, trompeuse ivresse,
N'est qu'une maladie, un délire, une fièvre,
Une contagion qu'il faut fuir, comme un lièvre
Fuit son ombre ; un bacille à mettre au muséum
Et dont nous trouverons quelque jour le sérum.

MELROSE.

Oh ! c'est sublime !

GLORIANDE.

Et comme il en parle à loisir !

MELROSE.

On n'en peut plus.

GLORIANDE.

On pâme.

MELROSE.

On se meurt de plaisir.

CUCURBITUS.

Mesdames, Nietzche a dit...

GLORIANDE.

Nietzche !

MELROSE.

Oh ! Nietzche ! ma sœur !

GLORIANDE.

Il a lu Nietzche !

MELROSE.

Il dit cela d'une douceur !

GLORIANDE.

Quelle simplicité !

MELROSE.

Ah ! permettez, de grâce,
Monsieur, que pour l'amour de Nietzche on vous [embrasse.

CUCURBITUS.

Tout beau ! vous m'étouffez.

GLORIANDE, *continuant à l'embrasser.*

Non !

MELROSE.

Encore !

CUCURBITUS, *se dégageant.*

C'est qu'en somme
Pour être un grand savant je n'en suis pas moins
[homme.

GLORIANDE.

Un savant comme vous doit être imperturbable.

MELROSE *(à Gloriande).*

Chère, réparons vite un oubli très coupable :
Nous aurions dû déjà de nos plus belles gerbes
Couronner ce front-là plein de pensers superbes.

GLORIANDE.

C'est cela.
(Conduisant Cucurbitus.)
Là, venez sur ce banc vous asseoir.

MELROSE.

Et nous vous garnirons de fleurs, comme un dres
[soir.

GLORIANDE, *qui s'est éloignée, revient avec d'immenses gerbes de graminées et de larges fleurs jaunes. Tout en tressant une couronne sur la tête de Cucurbitus :*

Maître auguste, Cucurbitus,
Rayonnant, candide et placide
Comme un Bouddha sur son lotus,

MELROSE (*même jeu*).

O vous ! plus brillant que Phœbus,
Vous en qui tout savoir réside,
Maître auguste, Cucurbitus !

GLORIANDE (*même jeu*).

Nous vous couronnons selon l'us
Antique, esprit vaste et lucide,
Comme un Bouddha sur son lotus.

MELROSE.

Aux crocus, aux convolvulus
Nous enlaçons la mûre acide,
Maître auguste, Cucurbitus

GLORIANDE.

Mais vous ne dites d'orémus
Pour l'universel suicide
Comme un Bouddha sur son lotus,

MELROSE.

Sans hésiter, vous courez sus
A chaque microbe homicide,
Maître auguste, Cucurbitus.

GLORIANDE.

Le cosmos n'a plus de rébus !
De tout, simplement, il décide
Comme un Bouddha sur son lotus.

MELROSE.

Oh ! quel ineffable rictus !
Regarde, ma sœur ! il préside
Notre maître Cucurbitus,

GLORIANDE.

Comme un Bouddha sur son lotus.

CUBURBITUS, *tombant à genoux.*

Je n'en puis plus ! J'étouffe ! Au secours ! Je vous veux !
Je vous aime !
(*Poursuivant les fées qui s'enfuient en riant.*)
Soyez à moi toutes les deux !

SCÈNE IV.

MISTIGRI.

MISTIGRI, *poussant la tète hors du feuillage.*

Personne...
(*S'avançant.*)
Seule enfin l'aérienne lyre
De la forêt magique indolemment soupire
Sous le ciel amoureux.
Mon maître a disparu : tout s'anime et s'irise,
Et l'on n'entend que le feuillage et que la brise
Qui chuchottent entre eux.

Ai-je rêvé? Mais non! Ce fut bien là,
Dans ces fleurs, que la voix étrange m'appela
Tout à l'heure, et mon âme en est encore ravie.
Ah ! s'il ne faut pour te donner la vie
Qu'une prière, un cri d'amour désespéré,
Fantôme errant, qui que tu sois, je te verrai !

(*S'approchant du buisson de roses, et sur le ton d'une invocation passionnée qui grandit et se fait de plus en plus éloquente :*)

O toi, sous le rideau de ces roses cachée,
O toi, qui si souvent
Comme un lys lumineux et frêle, t'es penchée
sur mes rêves d'enfant,

Toi, que j'entrevoyais dans un rose mirage,
O fantôme moqueur,
Lorsqu'en me souriant tu mirais ton visage
Au miroir de mon cœur!

Me voici, pâle encor de t'avoir désirée,
Tremblant d'amour, et tel
Que le prêtre attendant la vision sacrée
Aux marches de l'autel.

Prends en pitié l'enfant qui t'appelle et qui t'aime;
N'a-t-il pas mérité
De t'offrir en ce jour ainsi qu'un diadême
Sa vie à ta beauté?

Ah ! soulève le voile épais qui me dérobe
Ton sourire vermeil
Et viens, éparpillant dans les plis de ta robe
Les rayons du soleil.

Mais te voilà ! Je te pressens, je te devine
Sous ces mouvantes fleurs ;
Tout mon être s'emplit d'une ivresse divine
Et de mille lueurs.

O rêve ! O toi qu'en vain j'ai partout poursuivie,
Et qui me fuis encor,
Que ma pensée en feu te donne enfin la vie !
Et comme une aube d'or

Dans ta gloire apparais ! Je le veux ! De mon âme
Prête à s'extasier,
Jaillis à mon appel, comme jaillit la flamme
Joyeuse d'un brasier !

(*Le buisson de roses s'est entr'ouvert et la fée Gloriande apparaît dans un scintillement de rayons de fleurs et pierreries.*)

O prodige !... qu'es-tu ? Déesse, nymphe, étoile ?
Est-ce le ciel caché qui soudain se dévoile ?
Où suis-je ? N'est-ce pas, c'est le jardin des anges ?
Voici qu'aux sons des luths les divines phalanges
Dans un scintillement confus de pierreries
Neigent parmi l'azur en blanches théories,
Et toi, ceinte de purs rayons, tu resplendis
Entre leurs guirlandes fleuries
Comme un lys plus vermeil, Reine du Paradis !

SCÈNE V.

MISTIGRI, GLORIANDE.

GLORIANDE.

Ta prière est exaucée ;
Reconnais-moi, je suis ta fiancée.

MISTIGRI.

Oui, c'est bien toi, c'est toi dont la brillante image,
Dont le fantôme décevant
M'apparaissait, le soir, à travers le feuillage
Bercé mollement par le vent.

Et quand des monts obscurs glissait la nuit amie
Légère et blanche, tu venais
A mon chevet sourire à mon âme endormie ;
Oui, c'est toi, je te reconnais.

GLORIANDE.

Invisible, c'est vrai, j'étais auprès de toi,
Et lorsque le printemps et le parfum des sèves
Te remplissaient d'un doux émoi,
J'étais à tes côtés et je veillais tes rêves.

MISTIGRI.

Oh ! je rêvais alors que nous fuyions ensemble,
Enivrés d'un même bonheur;
Nous allions, et mon cœur comme un oiseau qui [tremble
Se blotissait près de ton cœur.
Et là, dans le silence inquiet des grands bois,
A l'heure exquise où le soir tombe,
Mon amour attentif et docile à tes lois
Etait plus doux qu'une colombe.

GLORIANDE.

Oh ! parle, parle encor; tu parles en poète.
Dans le ciel il me semble entendre une alouette
Qui chante, de soleil et d'azur étourdie;
Et je m'écoute en écoutant la mélodie
Si langoureuse et si suave de tes phrases.
Tu dis si bien mes vœux, mes rêves, mes extases,

Tous les désirs confus et fous de ma jeunesse !
Oh ! parle encore, afin que je me reconnaisse.

MISTIGRI.

Si tu veux, sous les arceaux
Des frissonnantes ramures,
Nous irons rire aux ruisseaux
Et répondre à leurs murmures.

Les oiseaux apprivoisés
T'éventeront de leurs ailes,
Cependant que mes baisers
Seront craintifs, fous et frêles.

Dans un bocage discret
Tes roses lèvres écloses
Parmi les roses seraient
Une rose dans les roses.

Et puis, tu t'endormirais
Comme aux accents d'une lyre,
Et je t'envelopperais
Tout entière d'un sourire.

GLORIANDE.

Oui, ce serait charmant ; et tu dois être heureux
D'avoir cette folie énorme : être amoureux !
Oui, je voudrais me perdre avec toi dans les bois
Où le rire enfantin des feuilles se propage.
Je serai grande dame et tu serais mon page,
Et nous croirions refaire un conte d'autrefois.
La brise et les oiseaux te prêteraient leur voix
Pour me dire à genoux des choses insensées ;
Et je serais parmi tes fidèles pensées

Comme une fière reine au milieu de sa cour.
Oui, ce serait charmant ! Mais ce rêve d'amour,
Ingénu, triomphant, sublime et plein d'appas
N'a qu'un défaut...

MISTIGRI.

Et c'est ?

GLORIANDE.

Que je n'existe pas.

MISTIGRI.

C'est mal de te jouer d'un cœur ardent qui t'aime !

GLORIANDE.

Je n'existe qu'en rêve, hélas ! et qu'en toi-même.

MISTIGRI.

Comment ! ce corps divin, cette voix, ce sourire,
Et toutes ces beautés que je n'ose décrire,
Cette gorge, ce front, ces yeux...

GLORIANDE.

Ne sont qu'un songe ;
Rien qu'une illusion fugitive.

MISTIGRI.

Mensonge !

GLORIANDE.

Hélas ! non. Je ne suis qu'une impalpable fée,
Une ombre, une vapeur que la terre échauffée

Exhale, et que le vent le plus léger dissipe;
Un vain mirage auquel ton amour participe,
Moins qu'un mot de poète et moins qu'un feu follet,
Et ce que tu crois voir n'est autre qu'un reflet
Du magique idéal dont ton esprit s'abuse.

MISTIGRI.

Non, non! C'est une infâme ruse
Et dans cet instant je pourrais...

GLORIANDE.

Rappelle-toi l'impitoyable arrêt.

MISTIGRI.

Tu ne m'as donc cherché que pour me voir souffrir?

GLORIANDE.

Mais ta souffrance, ami, n'est que dans ton désir.

MISTIGRI.

Qu'importe! un seul baiser, un seul, et je mourrai.

GLORIANDE.

On dit cela, avant. Demain je reviendrai.

MISTIGRI.

Tu pars!

GLORIANDE.

Il le faut bien.

MISTIGRI.

Ecoute mon aveu.

GLORIANDE.

Demain.

MISTIGRI.

Non ! Je te veux !

GLORIANDE.

Arrête.

MISTIGRI.

Non !

GLORIANDE.

Adieu !

(*Emporté par sa passion, Mistigri a voulu saisir sa vision. Au moment où il étend la main, Gloriande disparaît et le buisson se referme. Mistigri pousse un cri et tombe inanimé sur le banc.*)

SCÈNE VI.

CUCURBITUS, MISTIGRI.

CUCURBITUS, *entrant, les vêtements en désordre.*

Ces femmes m'ont, je crois, berné. Quoi qu'on en die
J'avais raison. L'amour n'est qu'une maladie.
Quel serait le remède?

(*Apercevant Mistigri.*)
Hé ! Mistigri !

(*S'approchant.*)

Il dort.

Excitons ses centres nerveux.

(*Il le secoue violemment par la nuque.*)

Il ne bouge, pinçons plus fort.

Holà ! Holà ! Gibier d'hôpital, mauvais gueux!

MISTIGRI, *revenant à lui.*

Hé ! Quoi ?

(*Reconnaissant Curcurbitus et se reculant vivement jusqu'à l'autre extrémité du banc.*)

Ce n'est plus elle !

CUCURBITUS.

Que dit-il?

MISTIGRI, *replongé dans son rêve.*

Elle était lumineuse, et si belle
Que l'aurore semblait naître de son sourire.
Elle parlait, sa voix était comme une lyre,
Et sa bouche vermeille, adorable et petite
Etait la rose qui s'entr'ouvre et qui palpite.

CUCURBITUS.

Il est fou !

MISTIGRI.

Dans les fleurs elle m'est apparue.
C'était ma fiancée; oui, je l'ai reconnue.
J'ai voulu la saisir, l'âme tout éblouie,
Mais elle a fui ma main, et s'est évanouie
Comme une vision mystérieuse et brève.
La reverrai-je?

CUCURBITUS.

Bon! Voilà que pour un rêve
Monsieur Mistigri geint et se met en émoi!

(*Allant le prendre par l'oreille et l'entraînant.*)

Mais la réalité, retiens-le bien, c'est moi.

RIDEAU.

VALÈRE GILLE.

Descartes philosophe physicien et géomètre français (1596)
Outre de remarquables découvertes scientifiques on lui doit on lui doit des écrits, résultats de méditations profondes, qui fondèrent la psychologie moderne, ruinèrent la scolastique et donnèrent une méthode pour diriger la raison en matière métaphysique. Cette méthode qui dès son ensemble porte le nom de cartésianisme est résumée dans la phrase suivante : "Pour atteindre à la vérité il faut une fois ds sa vie se défaire de toutes les opinions que l'on a reçues et reconstruire de nouveau et dès le fondement, tous les systèmes des ses connaissances." Descartes a écrit : "Discours sur la méthode", "Méditations métaphysiques" etc..

Platon célèbre philosophe grec, (4e s. av. J.C.) disciple de Socrate et maître d'Aristote. Sa philosophie est la plus haute expression de l'idéal et se rapproche parfois des idées chrétiennes

RAISON ET INTUITION

Etude sur la philosophie de M. Henri BERGSON

Les rationalistes modernes, en tant qu'ils s'inspirent de Descartes et des grands cartésiens, admettent généralement cette thèse, élaborée par certains présocratiques et fixée par Platon, dont nous donnons ici une formule adaptée à notre manière de dire : la pensée humaine suit une seule et même méthode dans la philosophie et dans les sciences ; mais tandis que les sciences cherchent des lois, c'est-à-dire les manifestations particulières de l'idée d'ordre dans les différents groupes de faits, considérés isolément, la philosophie étudie les lois universelles de l'ordre en elles-mêmes et dans leurs rapports mutuels : en ce sens le rationalisme n'est que le développement des deux problèmes essentiels de la philosophie platonicienne : la participation des phénomènes aux Idées ou rapports universels posés par la Pensée et inséparables de celle-ci, et la participation de ces Idées entre elles.

Ce sont les nombres qui dans notre science se rapprochent le plus de la nature des Idées : aussi les sciences progressent-elles à mesure que les mathématiques prennent plus d'empire sur elles ; elles visent à une unité toujours plus parfaite ; leur pénétration réciproque ne permet ni la classification qu'Aristote basait sur une application arbitraire de l'extension,

ni même la classification sérielle proposée par Auguste Comte. (philosophe français 1851. Fondateur de l'école po[siti]viste : (tendances vers les avantages matériels des

Non contents de rattacher la connaissance des phénomènes aux lois de la Pensée — tendance qui se parachève chez Kant, — les rationalistes ont souvent tenté de considérer l'ordre et la connexion entre les Idées comme étant la même chose au point de vue logique que l'ordre et la connexion des faits dans le déploiement de la totalité du réel : ce fut là une formule spinoziste, reprise par Hegel, pour qui tout ce qui est rationnel est vrai, avec cette réciproque que le vrai ne se comprend que par les rapports posés par la raison; Hegel ajouta au spinozisme la notion d'évolution, de cycle décrit par les Idées.

L'interprétation que donnent aujourd'hui de Platon et de la métaphysique qui procède de lui les rationalistes et les philosophes mathématiciens, est orientée tout entière dans le sens que nous venons d'indiquer. (Nous renvoyons surtout à ÉLIE HALÉVY, *La théorie platonicienne des sciences*, Paris, Alcan, 1896; G. MILHAUD, *Les philosophes géomètres de la Grèce*, Paris, Alcan, 1900; RENAULT, *Platon*, Paris, Delaplane; RENE BERTHELOT, *Platonisme et Évolutionnisme*, revue de l'Université de Bruxelles, 3e année, n° 3).

Cette conception de la science et des choses offre de grands avantages : les sciences et la philosophie sortent d'une même source et se rattachent à un même courant; la connaissance atteint le réel et perfectionne sans cesse ses formules; l'action exercée par l'homme sur la nature réussit, tout porte à croire que la correspondance reconnue entre les lois du réel et l'expression de ces lois dans notre langage scientifique est exacte. En d'autres termes, la pensée humaine est un type d'organisation ou d'harmonie qui est en accord avec la Pensée en tant que modèle idéal d'organisation, ou du moins tend à l'imiter; partout où il y a organisation dans la nature, ce sont les mêmes lois fondamentales de la Pensée qui trouvent leur application; les différentes formes d'organisation sont autant de points de vue pris sur la Pensée universelle.

Que cette thèse, inversement, puisse soulever des objections, c'est ce qu'on apprend en lisant les analystes qui, comme Hume, ne croient pas à la certitude rationnelle et la ramènent à des associations dues à l'habitude; celle-ci unit de cette manière nos faits de conscience et nous donne l'illusion de lois nécessaires : la logique ici cède le pas à la psychologie.

Mais, parmi les logiciens eux-mêmes, il s'en trouve qui remarquent que plus on s'éloigne des cas auxquels s'appliquent, d'une manière stricte, les lois mathématiques, et plus on considère des types complexes et vivants d'organisation, moins les formules mécaniques sont adéquates aux faits; la contingence s'affirme plus considérable à mesure qu'on passe des lois simples de la mécanique abstraite aux lois des phénomènes concrets; ceux-ci présentent une latitude de plus en plus grande, de plus amples oscillations par rapport aux lois que le rationalisme prétend leur imposer (Voir BOUTROUX, *De la contingence des lois de la nature*, 2e édition, Paris, Alcan, 1895). Et si l'on passe à la psychologie, la liberté éclate et se dérobe au déterminisme rationaliste que l'on voulait imposer aux phénomènes. Ce sont des considérations analogues auxquelles obéissent encore les savants qui considèrent la science comme un langage commode et n'admettent pas sa valeur authentique pour la connaissance des choses.

Enfin, le rationalisme exige que toute personnalité s'efface devant les lois de l'ordre et que toute contingence comme toute liberté s'explique par des combinaisons complexes de ces lois : or, avons-nous le droit d'exclure la personnalité, la liberté, l'action? Pouvons-nous, en somme, n'accorder de puissance et de vérité qu'aux Idées impersonnelles et à leurs combinaisons multiples, même en admettant un nombre infini de combinaisons, en introduisant l'infini comme limite dans le système logique, et en expliquant de cette manière la nécessité d'une évolution constante?

Personne peut-être ne s'est posé ces questions avec autant d'acuité et de finesse que M. Henri Bergson.

Nous commencerons par examiner objectivement sa philosophie, en nous conformant à l'excellente méthode préconisée par M. Boutroux ; nous avons lu et relu ses ouvrages, nous avons essayé de nous assimiler sa philosophie, nous l'avons exposée dans nos cours sous des formes différentes, à propos de plusieurs problèmes psychologiques que nous avions choisis, et nous allons essayer de synthétiser aujourd'hui notre aperçu, en nous reportant le plus souvent possible à l'auteur dont nous exposons les idées ; après l'exposition objective de celles-ci, nous en tenterons un examen critique ; nous chercherons alors leurs antécédents, nous tâcherons de déterminer leur rôle et dirons la part d'adhésion que nous croyons pouvoir leur accorder et les bons effets que l'on peut en attendre.

PREMIÈRE PARTIE.

Exposé de la philosophie de M. Bergson.

I. — La Méthode.

Le rationalisme issu de Platon fait de la philosophie une dialectique, une recherche des Idées, et il considère les Idées comme « le fond commun de la pensée et de la nature ». Cette philosophie est un idéalisme logique ; il existe pour elle des types de toute organisation, et la nature comme l'expérience humaine en est la réalisation. Ces types d'organisation que découvre la science et au moyen desquels elle comprend la réalité, ces types dont la science, comme langage rationnel, est l'interprète fidèle, rendent aisée l'intelligibilité des choses. Sans doute ; mais en vérité nous avons transformé le réel en signes, nous lui avons enlevé sa vie pour le mettre en formules, et nous n'avons abouti qu'au symbolisme scientifique et au symbolisme métaphysique.

Il est faux d'admettre des concepts tout faits et de croire y capter la réalité : or, c'est ainsi que procède le relativisme de la science qui réduit la réalité à des

rapports intelligibles, et la métaphysique qui l'emprisonne en des formes vides dans lesquelles il y a place pour tout ce que l'on veut. Concepts et formes (que celles-ci soient les Idées platoniciennes ou les catégories des criticistes) sont des schémas, des symboles; l'analyse qui y conduit « opère toujours sur l'immobilité » et n'atteint pas le réel. Contrairement à cette méthode, *philosopher consiste à invertir la direction habituelle du travail de la pensée.* (*Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1903, p. 27, dans H. BERGSON, *Introduction à la métaphysique.*)

Il n'est pas vrai que la philosophie ou métaphysique ne connaisse que du relatif, des rapports entre Idées; il n'est pas vrai non plus qu'elle suive les mêmes méthodes que les sciences; elle connaît l'absolu, non par l'analyse, mais par l'*intuition*, « cette espèce de *sympathie intellectuelle* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable » (*ibid.*, p. 3). La science opère par analyse, elle immobilise la réalité en éléments, en schémas et en symboles; la métaphysique ou philosophie par contre va droit à la vie et se sert de l'intuition. Elle a le moyen de le faire, car notre intelligence peut s'installer dans la réalité mobile et la saisir au moyen de cette *sympathie intellectuelle* qu'on appelle intuition. La connaissance intuitive atteint l'absolu. Aussi aurions-nous tort de vouloir emprisonner en des formules cette nature unique et inexprimable du réel; nous essaierons plutôt d'en suggérer l'impression en la faisant vivre, en la décrivant sous plusieurs aspects et en évitant qu'elle ne s'immobilise et ne se fige, elle si riche et si mobile, en une seule image, en une expression froide et décolorée.

Cela est vrai d'abord pour la réalité que nous saisissons le plus directement : notre *moi* et la multiplicité continue d'états psychiques qu'il présente, avec le prolongement d'hier en aujourd'hui, d'aujourd'hui dans demain. C'est bien notre *moi* intégral que nous saisissons par l'intuition du philosophe, et non des états de conscience juxtaposés; l'erreur des empiristes est de vouloir arriver à connaître l'esprit en

substituant au *moi* vivant des états psychiques extériorisés; après avoir isolé et immobilisé ces états, ils sont incapables de les synthétiser à nouveau et de reconstituer le *moi* qui seul peut donner un sens à ces différents états et les éclairer.

La même proposition vaut encore pour l'ensemble de la réalité ; nous avons le tort de vider celle-ci de son mouvement, de sa vie ; la science le fait et nous apprendrons pourquoi ; mais la philosophie se trompe en enlevant aux choses leur tension propre; l'esprit doit pénétrer de sa vision le changement en train de se produire ; la philosophie ne remplit pas son rôle en mettant le discontinu à la place du continu, la stabilité quantitative là où réellement tout est mobilité et vie.

Renversons la méthode de la métaphysique courante : éloignons-nous de la confusion entre les mathématiques et la philosophie, de la théorie des idées-nombres, de la chimère d'une mathématique universelle. Contrairement au rationalisme idéaliste, la métaphysique doit se servir de l'intuition, s'abstenir de symboles, saisir le réel et sa valeur qualitative.

L'emploi de l'intuition enrichira d'une méthode originale la science de l'esprit. Puisqu'il est possible de se placer par un effort intérieur au dedans même des états psychiques que l'on veut étudier, on pourra, en partant d'un état donné et en y appliquant la réflexion intuitive, pousser à l'extrême les tendances diverses qu'on y découvre et arriver ainsi à les mieux comprendre. Par exemple, ayant à étudier l'acte synthétique de conscience dans lequel entrent nécessairement la concentration de la mémoire et la tendance à l'action, il sera permis au psychologue de poursuivre aussi loin que possible ce que serait un esprit concentré de plus en plus profondément dans la mémoire pure et éloigné de l'action, et dans le sens contraire, de dépeindre le type de l'impulsif orienté vers l'action la moins réfléchie. Ainsi le psychologue peut se projeter dans le réel et le scruter par l'intérieur : c'est une méthode excessivement féconde. On peut s'en rendre compte en lisant les analyses de M. Bergson. (Voir *Matière et Mémoire*, Paris, Alcan, 1896, p. 166 et s.)

II. — Le monde extérieur.

Contrairement à la conception d'un continu en tension et en mouvement, pour la science, les objets se ramènent à de la quantité mesurable. Les corps, selon elle, forment une multiplicité homogène située dans l'étendue; son et couleur, par exemple, perdent toute valeur qualitative et se ramènent à un nombre de vibrations qualitativement homogènes Les mouvements se propagent dans l'espace et le temps qui sont également homogènes selon la science, semblables dans toutes leurs parties et infiniment divisibles.

Cette conception, sans aucun doute, est utile dans la pratique; elle est sortie de la nécessité, pour l'homme, de distinguer et de fixer des limites aux différents corps; même chez le plus humble des êtres vivants, la nutrition exige une recherche, puis un contact et, par conséquent, une fixation de limites, une délimitation, pour cet être de son corps par rapport aux objets environnants (*Matière et Mémoire*, p. 220). Il en est de même des autres besoins organiques.

Voilà l'origine de la conception qui s'est développée dans la science; mais ici la fixité est devenue de l'homogénéité; la nuance, le caractère propre des mouvements ont été négligés; de cette manière se sont formées des notions telles qu'espace et temps homogènes, qui ne sont ni des propriétés des choses, ni même des conditions de connaissance, puisque je reconnais des positions spatiales, la gauche et la droite, par exemple, par leur valeur qualitative et psychologique; mais ces notions scientifiques traduisent le travail de solidification et de division imposé par nous à la continuité mouvementée du réel, pour y fixer des points d'appui, des centres d'opération : « Ce sont les schèmes de notre *action* sur la matière. » (*Mat. et Mém.*, p. 235.)

Or, si vraiment la nature se réduisait à de l'homogène, il serait totalement inconcevable d'admettre que des qualités pussent s'y surajouter, à moins de recourir à un miracle. Il faut qu'il y ait quelque

chose de qualitatif dans les mouvements ; les corps ne peuvent donc se réduire à n'être que des divisions de la matière, ni les mouvements, à des changements homogènes dans le temps.

C'est donc la vie pratique, continuée par la vie sociale et par la science, qui nous conduit à immobiliser la réalité, à la fractionner, à la vider de sa vie, de ses qualités propres. Nous fractionnons en éléments juxtaposés le réel qui est continuité ; le langage, expression de la vie sociale, avec son nombre de mots, qui est restreint, tandis que les nuances de nos perceptions sensibles, de nos sentiments, de notre vie psychique sont innombrables, le langage donc accentue par sa limitation la substitution du concept abstrait à l'intuition vivante. (Voir également la discussion de la thèse de M. Binet dans le *Bulletin de la Société française de philosophie*, mars 1905.)

Mais si l'on recourt à l'intuition directe, selon la méthode métaphysique de M. Bergson, on obtiendra des données très différentes de celles de la simplification pratique et scientifique. *(Mat. et Mém.*, p. 207 et s.) Prenons la notion de mouvement et étudions la différence entre cette notion dans la science et dans la réalité intuitive du philosophe. Qu'est-ce que le mouvement pour le mathématicien? Un certain nombre de positions où s'est trouvé un mobile, relevées et rapportées par l'observateur à des points de repère ; l'ensemble des points de repère est situé dans l'espace, supposé milieu homogène, divisible, soustendu aux mouvements que l'on reporte sur lui pour la mesure. Ce qui importe en tout ceci, c'est la mesure, le nombre.

Pour la pleine réalité que cherche le philosophe, les mouvements ne sont pas des positions spatiales rangées selon un certain ordre, mais ils ont une valeur propre ; le mouvement est le transport d'un état plutôt que d'une chose ; en d'autres termes, il n'est pas, comme pour le savant, quantité pure, mais « la qualité même, vibrant pour ainsi dire intérieurement et scandant sa propre existence en un nombre souvent incalculable de moments. » *(Mat. et Mém.*, p. 225.)

S'il pouvait exister un acte de perception pure, par lequel nous prendrions un instantané de la réalité, nous obtiendrions une vue d'ensemble sur des milliers de mouvements en train de s'accomplir et semblables à celui dont nous éprouvons la tension intérieure en nous lorsque nous sommes au cœur d'une action.

III. — La perception sensible.

Au point de vue où se place M. Bergson, la métaphysique, on le remarque, se fonde sur une psychologie. L'idée qui domine cette psychologie est celle d'une vie propre de l'esprit, qu'on ne pourrait construire au moyen d'éléments extérieurs à l'esprit lui-même. Car toutes les manifestations de la vie psychique se pénètrent à un tel point que l'idée de l'ensemble ne peut jamais être absente de cette étude; l'esprit n'est pas l'addition d'éléments conscients; il est vivant, il dépasse en chaque moment le champ limité de la conscience, et il est action; la vie de l'esprit est action aussi bien que pensée. La matière n'explique pas la pensée; au point de vue de celle-ci, la matière n'est que la possibilité donnée à l'esprit de monter une série de mécanismes qui, livrés à eux-mêmes, tendent à devenir automatiques; car la matière se caractérise par la répétition, le mécanisme et l'inertie. Mais le principe vivant qu'est l'esprit se reprend constamment et il compose des habitudes motrices toujours renouvelées, comme on le constate dans l'activité de l'être humain. (*Bulletin de la Société française de philosophie*, première année, 2 juin 1901, p. 55 et suiv.)

Il est illusoire, dès lors, de chercher à construire l'âme du dehors, par la juxtaposition d'éléments qui ne peuvent être que des états fixés, automatisés; et même pour comprendre ces états extérieurs qui semblent se dessiner à la surface de l'activité de l'esprit, il faut au préalable que l'ensemble soit saisi par une intuition vivante, ces états n'étant eux-mêmes que des points de vue pris sur la totalité du

réel. (*Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1903.)

Dans *Matière et Mémoire*, qui est le deuxième en date de ses grands ouvrages, M. Bergson établit nettement la différence de nature entre la matière représentée en nous par le corps, et la mémoire qui se traduit dans le caractère. Examinons chacun de ces termes.

Comment définir la matière? Elle ne se sépare pas pour nous de la perception sensible. Cette perception peut porter sur les objets extérieurs; elle peut porter sur notre corps lui-même. On croit généralement que le mécanisme de la perception externe exige une image se formant dans le cerveau, et que par conséquent les corps sont représentés deux fois quand nous les percevons : une fois au dehors, en eux-mêmes, et une seconde fois dans notre cerveau, quand nous en acquérons l'idée.

Or, cela n'est pas. Le système nerveux ne forme pas d'images; il est exclusivement un ensemble de mécanismes moteurs, depuis celui du simple réflexe jusqu'aux adaptations les plus complexes. La critique que présente des notions courantes M. Bergson est irréfutable. Quand une excitation venue du dehors frappe une surface sensible, puis se propage par un nerf sensitif jusqu'à un centre nerveux, le cylindraxe de la cellule sensitive qui a reçu l'excitation extérieure transmet celle-ci, sous forme de mouvement et nullement sous forme d'image, soit directement, soit par l'intermédiaire de neurones d'association, à une cellule motrice, dont le rôle est d'actionner un muscle et de provoquer un mouvement en réponse à l'excitation extérieure initiale. Ce schéma est valable non seulement pour les centres dits « réflexes », mais les choses ne se passent pas autrement dans le cerveau; même dans les centres supérieurs de l'écorce cérébrale, il n'y a rien d'autre que des transmissions qui provoquent des mouvements, et nulle part il n'y a place pour la formation d'images. La structure même du système nerveux exclut absolument l'hypothèse d'un sensorium où l'image sensible prendrait forme.

Le système nerveux entier est un appareil de transmission, orienté vers l'action, le mouvement.

De ce qu'il n'existe pas d'images dans le cerveau, M. Bergson conclut que nous ne percevons pas les choses dans le cerveau, mais bien que nous percevons les choses directement où elles sont et que l'objet extérieur et son image ne font qu'un; nous percevons les objets où ils sont et tels qu'ils sont, ce qui paraît admissible dès que la représentation artificielle que la pratique, puis la science nous fournissent au sujet des corps créent à ceux-ci des limites, les isolent, les excluent les uns des autres, tandis que l'intuition du philosophe, en atteignant la réalité, considère celle-ci comme un échange infini de mouvements, un transport d'états et non d'objets. (*Matière et Mémoire* et *Bull. de la Soc. franç. de phil.*, 5e année, no 3.)

En second lieu, comment percevons-nous notre propre corps? Par les états affectifs. Nous les rapportons aux organes dont ils nous traduisent les modifications.

Que serait donc un acte de perception pure, si nous pouvions l'isoler et s'il n'y avait pas constamment quelque chose d'autre en notre esprit? Un moment, un instantané de la réalité qui est en continuel mouvement. Toute la réalité est mouvement et action, comme l'action et les mouvements dont nous avons en nous l'impression. Supposez une suite d'impressions instantanées de tous les mouvements, avec leur valeur qualitative, leurs nuances : ce seraient autant d'instantanés de la perception pure.

IV. — La Mémoire.

Mais la perception sensible est toujours complexe. Nous y ajoutons quelque chose. C'est ce qu'on peut appeler la mémoire, qui prolonge le passé dans le présent et permet d'empiéter, en continuant cette tendance, sur l'avenir.

Qu'est-ce que la mémoire? Nous avons vu que

M. Bergson a fait justice des théories psycho-physiologiques en cours sur la perception sensible ; pendant plusieurs années, il a étudié ce qui a été écrit sur l'aphasie et la mémoire du langage, et il critique très vivement l'hypothèse d'après laquelle la mémoire ne serait qu'une réviviscence d'images dans le cerveau. D'abord, nous le savons, il ne se forme pas d'images dans le cerveau ; le système nerveux est un ensemble de mécanismes moteurs, rien d'autre; c'est notre action qui est sensori-motrice, c'est à travers celle-ci que nous dessinons des contours aux choses; le rôle du cerveau n'est pas d'emmagasiner des images.

Par conséquent, la mémoire, quand elle porte sur le souvenir de sensations et d'idées n'a rien à faire avec les localisations cérébrales. Mais, en vérité, il y a deux sortes de mémoire : la mémoire du mouvement ou l'aptitude du mécanisme à reproduire les mouvements acquis ; cette mémoire est fondée dans les lois de l'habitude, dont l'extension est grande, et les explications physiologiques sont valables s'il s'agit de ce genre de mémoire.

Mais ce qu'on appelle ordinairement mémoire, c'est le rappel de perceptions, d'images, d'idées ; on dit souvent que l'opération principale de la mémoire ainsi conçue est la reconnaissance, la localisation d'un fait dans le passé, son insertion entre d'autres faits. Cela n'est pas exact non plus. Ce qui est essentiel dans la mémoire, c'est l'évocation : par l'évocation, nous faisons revivre une ancienne personnalité qui fut nôtre, avec tout ce qu'elle renfermait, comme dans la suggestion hypnotique, une attitude que l'expérimentateur impose à son sujet produit la réviviscence d'une situation tout entière dont cette attitude faisait partie. C'est par la suggestion de l'ensemble d'une situation passée que se produit la mémoire, et non par la reproduction de traces d'images, isolées dans la conscience, puis replacées au milieu d'autres. On le voit, à la conception statique d'états de conscience isolés, figés et extériorisés, M. Bergson substitue une explication dynamique et vivante.

Aussi la mémoire ne ressemble-t-elle pas à la

perception. Elle en diffère de nature. Pour le comprendre, il faut choisir une image. Je perçois la chambre dans laquelle je me trouve : c'est une perception sensible actuelle; mais je sais, sans même y penser, qu'au delà de ses murs, il y a d'autres objets possibles que je ne perçois pas, et même un univers infini dont je conçois parfaitement la richesse multiple sans pouvoir l'épuiser jamais dans ma sensation. Nous concevons ensuite entre les objets de la chambre et les objets inconnus des rapports. Eh bien! ne concevons-nous pas de même un rapport entre notre perception présente et l'ensemble de notre passé? Celui-ci n'est dans aucune partie de notre cerveau. Mais il n'est pas plus dans la conscience. La vie psychique ne s'explique donc pas sans l'*inconscient;* le passé est virtuel et actuellement inconscient, mais il se concentre en notre caractère et le forme.

La mémoire est donc différente de nature de la perception; elle s'insère néanmoins toujours dans le présent, car le présent pur serait trop instantané et il se prolonge par la mémoire au delà de lui-même. Il est même peu de chose en comparaison du fond de mémoire sur lequel il s'épanouit. Ce qui rend cette insertion de la mémoire possible, c'est qu'elle a à sa disposition les mécanismes montés fixés par l'habitude, c'est-à-dire le corps, cette image persistante, ce *lieu de passage* des mouvements reçus et renvoyés; les systèmes sensori-moteurs organisés par l'habitude permettent à la véritable mémoire qui est esprit, de se réaliser, de prendre corps. (*Mat. et Mém.*, pp. 165-166). Ces deux formes de la mémoire s'insèrent l'une dans l'autre.

Dans la perception, ce que nous voyons est donc peu de chose en comparaison de ce que la mémoire y introduit. Et plus l'être est développé intellectuellement, plus cela devient vrai. Le caractère se substitue à la réaction instantanée. Si un lecteur devait à chaque lecture nouvelle reconnaître individuellement chacune des lettres dont se composent les lignes de son livre, il avancerait si péniblement qu'il ne pourrait saisir le sens des phrases; il en resterait au même point que l'enfant qui apprend à épeler. Or que se

produit-il chez le lecteur habitué? Il suffit d'un coup d'œil pour que l'aspect des mots soit reconnu : la mémoire, en permettant cette facilité, donne plus que la perception présente.

La nature se charge d'une expérience à laquelle elle soumet la mémoire : c'est le rêve. Le rêve est provoqué par les sensations vagues que produisent sur nos sens, à travers le sommeil, les bruits, la lumière indistincte, l'attouchement des draps, et un nombre très grand de sensations internes. Mais comme les voies entre le monde extérieur et nous sont en grande partie abolies, le contrôle du réel ne se fait plus, et que se produit-il? Une même sensation peut évoquer beaucoup de rêve différents : en d'autres termes, on constate d'abord que la mémoire déborde la perception : ensuite il n'y a pas de correspondance stricte, comme le veulent les psycho-physiciens, entre telle excitation nerveuse et telle idée. Au contraire, l'excitation extérieure ouvre le chemin à de nombreuses possibilités, et ce qui donne la forme au rêve, ce sont les souvenirs non seulement récents, mais très anciens ; c'est comme si tout ce que nous avons vécu était présent dans la mémoire : « Oui, je crois bien que toute notre vie » passée est là, conservée jusque dans ses plus » infimes détails, et que nous n'oublions rien, et que » tout ce que nous avons senti, perçu, pensé, voulu » depuis le premier éveil de notre conscience, se sur- » vit à soi-même indestructiblement ». (« Le Rêve », *Revue scientifique* du 8 juin 1901, p. 709.) Si dans la veille tant de souvenirs disparaissent, c'est à cause de l'action présente qui les éloigne, à cause de la « précision de l'ajustement » entre le réel et nous.

Qu'y a-t-il de plus dans l'état de veille? Il y a l'effort de l'esprit, qui ne se ramène aucunement à un mécanisme d'association entre des idées isolées, mais exige un mouvement allant du dedans au dehors, qui traverse plusieurs plans de conscience, en profondeur, et convertit une représentation encore vague en une image plus précise ; pour percevoir, je dois me souvenir; pour me souvenir, je ne puise pas dans une collection d'images bien rangées et étique-

tées dans une mémoire qui ne serait qu'un casier; c'est un effort qui amène d'abord une notion obscure, dynamique de l'objet; celui-ci peu à peu, par une série vivante de transformations, se fixera en une image plus précise : aussi pour retenir quelque chose, essayons-nous de grouper les idées autour de quelques points brillants, qui aideront à fixer leur cristallisation. (« L'effort intellectuel », *Revue philosophique*, janvier 1902.)

L'on voit par ces diverses considérations que la mémoire ne peut être réduite au mécanisme, qu'elle n'est pas localisée dans le cerveau, qu'elle est dynamique, concerne le caractère, *est* ce caractère avec son passé, sa durée, la synthèse de sa vie, inconscient et profondeur à la fois, et que pour s'exprimer elle exige un effort qui consiste à passer de la concentration ou plutôt de la pénétration virtuelle de tous les états psychiques, à la réalisation matérialisée, à l'image de certains d'entre eux.

C'est le corps avec son actualité active, l'instrument d'action qui a pour fonction essentielle de rendre possible ce passage, en limitant, en définissant la vie de l'esprit. « Il est, par rapport aux représentations, un instrument de sélection, et de » sélection seulement. Il ne saurait ni engendrer, ni » occasionner un état intellectuel. » (*Mat. et Mém.*, p. 197.)

(A suivre.) GEORGES DWELSHAUVERS.

BLANC & NOIRS

VISIONS
ET SOUVENANCES

LA BELGIQUE artistique et littéraire a bien voulu me demander de me joindre au groupe de Belges qui veulent être eux-mêmes.

Notre pays avait paru touché par la maladie du sommeil.

Ce groupe veut qu'il se ressaisisse.

J'en suis, si faible que doive être mon concours.

L'Amérique a ses proverbes bien à elle. En voici un :

« Celui qui ne sait pas, et qui ne sait pas qu'il ne sait pas, est un imbécile; tuez-le.

» Celui qui ne sait pas et qu'il sait qu'il ne sait pas, est un ignorant; instruisez-le.

» Celui qui sait, et qui ne sait pas qu'il sait, est un rêveur ; éveillez-le.

» Celui qui sait, et qui sait qu'il sait, est un sage; imitez-le. »

La Belgique aujourd'hui sait qu'elle sait.

Parmi les facteurs qui ont créé en elle cette heureuse conscience, on pensera qu'il faut compter l'entreprise congolaise.

Parler ainsi me sera, sans doute, permis, pour ce que j'ai donné dix de mes plus belles années à la vie en pleine brousse des tropiques. Péniblement formé par notre enseignement livresque, il me fallut être jeté, quasi sans transition, dans la grande Nature, pour m'y refaire, m'y reprendre, devenir conscient de mon « moi pensant » que m'avait volé notre conventionnelle et mauvaise éducation familiale, scolaire, sociale.

Dans la grande Nature! débordante de vie, d'imprévu, d'inconnu sans cesse renaissant!

A ce contact vigoureux et sain, en cette étreinte de plus en plus enlaçante de l'univers objectif, tomba, définitivement craquelé, le superficiel vernis d'une éducation dangereusement subjective.

L'Afrique m'apprit à voir, à sentir, à penser par moi-même.

Pour cela, pour cela seulement, j'ose accepter de prendre place parmi le groupe de la *Belgique artistique et littéraire*, pour y combattre le bon combat.

Pendant dix ans et plus, journellement furent annotées toutes constatations, toutes remarques, toutes impressions.

Rouvrant ces pages intimes et sincères j'y vais, pour la Revue nouvelle, simplement prendre des épisodes qui m'émurent assez pour qu'aujourd'hui encore j'y trouve des souvenirs précieux, parfois une consolation.

Je dirai ces épisodes ainsi qu'ils furent transcrits en l'instant même où ils se déroulaient; j'ai quelque espoir que leur psychologie ne sera pas perdue, que leur narration dira comment le contact fruste et rude d'une nature qualifiée de sauvage, et d'humanités dites primitives, ne fait pas forcément d'un ordinaire

« civilisé », un détraqué, un déséquilibré, un inconscient barbare.

Et de ce que la vie coloniale donne si souvent un aliment à notre cœur, peut-être pensera-t-on que nous avons le droit de l'aimer et le devoir de la défendre.

*
* *

Sans lien bien apparent, sans observance de dates, je dirai ce que je retrouve dans les carnets que j'écrivis successivement comme sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, commandant. Peut-être y ajouterai-je, parfois, quelque commentaire qu'une expérience suffisamment longue pourra justifier.

Comm[t] CH. LEMAIRE

Jeudi, 31 juillet 1902. — Pour la quatrième fois je vais prendre le grand chemin de l'inconnu.

Par un temps gris, maussade, pluvieux, le *Philippeville* se couvre peu à peu d'une foule composite : parents très tristes, amis émus, se serrant autour de ceux qui partent et qui *doivent* faire bonne figure; frères d'armes venus pour l'accolade aux camarades qui ont quitté la « peau de cochon » pour aller « pousser force cailloux » le long des sentiers de caravanes; coloniaux en congé dont bientôt reviendra aussi le tour de départ; curieux et curieuses; parmi celles-ci quelques belles de jour... ou plutôt de nuit, aimant fort le changement et trouvant ici à satisfaire pleinement leur goût de la variété.

Vers dix heures et demie — départ à midi — on commence à circuler avec peine, tant forte est la cohue.

Avec l'heure qui s'écoule — si vite pour ceux qui

restent, si lentement pour ceux qui s'en vont — des yeux se gonflent de larmes.

C'est maintenant le moment d'exprimer l'adieu, ou plutôt le long au revoir, puisque tous espèrent revenir...!

On s'embrasse une première fois, pour recommencer tantôt, avant le lourd et douloureux signal, rauque et méchant, que donnera bientôt la sirène.

Aux amis qui ont apporté des gerbes de fleurs j'ai trouvé la force de dire, qu'ayant beaucoup poussé à la politique coloniale, ayant, toujours et partout, vivement engagé les jeunes à s'y donner complètement, je tiens pour un pressant devoir de continuer à faire l'exemple de ce que je conseille aux autres.

D'ailleurs ce devoir m'est agréable, et j'ai ainsi le grand bonheur de pouvoir concilier devoir et plaisir.

. . . .

Et voici la députation envoyée par mon Régiment, colonel en tête, apportant pour notre mission un superbe drapeau de soie, où se détache, en lettres d'or, l'inscription : 2e Régiment d'artillerie.

Ah ! le bel emblème que nous allons fièrement mener à l'aventure nouvelle, avec la volonté de le rapporter au Régiment après qu'il aura longtemps flotté sur notre colonne, pour la protéger, de concert avec Sainte-Barbe, la bonne patronne des artilleurs !

Lorsque nous le remettrons, la tâche achevée, à ceux qui nous le confient aujourd'hui, ce sera pour qu'il soit joint à cet autre drapeau, revenu de notre première traversée transafricaine par le Zambèze et le Congo.

Tous deux, fanés, en lambeaux, entoureront le tableau d'honneur du Régiment.

Il me semble qu'en promettant aux camarades de

rapporter le bel emblème, je fais une promesse facile à tenir. C'est d'un bon présage!

Pourtant des gens pleurent! Et parmi eux, près des proches dont l'émoi se comprend, je suis tout ému de voir les parents du regretté sous-lieutenant Florent Fromont, adjoint à ma précédente mission et tué, d'une balle en plein cœur, aux grottes de Kiamakélé (Ka-Tanga).

Ils sont venus, père, mère, frères, sœurs, malgré leur éternelle tristesse, souhaiter bon voyage et bon retour, dire adieu peut-être, à celui qui leur prit leur enfant!

Les courageuses gens!

. . . .

Maintenant les mains se tendent de partout à la fois! les accolades se donnent doubles! les adieux se précipitent!... La sirène a mugi une première fois disant aux passagers qu'il faut nous laisser.

Les figures sont, presque toutes, devenues graves.

Sur le quai une foule énorme, sympathique, d'où partent sans relâche les derniers gestes d'adieu.

Des loustics, bien rares, essaient quelques plaisanteries, ratées.

Cela sonne mal, autant que ces malheureux airs d'opérette qu'égrène une indifférente musique.

Mais le bateau, si lourd, si vaste maintenant qu'il est devenu brusquement vide, doucement s'écarte du quai, doucement, doucement!

La Brabançonne!

Chapeaux bas. tous sont devenus silencieux, comme pour mieux sentir se briser les liens qui gardent encore nos cœurs attachés aux cœurs battant pour nous chez ceux qui nous voient pour la dernière fois avant si longtemps, comme chez ceux qui pleurent depuis ce matin, ou depuis hier déjà!

Nos gorges sont contractées! nos poitrines sont étreintes! nos lèvres sont serrées!

Fixes et durs sont tous les yeux!

Doucement, doucement, le bateau glisse vers l'aval.

La musique se tait... enfin!

Une longue acclamation monte encore vers nous, et déjà on ne distingue plus les figures les plus aimées! Au-dessus de la foule impersonnelle seuls s'agitent encore quelques mouchoirs... C'est fini!... on ne voit plus rien... plus rien!

. . . .

Lentement vient la nuit; lorsque nous passons au large d'Ostende, seules les lumières étincelantes disent encore la présence de la terre patriale, à laquelle, tout bas, chacun dit au revoir, et quelques-uns adieu!

. . . .

Allons! Face en avant!

***

Dimanche 3 août 1902. — Dans la matinée, un père trappiste et un père prémontré ont dit la messe, dans la salle à manger.

L'autel est formé d'une des tables surmontée des boîtes à jeux, le tout recouvert d'une nappe à peu près blanche.

Sur cette table les joueurs de dominos et de cartes se sont exercés chaque jour, avec des plaisanteries d'un caractère plutôt extra-religieux; aujourd'hui la table sera consacrée au service du Seigneur.

Pour appeler les fidèles à l'office les bons pères n'ont pas de cloche; ils la remplacent par le gong annonçant d'ordinaire les heures de repas.

Je n'ai pas assisté à la messe, estimant qu'il serait

plus correct, de la part des pères, de ne pas se comporter ici autrement qu'en passagers.

Si l'un des Anglais qui se trouvent à bord s'était avisé de chanter aussi l'office protestant, il eût été difficile de ne pas trouver que tous eussent mieux fait de s'abstenir.

Il me semble qu'un bateau de passagers n'est qu'un hôtel flottant, et qu'il ne faut pas plus y faire inutilement de manifestation publique du culte qu'on ne le ferait dans un hôtel quelconque, ouvert à tout venant.

C'est pour marquer cet avis que je n'ai pas assisté à la messe, à laquelle, toutefois, étaient présents beaucoup de passagers.

A l'escale de Ténériffe ils iront, sans doute, visiter d'autres chapelles!

* * *

Jeudi 7 août 1902. — ... Dans Santa-Cruz de Ténériffe.

Le guide nous mène au tribunal pour « aller voir guillotine ».

Le tribunal, comme tantôt la cathédrale, possède un joli jardin intérieur.

Une sorte de portier nous reçoit, tandis qu'un gamin offre à l'un de nous une fleur qu'il vient d'arracher à un parterre; il fait son offre en se défilant soigneusement du portier, et la scène est amusante; on devine que le portier décocherait une maîtresse taloche à son concurrent en pourboire, pour lui apprendre à importuner le voyageur.

Voici la chambre des audiences; le portier indique la place du président, du défenseur, du prévenu, etc.

Comme, courtoisement, nous nous sommes découverts, d'autant qu'un portrait du jeune roi d'Espagne

accentue la solennité du lieu, le portier nous fait signe que nous pouvons garder nos coiffures. Il extrait encore d'une armoire la toge du président et commence des explications en espagnol; on lui dit de passer.

Une porte est ouverte donnant sur un nouveau coin de jardin, enfermé entre de hautes constructions; il y pousse de beaux bambous, des vignes chargées de grappes monstrueuses, des calebasses jeunettes, le tout éparpillé en tonnelles.

Ce jardinet traversé, nous sommes dans un couloir aboutissant en un cul-de-sac formant débarras, où l'homme ouvre une boîte dont il extrait la « garotte », instrument que notre guide avait dénommé « guillotine ».

La garotte est d'une simplicité évidente, et ne paraît pas devoir jamais manquer son homme.

Imaginez un demi-cercle — acier poli et brillant — large de deux à trois centimètres, pouvant s'ouvrir autour d'une charnière, puis se fermer par une solide cheville, de manière à bien embrasser la moitié du cou du condamné, à hauteur de la pomme d'Adam. En arrière, ce demi-collier effroyable se prolonge par un étrier dont la traverse porte une ouverture filetée livrant passage à une forte vis que terminent deux poignées; le pas de la vis est très allongé de manière qu'en moins d'un tour on puisse lui faire retirer très rapidement en arrière le demi-cercle embrassant le col du patient.

Celui-ci est assis sur un billot, le dos appuyé à un poteau en bois auquel on lui attache les poignets ramenés derrière le dos; le cou est engagé dans le demi-cercle de la garotte, la nuque étant appuyée contre le poteau, lequel est lui-même embrassé par l'étrier de l'abominable instrument; ainsi l'extrémité

de la vis peut venir prendre appui contre la face arrière du poteau. Tout étant disposé de la sorte, au signal donné le bourreau tourne vivement la vis et le misérable condamné est envoyé *ad patres*. L'homme qui nous explique ces choses s'est assis sur le billot, pendant qu'un camarade fait office de simili-bourreau.

La scène est macabre, ignoble, d'autant que le simili-condamné croit indispensable d'accentuer ses explications par une mimique expressive, allongeant la langue, sortant de gros yeux, au moment où l'on fait semblant de tourner la vis de l'homicide légal.

Puis ces deux bas représentants de la justice sociale nous disent que l'instrument a servi dix-neuf fois; ils décrochent du mur des pièces qui feraient le bonheur d'un musée des horreurs : c'est un couteau gardant des taches de sang après avoir troué quelque ventre infortuné, ce pourquoi le propriétaire du couteau a passé à la garotte; puis voici deux sabres d'agents de police, qui s'en servaient non pour défendre la société, mais pour commettre, à l'aise, force crimes qui, finalement, les menèrent tous deux s'asseoir au billot fatal.

Là c'est une pointe en fer, destinée à faire les trous pour planter les pommes de terre; notre cicerone nous indique, par gestes, qu'un beau jour cet instrument, plutôt utile, fut enfoncé de force dans le ventre d'un être humain qui en rendit l'âme.

Résultat pour le propriétaire de l'instrument : la garotte.

Cette énorme scie que voilà servit à fendre un homme en deux parties égales, en commençant par la ligne crânienne médiane.

Résultat : la garotte aux scieurs.

Voici encore une chemisette ensanglantée, chemisette de femme... Mais nous éprouvons un haut-le-

cœur au détail de ces sinistres restes de drames variés. Allons-nous-en !

. . . .

Peu à peu Las Palmas s'éteint tandis que l'incessante rotation de l'hélice pousse le *Philippeville* le long de la côte dentelée. Près de la rive écumeuse se voit comme une cheminée de steamer naufragé. Notre capitaine conte que trois steamers se sont perdus dans ces méchants parages, entre autres un bâtiment espagnol portant dix caisses d'or.

Le gouvernement offrit à un scaphandrier renommé de lui abandonner la dernière caisse s'il les retirait toutes.

L'homme se fit descendre et retira neuf caisses ; il mit aussi les mains sur la dixième ; alors ses forces le trahirent ; on dut le remonter sans la caisse qui le faisait riche.

Deux jours après le scaphandrier renommé était mort.

***

Mardi 12 août 1902. — Pluie et embardées obligeant à tenir hermétiquement clos les « monocles » ou hublots du bateau.

Le temps est d'un méchant gris splénétique.

Des mouettes viennent dire la terre proche.

La mer n'est guère agitée, et pourtant le bateau roule, à cause, paraît-il, du peu de profondeur en ces parages ; une dizaine de brasses.

La pluie se densifie, tandis qu'un brouillard intense nous met dans la « soupe aux pois ».

Capitaine, officiers, matelots ont endossé les imperméables en cuir ciré, chaussé les hautes bottes en caoutchouc, coiffé les énergiques suroîts.

En vain les yeux les plus perçants essaient-ils de

14

voir par le travers du voile opaque que la pluie et les embruns ont tendu sur tout le tour d'horizon ; je me fais l'effet d'un spectateur assistant, au cirque, à une de ces représentations pour lesquelles on descend du cintre un circulaire décor, transparent quand on en éclaire l'intérieur; ici le décor est parfaitement descendu, mais on ne pourrait éclairer les lanternes.

Où est-on ?

Prudent, le capitaine, qui a pris le commandement de son bateau, fait marcher à demi-vitesse.

Bientôt il ralentit encore et les sondeurs prennent leurs postes.

Oh ! oh !

Juste assez d'eau pour flotter encore.

Où sommes-nous ?

On sait que Sierra-Léone est tout proche, mais il faudrait distinguer quelque chose pour se repérer.

Et l'on ne voit goutte, si l'on peut ainsi parler au milieu de la pluie. C'est à peine si le bateau glisse encore, lentement ; les sondeurs chantent leurs avertissements monotones, disant le danger.

Il semble qu'une vague inquiétude commence à sourdre.

Alors, brusquement, du lourd brouillard, dans la pluie battante, telle une apparition de légende, surgit une étroite pirogue, pagayée par un nègre seul, assis les jambes allongées, se démenant comme un diable, coups de pagaie à bâbord, coups à tribord, coup à bâbord, coup à tribord, pour n'être pas cent fois culbuté. L'homme est à cinquante brasses du steamer, insoucieux du coup d'hélice qui pourrait battre brusquement et le happer au passage, les couper, lui et sa pirogue, en deux tronçons proprement façonnés.

Il crie !

Et des passagers belges, à la superficielle rigolade, lui répondent... en congolais !

Il crie, le nègre, le sale nègre, dans un langage de bête, puisqu'on ne comprend pas.

Je me trompe.

Nous, les blancs, nous ne comprenons pas.

Mais, de la chambre des machines, un chauffeur noir est sorti qui, lui, comprend.

« Vous allez vous perdre, » crie le sale nègre, en son langage de bête. « Il faut appuyer par là. » Et il indique la bonne direction, hurlant, dans le vent, qu'il y a trois barques arrivant pour montrer au steamer en danger, la passe vers Sierra-Leone.

Et voici, en effet, trois barques vigoureusement ramées chacune par deux moricauds.

Ces sales nègres étaient occupés à pêcher en pleine mer, quand ils virent le grand steamer s'approcher des hauts-fonds où les courants pouvaient le drosser et peut-être provoquer sa perte.

Alors vite, dans la pluie et le vent, ils ont piqué sur le monstre des blancs, eux, infimes fourmis africaines, pour donner l'alarme. Et des « civilisés », en les voyant sortir de la « soupe aux pois », hurlant leur avertissement qu'ils ne comprenaient pas, leur répondaient par des grimaces et des interpellations en congolais. Et quel congolais !

Mais le capitaine a commandé :

« Let go ! »

L'ancre tombe et mord de suite.

Nous allons attendre que le brouillard se dissipe.

C'est plus prudent, bien qu'on eût pu suivre les barques nègres et ainsi gagner le port.

Seulement il faudrait marcher si lentement que, bien sûr, on ne gagnerait rien.

Alors autant attendre que le temps s'éclaircisse pour repartir « full speed ».

N'importe ! Quel incident tout en faveur de la race noire, pour ceux qui osent se reconnaître trop réellement inférieurs à la si haute opinion que la race blanche a d'elle tout entière, surtout quand elle se compare à ces « sales nègres ».

J'ai demandé au capitaine si quelque récompense serait donnée aux braves gens qui sont venus spontanément à son secours.

Il m'a répondu affirmativement ; les nègres recevront la valeur d'une livre sterling !!!

Commandant CH. LEMAIRE.

PAUL CLAUDEL

Sur le lecteur qui les découvre à l'improviste, les drames tourmentés de Paul Claudel ne manquent jamais de produire une impression de dépaysement et de surprise que je ne saurais mieux comparer qu'à cette sorte d'effroi religieux qui saisit les navigateurs quand, débarquant en l'île de Pâques, ils voient se dresser en face d'eux les colossales figures qui font la renommée de ces bords. Seuls parmi les roches, énigmatiques et noirs, ces durs visages, pierres eux-mêmes, sont les derniers témoins d'une humanité expirée. Le vent, la lave ni les embruns n'ont pu les abattre ou les corrompre. Ils parlent toujours et si devant eux chacun s'arrête, c'est moins par vaine curiosité que pour surprendre parmi leurs traits tendus le secret de l'épouvante funèbre qu'y sut faire durer jusqu'à nous une race qui, de la Divinité, distingua une face que nous ignorons. Ainsi, au regard des libres héros d'un Claudel, demeurons-nous interdits, comme si un sens inconnu se levait à nos yeux du monde qu'à leurs gestes, il nous paraît pour la première fois découvrir. Dans l'*Echange* ou la *Ville*, rien en vérité qui par sa simplicité même et son air d'insolite nouveauté ne nous surprenne. Matière, structure, proportions et rapports, tout à la fois semble fait pour contredire l'aspect que nous reconnaissons à la Destinée, jusqu'à cet étrange silence d'astre mort qui, si furieuse que soit l'aventure, pèse irrévocablement sur les paysages! Sitôt le joint trouvé cependant, la sub-

tile crevasse par où tout le jus du fruit à nos lèvres affluera, quels accents, quelles fraternelles correspondances ne démêlerons-nous pas en ces tragédies qui d'abord étaient sans voix à notre attention mal avertie, parce que l'intérêt s'y confine dans ces régions de l'être où n'a que faire de la parole, une pensée que l'instinct associe directement à l'action. Ces figures lointaines et flottantes, dès lors, ne cesseront de nous pénétrer d'une plus riche émotion que n'en donna jadis à Colomb, au terme de son voyage, l'Antille soupirante et bleuâtre qui, du fond de ses criques, détachait en hâte vers son tillac de légères pirogues chargées de nouveaux hommes.

*
* *

Dans toute forme de théâtre, chez un Euripide, un Caldéron ou un Ibsen, si différentes qu'apparaissent la manière ou l'intention, nous avons accoutumé de trouver en scène un événement qui, par son déroulement, fait la pièce possible, soit que les personnages le suscitent, soit qu'ils n'y prennent part qu'en le subissant. C'est cette affabulation extérieure qui constitue le fonds plastique, la matière du drame, condition ici des caractères, là simple occasion. Chez Claudel, au contraire, la délibération intime, la gestation, fait tout l'intérêt : le point de vue est déplacé, c'est du dedans au dehors que se dirige notre vue ; il n'est plus ici de spectateurs que de leur propre spectacle. Peu importe dans *la Ville* soulevée que l'autorité d'un Besme périsse ou subsiste, que Coeuvre devant l'orage hésite ou que Lala, joyeusement le précipite, peu importe encore qu'Avare assouvisse sa haine et la délivre, — par delà le conflit et ses alternatives, ce qui seul apparaît essentiel et digne de regard, c'est la coordination respective des pensées et l'établissement de ce qu'on appellerait en cinématique leur résultante. Besme sans doute est-il abattu, l'ordre social avec lui renversé et la ville par la volonté d'Avare réduite en cendres, cette action, comme la ride du vent sur une eau profonde, à peine y prenons-nous garde : avertis de

ses desseins et bornant notre attention sans plus au jeu de ses lois et de ses causes secrètes, elle n'est pour nous qu'une conséquence logique et secondaire, négligeable par cela même et qui d'ailleurs, dès l'instant où elle se formule, est sortie des limbes spirituels où sa préparation nous occupa. Ce n'est point sans raison qu'à chaque page de son œuvre, pour repérer les instants de ses pièces, nous voyons l'auteur de l'*Arbre* rapporter les situations de ses interprètes aux modalités de la vie végétative : par cette forte et juste comparaison, il rappelle utilement la portée et la destination de son art. Ce qui fait l'essentiel et le propre d'un arbre, ce n'est pas son contour, son ombre ou son fruit, mais l'obscure élaboration de sa sève, ses chemins souterrains, l'intime concert et l'assentiment de ses cellules. La cognée peut l'atteindre ou le vent le renverser ; ces sortes de hasards n'intéressent pas sa nature : ils ne ressortissent pas de la botanique. Le sujet d'un Claudel aussi bien et la scène de tous ses drames, c'est l'histoire intérieure et ardente de l'instinct dégagé de tous tenants ou aboutissants, et pour l'exprimer en raccourci, le passage graduel et réflexe d'une force qui s'éprouve à la conscience qui manifeste. Assurément, je ne me cache point ce que vaudrait un exemple pour vivifier cet abstrait commentaire; mais il n'est guère d'auteur qui se prête si mal à la citation ! On n'analyse pas les éléments en chimie. Tirés de leur milieu et de leur succession, les personnages de Claudel perdent toute signification, comme ces bêtes des abîmes qui, lumineuses et compactes à six mille pieds de profondeur, n'apparaissent plus à l'air libre qu'un flasque amas de mucilage. Isolons le vent de la tempête qui l'accompagne : qu'y verrons-nous demeurer qu'un vain bruit sans objet. Louis Laine, Lechy Elbernon et Mara ne sont pareillement que des éléments de la tempête humaine, ils ne valent que comme voix et comme circonstances. Un drame de Claudel, à tout prendre, j'en rapprocherais volontiers le mouvement anonyme et touffu d'une rue de Londres ou de Tientsin : chaque visage est un mot qui sitôt prononcé par un

autre est remplacé; le passant à celui qui le suit s'ajoute et avec lui se confond; aucune explication à ce concours, point d'intérêt symétrique qui les assemble; de l'incessant échange pourtant un sens, une éloquence à la longue se dégagent; une histoire stricte et pathétique s'écrit sous ces pas emmêlés qu'une nécessité commune à cet endroit conjoignit pour la réalisation de quelque dessein qu'ils ignorent et à quoi tous ont collaboré. Ainsi, du même enchaînement lâche et fatal à la fois, quand au début de *Tête-d'Or*, celui-ci, excédé de désir et d'ennui, à Simon plus tendu encore, jette ce long cri : « Eh bien, je suis misérable! Puissé-je dire clairement des choses obscures! — Par où commencerai-je? — Pour exprimer l'ennui qui ne commence pas, mais qui comme l'objet d'un long regard, reste fixe? — Voici ce que pourrait dire le jeune homme, — qui, comme un roi détrôné, la tête passée à travers un sac, reste immobile, les yeux hagards, —et dont le vent, comme une femme folle, s'amuse avec les cheveux, — et qui contemple sans comprendre l'ouverture du jour, — empli de chuchotements comme un arbre mort, — la foule des hommes vains qui s'interrogent et combattent, parlent et agitent les yeux, — et puis, tournant vers nous le côté chevelu de la tête, disparaissent comme les Mânes; — les catastrophes et les passions solennelles; — les nuages qui couvrent d'ombre les coteaux, les cris des animaux, les bruits des villages et des routes, — la forêt où chante le vent qui chasse, les chars chargés de gerbes et de fleurs, — et les victoires qui passent sur le chemin comme des moissonneuses, avec leurs joues sombres comme le tan, — couvertes d'un voile et appuyant un tambour sur leur cuisse d'or! »

Simon. — Achève. Qu'est-ce qu'il dirait?

Tête-d'Or. — Rien. Il y a des gens dont les yeux — fondent comme des nèfles fendues qui laissent couler leurs pépins. — Et des femmes où le cancer s'est mis comme l'amadou sur un hêtre. — Et des nouveaux nés monstrueux, des hommes ayant un mufle de veau! — Et des enfants violés et tués par leur père. — Et des vieillards dont les enfants com-

ptent les jours un à un. — Toutes les maladies veillent sur nous, l'ulcère et l'abcès, l'épilepsie et le hochement de la tête, et à la fin vient la goutte et la gravelle... — La phtisie fait son feu ; les parties honteuses moisissent comme du raisin ; et le sac du ventre — crève et vide dehors les entrailles et les excréments ! — N'est-ce pas horrible ! Mais notre vie — qui se fait de tête à un repas de larves s'empiffre, — jusqu'à ce que comme un chien qui vomit des vers et des morceaux de viande, — le ventre bourré se révolte et qu'on rende gorge sur la table ! — Je voudrais trouver le bonheur ! — Mais je suis comme un homme sous terre dans un endroit où on n'entend rien. — Qui ouvrira la porte ? Et qui descendra vers moi dans la demeure où je suis, portant le feu jaune dans sa main ? » Ce cri, cet appel désespéré, n'est-ce pas pour amener logiquement, à l'autre bout du drame, sur les lèvres de Tête d'or mourant dans une gorge du Caucase, Impérator qui fit tourner le monde et les races entre ses mains ; ce transport passionné d'aspiration et d'orgueil, adressé à la princesse qu'il découronna jadis et qui, blessée, mourante elle-même, assiste à son agonie. « Non, femme ! Tu ne peux — prendre cette vie-ci dans tes cheveux. — Vis ! Sois reine ! Je te lègue tout. — L'homme humain — comme un voyageur isolé, par un très grand froid, se retire dans les entrailles de son cheval, — ressaisit sa femelle aux seins, — mais pour moi, je ne veux pas de toi. — Que je meure solitaire ! — De nouveau comme une flamme roule — dans ma poitrine le grand désir ! Ah, l'enfant de ma mère ici — a entraîné une confuse fureur, comme son visage la flamme molle et terrestre de ses cheveux — mais maintenant moi, mère meilleure, moi-même comme un fils rigide, je vais naître une âme chevelue ! J'espère ! J'espère ! J'aspire ! — Tu ne peux défaire cette âme dure avec tes ongles de femme ; — elle emplit de nouveau son harnais de fer. — Ah ! je vois de nouveau ! O soleil, toi, mon - seul amour ! ô gouffre et feu, ô abîme ! ô sang, sang ! ô — porte ! or ! or ! absorbe-moi, colère !... — O père, viens ! ô sourire, étends-toi sur moi ! — Comme les gens de la ven-

dange au-devant des cuves — sortent de la maison du pressoir par toutes les portes comme un torrent, — mon sang par toutes ses plaies va à ta rencontre en triomphe! Je meurs, qui racontera — que mourant, les bras écartés, j'ai tenu le soleil sur ma poitrine comme une — roue? O prince vêtu de gloire, — poitrine contre poitrine, tu te mêles à mon sang terrestre. Bois l'esclave! — O Lion, tu me couvres! ô aigle, tu m'enserres!... » On conçoit dès lors combien justement j'ai pu dire tout à l'heure qu'une telle entente du théâtre n'a que faire de l'habituel artifice d'une intrigue où la curiosité s'accroche et qui l'entraîne. Rien n'y asservit ou n'y capte la *vis dramatica* librement déchaînée: pour réaliser son objet, il n'est pas besoin qu'elle fasse marcher des machines. Le héros peut triompher ou périr, l'issue immédiate demeure accessoire, et le drame finit chez Claudel où il commence pour tout autre, car l'intérêt y est directement subjectif, non point psychologique ou moral, mais biologique, et si tout sentiment répercute une action, ce n'est pas tant celle-ci qui mérite qu'on s'y arrête que le théorème de sa nécessité, et le trajet de la force occulte qui, dédaigneuse de son effet, pour quelque autre conjoncture déjà s'évertue. Par là aussi, par cette fonction nouvelle exigée de la scène, il s'explique rigoureusement que le développement d'une pièce de Claudel échappe aux convenances et aux canons qui ont prescrit à nos créations dramatiques leur nature et leur forme même. Dans nos constructions françaises, tout se réduit à des combinaisons de lignes; il n'est pas une tragédie classique que ne puisse transcrire une figure de géométrie. Trop longtemps nos héros ont fréquenté les temples, c'est le souvenir du pronaos et du péristyle qui maintenant encore impose à notre drame une ordonnance architectonique, par la raison toute simple que, disposé pour le jeu des interprètes, il faut bien que tout consente à leur décor.

Les cinq actes conjugués d'un Racine, que sont-ils sinon des marches de propylée, de telle sorte calculées qu'à la cinquième acquière toute sa valeur le geste qui dénouera la péripétie? Semblable discipline

aurait tôt fait d'étouffer l'art impulsif d'un Claudel qui n'agit que par une sorte de déroulement uniforme, sans perspective scénique, indépendant des personnalités et des lieux, et où rien ne paraît appliqué qu'à propager l'émotion, la faire anonyme, collective, universelle, comme l'eau dans une éponge partout présente, suspendue et égale à elle-même. L'évolution ici s'opère par concordances et rapprochements, par déclinaison, dirais-je pour caractériser plus nettement l'allure d'une méthode qui, devant toute assemblée, fait le poète uniquement occupé d'obéir à la flexion secrète, au commun penchant qui plus sûrement que leurs mouvements entraîne les protagonistes et n'est à vrai dire que la forme naturelle et physique de la Destinée. Et comme tout se tient chez Claudel, c'est d'une identique cristallisation que procède l'élaboration même de ce style prégnant et articulé, massif et tendu tout ensemble. Ainsi qu'une voix se propage et s'amplifie aux sonores profondeurs d'une grotte, c'est par vibrations que se répand l'idée parmi les mots, de toutes parts suscitant les affinités avec les contrastes, sans jamais rompre l'onde initiale et sympathique qui au sein de tant de rumeurs la préserve et la dirige, pour enfin l'amener à l'expression concrète qui la spécifie et la consacre. Cet abandon, cet aveugle consentement à la fatalité, il semble bien qu'on y pourrait découvrir l'indice de quelque préconception d'ordre religieux et la saurait-on imaginer plus contraire aux sentiments d'une époque, qui rejetant toute loi, a jeté bas les fondements de l'édifice et jusque dans les faits ne veut plus voir que phénomènes et interprétations ! Mais cette apparente conformité qui si facilement se ferait mystique, chez Claudel est contrepesée par la qualité scientifique de la sensibilité, et par là j'entends que rien ne l'émeut qu'il ne connaisse ou ne cherche à découvrir. Cette soif de connaissance, c'est le premier signe et le plus important de la volonté et de l'individualité, car il faut bien admettre que la volonté ne consiste pas à dominer le monde, mais bien à se développer harmonieusement à son contact... De là, cette accumulation en son

écriture, de « comme » ou de « tel » que lui commande un souci perpétuel d'approximation, par quoi peu à peu la valeur pratique d'une sensation se distingue et prend corps. A quelle éloquence profonde ne conduit pas une telle recherche ! Il n'est pas d'étymologie que pour les mots ; les idées aussi ont la leur.

Les tâtonnements de Claudel, comme des doigts d'aveugles sur le visage d'une statue, quelles significations primordiales ne restituent-ils pas aux aspects familiers du monde ? Un Max Müller nous assure, — et la philologie le conteste, mais c'est tant pis ! — qu'aux premiers temps du langage, les vocables les plus vulgaires à se vider par l'usage et pour ne plus évoquer à l'esprit que des notions abstraites insensiblement donnaient naissance aux mythes religieux : dans l'incessant échange des tribus et des races, ceux-ci cependant avaient tôt fait de perdre une vertu trop spécialisée et qui ne parlait qu'à quelques-uns : ils redevenaient alors simple monnaie d'échange, comme devant, d'une valeur enrichie, il est vrai, et complexe, mais où l'accoutumance ne tardait pas d'effacer les traits de l'effigie divine. Le génie de Claudel, inversement, c'est d'assembler à nouveau autour de chaque idée, cette riche clientèle de sentiments congénères que la vie a disjoints et dispersés, mais qui d'être réunis retrouvent subitement leur transparence et leur filiation réciproque. Rien en tout cas d'une manière ou d'une coquetterie littéraire. Ce prodigieux évocateur a renouvelé le matériel poétique du discours : à chaque page de ses livres s'offrent à nos yeux de vierges images dont l'étincelante vivacité nous transporte : leur beauté néanmoins demeure toujours subsidiaire. C'est l'économie de la phrase et leur seule utilité qui avant tout les appellent, comme les pierres et les moellons d'une muraille ne sont pas au hasard l'un sur l'autre posés, mais selon la nécessité de leurs formes et de leurs coïncidences mutuelles. Tant de métaphores et de figures dont se décore le style, on n'en trouverait une que ne situe dans la phrase quelque fonction particulière et nettement caractérisée. De même que les Impressionnistes, en peinture, nous ont appris à décomposer la lumière, il

est permis de dire que Claudel, par les retours et la succession de son développement, nous enseigne comment se ramifie et se décompose la sensation. Comme ceux-ci divisent le ton, Claudel traite le sentiment par dissociation, et renversant l'ordre habituel de présentation, au lieu de viser d'emblée à l'aboutissant, dispose à nos regards, par une multiple transposition verbale, le libre jeu des éléments qui le constituent. Sa langue aussi bien, cette profuse et abondante rhétorique, n'est que le langage vert, cru et tout-venant du primitif qui, dans le vaste univers qu'il est en train de découvrir, n'apprécie chaque chose que par ses propriétés et le témoignage empirique que lui en fournissent ses sens. Point de généralisation ou de synthèse, c'est le propre du civilisé de tout ramener à un indice commun. Aucune éducation préalable, aucun souvenir ne règle sa recherche ou n'amortit sa surprise. S'il s'exalte, s'il s'enivre, c'est de démêler simplement, parmi la mouvante complication de la nature et des cœurs, l'odeur de la terre maternelle dont ses membres sont encore imprégnés, ainsi que les racines d'un arbre fraîchement déchaussé. Sa sincérité, sa ferveur et sa force sont de l'homme neuf, ingénu, indéfiniment disponible, pour qui n'existent que les belles et violentes apparences et qui de sa propre réaction ne se soucie guère, parce qu'elle n'est que le réflexe et le moyen d'une prédétermination qui se sait un autre objet. C'est pourquoi, à retrouver encore une fois et par des voies différentes, ce même dédain de l'accident et cette même docilité à la destinée qu'ailleurs déjà nous signalions, il apparaît bien qu'on peut y reconnaître en fin de compte le fond premier et le principe de l'art abrupt et cyclopéen de Paul Claudel qui, joignant à la grandeur dévastée d'un Eschyle, l'ardente et minutieuse bonhomie des anciens poètes chinois, semble s'épanouir à point pour trouver dans le morne désert des lettres actuelles l'espace où se développer à l'aise et la silencieuse solitude comme spectatrice.

ANDRÉ RUYTERS.

AMBIDEXTRE JOURNALISTE

Comédie-drame en cinq époques

par Edmond Picard,

représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre Royal d'Ostende, le 19 août 1905.

Très intéressée par le mouvement de l'art dramatique d'expression française que j'eus l'occasion de suivre à Paris pendant plusieurs années, j'avais lu, en Angleterre, la pièce, publiée à Bruxelles, il y a environ un an. C'était la sixième que l'on devait à M. Edmond Picard, l'étrange et puissant écrivain qui a l'audace d'aborder, l'un après l'autre, presque tous les genres littéraires et le bonheur d'y réussir de façon grandiose. Il en a, depuis lors, publié une septième, la *Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire.*

Cette tragi-comédie ou comédie-drame, ce procès du journalisme actuel exposé dans ses urgences, sa grandeur, ses tares et ses pourritures, me frappa, non seulement par une allure belliqueuse, conquérante, insolente jusqu'à l'intransigeance, par un dédain féroce des représailles possibles de la part du monde de la presse, bousculé là-dedans comme dans un ouragan; mais aussi par une facture absolument en dehors de celle du théâtre contemporain, — y compris, il faut bien l'avouer, notre théâtre anglais assez oublieux des fantaisies divines de Shakespeare — qui adopte un style uniforme, élégant, sans accents tranchants et d'une souplesse fluide. Ici tout est en

coups de dents, en coups de griffes : c'est un dialogue ou plutôt une suite de monologues hachés, brûlants, corrosifs. Les chauds élans de la poésie et quantité d'images pathétiques y jaillissent, à travers les infinies ressources de cette langue française, voire parisienne, qui, pour nous, étrangers, et malgré de longs séjours en la capitale, demeure si particulière par son faisandage d'expression ultra-modernes, de vocables scientifiques, d'argot de coulisses, de bourse, de courses, d'école, de commerce, d'industrie, etc...

Je pensais qu'une telle œuvre ne serait jamais représentée, ou, du moins, qu'elle ne le serait pas d'ici longtemps. Quel directeur ou quel impressario se sentirait les reins assez solides, pour permettre au téméraire auteur d'administrer publiquement aux journalistes, selon le mot remarqué d'un critique belge très en vue, M. Eugène Gilbert, « cette raclée » qu'il leur distribua tout d'abord dans la solitude du volume? Il s'en est trouvé un. M. EDMOND PICARD, entre autres belles chances qui marquent sa vie de « guerrier de la plume », eut encore celle-là.

L'événement valait le voyage. Je me rendis à Ostende et j'y vis *Ambidextre* monté et joué dans les meilleures conditions : un théâtre neuf et luxueux, une troupe de premier ordre hardiment recrutée sur les meilleures scènes parisiennes et d'un ensemble parfait, où brillaient plusieurs étoiles telles que MMmes Lerou, Mégard, Mellot, ayant intelligemment accepté des rôles brefs, mais burinés d'un trait inoubliable, — sous la direction de Gémier qui me paraît en ce moment le plus original acteur d'outre-Manche, et qui, de l'assentiment de tous, fut merveilleux sous les cinq physionomies d'Ambidextre :

Jeune homme au premier acte et barbon au dernier. De plus des décors très soignés, des intermèdes musicaux, en rapport avec les situations psychologiques des personnages, exécutés pendant les entr'actes, et... un public enthousiaste qui acclama cette action multiple et passionnée traduisant des choses que, sans doute, il avait depuis longtemps sur le cœur! Pour les besoins scéniques, certaines coupures furent pra-

tiquées, du gré même de l'auteur, indiquant dans sa préface cette quasi-nécessité, et sans maladresses, tout au plus en ébranchant un peu trop délibérément la végétation d'aphorismes qui, à la lecture, parent la pièce et sont la firme de l'écrivain.

Malgré de tels éléments, la presse, que j'eus la curiosité de suivre en cette occurrence,— et ce fut un travail, car il en a plu des articles de toutes sortes dans les feuilles grandes ou petites! — la presse, il fallait s'y attendre, a fait émeute autour de ce pavé jeté dans la grenouillère, écrasant indifféremment tout le monde, dans un massacre général, aveugle, implacable, dont l'exécution ne s'est pas souciée s'il était oui ou non de bon goût. Faut-il en décider? Comme femme, je n'y tiens guère, ayant naturellement l'admiration de la force et, comme journaliste, j'ai affreusement peur d'ambidextriser, c'est-à-dire de cultiver l'harmonieuse sottise. Constatons que M. PICARD aime lancer ses œuvres en bolides, que cette brutalité, qui trouve d'ininterrompus exemples dans la nature, est peut-être une beauté; que, probablement, c'est son tempérament de Flamand qui veut ça, et reconnaissons aussi qu'au milieu du tapage, à part un ou deux clairvoyants, on semble avoir peu compris la construction philosophique du drame.

Car c'est un poignant et âpre drame, et non seulement un pamphlet, ainsi qu'on aurait bien voulu le faire croire, en lui attribuant par là le factice et le fugace d'une œuvre d'époque, créée pour les besoins de la cause. C'est quelque chose d'autrement solide, de durable et de noble, et c'est apparemment au sentiment de cette solidité, de cette durabilité qu'on doit l'explosion de rage d'un monde qui représente, forme ou déforme un autre monde, fait de petites ambitions, de petites misères, de petits chagrins et de grandes vanités, — de tout ce qui est superflu, passager et quelconque. Les allures du journalisme pourraient se transformer du tout au tout. *Ambidextre* n'en demeurerait pas moins une œuvre de justesse, de force et d'émotion, précisément à cause de cette philosophie supérieure, d'essence permanente, condensée dans les maximes dont la pièce fourmille

et, surtout, dans la conduite du sujet, dans sa logique serrée et dure qui reproduit celle de la vie, sans aucun emprunt aux ficelles du métier ou aux à-côtés arbitraires de l'imagination.

Ceci est aujourd'hui une caractéristique très rare de l'œuvre d'art, particulièrement, de l'œuvre de théâtre et c'est la spécialité d'EDMOND PICARD, en quelque domaine que s'exerce son intellectualité. La France a des talents fort divers, tels celui de François de Curel et celui de Brieux qu'attire le besoin de livrer des vues d'ensemble sur les phénomènes sociaux; mais il est peu fréquent que ces deux écrivains, qui s'efforcent loyalement de restituer au théâtre de leur pays sa dignité compromise, et même abolie, par tant d'hommes du métier spéculant sur les goûts puérils ou pervers de la foule, réussissent à rattacher leurs conclusions personnelles aux grandes lois générales, l'un étant trop accaparé par le côté immédiat des questions et l'autre par les commandements d'un idéal catholique.

Ibsen, parmi les dramaturges actuels, est le seul, semble-t-il, qui ait su rapprocher ou disjoindre les faits ou, plutôt, qui ait su les laisser vivre de leur propre vie, en les suivant, en les notant, — de même qu'un savant suit et note ses expériences, — pour en laisser se dégager la philosophie, comme des corps nouveaux se dégagent des combinaisons. Cela ne serait-il point l'art suprême, puisqu'il n'interrompt pas la vie ? Il ne fait que la présenter à nos yeux inattentifs ou insuffisamment pénétrants, incapables de la saisir et de l'admirer dans le tissu ininterrompu des jours. Que c'est rare ! Voyez, dans un autre genre, Nietzche, le trop fameux Nietzche; combien il s'essouffle à mettre sa pensée en plastique et, quand il y parvient, avec quelle raideur allemande ! Ibsen, lui, pense concret. La pensée anime ses personnages comme le sang, la chair.

A travers un tempérament absolument opposé, on trouve ces dons chez EDMOND PICARD. Il étend pareillement sur ses héros bourgeois le ténébreux nuage de la fatalité ; il l'a même rendu visible, en ce dernier ouvrage, par le solennel personnage de l'Eter-

nelle, octogénaire rêveuse et visionnaire, étalant sur son humble famille la brume de paroles fatidiques; par celui d'Isaac Lazarou, l'homme d'affaires qui dirige à coups de menaces caressantes ou bouffonnes les agissements du flexible Ambidextre; enfin, par la terrible silhouette du grand banquier Michel Jacob, surgissant deux fois en statue du Commandeur, autoritaire comme la Destinée, d'une telle attitude de hauteur et de décision qu'elle étouffe dans le cœur l'espoir même de l'objection.

Et cet Ambidextre, dont le nom « méchant, grinçant, au gré de chacun compliment ou injure », vient de passer dans la langue courante, en désignation du néfaste journaliste, ainsi que le morticole de Léon Daudet sert, depuis le livre fameux, à baptiser le mauvais médecin. Ambidextre, qui provoqua tant de fureur et si peu de piété, a-t-il été bien compris?

En ce garçon de vingt-cinq ans, chez qui bouillonnent de généreux désirs, des rêves d'activité utile, entraîné sitôt la trentaine aux tripotages des bureaux de rédaction; assistant à quarante-cinq ans, spectateur mélancolique, l'âme lourde et la vaillance en déroute, au déroulement de son existence menée par ces forces : l'ambition, l'argent, la vanité, la volupté — véritables et souverains acteurs du drame — pour, dix ans plus tard, en pleine bruyante fortune, s'effondrer dans la banqueroute et le déshonneur et n'être plus, septuagénaire, qu'un misérable déchet humain, « une déjection de la vie sociale, » assommé dans un événement fortuit, telle une bête de somme hors de de service, en cet Anthime Chabrevière qui symbolise tant de ses obscurs pareils, qui est plus une victime qu'un coupable, plus un jouet des éléments moraux que le volontaire artisan de son sort et qui, par là, malgré ses turpitudes et ses lâchetés, retient obstinément notre sympathie et notre charité, a-t-on pénétré tout ce qu'il y avait de douleur, de rancœur, de désespérance, d'asservissement navré à plus fort que soi? A-t-on senti le sanglotant appel à la pitié, cependant si bien exprimé dans la dédicace du livre : *A Georges Eekhoud, au descripteur puissant et compatissant des Misérables en qui il a vu non des coupables, mais*

des victimes de l'impassible et énigmatique Nature!

Non, me paraît-il, d'après ce qu'ont écrit mes confrères français et belges, ambidextres et autres, dont nul ne mentionna cette dédicace, chacun étant maladivement magnétisé par le côté agressif et le sarcasme du pamphlet et ne songeant qu'à sa blessure d'orgueil, secrète ou avouée.

Pourtant ce fut là le coup de maître, ce fut le grand art, le témoignage d'une réelle connaissance des choses et des hommes qui ne sont jamais ni tout à fait belles, ni tout à fait basses, ni complètement grands, ni complètement vils.

Quand, les rancunes calmées, on étudiera cette œuvre éclatante et bizarre où les âmes, les esprits et la chair s'éclairent de cette lumière robuste et qui va partout, spéciale aux ardents coloristes flamands, Ambidextre apparaîtra mieux, avec son épineuse auréole de misère, en crucifié de la vie moderne, en tragique, en humble, en souffrant et, comme il le dit lui-même, en héros de « la sombre légende » du journalisme.

DINA C. P. MEDDOR.

DELPHINE FOUSSERET

(*Suite.*)

— Tu avais l'air de me demander mon avis. Je voulais alors te faire simplement remarquer que Mlle Donjeux a dix-neuf ans à peine et qu'elle est, somme toute, une fillette de qui la société ne nous plairait peut-être pas.

— Sommes-nous donc de si vieilles femmes ?

— Enfin, je te répète, Delphine, que ce que j'en dis, c'est pour que tu ne t'aventures pas à la légère. Il est évident qu'une fois la connaissance faite, les relations vont se poursuivre, l'intimité devenir de plus en plus grande.

— Et c'est bien ainsi que je l'entends. Demain j'invite Mlle Donjeux. Voilà !

— Mais je veux bien, moi...

Henriette fréquenta chez les demoiselles Fousseret et, chose imprévue, elle s'y amusa tout autant qu'elle sut procurer de plaisir à ses nouvelles amies.

Au sortir de la pension, Henriette Donjeux venait de se trouver libre et, très choyée entre sa mère et son frère, elle était un peu maîtresse chez elle. Aussi sa jeunesse éclatait-elle en pétulante et même parfois espiègle bonne humeur. Tant d'indépendance joyeuse

et vive eût pu paraître mal appelée à s'accorder avec les habitudes paisibles, la ponctualité tranquille de deux vieilles demoiselles.

Mais Delphine voulait au contraire se persuader qu'une fièvre couvait en elle et ne demandait qu'à se consumer en flammes vives ; elle pressentait le réveil des enthousiasmes et des ferveurs de sa vingtième année demeurés jusque-là très enclos, très intacts ; elle aspirait à dépenser allègrement de beaux et précieux trésors jalousement économisés sous la loi de sa destinée. Ses récentes lectures avaient attisé ce feu dormant, remué cette cendre encore rouge et le rire de la jeune Henriette avait achevé de ranimer ce foyer pas éteint. Delphine avait acquis la conviction de l'éternité de la jeunesse au gré du cœur. Aux yeux des autres, sa gaîté, ses espiègleries, ses gamineries même prenaient leur aspect factice ; mais, en soi, Mlle Fousseret leur accordait toute sa sincérité ; elle se livrait à eux avec l'ardeur confiante, la spontanéité de ses vingt ans en résurrection. Au fond d'un caveau, il nous arrive de retrouver un flacon poudreux oublié par mégarde. Nous le débouchons avec un soin religieux ; nous versons pieusement la liqueur aux transparences de rubis précieux ; nous aspirons le parfum moëlleusement vanillé... Mais nos lèvres et notre palais s'étonnent et regrettent de ne savourer qu'un bien vague arôme, un reste inconsistant de toute la chaude et grisante caresse du bon vin d'autrefois...

En présence de l'exubérant revenez-y de jeunesse de sa sœur, Cécile manifestait son habituelle soumission indifférente.

Delphine, comme si elle se fût étonnée elle-même et avec l'apparente et généreuse intention de ne pas

se confiner en trop d'égoïsme, l'interrogeait parfois :

— Cela ne te contrarie pas qu'Henriette vienne encore demain ?

— Mais pourquoi cela me contrarierait-il ? Tu y trouves tant de plaisir.

— C'est vrai. Cependant nous mettons tout sens dessus dessous ?

Cécile souriait et continuait sa méthodique besogne. Elle réparait les dégâts faits aux rideaux de tulle que l'on avait écartés sans respect des plis si laborieusement ordonnés ; elle replaçait les jardinières reléguées dans les coins de la chambre afin de permettre de s'asseoir derrière les fenêtres ouvertes sur la route.

La recherche d'une vieille dentelle, d'un modèle de fleur brodée avait mis la déroute parmi les corbeilles à ouvrages. Les pots de confitures avaient été découverts, les bocaux de fruits les plus savoureux vidés avec gourmandise.

Delphine rappelait un bon mot, une plaisanterie de Mlle Donjeux et, avec elle, Cécile partait d'un éclat de rire au souvenir de tant de joyeuse et spirituelle belle humeur.

Dès sa première visite, Henriette s'était trouvée à l'aise chez ses nouvelles amies. Elle y vint bientôt chaque jour, à toute heure, les accompagna dans leurs courtes promenades, demanda à Delphine de la tutoyer :

— Et tu en feras autant de ton côté, mit celle-ci pour condition.

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose, objecta Henriette, ce qui dépita un peu Mlle Fousseret.

Néanmoins, elle se mit sur le pied de l'appeler Delphine, — tout court, tandis qu'elle ne put s'affranchir jamais de l'habitude de prononcer : « Mademoiselle Cécile. »

Ensemble les deux amies commencèrent une lecture; celle-ci fut motif à de longs et passionnés bavardages, à des discussions sans fin, à de bienheureuses séances de gaîté aussi. Parfois Delphine éprouvait un peu de honte de tant de folie :

— Ce n'est pas permis. A mon âge!

— Mais si nous ne nous amusons pas tant que nous sommes jeunes, quand le ferons-nous? ripostait la fillette.

Et c'étaient nouveaux éclats de rire, du plaisir et de l'insouciance pour longtemps.

Henriette, privilège unique, pouvait dévaster les parterres de son amie; elle pouvait emporter de pleines brassées de fleurs, ce dont elle ne se faisait pas faute. Et Delphine qui, naguère, tergiversait longtemps avant d'offrir une rose à un passant émerveillé, une seule rose ou quelques branches d'œillets, s'acharnait avec Henriette à confectionner de fastueux et d'opulents bouquets à l'intention de Mme Donjeux.

Ce fut la Sainte Vierge qui vit dès lors son autel moins fleuri...

CHAPITRE II.

Les demoiselles Fousseret, invitées par le docteur lui-même, vinrent, un dimanche, faire la connaissance de Mme Donjeux. Ce fut pour elles un grand jour.

Il avait été convenu qu'à la sortie de la messe on se rendrait tous ensemble chez Donjeux, que l'on dînerait — oh! sans façons, vraiment « à la fortune du pot » — et que, l'après-midi, on ferait une promenade.

Le programme fut accepté, après quelques objections cependant de la part des demoiselles Fousseret :

— Mme Donjeux va se donner « tant d'embarras »!

Mais la résistance était au fond trop peu sincère pour avoir raison de l'obligeante intention. Il fallut céder — avec joie; — néanmoins Delphine sollicita un délai de huit jours :

— Pourquoi pas tout de suite? insista l'impatiente Henriette.

— Mais je n'ai rien à mettre. Vous nous prenez à l'improviste. Il y a longtemps que nous n'avons fait pareille escapade!

— Oh! coquette, alors? dit le docteur en souriant. Ces jeunes filles, toutes les mêmes! Mais moi je ne veux pas que vous vous gêniez. Vous viendrez après-demain et vous ne ferez pas d'autre toilette que celle de tous les dimanches. Au surplus, je vous préviens que je serai le seul convive masculin ; or, de ma conquête, je suppose que vous en êtes totalement assurées. Ainsi...

Delphine rougit, s'embarrassa dans des protestations de modestie et Henriette vint fort à propros recommander à son amie d'apporter les quelques romances qu'elles avaient découvertes, la veille, au fond d'un coffre.

— Nous les chanterons!

Et Delphine ne se récria point.

Pendant les deux jours qui achevèrent la semaine, il y eut bien de longs conciliabules agités chez les demoiselles Fousseret. Le samedi, elles se couchèrent alors que minuit avait sonné déjà ! Et leurs sommeils furent tourmentés jusqu'au petit matin qui les vit debout bien avant l'heure coutumière.

L'événement de ce dîner prenait à leurs yeux l'importance d'une véritable entrée dans le monde.

Depuis la mort de leurs parents, jamais les bonnes filles ne s'étaient trouvées à une table étrangère, ne s'étaient rendues même dans une maison amie. Chez Cécile surtout grandissait, au fur et à mesure que le moment solennel approchait, une crainte de se trouver gauche et dépaysée. La peur de tant d'inconnu alarmait sa simplicité; la timidité affolait son inexpérience. Sa sœur, non moins troublée, affectait cependant une sûreté de soi et tâchait à conseiller.

Elle présida à l'élaboration difficile des toilettes. Laborieuses furent les discussions; elles aboutirent au rajeunissement des deux robes de soie noire par quelques rubans neufs. Delphine découvrit, dans un tiroir où s'entassaient d'antiques débris de leur coquetterie d'autrefois ou de l'élégance bourgeoise de leur mère, un poitrail de jais miroitant. Elle s'empressa de l'appliquer sur son corsage, réservant pour sa sœur une berthe de fausse dentelle un peu roussie par le temps. Enfin elle osa un tour de cou franfreluché et des poignets à volants plissés rehaussés de petits choux de satin vert. Une aigrette très crâne et quelques fleurs aux teintes crues qu'elle ajouta à son chapeau, au tout dernier moment, scandalisèrent Cécile; toutefois celle-ci ne se permit ni une remarque, ni encore moins un reproche.

Il fallut aussi penser à la coiffure. Cécile lissa avec plus de soins qu'à l'ordinaire ses corrects bandeaux bruns; au-dessus de son front ils dessinaient deux gracieuses et immuables courbes symétriques, s'incurvaient sur les tempes, disparaissaient derrière les oreilles. Un gros chignon bas nouait ses longues tresses retenues seulement par des épingles invisibles. Pour la circonstance elle se permit un renfort d' « huile antique » qui lustra les bandeaux, les aplatit plus correctement que jamais.

Mais Delphine crut, pour sa part, devoir auréoler son front d'un nuage de frisons. Elle ne possédait pas de fer; aussi, le samedi soir, elle tordit en papillotes ses mèches de cheveux châtain clair — un blond d'autrefois que l'âge avait foncé, — puis les écrasa énergiquement dans les pincettes chaudes. Et elle enferma le tout dans un mouchoir noué derrière la tête, qu'elle garda toute la nuit. Elle se souvenait que sa maman avait agi de même la veille de sa première communion... Ah! certes, il y avait déjà du temps de cela... Mais sa pensée ne s'arrêta pas à cette idée importune.

Au matin, Delphine apparut triomphante; cependant ses cheveux, déshabitués de tout autre jeu que celui du peigne, enroulés trop longs sur les papillottes, avaient dessiné des tire-bouchons disgracieux. Elle prit un temps infini à dompter, à ramasser, à disposer savamment cette toison rebelle et finalement surmonta l'échafaudage laborieusement édifié d'une large épingle de celluloïd ornée de six boules dorées. Elle avait fait les frais de ce luxe inaccoutumé chez un colporteur de passage miraculeusement venu, la veille, la tenter sur le seuil de sa porte.

A part la grande chaîne d'or, souvenir de leur mère, ainsi qu'un bracelet inélégant de gros cabochons de vieil argent fixés sur une gourmette et quelques bagues anciennes à larges pierres, les demoiselles Fousseret ne possédaient aucun bijou. Ce fut naturellement l'aînée qui se para de toute cette antique orfèvrerie.

Enfin, l'heure arriva. Les deux sœurs assistèrent, très inattentives, à la messe. Elles y excitèrent les curiosités. Les villageois se demandaient la raison d'un luxe aussi inusité; ils chuchotaient. Du haut de sa chaire, au moment de commencer son sermon,

M. le curé aperçut l'aigrette gaillarde et les rubans vert-pomme; il en éprouva un étonnement qui embrouilla ses premières phrases. Des jeunes filles se disaient à voix basse des commentaires peu charitables; leurs rires se cachaient mal derrière les paroissiens large ouverts.

La famille Donjeux n'avait rien aperçu de ces manèges : ils occupaient des sièges voisins du chœur et arrivaient toujours très tôt à l'église.

L'office terminé, ils descendirent la nef, passèrent devant Delphine et Cécile, les saluèrent en souriant; les deux sœurs les suivirent et sur le parvis, enfin, les présentations à Mme Donjeux eurent lieu, devant le cercle curieux, un peu narquois des paysans.

Mme Donjeux eut une parole aimable pour chacune et tendit une main accueillante. Cécile répondit par une seule inclinaison du buste; rougissante un peu, elle ne dit mot. Delphine tenta une révérence et s'embarrassa dans un compliment. Et l'on se mit en route. Mme Donjeux marchait devant, entre Cécile et Henriette. Delphine et le docteur les suivaient.

— Mettez-vous à l'aise, n'est-ce pas, invita la jeune fille dès que l'on fut arrivé. Donnez-moi vos chapeaux. Enlevez donc vos gants, Mademoiselle Cécile?

— Je suis à vous à l'instant, dit Mme Donjeux en disparaissant vers la cuisine où elle allait donner les derniers ordres à la servante.

— Maman qui va risquer un suprême coup d'œil sur son « fricot ».

Et le docteur entretemps :

— Je ferais bien d'en faire autant pour mes attributions.

Et il vérifia, dans la chambre voisine du salon où l'on s'était installé, si les bouteilles de vins rouge et blanc se trouvaient en ordre parfait, en température

convenable sur l'entablement de la cheminée de marbre. Rassuré, il en choisit une, la déboucha soigneusement et vint lui-même emplir d'un Porto doré les cinq petits verres préparés sur un plateau de laque.

— Maman! cria-t-il dans le corridor et Mme Donjeux, les pommettes rouges de s'être penchée au-dessus des fourneaux ardents, vint rejoindre les invités.

Tout le monde s'était assis en rond et comme il n'y avait pas de table au milieu du salon, ils semblaient attendre gravement l'apparition, sous le lustre, d'un spectacle rare. Henriette offrit les petits verres que son frère avait dangereusement emplis jusqu'aux bords. Chacun se leva pour « faire santé » en choquant l'un contre l'autre les dés de cristal, puis se rassit après avoir trempé les lèvres dans le vin doux.

C'est alors qu'Henriette aperçut Cécile très embarrassée du verre et de la soucoupe encombrant ses deux mains; elle approcha d'elle un guéridon de bambou :

— Déposez cela ici, Mademoiselle Cécile, lui dit-elle en souriant, ce pendant qu'à part soi, dépitée, Delphine songeait :

— La sotte! Toujours la même : comment ne voit-elle pas qu'il y a derrière nous des tables et des petits meubles adroitement disséminés tout autour de la chambre?

Et elle lui lança un regard courroucé.

La porte de la salle à manger s'ouvrit enfin à deux battants. Delphine prit le bras que lui offrait, en souriant, le docteur. En passant devant la glace, elle y jeta un rapide coup d'œil, releva prestement avec la paume de la main gauche ses boucles frisées qui se déroulaient déjà sur son front et elle disparut dans la baie de la porte, laissant traîner derrière elle un énervant froissement de grosse soie.

Sur la nappe bien blanche, les cristaux, les faïences bariolées, le ruolz des couverts, l'acier des Sheffield accrochent des étincelles changeantes.

Partout fleurissent des gerbes : sur les appuis des fenêtres, sur la table, au-dessus des bahuts de chêne ; mais leurs parfums ne parviennent pas à dominer la fraîche odeur de lessive et de réséda dont embaume le linge de damas immaculé comme une neige.

Une des croisées est demeurée entr'ouverte et les mousselines y ondulent, y frissonnent, soulevées par le vent joueur.

L'alignement scrupuleux des lourdes chaises tendues de reps grenat, l'étalage correct, derrière les vitres du buffet, de la vaisselle et des « services » dépareillés afin de dresser le couvert, les mines sévères de quelques portraits d'ancêtres faisant, aux murs, vis-à-vis à un paysage neigeux de Suisse et à une chasse à l'ours crûment enluminée, la ponctuelle cadence du balancier dans sa haute caisse révèlent une ordonnance irréprochable et des attentions constantes. Les soins méticuleux de la maîtresse de maison s'avouent dans cette minutie d'ordre et de propreté; ils donnent à cet intérieur bourgeois un aspect cossu, presque solennel.

Toutefois il apparaît qu'après sa mère Mlle Donjeux a passé dans la chambre et qu'elle y a éparpillé un peu de sa jeunesse et beaucoup de sa gaîté.

Par bonheur elle a attendu la dernière minute et Mme Donjeux n'a rien vu avant que le désastre fût consommé. Aussi la grave maman tourne-t-elle, au premier regard, des yeux désolés vers le désordre des couverts : les distances sont perdues, il a fallu qu'Henriette trouve place pour son pot de pivoines ! La brise qui entre espièglement par la fenêtre fait jeter à la pauvre femme des cris d'effroi. Et puis l'on

entend le maître d'école qui racle son violon, Bébert qui siffle en découpant à la scie des couvercles de boîtes à cigares, les poules qui font *cotte! cotte! cotte!* la cloche des vêpres. le...

— Mais tant mieux! Nous dînerons en musique, affirme Henriette.

Quant à l'odeur des œillets et du chèvrefeuille, c'est la migraine à brève échéance...

Sur le parquet ciré, aux pieds du large fauteuil Voltaire, la jeune fille a jeté un pouf brodé de peluche et soie — premier prix d'ouvrages manuels chez les sœurs de Notre-Dame. Les teintes claires d'un abat-jour de papier de crêpe, corolle enrubannée assortie à la cire rose des bougies plantées sur les candélabres de la cheminée et sur les appliques du piano, le chiffonnage des cache-pots, le pêle-mêle amusant des bibelots qui encombrent toute une étagère, chantent à la joie au milieu de tant de gravité figée dans cette confortable mais sévère salle à manger.

Ah! oui, Henriette a passé plus d'une heure à orner la chambre et elle acceptera bien des reproches si elle a la revanche de faire plaisir à ses bonnes amies. Or, Dieu sait si Delphine aime les fleurs, l'air, la gaîté, le soleil!

Lorsqu'on se mit à table, d'un coup d'œil Mme Donjeux estima le désastre :

— Oh! la gamine!

— Quoi donc? interrogea son fils.

— Il a suffi que j'aie un moment le dos tourné pour qu'elle mît tout sens dessus dessous.

— Tais-toi, maman, amadoua, câline, la fillette. Tout est bien mieux ainsi. N'est-ce pas, Delphine, que c'est plus joyeux? Cela rit au moins.

Et se tournant vers sa mère qui essuyait déjà

d'une serviette énergique son verre à eau dans quoi l'idée biscornue avait germé en une tête évidemment folle de planter une rose et trois œillets :

— C'est que Mlle Delphine et Mlle Cécile aiment qu'il fasse riant autour d'elles.

Puis, désirant une approbation formelle :

— N'est-ce pas? demanda-t-elle directement à ses amies.

Ce fut Delphine qui lui donna raison :

— Mais certainement, Henriette. Tout est charmant ainsi. Et Mme Donjeux, j'en ai la certitude, ne demande pas mieux que d'admirer ton coquet ouvrage si tout le monde en est content?

Cette assurance fut médiocrement du goût de la vieille dame. Aussi Delphine ne reçut-elle aucune réponse.

Un éclat de rire, une réflexion drôle de Henriette, un mot de son frère, l'arrivée de Julie déposant sur la desserte le bol fumant du potage firent diversion. Le repas commença et les conversations ne cessèrent plus.

Victor se prodiguait en bonne humeur. A tous moments surgissait une discussion entre lui et l'une ou l'autre de ses voisines. Il voulait remplir leurs verres; ces demoiselles, inquiètes, s'excusaient :

— Nous n'avons pas l'habitude de pareils festins!

— Oh! ce vin est inoffensif, je vous l'assure. Et puis, à notre âge, est-ce qu'on regarde à un doigt de Bordeaux?

— A notre âge!

Et tout en riant, Delphine, un peu confuse, minaudait des protestations. Néanmoins elle se sentait délicieusement émue. L'agréable imprévu de cette réunion, la nouveauté de ce dîner si cordial hors de chez elle, l'empressement aimable des braves

gens qui les recevaient, elle et sa sœur, marquaient inévitablement en son esprit le signe durable des événements à sensation. Elle avait à son côté un jeune homme. Celui-ci ne cessait de lui parler. Jamais elle n'avait connu semblable voisinage, entendu pareil langage. Dans quelques boutades, Victor Donjeux mit une plus vive, mais toujours courtoisement banale galanterie : Delphine y entendit des compliments excessifs. La politesse s'exagéra pour elle en attention pressante; la plaisanterie prit l'aspect d'une émotion qu'on ne savait plus contenir; des badinages sans conséquence, cette frivole musique de la voix, accompagnement obligé du dessert qui suit un copieux et joyeux repas, la firent rougir, frémir et rêver, et de tout cela longtemps elle devait se souvenir.

Mais Delphine Fousseret et le docteur n'étaient pas les seuls à jouer, sciemment ou à leur insu, un rôle dans le menu drame d'intimité sentimentale qui se nouait en cette heure vivante, allègre et décisive.

Mme Léonie Donjeux ne manqua pas de considérer ce qui se passait et d'écouter ce qui se disait, de deviner surtout et d'interpréter encore plus ce qui remuait le fond des cœurs. Elle était une personne solennelle de qui la replète cinquantaine bien comptée portait fier les principes inébranlables d'une bourgeoise austérité. Elle incarnait la majestueuse pruderie de ces mamans aux idées rigides, aux convictions carrément intransigeantes venues d'une éducation surannée qui n'a pas assoupli aux mœurs d'aujourd'hui des habitudes invétérées de ponctualité, d'autorité, de routinière dévotion.

S'il est esclave d'un code conventionnel de convenance et d'ordre, le bons sens de ces femmes d'une autre génération n'en est pas moins subtil à s'éveiller,

et surtout il est ombrageux dès qu'il soupçonne un manquement aux règles farouches qui commandent à la tenue en toutes circonstances.

L'âge, la situation, l'occasion prescrivent des façons spéciales et variables. Delphine et Cécile Fousseret étaient astreintes, selon ces principes, à une réserve circonspecte à l'excès. N'arriva-t-il pas, à l'aînée surtout, de s'oublier ou même peut-être sciemment de se risquer à des attitudes ou des reparties en contradiction avec ce qu'on devait honnêtement attendre d'elle?

— Je l'avoue, avait naïvement confessé l'imprudente fille, je ne mets pas les pieds une fois de toute la semaine à la cuisine.

Ou bien :

— La lecture? Figurez-vous que je me surprends à dévorer un roman alors que parfois il est près de minuit!... Et, chaque matin, impatiente, je vais à la rencontre du facteur qui m'apporte le journal : je connais ainsi d'autant plus vite la suite de mon feuilleton...

Et comme Henriette abordait le chapitre tailleuse et modiste :

— Je vais m'abonner à la *Saison* ou à la *Mode illustrée*, annonça Delphine.

Puis elle convia la jeune fille à l'accompagner prochainement à Charleville, où les magasins de modes, de nouveautés, de colifichets leur donneraient de l'occupation et de l'amusement pendant une journée entière. Le projet fut médiocrement du goût de la mère de Henriette; la décision fut ajournée sans date.

Chacune de ces réflexions ou de ces répliques provoqua de la part de Mme Donjeux des regards de malaise et de réprobation, des paroles parfois assez

vives, dans lesquels s'effarouchait une dignité cruellement blessée.

Il vint un moment où elle se reprocha décidément à part soi d'avoir, après bien des hésitations cependant, consenti à ce que son fils conduisît Henriette chez ces étranges et dangereuses amies. Elle se promit de mettre bon ordre à tout cela et de réparer son erreur.

La conversation était naturellement venue du domaine des banalités dans le champ plus étroit des appréciations individuelles. On se mit à parler à peu près de tous les habitants de Margut l'un après l'autre. Monsieur le curé eut son tour entre la femme du brasseur et les enfants du chef de gare. Henriette Donjeux se leva de table et fit le tour de la salle en exagérant la raideur de la marche, la gêne des bras ballants, le ridicule d'un salut compassé comme s'il fût obtenu par un déclic d'automate. Et il parut, à son succès de fou rire, que la gamine avait parodié plaisamment la silhouette et le geste du maître d'école toujours dégingandé dans une redingote trop longue, un pantalon qui ne l'était pas assez, tout son long corps fluet allongé encore par un haut chapeau de soie très velu.

Les demoiselles Fousseret connaissaient peu les personnes dont il était question; il en était plusieurs même que jamais elles n'avaient vues ni remarquées. Mais en cette seule après-midi elles furent mises au courant de la chronique entière où s'enregistraient les potins, sournois souvent, un peu malveillants et moqueurs toujours, qui étiquetaient la vie privée et les allures de chacun.

Non point qu'en ces réputations, ces bruits répandus à tort ou à raison et toujours accueillis, exagérés en passant de bouche en bouche, il y eut de

la part de la famille Donjeux des intentions de méchanceté. Le docteur se souçiait peu des faits et gestes répréhensibles ou ridicules de ses concitoyens, et surtout ils ne le préoccupaient pas au point que son bon cœur naturellement géénreux pût en eux trouver matière à des méchancetés.

Mais les gens qui habitent le village ou la petite ville sont amenés à interpréter tous les actes des voisins, à contrôler minutieusement leurs relations, leurs voyages, leurs toilettes, les opinions du mari, la piété de la femme, la politesse des enfants. Il y a à ce besoin, ou plutôt cette fatalité d'espionnage inconséquent, de jugements mesquins, diverses causes d'atmosphère et d'imitation trop évidentes pour qu'il soit nécessaire d'y insister. La répétition journalière des mêmes allées et venues, des mêmes rencontres, le champ forcément très restreint des soucis de chacun, la connaissance inévitable du moindre détail d'intimité des existences en sont les facteurs principaux. Aussi l'indiscrétion pénètre-t-elle jusqu'au cœur des ménages ; elle furète dans la vie privée; elle cambriole jusqu'aux secrets les plus jaloux du foyer; parfois, hélas! elle exagère ou elle invente! L'observateur, assis chaque jour à la même heure, avec les mêmes rares compagnons, derrière la vitre de l'unique café, voit passer les mêmes gens ; la bourgeoise curieuse aperçoit les mêmes passants, cachée qu'elle est par les mêmes aspidistras et les mêmes géraniums de sa fenêtre au rideau prudemment soulevé; les jeunes filles moqueuses en promenade ou réunies autour d'une corbeille à ouvrages ou devant un attirail de pyrogravure considèrent les mêmes soupirants gauches s'essayant aux mêmes révérences, aux mêmes torticolis, aux mêmes petits manèges ridicules; et ceux-ci, à leur tour, détaillent avec trop de minutie

les mêmes sourires, les mêmes charmes, les mêmes coquetteries gauches des toujours mêmes probables épouses... Et les parents, et les enfants, et tout le monde voient sans cesse les gens et les choses par les grosses lentilles des jumelles. Tout prend, à ces jeux mesquins, des aspects de miniature : la politique devient un conflit puéril mais acerbe d'intérêts locaux et privés ; la religion s'évalue au nombre de chandelles que le fidèle fait fondre au pied d'une statue, à la valeur des sous qu'il laisse avec ostentation tomber dans les sébilles des collectes. Le repavage d'un carrefour est un événement dont on jase des semaines durant, et lorsqu'un ami de Monsieur le receveur est venu trois fois lui rendre visite, si le hasard a voulu que deux fois Madame se trouvât seule à la maison, de pudiques indignations se cabrent et plusieurs vertus outragées hésitent à saluer encore la malheureuse. Néanmoins, en secret, quelques femmes rêvent avec des envies mal définies à cet adultère qui ne leur laisse désormais plus aucun doute.

Margut est un gros village et n'échappe pas à la loi commune.

Les demoiselles Fousseret, cependant, vivant seules, ne s'étaient jamais inquiétées de ce qui pouvait se colporter sur le compte de tous les gens de la localité.

Ce n'était pas le docteur qui allait les initier et faire les frais de potins charitables. Venu depuis peu de la ville où il avait fait ses études, il n'avait pas encore subi la contagieuse influence du milieu. Etait-il appelé du reste à lui payer son tribut? La chose était peu probable. Sa profession le prédisposait à une naturelle discrétion, et, en outre, il pénétrait trop les secrets, authentiques ceux-ci, des ménages pour accorder créance à ceux que l'on inventait ou déformait.

Henriette, sa sœur, était comme lui nouvellement arrivée et son caractère de folâtre insouciance n'imaginait ni le mal ni l'hypocrisie. Tout au plus la raillerie — et celle-ci n'était chez elle jamais méchante, — qui s'offrait comme une forme de sa gaîté spirituelle, aimait-elle à égratigner de taquines remarques les portraits de l'un ou de l'autre. Ce n'étaient, au surplus, que ses propres impressions qu'elle énonçait; sa plaisanterie n'était l'écho d'aucune médisance; elle ignorait tout encore des on-dit auxquels s'estimaient les réputations.

Mais Mme Donjeux n'avait ni la largeur de vues de son fils ni l'insouciance charitable de sa fille. Elle avait eu vite fait d'accoutumer sa conception mesquine de la vertu et de l'honnêteté et sa dédaigneuse étroitesse d'esprit à une vie de perpétuel commérage, de défiance et de suspicion et d'indiscrète surveillance. Sa rare habileté dans ce jeu patient de commentaires et savant d'hypothèses et adroit de découvertes ou, à leur défaut, d'imagination, avait fait d'elle bientôt le centre du cercle assidu des dames margutiennes. Dans la hiérarchie locale, la mère du docteur occupait un des premiers rangs ; trouvant accueil empressé auprès de tous, elle eut l'adresse de faire partout belle mine. Rapidement mise au courant des rivalités, des froissements, elle reçut chez elle, à des jours différents, des ennemies irréconciliables. Bien vue partout — lorsqu'elle s'y trouvait, s'entend — elle avait imaginé une malicieuse réponse aux tentatives que l'on avait faites auprès d'elle :

— Comment, chère madame, vous êtes allée chez cette personne ! Mais vous ne savez donc pas que...

— Certes, oui... Vous avez raison... Mais que voulez-vous ? La situation de mon fils m'oblige à faire bien des concessions. Je dois être neutre, moi, fermer

souvent les yeux et les oreilles. Ah! si je n'étais pas liée! Mais...

Mme Donjeux passait ainsi d'un clan à l'autre et connaissait ce qui se disait de médisances, comme aussi du reste, de vérités. Son intervention aviva des dissensions, réussit en échange quelques rapprochements qui avaient paru profitables.

Il ne pouvait manquer que, dans le cours de ces parlotes nombreuses, les noms des demoiselles Fousseret fussent fréquemment prononcés. On ne connaissait guère ces deux recluses. Il était difficile d'inventer quelque reproche à leur endroit. Elles bénéficiaient de cette ignorance en laquelle on les tenait. Certaines margutiennes toutefois, plus vexées ou curieuses que les autres, trouvaient dédaigneuse et froissante l'attitude monotone et renfermée de « ces demoiselles ». On estima coupable leur persistance à rester chez elles, aussi bien qu'on leur eût imputé à crime l'idée qui leur serait venue de fréquenter les réunions bavardes. Les plus ridicules manies furent prêtées aux bonnes filles. Une voisine qui voyait chaque jour les soins dont était entouré Bouboule, la pitié secourable qui accueillait les mendiants au seuil de la petite maison, l'ordonnance méticuleuse de toute besogne et de toutes choses, affirma un jour à Mme Donjeux, au début de l'arrivée de celle-ci à Margut, que Cécile et sûrement Delphine étaient un peu folles. Mais, comme cette folie n'alarmait personne et ne menaçait nulle réputation ni aucun intérêt, on n'y pensa guère et on n'en parla presque jamais.

Toutefois lorsque Victor, édifié sur le compte de ses nouvelles clientes, proposa à sa mère de leur conduire Henriette, Mme Donjeux protesta :

— Comment, Henriette chez ces vieilles sottes!

— Maman, ne dis pas cela! Les demoiselles Fousseret sont en possession de tous leurs esprits. Leur éducation est parfaite et leurs caractères sont charmants.

— Elles ne voient personne.

— Raison de plus pour que Henriette aille chez elles en toute sécurité. Et cet isolement que tu leur reproches est peut-être une grande preuve de sagesse.

— Et qu'irait faire l'enfant là-bas ?

— Rien que de très sage et de très plaisant pour elle, je te l'assure.

La première concession de Mme Donjeux fut de consulter sa fille. Elle escomptait peut-être le peu d'enthousiasme que devait vraisemblablement provoquer la proposition. Henriette, au contraire, l'accueillit avec joie; sa mère tergiversant encore, elle lui fit de douces remontrances :

— Tu veux donc que je m'ennuie indéfiniment à la maison? Voilà que s'offre pour moi une des rares occasions de lier une connaissance probablement agréable et tu y mets obstacle.

Le docteur vint encore à la rescousse avec un argument qui acheva de décider sa mère :

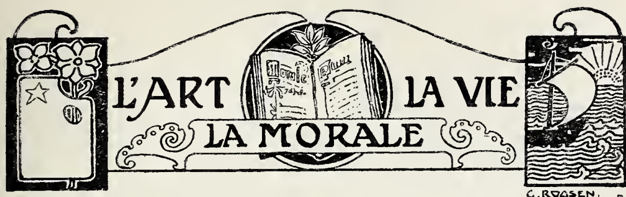
— Si nous le jugeons à propos, rien n'empêchera d'interrompre d'ailleurs ces relations le jour où il le faudra.

Henriette fit sa première visite; au bout de quinze jours l'intimité fut affectueuse et incessante. Tous les ménages à ce propos jasèrent énormément. Mme Donjeux ne cessa pas d'être questionnée; on jugea diversement sa conduite. Les demoiselles Fousseret, définitivement, venaient, sans le vouloir, de prendre leur inscription au grand-livre de la malignité publique et de la surveillance occulte. Leur réception

à dîner chez le docteur, ce dimanche d'été, les mit en vedette pour bien des semaines.

Et tout cela s'était fait un peu malgré l'hostilité préconçue de Mme Donjeux. Le terrain était en elle bien préparé pour qu'après cette réunion décisive elle gardât une impression défavorable à l'égard des amies de Henriette. Tout s'accorda du reste à préciser ces dispositions fâcheuses. Avec Cécile, Mme Donjeux ne trouva à parler que ménage et cuisine et la semaine entière suffisait à ces soucis monotones et vulgaires. Delphine, à qui elle confia sa façon méthodique d'arroser, d'éclairer, de soigner les sévères plantes à feuillages qui garnissaient ses « jardinières », lui répondit fleurs, gerbes, alliances des tons, mariages des parfums, cita des passages de livres, décrivit de mémoire des parterres qu'on eût cru découverts au milieu de quelque Paradou. La vieille dame, déjà dépitée, ayant narré une récente aventure de deux amoureux villageois des environs contrariés dans leur idylle par un rival évincé et jaloux, Delphine invoqua *Carmen* et *Colomba*, s'embarrassa dans un parallèle entre les deux œuvres, entre la façon d'envisager la passion des deux auteurs que son souvenir mal précis attribuait à ces livres.

(*A continuer.*) PAUL ANDRÉ.



Dans les voitures et sur les plateformes de nos « trams » pris d'assaut je n'assiste jamais à des bousculades, à des altercations ou du moins à des échanges de paroles aigres ou rogues, sans me reporter à une édifiante petite scène qui se passa au printemps dernier, le jour de Pâques, à Florence, dans une voiture du chemin de fer vicinal roulant entre la place du Dôme et Sesto.

Nous nous rendions à la Castellina, invités par un compatriote résidant depuis nombre d'années dans ce merveilleux pays, à passer à la campagne ce dimanche d'un avril aussi ensoleillé que nos plus beaux juins. Dans notre compartiment s'étaient installées nombre de dames en fraîches toilettes d'été. Quelques familles s'étaient munies de provisions pour dîner sur l'herbe. Avant que nous eussions gagné la banlieue, voilà que d'un paquet de vivres logé dans le filet, quelque sauce grasse suintant à travers le papier, se mit à dégoutter sur la manche d'une des occupantes de la voiture. Quand elle s'en aperçut sa toilette était perdue ou du moins il lui fallait faire son deuil de tout l'agrément et de tout l'honneur qu'elle en attendait pour la journée. Vous vous imaginez les récriminations en lesquelles se répandrait la victime de pareil désastre à Bruxelles ou dans n'importe quelle autre de nos bonnes villes ! A notre profond effarement l'intéressée demeura souriante et avertit discrètement, sans élever la voix, la dame, au malencontreux colis, du dégât dont celui-ci venait d'être cause. Aussitôt cette dame de se confondre en excuses et en protestations de regret, que l'autre accueillait avec la meilleure des grâces, s'efforçant de rassurer et de mettre à l'aise l'auteur involontaire du désastre. Entretemps le conducteur du

« tram » avait cueilli le paquet de malheur, non sans s'excuser de la liberté grande, et était allé le déposer au dehors sur la plateforme, en prenant non moins philosophiquement son parti des taches que cette opération valut à son bel uniforme des jours de fêtes. Encouragé par ces conciliantes victimes, tout le monde finit par s'égayer de la mésaventure dont il ne fut déjà plus question à la station prochaine.

*
* *

La douceur et la bonté des Toscans nous avaient déjà frappés la veille dans une autre circonstance :

C'était dans l'église et sur le parvis de Santa Maria del Fior où se célébrait le traditionnel *Scoppio del Carro* (le feu d'artifice, littéralement le craquement, du char). En commémoration d'un exploit accompli au temps des croisades par un jeune héros Pazzino dei Pazzi, qui rapporta, malgré la vigilance et les poursuites des Sarrasins, une pierre du Saint-Sépulcre à Florence, tous les ans, le Samedi-Saint, on rallumait les lampes de l'autel en se servant de cette relique comme d'un briquet. Mais avec le temps cette cérémonie a pris un caractère plus décoratif et plus turbulent. La veille de Pâques, on amène le matin devant la cathédrale un char ressemblant à une sorte de pièce montée en chocolat où les sucreries vertes et roses seraient remplacées par des pétards empapillotés. Un fil relie le *carro* au maître autel. A un moment la *colombina*, une pièce d'artifice en forme de pigeon, part enflammée du maître-autel et, le long du fil, court mettre le feu aux poudres du *carro* après quoi elle retourne d'où elle est venue pour allumer aussi un feu d'artifice dans l'église.

Si la *colombina* fonctionne avec célérité et sans accrocs, si les fusées crépitent avec ensemble, la récolte et les vendanges seront excellentes, le *chianti* de première qualité. Aussi les paysans des environs assistent-ils en masse à cette solennité mi-religieuse et mi-profane. La place est bondée, on s'écrase dans l'église. Le peuple grouillant jubile et se trémousse aux détonations du feu d'artifice qui ébranle le

temple jusque dans ses fondations et menace de faire écrouler la coupole de Brunneleschi. Au coup de midi et demi, à la fin de la grand'messe, un *Gloria in excelsis Deo* entonné à pleine voix par les prêtres donne le signal des explosions, les cloches aussi se mettent à sonner à toute volée. Il faut avoir assisté à ce spectacle. La cohue est effrayante; le flux des *contadins* que dégorge l'église se rencontre avec le reflux de ceux qui se bousculent pour y pénétrer. Il en résulte une presse indescriptible qui n'était pas sans nous causer de sérieuses appréhensions, surtout au moment où, littéralement soulevés de terre, refoulés entre les piliers du porche, nous risquions de dégringoler les marches du parvis pour être piétinés impitoyablement. Aussi regrettions-nous presque, malgré la grandeur et la nouveauté du spectacle, d'être venus sous empêtrer dans cet étouffoir. Notre malaise devint même de l'angoisse quand, soudain, de cette foule brutalement joyeuse s'élevèrent les cris aigus et plaintifs d'un bébé... Mais alors se passa une chose émouvante et poignante de beauté.

Aux giries de l'enfant ces masses éperdues d'allégresse, en proie à une joie presque meurtrière, ruées frénétiquement l'une contre l'autre, s'arrêtèrent court, rappelées à leur sollicitude pour les faibles, à leur ferveur pour les petits, et sans que l'on se fût donné le mot, sans qu'il y eût eu la moindre sommation, le populaire apaisa subitement sa houle et de commun accord on cessa d'osciller pour laisser à la mère de l'enfant en détresse le moyen et le temps de le tirer du péril...

Puis, le sauvetage accompli, on trépigna et on se trémoussa de plus belle!

***

Nous sommes loin chez nous, avouons-le, de cette douceur, de cette mansuétude, mais surtout de pareils revirements. Mais dans les déchaînements les plus sombres et les plus affligeants de nos passions populaires il y a moyen de découvrir pourtant une lueur de beauté.

On pointe plus que jamais du couteau dans nos campagnes flamandes. Pas de kermesses sans *hourvaris* et sans batailles. Récemment à la suite d'une de ces rivalités qui mettent aux prises des paroisses entières, un des batailleurs, lardé de coups, resta sur le carreau. Il respirait encore mais il n'en valait par mieux; il avait reçu son compte. Gardes champêtres et gendarmes à l'approche desquels les meurtriers s'étaient enfuis, suppliaient le moribond de les leur désigner. Mais l'autre demeurait sourd à leurs exhortations.

— Non, non! râlait-il, entre deux hoquets, je les connais moi. Cela suffit. Je les retrouverai. Je ferai mes affaires moi-même!

Et s'illusionnant sur son état, caressant jusqu'au bout l'idée des représailles, il exhala son dernier souffle dans un flot de sang.

Eh bien, cette brute, ce forcené qui ne compte que sur lui-même pour se faire justice, ce misérable répugnant à toute délation, trop fier pour réclamer l'aide de Thémis, me paraît éclairé d'un rayon de grandeur et de noblesse, rayon très pâle, mais suffisant pour ne point me faire désespérer encore du moral de tous ses pareils.

***

On parle beaucoup d'éducation et de culture en ce moment et de bons esprits préconisent avec raison un enseignement capable d'éveiller et d'entretenir la sensibilité artistique des jeunes Belges, dès l'école primaire; c'est-à-dire de leur faire aimer le bien par le beau, de les amener à l'Ethique par l'Esthétique. A ce propos M. Sluys, directeur de l'Ecole normale d'instituteurs de Bruxelles, présenta au récent Congrès international de l'Art Public qui se tint à Liége, de remarquables rapports dans lesquels il établit que par ces temps d'« entraînements » de tout genre on ferait bien d'entraîner surtout les enfants au goût et au sentiment de l'art. « L'art, dit-il, doit et peut pénétrer dans l'école, depuis le degré primaire, sous toutes ses formes. Il ne s'agit pas d'y introduire des cours spéciaux d'art, mais de

donner à toutes les activités scolaires un caractère esthétique, de placer les enfants dans un milieu imprégné d'art, de les exercer aux éléments primaires de l'art. »

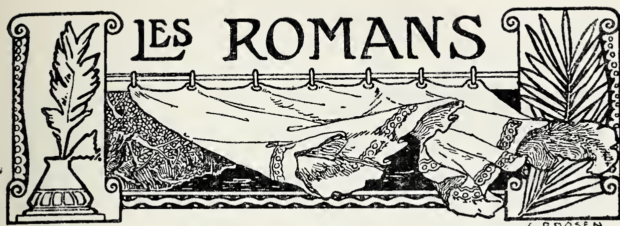
Et plus loin : « Pour préparer les enfants à la vie par la science de l'art il ne faut pas les enfermer entre les quatre murs d'une classe : le plus souvent possible on doit les conduire hors de l'école afin de les mettre en présence de beaux spectacles naturels, leur apprendre à les sentir, et à les observer, leur faire découvrir les harmonies des choses. »

***

L'excellente et salutaire campagne aussi que mène M. Louis Delattre dans le journal *Le Petit Bleu*, en faveur d'une rénovation totale de l'enseignement de la littérature dans nos collèges et nos athénées et surtout dans nos écoles primaires ! M. Delattre demande que l'on apprenne enfin aux enfants à aimer la littérature et non à la craindre et à la prendre en grippe; qu'on nous la montre sous son véritable jour, c'est-à-dire comme l'une des plus nobles filles de l'Illusion, la dispensatrice des meilleures consolations de ce monde, la source des émotions les plus pures, l'épuratrice de nos instints, et non comme un épouvantail, un arsenal à pensums, une abominable raseuse. L'auteur d'une *Rose à la Bouche* demande que dorénavant ce soient les poètes et les conteurs qui apprennent la littérature, quitte à laisser l'enseignement de la grammaire et de la syntaxe aux professeurs très ferrés sur ces matières, mais trop farcis de science pour sentir le charme de la poésie et de la belle prose et encore moins pour rendre leurs élèves sensibles à ce fluide que dégagent les chefs-d'œuvre. Oui, à la rigueur, que l'on maintienne même l'enseignement de la pédante et cuistreuse rhétorique, que M. Pet de Loup continue à initier les infortunés potaches aux mystères de l'antanaclase, de la synecdoque, de la catachrèse, de l'entimétabole, de la prosopopée, etc. Nous ne voulons priver personne de son pain quoiqu'il y ait des bourreaux moins impla-

cables que ces cuistres. Qu'on laisse donc leur chaire à ces déformateurs de crânes, à ces *comprachicos*, quitte à ne plus pourvoir à leur remplacement à mesure que la race obsolète et monstrueuse s'en éteindra. Mais à côté de ces épingleurs de papillons, de ces dévelouteurs de fruits savoureux et de fleurs satinées, de ces empailleurs de clair de lune comme les eût appelés Henri Heine, que l'on introduise dans nos écoles de vrais artistes pour édifier enfin nos gosses sur la beauté des poèmes et des contes, que l'on y installe des poètes et des conteurs, que l'on recourre à des éveilleurs de sensibilité.

Georges Eekhoud.



Paul André : *L'Impossible Liberté* (Victor-Havard, Paris). — Maurice des Ombiaux : *Contes de Sambre et Meuse* (Association des Ecrivains belges). — Paul Gourmand : *Panem et Circenses !* (Lemerre). — B. de Buxy : *La villa du cœur en peine* (Librairie Blériot. Bibliothèque de ma fille). — M. du Campfranc : *Chaîne renouée* (id.).

L'Impossible Liberté. — La dernière œuvre de M. Paul André se trouve toute résumée dans sa préface :

« L'enfant, né de l'union libre de deux époux qui ont méprisé les contraintes des lois sociales et des lois religieuses, porte la tare de cette naissance, illégitime devant la loi, coupable aux yeux du monde, damnable aux yeux de l'Eglise...

» ... L'impossible liberté est celle dans laquelle nous ne pouvons vivre, parce que par elle serait voué à l'infériorité et à l'infortune l'avenir de l'enfant à qui nous donnons le jour.

» Et cet enfant a des droits. L'en priver dès sa naissance et par le fait même de cette naissance, c'est dénier précisément ce superbe prestige de liberté individuelle que, dans notre union sans liens, nous aurions voulu proclamer par notre attitude et par nos actes.

» Les héros de ce livre souffrent d'avoir voulu une impossible liberté, et, sur le tard, ils reconnaissent leur erreur utopique. Heureux et bons, ils s'entourent volontairement des chaînes qu'ils avaient cru éviter à jamais. »

De ce sujet constamment discuté, M. Paul André a tiré un roman sobre et attachant. Il y a dans son livre beaucoup d'intelligence. Et si l'on regrette par-

fois de n'y pas trouver plus de couleur et d'imagination, cela est largement compensé par l'équilibre d'une psychologie exacte et émouvante. Chacun des personnages de ce récit possède une part de conscience, de sagesse personnelle qui suffirait à nous intéresser, même si la thèse développée au long des trois cents pages n'était de celles qui passionnent l'opinion. Les endroits les plus touchants, et sans doute les plus véridiques de cette œuvre, sont ceux où nous est révélé l'obscur tourment d'une petite fille qui se voit éloignée et reniée par ses compagnes sans en comprendre la raison. Toute l'histoire de cette enfant mûrie dans l'isolement, depuis l'éveil de la pensée jusqu'au jour où elle reprochera à ses parents d'avoir sacrifié son bonheur à leur idéal, est d'une réalité très mesurée, — de même que l'abdication des parents dans la succession de ses étapes douloureuses et inévitables. Il serait sans doute plus logique que Remy Larchez — le promoteur de l'*Œuvre de l'émancipation individuelle* — ne consentît pas aussi aisément au baptême et à la première communion de sa fille. Mais il est plus humain dans sa faiblesse, et nous plaît davantage.

Si cette œuvre tient un peu de l'esprit moralisateur de Brieux, il faut louer l'auteur d'avoir évité la grandiloquence, les effets pathétiques, les tirades solennelles et creuses, et d'avoir su mener l'histoire jusqu'à la fin sur un ton sobre et toujours naturel. Ce livre intéressant, d'une conscience lucide et impartiale, comptera parmi les meilleurs de M. Paul André.

Contes de Sambre et Meuse (choisis). — Maurice des Ombiaux n'est pas un poète : c'est un campagnard et un villageois — je veux dire une âme rude qui regarde les choses avec simplicité, sans amplification, et n'en parle que s'il les a senties. Tels voient dans la nature de grands spectacles, d'émouvants sujets de rêverie ou de philosophie. Maurice des Ombiaux en regarde surtout le côté pittoresque, simple, savoureux. Ne cherchez point dans son recueil de contes « le geste auguste du semeur ». Vous ne l'y

trouverez pas. Mais en revanche vous y respirerez la saine odeur des bois, des prairies, des saisons.

Le paysan de Maurice des Ombiaux n'est pas un héros. C'est un paysan. Il ne lui prête pas une grandeur factice, mais il le saisit vivement, dans sa crudité et dans sa verdeur; il le regarde avec les yeux narquois du campagnard qui a bu lui-même la grande goutte dans le cabaret de Catherine, avec les Adelin, les Bert, les Cajot.

Un esprit observateur est toujours un esprit amusant. Maurice des Ombiaux est observateur. Il connaît son pays, les gens et les bêtes, les prairies, les bois, les chemins pleins d'ornières, les haies d'épines et de saules... Il connaît le village, la grosse maison de pierre grise du docteur, couverte d'ardoises et garnie d'espaliers, et la petite chapelle de Notre-Dame de la Piraille, nichée sous un tilleul et précédée de deux marches en pierre rouge grenat, où l'on va en pèlerinage. Il sait le bruit que fait un troupeau en montant le chemin profond « dans l'aube cotonneuse », et l'esprit du cabaret où l'on joue aux cartes le dimanche. Il a écouté le silence d'un bois dans une nuit de lune claire. Il a fréquenté le fermier, le pâtre, le braconnier, le passeur d'eau. Il s'est amusé de leurs âmes enfantines et rusées, de leurs grosses facéties, de leurs propos rudes. Tout cela il l'aime, sans aucune sentimentalité, mais avec un cœur entièrement fraternel.

J'imagine que Maurice des Ombiaux a véritablement vécu son enfance dans le pays qui lui plaît si profondément et dont il semble n'avoir qu'à cueillir les images toutes vives, dans la mémoire, pour les grouper en contes. Ce n'était certes pas un de ces enfants sensibles et menus que la nature exalte, replie et fait rêver — mais un rude gamin aux jarrets solides, pilleur de vergers et dénicheur de nids d'oiseaux. Je pense que, pareil au pâtre de sa nouvelle, « il musardait dans le bois, écoutant chanter les oiseaux et s'exerçant à les imiter ». Et puis : « Il lisait aussi dans l'Almanach les poëmes des saisons, des pluies et des vents, apprenait à prévoir le temps à des signes divers, comme le vol des hirondelles au ras

des eaux, le bourdonnement des insectes, le tourbillon des essaims, les cabrioles des rainettes. Il suivait la marche, l'amoncellement et l'éboulement des nuages. Les plantes aussi lui révélaient leurs vertus. On le voyait interroger souvent la fenouille, le romarin, la lavande, le serpolet et le thym, et toutes les brindilles qui formaient le tapis vert doré de la prairie... »

« Il voyait l'heure à la place du soleil dans le ciel. Mais pour la connaître aussi aux jours de brume il fabriqua une horloge dans un sabot, et le suspendit au tronc d'un ormeau, à hauteur des premières branches. » Voici du détail net, frais, souriant à l'œil. Le volume en est plein. C'est, de plus, un petit livre fort bien édité, orné de belles illustrations par Léo Jo, Laermans, Donnay, Koister, etc.

Panem et Circenses. — A Lugdunum ou Lyon, en l'an 177 de l'ère chrétienne, sous Marc-Aurèle, Blandine, la petite sainte, avec l'évêque Pothin et une foule de néophytes fut livrée aux bêtes ; mais les bêtes, soit que la grâce les eût touchées, soit qu'elles fussent rassasiées, vinrent doucement lécher les pieds de Blandine.

Histoire ou légende, M. Paul Gourmand en a fait le noyau d'un roman dont l'intrigue et les noirs complots n'ont rien de particulièrement romain. Un ton tranquille, une langue incolore donnent à penser qu'il n'y a pas au monde de jeux plus doux que les horreurs dont ce livre est soigneusement composé.

La villa du Cœur en peine. — Dans *La villa du Cœur en peine*, M. B. de Buxy nous raconte l'histoire d'une jeune fille pauvre et aristocratique, qui s'éprend d'un homme riche et fruste, et finit par l'épouser après diverses péripéties.

Cet homme — Armand Germain, un ancien ouvrier — est accusé par la rumeur publique d'avoir assassiné son frère, alors qu'ils travaillaient tous deux à la construction d'une villa où serait enfoui le cadavre. Des années ont passé. La villa est abandonnée parce qu'on y entend battre un cœur, le cœur de la victime : d'où le titre du livre. Mais Armand

Germain n'a pas assassiné son frère, lequel se montre à point et tout s'arrange le mieux du monde. Des ébauches de caractères, des tentatives d'imagination donnent à penser que M. de Buxy est capable de concevoir le pittoresque et le particulier. Mais tout s'arrête au seuil. Il y a, cependant, dans ce livre, je ne sais quoi de vif et de savoureux, même de la poésie et la bonne odeur du Midi français.

Chaîne renouée est un roman moral à l'usage des familles.

BLANCHE ROUSSEAU.

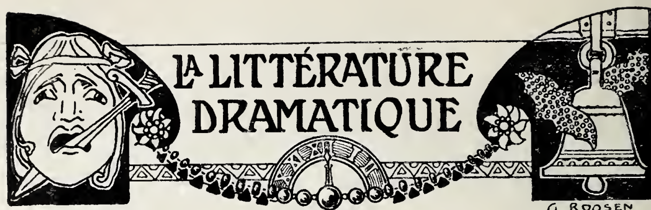


Si j'ai accepté de me charger à cet endroit de la chronique des Poèmes, c'est moins en vue de faire part aux auteurs de mon opinion sur leurs livres que pour avoir l'occasion, au fur et à mesure de l'apparition de ceux-ci, d'exprimer sur la Poésie les idées générales que peut s'en former un témoin attentif et désintéressé. Faute d'une de ces œuvres qui dominent l'époque et par leur impérieuse influence semblent donner le ton à toute une génération, quel temps d'ailleurs fut plus que celui-ci propice à la discussion par l'absence à la fois de tout régime et l'aspiration qu'il ne laisse pas de trahir vers une discipline qui à nouveau coordonne et vivifie. Nietzsche quelque part nous parle de cette frénésie de destruction dont certains organismes, parfois, sont saisis et qui, par une sorte d'accélération de leur propre décadence, les fait hâter d'eux-mêmes l'instant où une forme nou-

velle leur succédera. Tel est bien le spectacle que, depuis dix ans, nous offrent les Muses, dans la constance et la logique même de leur dérèglement. A notre début dans les lettres, cette poésie à laquelle par un intempestif abus de langage on a réservé le titre de parnassienne, achevait péniblement de s'éteindre, non point faute de poètes, mais par une ossification graduelle qui dans un vers de plus en plus resserré et durci ne laissait plus au sentiment de quoi circuler. Toute femme chez eux devenait statue, de noble prestance assurément, mais de pierre, et telle que tout espoir de propagation de l'espèce devait désormais être écarté. Afin de fixer les sables mouvants de leur prosodie, les Vers-Libristes en même temps, et comme on boise une dune pour en arrêter le glissement, s'efforçaient laborieusement d'étayer leurs procédés d'une théorie qui du moins leur valût de ne plus avoir l'air en les appliquant de simplement désobéir à la loi de l'adversaire. Pour remplacer un verbalisme qui, confondant les moyens avec la fin, ne voyait en chaque chose qu'un motif de parade rhétoricienne, les Vers-Libristes entendaient ne plus soumettre le vers à d'autres lois que celles de la musique, et dans un heureux cadencement, trouver la justification et la raison d'être de l'expression. Mais on n'est point « amorphe » impunément. Tirés des moules que la sagesse traditionnelle imposait à l'inspiration pour qu'elle s'y informât et que la résistance lui fournît l'épreuve de sa force, la pensée poétique cherchait en vain une ordonnance où se régler et jusque dans ses traductions graphiques semblait ne pouvoir apparaître que de profil. Si soucieux qu'ils fussent de musique, aussi bien, ces subtils improvisateurs oubliaient trop que celle-ci en fin de compte se ramène aux mathématiques et que le génie d'un Newton touche à celui de Bach, par une commune interprétation des nombres. Les Parnassiens en demeuraient assurés, il est vrai; mais le fin du fin pour eux se bornait à manier les chiffres, et la destination du poème, dans la seule exactitude mathématique de l'opération, se trouvait satisfaite à leurs yeux. Quelle place en tout cela demeurait au senti-

ment, et pour ne parler que de celui-là, que pourrait-on enlever de plus à la poésie que n'a fait un Heredia ? A pousser ainsi à bout les conséquences de leur système, ces messieurs se mettaient un peu dans la situation de ces malheureux que l'inondation assiège dans leur maison. A mesure que l'eau gagne, il leur faut monter d'étage en étage, jusqu'à ce que, bloqués sous les combles, il ne leur reste qu'à percer le toit de la tête ou à périr noyés. Il est fâcheux de le constater, mais ces poètes n'ont rien percé du tout, et M. Catulle Mendès survivant seul, on peut bien dire que le Parnasse à présent est submergé. Les Vers-Libristes, du reste, ne sont plus là pour applaudir à cette disparition et M. de Souza a beau s'écrier, en brandissant force nageoires : « Ils sont poètes ; voyez leurs ailes !... », nous ne saurions pousser la complaisance à le croire sur parole. Par sa nature même, le Vers-Librisme, éclatant prétexte d'un Laforgue ou d'un Verhaeren, ne pouvait être qu'un moment de l'évolution, une simple mue par quoi l'animal devait passer pour que son pelage ensuite parût plus riche et mieux tendu. Basé sur l'empirisme et le libre-arbitre de chacun, il lui manquait pour s'établir un principe d'autorité, une justification nationale, dirais-je, tirés de cette tradition qui dans le monde des formes littéraires demeure la grande école et comme la démonstration même de toutes leurs possibilités. — Ni Parnassien, ni Vers-libriste, et quoi donc, alors ! — Parbleu, il reste toute la poésie ! Parnassisme et Verlibrisme après tout ne sont que maladies, et s'il me fallait trouver quelque exemple d'un art qui, entre le sentiment et l'expression, sut réaliser un juste et fécond équilibre, croyez-vous que j'aurais grand'peine à le trouver dans l'œuvre d'un Jammes, d'un Elskamp, d'un Moréas, d'un Regnier, d'un Klingsor, d'un Ducôté ou d'un Merrill ?... Mais puisqu'une chronique est esclave de l'actualité et que pour parler de ces poètes il me faut attendre leurs livres nouveaux, ah ! qu'il paraisse donc l'Inconnu magnifique pour qui dépenser l'admiration que la paucité des demandes a fait en nous chaleureuse et mûrie, comme un vin qui au fond du chai se bonifie peu à peu dans la barrique odorante !...

ANDRÉ RUYTERS.



A. Le Bourguignon : Trente ans de lutte dramatique (Larcier, édit.). — Hector Fleischmann : *L'Impérator* (Éditions de la Revue d'Egypte et d'Orient, Alexandrie). — Edmond Picard : *La Joyeuse Entrée de Charles-le-Téméraire* (Larcier et Lacomblez).

Trente ans de lutte dramatique. — Le nom de M. Alfred le Bourguignon s'accole dans ma mémoire au titre d'un proverbe en un acte : *Qui se ressemble s'assemble.*

L'ai-je vue jadis cette petite pièce du répertoire des familles et des sociétés d'amateurs, ou l'ai-je lue? Si on peut dire qu'on lit ce qui n'est pas écrit. Car jamais l'auteur de cet essai n'a songé à écrire et qui saurait qu'il a eu l'ambition et le tourment de l'œuvre sans le titre et la préface en manière de testament des trois volumes que voici : *Trente ans de lutte dramatique.* Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, l'histoire d'une carrière pénible; non, sous ce titre, pareil à un cri, pareil à un appel à la justice de l'avenir, il y a les fruits de cette carrière, des drames, des comédies, des bouffonneries qui n'ont pas vécu. L'auteur a frappé à coups de manuscrits aux portes des théâtres; elles ne se sont pas ouvertes et dans son pays même, dit-il, en Belgique, il n'a rencontré qu'hostilité jalouse ou imbécile. Désabusé, sinon vaincu, il conseille aux jeunes gens de se faire savetiers plutôt qu'auteurs dramatiques. Placé au seuil de ces pages, ce conseil prend le sens amèrement dérisoire des paroles qui arrivent trop tard. Pourquoi, par quelle aberration cet homme, qui n'avait rien d'un artiste, s'est-il employé à des ouvrages qui relèvent de l'art? Les plus joviales de ses combinaisons scéniques sont à peine supportables; les autres apparaissent comme le travail d'un esprit enfantin qui aurait

admiré de loin Scribe et Ponsard. Un certain nombre de ces pièces sont nées entre 1880 et 1897! Cela déconcerte.

L'œuvre est posthume. N'insistons pas. Le silence, dans certains cas, est une forme du respect auquel les absents ont droit.

L'Imperator. — Il y a quelques mois M. Hector Fleischmann faisait représenter sur la scène des Indépendants à Paris *L'Affaire Capet*. Une notice biographique était jointe au programme de cette soirée. Je l'ai sous les yeux; elle est impressionnante. Elle dit cette notice : « dix-huit livres et trente-six actes à l'actif d'un poète de vingt-deux ans. Un tel labeur fait augurer heureusement de l'avenir de M. Fleischmann. Ne croyez pas cependant qu'à cela seul se borne son travail. Assumant la charge de secrétaire général de *L'Œuvre*, il collabore à dix journaux divers, écrit articles sur articles, fonde des revues, le tout avec un sourire dont ne se départissent jamais ses lèvres. » Que M. Fleischmann ait vingt-deux ans, c'est probable; qu'il soit poète, c'est fort douteux pour ceux qui ne connaissent de lui que *L'Imperator* et je déplore que notre première rencontre ait lieu devant ce « petit jeu tragique » qui n'est dans sa forme bâtarde et facile, ni une œuvre de dramaturge, ni une œuvre d'écrivain. Si c'est le trente-sixième acte de M. Fleischmann, j'attendrai — impatiemment! — de connaître les trente-cinq autres.

La Joyeuse Entrée de Charles-le-Téméraire. — Les drames de M. Edm. Picard sont les ouvrages rapides d'un homme d'action et de combat. Dans le feu de l'improvisation vigoureuse la pensée de l'auteur ne prend pas le temps de se replier sur elle-même pour se mesurer ou pour s'assouplir. Sans se soucier du chemin ni de la forme de ses pas, elle va vers le but comme vers une proie. Ces drames ne sont pas écrits ; ils sont tracés en fresques, figurés en traits larges et sommaires pour des interprètes intelligents et ardents capables d'en transmettre le mouvement et le sens à a foule. Quand des acteurs en auront absorbé la

substance, on pourra jeter le livre comme on jette une coque dont on a retiré le fruit, comme on rejette une dépouille. Il faut en effet, pour bien voir ces drames, les dépouiller de leur apparence littéraire et noter que s'ils nous arrivent sous la forme matérielle du livre, c'est parce que les dramaturges belges, en Belgique, n'ont pas de théâtre.

La Joyeuse Entrée de Charles-le-Téméraire est une suite de tableaux en action. Les yeux appuyés au texte qui se déroule, imaginons-les. Celui-ci d'abord : à Bruges, la nuit, la cour intérieure du Princen-Hof sous le clair de lune. Bourgeois et artisans sont assemblés curieux, superstitieux et bavards devant l'hôtel où Philippe-le-Bon vient de mourir. Un héraut apparaît entre des porteurs de torches au bas de l'escalier sous les arcades : « En cet an de l'incarnation du fils de Dieu mil-quatre-cent-soixante et sept, en ce lundi quinzième jour de juin, en la neuvième heure de cette nuit, en cette illustre ville de Bruges, la lune étant pleine, il a plu à notre créateur... » La foule dont l'ombre bouge au pied des marches écoute ; elle fait ses réflexions et ses doléances.

Autre tableau :

Une salle à l'intérieur du Palais ; sur un lit de parade incliné, le corps du duc en habits rouges avec le collier de l'ordre de la Toison d'Or. Maintenant ce sont les seigneurs, ce sont les serviteurs qui font le cadre et le chœur. La psalmodie d'en bas est aussi dans leurs voix ; on dirait qu'elle monte et se prolonge ici, rumeur, encens de paroles chuchotées autour du mort auguste et silencieux... quand tout à coup le Téméraire, en habits de deuil, fait irruption, s'arrête, se découvre et se jette sur le corps de son père avec des cris. Balancées autour ainsi que des lanternes sourdes les paroles à voix très basse des serviteurs et des seigneurs promènent des lueurs sur le fond de son âme. L'instant est très humain, sans fard, sans apprêt. Mais le duc régnant se redresse. Son visage en larmes est déjà impérieux et ce qu'il dit évoque la grave splendeur d'un cortège, tout l'orgueil et tout le faste éployés de la Maison de Bourgogne. La présentation du personnage est véridique et saisissante. Il est

campé. Va-t-il agir? Parti de la foule, le drame retourne à la foule. Les tableaux suivants nous mènent à Gand parmi les communiers flamands de la cité lourde et sombre. L'altier aristocrate et le peuple ici vont se heurter et puis, dans un temps d'arrêt et d'expectative, vont se confronter. Mais l'orgueil du duc, par une large blessure a saigné; son âme se trouble et sa « Passion » commence.

Ce drame n'est à la vérité qu'un prologue à des événements. Rien de décisif ne s'y passe; il finit sur des cauchemars et des pressentiments. C'est une question, une interrogation tragique. Une grande figure se pose. Elle est historique.

Ce que nous savons de l'Histoire éclaire le tumulte de ses ambitions et de ses angoisses. Ce n'est pas un drame d'idées, c'est un drame d'images. L'action n'y est qu'à l'avant-plan, et cette action ouvre à grands coups des perspectives où se jouent la pensée et l'imagination. Par sa facture sommaire et par le rôle qu'y joue la foule, c'est un drame populaire; je veux dire qu'il pourrait émouvoir la masse s'il était réalisé avec cet art vivant, ingénieux, généreux et parfait qu'apportent à la scène des artistes tels que Gémier, des compagnies d'artistes telles que celle des Meininger.

HENRY MAUBEL.

LES CONGRÈS

Les Rapports au Congrès wallon. — *Les origines des Wallons*, par JULIEN FRAIPONT. —*Le wallon est-il une langue?* par J. DELAITE. — *La situation matérielle et morale des provinces wallonnes*, par LAURENT DECHESNE. — *La situation matérielle et morale du peuple wallon*, par JEAN ROGER. — *A*

propos de l'âme belge, par OLYMPE GILBART. — *Le sentiment wallon dans l'architecture,* par PAUL JASPAR. — *Le sentiment wallon dans la sculpture,* par JOS. RULOT. — *Quelques idées sur le sentiment wallon dans la peinture,* par AUGUSTE DONNAY. — *Le sentiment wallon dans la musique,* par ERNEST CLOSSON. — *Note sur le sentiment wallon dans la littérature d'expression française,* par CHARLES DELCHEVALERIE. — *La littérature et le Folklore,* par MAURICE DES OMBIAUX. — *Les droits des races en Belgique,* par JULIEN DELAITE. — *Des relations entre la France et la Wallonie au point de vue postal,* par le comte ALB. DU BOIS. — *Sur la création d'une Académie wallonne,* par VICTOR CHAUVIN. — *La Philologie wallonne,* par JULES FELLER. — *Les sociétés historiques, scientifiques, artistiques en pays wallon et leurs institutions (musées, expositions, etc.),* par OSCAR COLSON. — *Les encouragements à la littérature dramatique wallonne,* par THÉOPHILE BOVY. — *Les primes d'encouragement à la littérature dramatique wallonne,* par M. FORTIN. — *Les fédérations wallonnes littéraires et dramatiques,* par JOS. CLOSSET. — *Extension à donner aux organismes de propagande wallonne,* par HENRY ODEKERKE. — *Les musées régionaux et locaux,* par CHARLES DIDIER. — *Un premier parc national en Wallonie,* par CHARLES DIDIER.

Les Wallons se devaient à eux-mêmes de se réunir, à leur tour, en de solennelles assises, cette année où leur antique capitale s'ouvrit hospitalièrement à tant de congrès. Ils ne s'en firent point faute, et ils eurent à Liége, les 1 et 2 octobre, leurs grandes journées, au cours desquelles on exposa des revendications fort justes et quelques autres moins opportunes, en même temps qu'on exaltait les vertus patriales avec une grande piété et une foi indéfectible.

Il y a toujours un côté touchant dans de telles réunions, où une race interroge son passé, cherche à mieux définir son âme pour toujours mieux la faire épanouir en grandeur et en beauté, ou seulement pour se défendre plus sûrement contre l'abâtardissement et l'absorption. Mais il est presque impossible que le sentiment particulariste s'y maintienne strictement modéré et raisonnable et on doit bien s'attendre à voir formuler quelques opinions exagérées. Toutefois il semble qu'il faille en laisser la responsabilité, dans

ce cas-ci, non au groupe social assemblé, mais à quelques personnalités seulement d'entre les cinq cents adhérents au Congrès, dont l'importance et la réussite se marquent déjà par ce chiffre considérable. Cependant l'intérêt des débats ressortira bien mieux de l'analyse succincte des rapports relatifs aux différents objets en discussion.

C'était tout d'abord, on ne le niera pas, une question de circonstance de savoir s'il y a encore des Wallons, j'entends des Wallons du type pur et primitif. Il paraît, en effet, qu'il n'y a plus en Europe de races, au sens que la science donne à ce terme. Il y avait lieu de fixer les idées sur ce point, péremptoirement, et on peut en dire autant de cet autre-ci : Y a-t-il une langue wallonne? Ceci pour répondre aux gens qui croient qu'il n'y a qu'un patois, au sens péjoratif du mot.

Or, M. Julien Delaite a établi qu'il y a une littérature wallonne distincte, dès le XIIe siècle, une littérature qui eut son éclat, puis s'éclipsa et qui, de nos jours, semble rentrée dans une période d'épanouissement et de vie remarquables. De son côté, M. Julien Fraipont, synthétisant les données de ses travaux et de ceux de son confrère M. Houzé, nous a révélé que si les Wallons, comme les Flamands, comme les Français, sont évidemment métissés, il existe néanmoins un type wallon qui a conservé en prédominance les caractères ethniques des anciennes peuplades préhistoriques habitant le pays aux débuts de l'ère actuelle. Ces lointains ancêtres étaient des Néolithiques brachycéphales, dont les descendants purent résister, chez nous mieux qu'ailleurs, aux envahisseurs de l'époque du fer et de plus tard, des Hallstadtiens dolichocéphales, ceux-là. Donc, Wallons, mes frères, les « têtes rondes » doivent être sacrées pour nous : elles seules sont conformes aux traditions physiologiques de la race. Et réjouissons-nous, voilà que grâce à l'accomplissement d'une loi connue, après une série d'altérations, les types primitifs tendent à se reconstituer... Mais il n'y a là rien de folâtre, et je ne sais pourquoi j'ai l'air d'en plaisanter : le travail de M. Fraipont est savant et documenté.

Non moins graves sont ceux de MM. Laurent Dechesne et Jean Roger, qui ont étudié en économistes la situation matérielle et morale des provinces wallonnes, les considérant au double point de vue de leurs ressources naturelles et de leurs industries. Mais il semble — et c'est un peu la conclusion de M. Dechesne, si je ne me trompe — que, quand on traite ce chapitre, les conditions ethniques soient négligeables en comparaison des facteurs économiques. Lorsqu'il se place au point de vue des caractères psychiques, M. Dechesne croit reconnaître à tous les Belges des traits communs qui leur composeraient une sorte d'âme nationale, fût-elle vague et assez incomplètement définie. M. Henri Pirenne, lui aussi, dans un discours qu'il a fait au Congrès de Liége, a fait entendre que s'il y eut primitivement des différences foncières entre Wallons et Flamands, leur coopération constante, depuis des siècles, sous l'influence des nécessités sociales communes, a dû faire disparaître lentement les particularités de race.

Mais M. Olympe Gilbart a une façon de voir diamétralement opposée à celle-là. Il estime qu'un choix de faits historiques apportés à l'appui d'un raisonnement, celui-ci fût-il rigoureusement logique, ne peut prévaloir, quand il s'agit d'établir la psychologie d'un peuple, contre les intuitions d'une sensibilité qui se reconnaît et s'affirme bien spéciale. L'âme belge, pour lui, n'est qu'un mythe, né du cerveau d'Edmond Picard Il y a une âme wallonne et une âme flamande. Il faut souhaiter que chacune, gardant jalousement ses qualités ancestrales, se développe à l'infini dans le sens qui lui est propre, tandis que la patrie belge continuera à prospérer dans le domaine économique, grâce à l'émulation féconde et fraternelle de deux races également puissantes et expressives.

Au fond, il y a une âme belge ou il n'y en a pas, selon l'acception qu'on donne aux mots. Mais, incontestablement, il y a un sentiment wallon dans les arts, comme il y en a un flamand.

M. Paul Jaspar l'a étudié dans l'Architecture, où il est assez difficile à saisir. C'est dans la sculpture que M. Jos. Rulot l'a considéré, évoquant l'art des

vieux maîtres du terroir dont l'individualité bien marquée appelle un travail de groupement et fait rêver à une École wallonne, qui correspondrait à une réalité glorieuse pour le pays mosan. M. Auguste Donnay, avec originalité, a noté l'indépendance essentielle, l'esprit d'analyse, le souci des idées, qui distinguent les peintres de Wallonie, peintres de la ligne surtout. N'est-ce pas parce qu'ils rendent surtout la vision pensive et réfléchie d'une terre aux contours sinueux, d'une terre dont les structures tourmentées racontent les merveilles d'une transformation lente?... Mais à quelles étranges assertions s'est livré M. Donnay au sujet de la couleur! N'est-elle pas ce qui importe, plus même que la pensée, en fait d'art pictural?... Du rapport de M. Ernest Closson qui a recherché les particularités de la race en tant qu'elles s'attestent dans la musique wallonne, qu'on nous permette de citer ces lignes qui paraissent l'expression définitive de ce qu'elles se proposent de préciser :

Une sensibilité profonde, presque maladive; une finesse et une distinction naturelles qui relèvent jusqu'aux manifestations vulgaires du sentiment populaire; une recherche d'individualité et d'originalité poussée à l'extrême; des oppositions saisissantes de calme grave et méditatif et de fougue impulsive qui met dans la joie une sorte de fébrilité, impatiente; par-dessus tout, chez le poète et l'artiste, un certain mode d'idéalisme d'une aspiration énorme et pénible, d'une religieuse ardeur, d'une tension lancinante et presque douloureuse vers on ne sait quel au-delà du sentiment; tels sont les caractères saillants de notre âme. Or, tout cela, on le trouve sous des formules et dans des proportions diverses chez tous les musiciens wallons d'aujourd'hui ; mais le dernier trait surtout est caractéristique. C'est lui qui, dans la musique de chambre de Franck et Lekeu, donne à tels allégros leur essor vertigineux; c'est lui qui sanglote dans les élans éperdus de tels adagios et met une inquiétude latente jusque dans la contemplation. La musique française contemporaine n'offre rien de semblable ; elle conserve toujours, même dans la jeune école, où la tradition franckiste se mitige encore d'influence wagnérienne, son harmonieuse unité de sentiment et sa lucide clarté de conception.

Le lyrisme germanique lui-même trouve dans son idéalisme robuste et conscient cette sorte d'assurance imperturbable qui marque ses plus vifs élans. Mais cette poésie trouble et par là si profondément émouvante qui émane des pages les plus caractéristiques de nos musiciens liégois contemporains, est unique dans ce langage universel des sons, seul apte à traduire l'inexprimable. Et cette manière de sentir n'aurait-elle pas sa source dans le douloureux et permanent conflit intérieur d'éléments psychologiques latins et germaniques qui signale la race; le goût de la clarté, le sens aigu des réalités extérieures d'une part, de l'autre le rêve jusque dans l'action, la tension permanente vers l'au-delà mystique des choses?...

Enfin, MM. Charles Delchevalerie et Maurice des Ombiaux se sont occupés du sentiment wallon dans la littérature d'expression française. Le premier a essayé de définir les traits communs aux écrivains très divers, très individualistes aussi, dont l'effort nous vaut une floraison si riche de belles pages :

Latins de tempérament, dit-il, l'antique voisinage des pays germains les a toutefois influencés. Deux races contradictoires s'affirment en eux, s'y combattent et s'y harmonisent.

Cette diversité de leurs dons leur assure la souplesse de pensée et la finesse de sensation qui sont le propre des intellectualités compliquées. Et comme leur santé est absolue, comme leur ferveur d'art est profonde, comme leur probité est native et essentielle, ils ont la chance inestimable d'être simples et spontanés en même temps qu'ils sont subtils.

Si la grâce française apporte ses prestiges au rythme de leur prose ou de leurs vers, nos écrivains savent, en hommes du Nord, traduire le langage qui ne parle pas.

Ainsi s'atteste, en littérature comme dans les autres arts, l'extrême sensibilité de la race. L'âme des Choses! Elle vivifie de je ne sais quel panthéisme mystérieux, d'une force interne, faite de sympathies, de correspondances brusquement révélées, toutes les belles pages de nos auteurs de langue française. Certes, on peut nous objecter qu'elle reçut des hommages ailleurs que chez nous. Mais ce qui fait l'originalité de nos écrivains, et ce qui peut faire leur orgueil, c'est qu'ils traitent la nature avec désintéressement, c'est qu'elle vit en eux-mêmes, c'est qu'ils la regardent avec des yeux qui peuvent encore s'émerveiller...

M. des Ombiaux, lui, a étudié, avec une particulière compétence, les ressources merveilleuses que présente pour l'écrivain le trésor inépuisable de la poésie populaire...

Mais, après nous être complu à écouter nos artistes, il nous faut considérer maintenant des choses un peu plus austères. Nous renonçons pourtant à résumer le travail très nourri de M. Delaite, recherchant une formule équitable dont l'application garantisse les droits des races en Belgique et empêche dans l'avenir tous conflits violents. Il faut avouer que parmi les seize vœux qui sanctionnent ses conclusions, il en est quelques-uns dont l'opportunité paraîtra douteuse. La plus irritante discussion fut d'ailleurs provoquée par l'une de ces propositions dont l'exagération est incontestable et qui révèle des tendances regrettables, c'est à savoir de supprimer l'égalité des langues des programmes politiques et de donner au français la suprématie dans tous les domaines, en tenant compte des droits sacrés des parlers flamand et wallon!...

Il y aurait, certes, moins de danger, il n'y en aurait même pas, à ce que fût réalisé le vœu du comte A. du Bois, de voir la franchise postale dans les communications entre la France et la Belgique ramenée à un taux uniforme, celui de leur tarif interne. Mais cette question est d'un intérêt assez mince, me semble-t-il. *Paulo majora canamus!* Avec tact, M. Victor Chauvin a établi que le wallon a droit à une Académie officielle et dotée par le gouvernement, au même titre que le flamand, pour ces deux raisons : il a produit une littérature vivante et importante, et son étude au point de vue scientifique s'impose sans conteste.

Mais cette étude-là, hâtons-nous de le dire, des savants, épris de leur antique parler, s'y adonnent avec autant d'intelligence que de désintéressement. C'est ce qu'a démontré, me semble-t-il, le rapport de M. Jules Feller, l'un d'eux, sur la philologie wallonne, dont il a retracé l'historique, en caractérisant le rôle de Grangagnage et des érudits qui appliquèrent les vraies méthodes dans leurs recherches de linguistique régionale, et en faisant valoir l'importance du

dialecte wallon dans la science comparée des langues romanes.

En somme, on le voit, les Wallons ont déjà leur libre académie et, du moins, ils ne la doivent qu'à eux-mêmes! Mais, à tout prendre, les encouragements qu'accorderaient les pouvoirs publics ne gâteraient peut-être rien...

M. Oscar Colson, le sympathique et si actif directeur de *Wallonia*, les a réclamés, ces encouragements, dans un rapport, plein d'arguments décisifs, sur les sociétés historiques, scientifiques, artistiques, en pays wallon, tandis que MM. Bovy, Fortin, Closset et Odekerke ont traité des sujets analogues ou connexes, et que M. Charles Didier a défendu l'idée de la décentralisation artistique et proposé qu'étant admis ce principe que la beauté de certains sites constitue une richesse publique intangible, les Chambres soient sollicitées de décider que la vallée de l'Amblève, de Martinrive à Trois-Ponts, sera désormais « parc national ».

On ne dira pas que les idées ont manqué au Congrès wallon. Quelques-unes même de celles qu'on y sema avaient assurément le charme rare de la nouveauté. Peut-être verrons-nous lever tout ce bon grain. Mais dût-il ne point germer de sitôt, l'ardeur avec laquelle il a été répandu, est un signe non équivoque de la belle vitalité d'une de nos deux races nationales, en même temps qu'une des marques caractéristiques de sa conscience. Et de cela je me réjouis pour la Wallonie et pour la Belgique.

Arthur Daxhelet.



La campagne littéraire dans la presse : Le « petit bleu ». — A propos du théatre belge. — Une tombola franco-belge.

Il y a décidément quelque chose de changé dans le royaume de Belgique. Depuis quelque temps une transformation de l'activité intellectuelle s'opère au profit de la littérature et ses effets se font heureusement sentir dans la presse de notre pays qui nous avait depuis si longtemps habitués aux résidus des suppléments littéraires (?) des journaux français.

Depuis une année on se risque à parler dans les quotidiens des choses littéraires, on y discute les questions d'art avec le même sérieux que les questions économiques et avec une compétence qui surprend presque, alors qu'on se figurait si généralement notre ignorance et notre mépris de la littérature.

Ce fut d'abord au sujet du Théâtre Itinérant toute une discussion activement menée dans la presse nationale de tous les partis. Edmond Picard claironna dans le *Peuple*, affirmant la possibilité et la réalité d'existence de ce genre dramatique jusqu'ici systématiquement méconnu; l'abbé Van der Elst dans le *Journal de Bruxelles*, reprit l'affirmation contraire, avec cependant moins d'assurance que jadis, puis d'autres journaux entrèrent dans la lutte et ce sujet alimenta pendant quelque temps la rubrique littéraire. Demolder, Maeterlinck vinrent ensuite, et c'est alors que s'engagea plus décisivement le combat, à propos de la fameuse publication de M. Oscar Schepens. Enfin, précédant de quelques jours à peine l'apparition de la *Belgique artistique et littéraire* qui semble être la matérialisation de tous ces efforts, ce fut la série d'articles que Louis Delattre publia dans le *Petit Bleu* sur la situation des écrivains en Belgique.

Je viens de citer le *Petit Bleu.* Il convient ici de rendre hommage à son directeur et à ses collaborateurs. Jamais campagne ne fut aussi activement menée et, l'on peut le dire, avec plus de désintéressement. Nous devons à M. Harry, à M. Delattre, à M. Dumont-Wilden, à tous ceux qui ont contribué à cette propagande en faveur des lettres belges d'avoir attiré l'attention du gouvernement sur cette révolution de l'âme belge et d'avoir préparé les succès futurs. La campagne du *Petit Bleu* est d'ailleurs loin d'être terminée. Dans un de ces derniers numéros et à propos des idées émises par Louis Delattre, M. Demolder s'exprima ainsi :

A propos de Delattre, une objection. Il prêche pour l'avenir. Et le présent? Son projet me plaît, pour le présent. Je n'ai jamais parlé de tombolas de livres, comme le dit Delattre. Ce serait enfantin. Mais je resonge à ce projet d'Edmond Picard : l'achat de mille exemplaires d'un livre, à distribuer dans toutes les bibliothèques. Défendez donc cette idée ! J'en ai déjà parlé dans le *Petit Bleu.* Quels livres choisira-t-on? Mais on sait quels sont les meilleurs livres, les poèmes de Verhaeren, ceux de Giraud, les « Kermesses » d'Eekhoud, la « Vie des Abeilles », le dernier roman de Glesener et cent autres ! Qui choisirait? Un directeur des lettres intelligent. Cela peut se trouver. Et son rôle ne serait pas difficile. Il acquerrait une édition, à bon prix, pour un musée. Voilà un mode de subside utile, digne et laissant aux écrivains leur liberté. Il y aurait par-ci par-là, par suite d'influences et de pressions, un brin d'abus, un rien d'erreur. Tant pis ! J'ai d'ailleurs parlé de ce projet à plusieurs littérateurs, qui ont opiné absolument dans mon sens.

Évidemment la *tombola des livres*, comme le dit Eugène Demolder, serait un moyen enfantin. Et cependant n'y a-t-il pas dans cette voie de la *tombola*, — je ne parle plus de tombola de livres, mais d'une véritable loterie, — une idée à creuser, et ceci plus spécialement au point de vue du Théâtre belge?

Somme toute que manque-t-il pour créer un théâtre belge? — Des fonds?... et la loterie n'est-elle pas un moyen excellent de se procurer ces ... fonds? Voyez la tombola de l'Exposition de Liége, dont on

s'arrache les billets — et si vous voulez un exemple plus frappant je vous citerai la récente *Loterie de la Presse française*, dont les titres, émis cependant au prix déjà élevé de vingt francs, faisaient prime quelques jours à peine après leur émission. Au dernier Congrès de l'Art public, MM. Isidore Van Cleef et Henri Liebrecht présentaient un rapport sur « les conservatoires et l'art dramatique », rapport dans lequel, ayant envisagé cette question vitale *des fonds à trouver* pour un théâtre national, ils se sont arrêtés à cette idée d'une loterie. Considérant les tendances, qui se manifestent actuellement en France, vers la décentralisation artistique, et assimilant la poussée de l'art belge de langue française à un effort plus vigoureux peut-être que tout autre de cette force de décentralisation, ils avaient imaginé le projet franco-belge que voici :

Nous voulons parler de l'opéra populaire, des théâtres en plein air, du théâtre des auteurs belges.

Mais où trouver les fonds nécessaires à ces entreprises? L'État pourrait difficilement en supporter la totalité des frais; or, il est peu probable que la munificence de Mécènes mette les organisateurs à même de donner à ces institutions toute l'importance désirable. La préoccupation simultanée de ces idées nouvelles en France et en Belgique ne pourrait-elle faire naître la possibilité de l'émission d'une loterie franco-belge, pareille à celle de l'Association de la Presse en France, dont les billets ont fait prime dès la première heure. Les bénéfices de cette loterie, qui ne pourraient manquer d'être considérables — des millions — seraient partagés entre les deux pays et affectés à la création de ces différentes entreprises. Il est à remarquer que cette loterie aurait pour chacun des deux pays un caractère en quelque sorte national et qu'elle ne chercherait à servir aucun intérêt particulier. L'art seul en bénéficierait pour le plus grand bien de la Belgique et de la France, ces deux pays si haut placés par l'ampleur de leur mouvement artistique.

Oui, certainement, c'est là un très beau projet et qui mérite non seulement d'être connu mais d'être encouragé; et c'est pour cela qu'il m'a semblé utile, après le *Thyrse* et le *Petit Bleu*, de reprendre ici cette idée dans LA BELGIQUE.

Mais comment arrivera-t-on à cette loterie? Créer une commission?... Je ne vois guère d'autre moyen. Seulement s'il est à peu près certain que le gouvernement français acceptera le projet, je suis beaucoup moins rassuré en ce qui concerne les dirigeants belges. N'est-ce pas un bien grand effort à demander à un gouvernement qui ne nous est encore qu'à peine acquis. Et j'envisage la possibilité de ceci : le projet adopté par la France, transmis à la Belgique et repoussé par celle-ci. Cependant... qui sait? Les choses d'art et de lettres *venant de France*, qui avaient tant de vogue jusqu'à présent, n'ont peut-être pas encore perdu assez de leur faveur pour faire présager cet échec. L'influence française a été jusqu'à ce jour assez néfaste aux lettres belges, elle leur devrait bien cette revanche de faire une fois quelque chose en leur faveur.

P. DE CARSALADE.

P.-S. — J'aurais voulu signaler également quelques articles économiques publiés au sujet du port d'Anvers et de l'Union des Pays-Bas. Mais, outre que la place manque, cette question sera plus nettement entrée dans la voie de la discussion le mois prochain et il sera temps alors de lui consacrer une chronique.

D'autre part, dans ma « Revue des Journaux » du mois dernier j'ai attribué par erreur à M. Léon Leclerc, quelques lignes sur la littérature wallonne dont M. Oscar Grojean revendique à bon droit la paternité. Rendons à César...

P. DE C.



LES REVUES.





Le croirait-on, au moment même où nous célébrions le soixante-quinzième anniversaire de notre indépendance, nous avons couru le risque de perdre cette indépendance si durement conquise? Et c'est précisément l'Autriche, qui nous domina longtemps jadis, dont le joug a failli derechef plier nos épaules sous son poids. Mais cette fois ce n'est point pour des raisons purement politiques que nous avons presque changé de couronne; chose faite pour nous réjouir, c'est une question d'esthétique... sentimentale qui nous a mis à deux doigts de... négociations diplomatiques. Personne n'aurait rien su de cet incident, si son artisan essentiel, un journaliste susceptible, n'avait cru bon de le raconter tout au long dans GROSZE OESTERREICH, dont il est le correspondant bruxellois.

Cet homme de lettres assiste au défilé du pittoresque cortège historique qui, à plusieurs reprises, traversa, l'été récent, les rues extrêmement pavoisées de la capitale. Il regarde, il détaille en curieux, ni emballé, ni indifférent, quand soudain, à l'approche d'un des derniers groupes, il sent tout son être s'exaspérer, ses nerfs se distendre, son front rougir d'indignation : Là haut, au sommet du char symbolisant la période qu'illustrèrent si différemment Charles de Lorraine et la marquise de Prié, ne s'est-on pas avisé de figurer Marie-Thérèse, la Grande impératrice, par une fille du peuple, une pauvre fille au visage paisible et rayonnant que, pour rendre plus aristocratique, on a passé habilement au fard, au kohl, à l'antimoine, à la poudre de riz... Ecoutez comment le journaliste autrichien la vit : *Een abgelebtes, unseines gesicht, das auf einem deivren, langen Halse sasz, sollte die hoheitsvollen Züge Maria*

Theresias widerspiegeln. Je vous le demande à tous, vous qui vites le cortège, cette figurante prolétarienne n'était-elle pas une avenante personne, piquante même, une vraie incarnation plantureuse et saine de notre race? Mais pour le rédacteur de *Grosz Oesterreich*, il eût fallu faire trôner là-haut une noble dame authentique, une patricienne brillante...

Vraiment, c'est un scandale sans nom, intolérable. Pareil crime de lèse-dignité ne peut se renouveler! Et le brave plumitif, hors de lui, se promet de tirer vengeance de cette insulte rétrospective et posthume à sa *Grosze Kaiserin*. Il court à la légation autrichienne, demande à être introduit auprès du ministre de l'empereur François-Joseph, qu'il parviendra bien à convertir à sa cause, qu'il déterminera aussi à assurer le châtiment de ceux qui se montrèrent si irrespectueux envers l'ascendante de son souverain. Mais le plénipotentiaire près la Cour de Belgique est absent et le journaliste ne trouve qu'un jeune attaché à qui ouvrir son cœur, en le priant de rapporter à son chef les faits qu'il lui narre. Celui-ci certes, ému à son tour, considérera comme un devoir élémentaire d'empêcher aux prochaines « sorties » l'apparition de la brave fille du peuple sur le trône impérial... S'il n'obtient pas satisfaction, on en saisira le ministre des affaires étrangères. L'Autriche est une grande puissance et elle sait comment traiter les Belges. Question d'habitude...

Le visiteur s'en va, à moitié tranquillisé, convaincu d'avoir agi en pur et soucieux loyaliste. Mais, horreur! le dimanche d'après, assistant à la « seconde » du cortège, il reconnaît là-haut, sur le char, la même impossible et impassible personne dont la vue l'avait tant désespéré l'autre semaine. Cette fois, le malheureux crut devenir fou de rage. Et ce qui ajoutait encore à son exaspération, écrit-il, c'est que des gouttes de pluie avaient mis un désordre inconcevable dans les traits peints de la figurante, dont les joues ressemblaient à une mosaïque. Marie-Thérèse n'était plus qu'une vilaine caricature... Depuis lors, notre confrère anonyme est convaincu que la légation de son pays manque à tous ses devoirs, qu'un diplo-

mate si indifférent à tout, que le ministre d'Autriche-Hongrie est un être inutile, et que son jeune attaché est un sot, qui n'a même pas le respect des compatriotes venant lui confier leurs justes alarmes... Nous autres, nous leurs savons gré de leur sage attitude : Ils nous ont évité une guerre presque fatale.

— André Fontainas consacre, dans le MERCURE DE FRANCE, une étude concise, émue, et profondément compréhensive au chantre des *Trophées*. José Maria de Hérédia reçoit là, sous une forme merveilleusement châtiée qu'il aurait aimée, un hommage pieux dont chaque ligne est dictée par une admiration affective presque filiale. Ces pages évoquent avec netteté l'art somptueux et délicat du poète défunt. Et tous ceux qui ont été charmés et touchés par ses vers, liront avec une joie approbative cette observation judicieuse et claire : « Il a été, répète-t-on de toutes parts, l'homme d'un seul livre. Mais ainsi que, à la guerre, des dépouilles qu'ils ont ravies aux cités ensanglantées et aux peuples agonisant de leur triomphe, les vainqueurs ont prélevé les armures les plus étincelantes, et en quelque sorte la fleur de leur butin pour en façonner de magnifiques trophées, le poète qu'ont ému tous les frissons de la nature, de la vie et de la pensée humaine, n'en a voulu retenir que les plus rares, les plus définis et les plus sensibles pour les douer, en les purifiant, d'une limpidité incorruptible et du prestige effarant d'une éternelle sonorité. » Dans ce même numéro du 15 octobre, M. Antoine Morsain donne un singulier et attachant portrait psychologique de Saint-Just. Il l'appelle « un professeur d'énergie » et justifie ce titre par des aperçus d'une pénétrante observation. En cette analyse, purement morale et scientifique, nous retrouvons cette pensée du cadet des Conventionnels : « Un peuple chez lequel serait établi le préjugé qu'il doit son bonheur à ceux qui gouvernent ne le conserverait pas longtemps. » Elle est de nature à faire intimement réfléchir... D'autres choses sont à citer dans ce fascicule, notamment l'inénarrable *Dialogue des Amateurs* de Remy de Gourmont et les *Notes sur l'art japonais* de Tei-San, qui nous rappellent l'époque déjà loin-

taine où Bing, feu Bing publiait, voici bien dix ans sans doute, dans la *Revue Blanche,* ses pages attachantes sur Hokusai, qui pour beaucoup était alors un obscur inconnu.

— La candeur est un sentiment touchant. EN ART nous donne un exemple de cette candeur, qui n'émane d'ailleurs point d'un de ses collaborateurs belges, ce qui est une valable excuse. Si vous examinez le numéro du 30 septembre, vous boirez du lait en y trouvant, intercalée, une réclame, couleur espérance, en faveur d'un recueil de poêmes : *Le Vaisseau Solitaire*, publié par *le Beffroi*, de Lille. L'auteur, M. Edgar Malfère, — il nous pardonnera de le citer, — offre son livre avec son portrait, le tout pour cinq francs. C'est pour rien. Mais ce n'est pas seulement la tête de ce versificateur naïf que le lecteur peut se payer, mais aussi tout ce qui en est sorti, nous voulons dire le manuscrit original de son livre. Ce manuscrit est à céder moyennant 500 francs. Il est sur papier de luxe et relié en peau de chagrin. N'est-ce pas là une façon amusante et neuve de lancer un ouvrage? Mais pourquoi M. Malfère, si conscient de la haute valeur... intrinsèque de ses écrits, ne les offre-t-il pas à la Bibliothèque nationale, section des manuscrits? Il voisinerait là avec quelques respectables recueils dus à la main de Molière, de Corneille, de certains autres... Vraie façon d'empêcher ce *Vaisseau Solitaire* de devenir un Vaisseau Fantôme.... C'est la seule drôlerie de cette revue très vaillante, qui ne devrait pas se faire l'instrument de la vanité de ses amis. Quand on a des collaborateurs comme M. Jean Delville, on a la pudeur de ne pas les rendre solidaires de ces petites manifestations d'arrivisme... international et carillonnant.

— FLORILÈGE est plus modeste et moins mercanti : Au lieu d'offrir en vente la photographie de ses collaborateurs, il la donne gratuitement, en double reproduction, d'abord sur sa couverture, ensuite en frontispice. On n'est pas avare à Borgerhout. On vous présente donc l'écrivain dont vous trouverez plus loin la production. Il est évident que c'est là un jeu

dangereux. Si la physionomie est antipathique, la prose ou les vers en pâtiront. Si au contraire les traits sont avenants, caractéristiques, vous serez enclin à l'indulgence. M. Emile Desprechins n'est précisément pas un rival physique de Byron. Et pourtant dans la pièce intitulée *Les Labours*, il forge ces beaux vers :

Les lourds chevaux de trait, puissants comme des bronzes,
Tirent dans le sillon le soc étincelant.

— Les autres « petites revues » sont les unes plus remuantes que les autres. Beaucoup de bruit pour rien, ou tout au moins pour peu de chose. Il nous souvient qu'autrefois, à la *Jeune Belgique*, au *Coq Rouge*, à la *Société Nouvelle*, on ne se « remuait » pas aussi ostensiblement; on s'efforçait surtout de tenter simplement, mais vaillamment son effort. De cette tenue modeste sont sortis de merveilleux livres. Que les nouveaux venus tâchent de retrouver l'atmosphère chaude, confiante et intime où leurs aînés ont vécu naguère; alors ils auront conscience qu'ils appartiennent à une génération dont il sortira des œuvres et dont il restera un souvenir tangible. Pour juger de la vie inquiète, mais maintes fois véhémente, qui anime cette génération, il faut lire : ANTÉE, de belle allure, JEUNE EFFORT, LE TROUBADOUR ET L'ETENDARD ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, avec portraits, aussi. Ça devient une maladie. Mentionnons spécialement, pour le caractère érudit et élevé des études inscrites à leurs sommaires respectifs : WALLONIA, L'OCCIDENT, LE BULLETIN DES MÉTIERS D'ART, LA TRIBUNE ARTISTIQUE. Ces périodiques nous offrent des essais d'un intérêt esthétique de tout premier ordre, bien qu'ils ne publient point les photographies de leurs rédacteurs.

SANDER PIERRON.



VIIIe Salon annuel du « Labeur »

Exposants : Richard Baseleer, Anvers. — Joseph Baudrenghien, Uccle. — J. Ernst Baumer, Deventer, Hollande. — René de Baugnies, Bruxelles. — Alfred Delaunois, Louvain. — Léandre J.-G. Grandmoulin, Bruxelles. — Victor Hageman, Anvers. — Jules Herbays, Bruxelles. — Camille Lambert, Bruxelles. — Georges Lebrun, Theux. — Marten Melsen, Stabroeck. — Jules Merckaert, Bruxelles. — Auguste Oleffe, Nieuport. — Orpheus, Bruxelles.— Henri Ottmann, Tervueren. — Guillaume Paerels, Bruxelles. — Alexandre Robinson, Bruges. — Ferdinand Schirren, Linkebeek. – Pol Stievenart, Uccle. — Louis Thévenet, Bruxelles. — Henri Thomas, Bruxelles, — Émile Thysebaert, Bruxelles. — André Vanderstraeten, Bruxelles. — Georges Vanzevenberghen, Bruxelles. — Carl Werlemann, Bruxelles.

Salon vivant, varié, où tout est bon sans qu'il s'y voie rien d'extraordinaire. La candide mais horrifique croûte authentique si fréquente jadis pour notre joie et notre horreur, est désormais absente de nos expositions, tant a monté l'étiage du talent en attendant mieux encore. Mais « ce qui émeut » cette caractéristique suprême de l'Art, révélant à une âme le trouble fiévreux d'une autre âme « humanisant » la réalité dans une œuvre vibrante, demeure rare, très rare.

Quelques mots, d'abord, sur la mise en scène, la mise en pages, l'arrangement.

Place Royale, à la corniche de l'arcade, en ces lettres de conception modern-style, lourdes, difformes, croquées comme un chapeau bossué, l'inscription « Labeur ». Ah! que j'aime peu ces nouveautés

dont la seule trouvaille est de contorsionner. A l'intérieur, malgré le joli soleil automnal de ma seconde visite, le triste jour de cave cher à tous les arrangeurs de Musée, qui, vraiment, feraient croire que les tableaux, comme les femmes fanées, ont peur de la lumière. Puis, les inévitables verdures dont la crudité monotone jouent aux peintures le méchant tour de les désharmoniser par un contraste de mauvais goût. Les blancheurs fracassantes des sculptures exaspèrent ces redoutables dissonnances, parmi lesquelles certains chapeaux circulant sur des têtes de femmes ajoutent de discordants coups de cymbales. Nos douces compagnes devraient adopter des toilettes de Salons comme elles ont des toilettes de course.

Vingt-cinq exposants et cent dix-huit numéros si j'ai bien compté au Catalogue. Belle tenue générale, je le répète, et intéressante. Impossible d'analyser ici tout en détail, selon la vieille méthode, qui avait du bon et du charme, de décrire par la plume ce qu'avait fait le pinceau ou l'ébauchoir et de manifester ainsi la possibilité du transformisme des forces dans les Arts.

Sans que je veuille m'ériger en distributeur de prix, et pour autant que mon jugement vaille comme opinion isolée et personnelle, je dirai que je suis revenu surtout aux œuvres délicates d'Alexandre Robinson, aux toiles brutales d'Emile Thysebaert, à celles, graves, sévères, tristes de Victor Hageman. Le charme des premières est, peut-être, fait en partie du velouté que leur donnent les glaces qui les couvrent, vernis artificiel très usité en Angleterre et qui se nationalise chez nous, à tort ou à raison, c'est à voir. Cela ne me déplaît pas.

Beaucoup de réminiscences dans ce Salon. Il semble qu'une inconsciente manie d'imitation fait travailler la mentalité et la main de plusieurs artistes. Laermans, Meunier, Besnard, Frédérix, Gilsoul, Debraeckeleer, même Van Beers et Fourmois, ont là des enfants intellectuels. Ah ! que l'originalité, même maladroite est plus savoureuse ! Il est vrai qu'on commence presque toujours par pasticher quelqu'un : les nourrissons prennent l'accent de leurs pères nour-

riciers et s'en débarrassent quand ils passent au grade d'hommes.

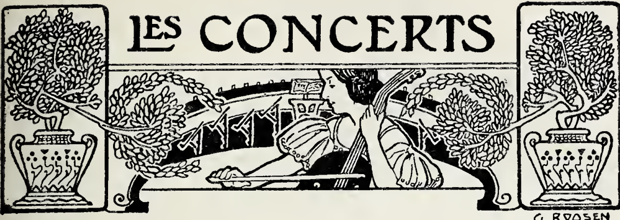
Ce qui m'a frappé aussi, c'est l'universelle tendance au travail habile mais lâché, approximatif, va comme ça vient, qu'il s'agisse du coloris ou du dessin. Un air d'improvisations, les ébauches, les croquis présentés comme productions définitives, l'à-peu-près érigé, sinon en doctrine, au moins en habitude.

Combien, au temps des peintres, aujourd'hui presque tous morts que je connus il y a quatre et trois décades, la conscience, la minutie, l'opiniâtreté dans l'achèvement, étaient tenus pour l'essentiel devoir. L'exposition rétrospective au Cinquantenaire en donne d'émouvantes preuves. Ceux qui s'affirment là n'auraient pas osé exposer ce qui forme le bagage presque complet d'un Salon actuel. Beaucoup d'artistes ne font pas plus de façons pour appliquer les couleurs avec la brosse sur une toile que pour les camper avec les tubes sur la palette.

Ajoutez à cela que presque toutes les œuvres ne sont que « le morceau » et vous aurez l'impression que nous sommes dans une période spéciale où les actes esthétiques manquent d'amplitude et de volonté tenace.

N'importe! on avance! C'est le sentiment qui domine finalement chez le visiteur. On sort content, malgré, aussi, les teintes fuligineuses, moroses, salies de quelques tableaux, et malgré la stupéfiante « Jeune Fille » du sculpteur Ferdinand Schieren qui réalise prodigieusement le phénomène de la « Fat Girl », ou de la « Vette Mie », qui réjouit parfois nos kermesses. Cette « Petite Bouchère » boudineuse est revêtue d'une éruption de pustules qui en fait complémentairement un phénomène médical. Elle a quand même, quelque chose de la Vénus de Milo : il lui manque un bras! Quant à l'autre, sa présence est à regretter.

EDMOND PICARD.



Séance de sonates par G. Lauweryns et Ed. Lambert. — Premier concert Ysaye. — Artémise Colonna.

Notre tâche, ici, est éminemment nationale; choses belges, les concerts! Ne sont-ils pas un peu le paysage de lumière et de couleur que nos peintres réussissent si bien, alors que le théâtre musical oppose un peu le dessin de la partition au coloris du morceau? Notre supériorité « concertante », attestée dans tout l'Univers par tant de virtuoses paradoxalement artistes, serait donc encore un triomphe de la « couleur flamande »? Précisons rapidement que flamand doit signifier ici l'influence du Nord diversement et parallèlement subie par les races formant notre nation; couleur, instinct coloriste: la prédominence, chez nous, de l'émotion sur l'idée, de l'art sur la pensée, dont est fait le triomphe de nos mystiques depuis Van Eyck jusqu'à Jordaens, depuis Ruysbroeck jusqu'à Maeterlinck. Voilà, sans doute, pourquoi nos salons rassemblent tant de pages ensoleillées du prisme; pourquoi nos concerts, également multiples, offrent tant d'exécutions pleines d'une puissante vie musicale toujours comprise, acclamée, recherchée chez nous, malgré l'encombrement des virtuoses et de leurs séances...

Cet heureux encombrement sonore commença par une séance de sonates donnée salle Erard par Georges Lauweryns, pianiste, et Edouard Lambert, violoniste. Le programme comprenait du Sjögren dont les interprètes furent les premiers à révéler au public bruxellois les œuvres curieusement trépidantes; du Sinding, toujours pur et noble; enfin, du Grieg. Précis jusque dans le plus juvénile « emballement », les deux exécutants ont le charme de la jeunesse, la fougue savante et triomphante.

Puis, dans la salle de l'Alhambra, le premier des concerts Ysaye manifesta des tendances nationales, heureusement demeurées des fêtes jubilaires. Le programme eût été entièrement belge, n'étaient les obligatoires fragments de Wagner pour lesquels on nous promit Van Rooy que Albers remplaça avec beaucoup de bonheur et une rare vaillance. On y gagna d'entendre un fragment de l'*Etranger*, de Vincent d'Indy, plein de la belle science frigide du maître français. Dans la partie symphonique, l'*Ouverture pour Charlotte Corday*, de Peter Benoit, fit le meilleur effet du monde; cela ressemble à du Rubens en musique et pourrait bien être au moins du De Crayer. Jan Blockx dirigea lui-même un « Tryptique symphonique » inédit, l'air toujours dans ses grands yeux clairs, d'un reître étonné d'être musicien, à moins que ce ne soit d'un musicien stupéfait de sembler un reître... Premier tableau : *Jour des morts*. Un glas très savoureux. Jan Blockx est un peu l'homme des carillons... Les cloches l'inspirent toujours heureusement. Rappelez-vous la Grand'place dans *Princesse d'Auberge*. Ces sons martelés conviennent à son inspiration plutôt pittoresque et dont l'émotion semble faiblir dans le Noël, gracieux, et le Jour de Pâques où les cloches triomphales, cette fois, reviennent à la plus grande joie du maître ! Effroyablement encadrée dans deux fragments de Wagner, la symphonie de Louis-Fl. Delune, un de nos « jeunes », sut résister à si terrible voisinage ! Remaniée, abrégée, elle garde quatre parties finement orchestrées, pleines de curieuses recherches, où la phrase longuement étirée, fréquemment reprise, cherche plutôt les balancements heureux que les épanouissements décisifs. Une juste ovation salua le jeune compositeur, enfin prix de Rome.

Il est bien amusant que notre première revue de concerts vienne poser le problème de la danse et d'un art nouveau de celle-ci. En effet, la salle de la Grande Harmonie reçut le 20 septembre Artémise Colonna qui est une danseuse « à pieds nus » comme la géniale Isadora Duncan. Celle-ci, lors de son passage de naguère tant acclamé parmi nous, disait avoir remar-

qué chez nos enfants une véritable tendance au geste harmonique. Au premier abord le mot nous étonna plutôt. De fait, les enfants, dans nos rues, semblent avoir peu le sens du rythme tandis que dans les plus sauvages quartiers de Londres c'est une douceur de voir danser les petites pauvresses autour de musiques lamentables sans jamais une faute de mesure. Comme au mythe d'Orphée, l'âme presque animalisée de vice et de besoin refleurit alors en balancements de corolle printanière selon l'enchantement musical. Et puis, la danse n'est-elle pas le dessin vivant? Alors, que deviendrait ce que nous avons dit (comme tout le monde !) de notre instinct coloriste? Mais si le mouvement « qui déplace les lignes », n'était que le coloris chatoyant des formes? En tout cas, Miss Duncan trouve notre race prête à la danse nouvelle comme nos enthousiasmes le furent pour la compréhension de cet effort expressif encore inédit : toute la beauté par tout le geste.

Artémise Colonna, Italienne blonde de Turin, en la race de qui, sans doute, abdiquèrent jadis les haines méridionales contre les Tedeschi, semble avoir retrouvé à Berlin une patrie lointaine, secrète, qui l'influence plus que celle du soleil. Cette dernière reparut seulement quand, sur les valses de Chopin, l'artiste dansa dans la joie retrouvée de l'air ivre de soleil. Pour cette joie, elle utilise à merveille les libérations du maillot, du « tutu », de tout ce classicisme de la danse aussi périlleux que l'autre... N'y a-t-il pas une « Académie nationale » pour la danse tout près de « la coupole » ? Mais, délivrée, elle garde la tendance italienne aux pas populaires, aux mimiques acceptées qu'aime son tempérament dramatique de femme. Ainsi nous nous trouvons devant la très prenante fantaisie d'un art composite, analogue, un peu, à celui de d'Annunzio, tandis que le style d'Isadora Duncan suggère l'art renouvelé de Maeterlinck ou d'Ibsen. Nous croyons entendre encore celle-ci disant combien il est difficile de « développer tous les gestes que promet le premier bond ». Son art est d'exprimer l'âme « sans jamais l'interrompre », cette « mélodie continue », célébrant la liturgie de la

beauté par le culte sans fin du geste. Cet art oublié vraiment depuis que le protestantisme vint proscrire la nudité tant comprise au Moyen-Age; cet art qui est le langage tacite de la totalité humaine, Wagner, déjà, le réclame pour que « musique, poésie et danses reforment la ronde de l'art nouveau ».

AUGUSTE JOLY.



Théâtre Royal de la Monnaie. — En attendant les premières importantes auxquelles on travaille : *Chérubin* et la sensationnelle *Armide*, dont la mise au point s'achève sous l'impulsion infatigable de tous les artistes qui contribuent à la réussite de cette admirable entreprise, les maîtres Gevaert et Kufferath en tête; — en attendant *Madame Chrysanthème*, de Messager, et l'adaptation scénique de M. R. Gunzbourg pour *La Damnation de Faust*, la Monnaie reprend divers succès de son répertoire habituel. Ce furent récemment *Louise* qui offrit, pour certains interprètes, l'occasion d'une comparaison souvent flatteuse avec les Friché, les Dhasty de la création; les *Huguenots* qui gardent leurs fidèles; *Hamlet, Rigoletto* où se prodiguent l'autorité, la correction et le grand art de M[lle] F. Alda et de M. Albers, toujours sur la brèche, mais toujours à la victoire.

Le mois prochain nous pourrons parler plus longuement du chef-d'œuvre de Glück et de ses interprètes.

*
* *

Théâtre royal du Parc. — Le théâtre de la Monnaie ayant fait une « avant-saison » à l'occasion de l'année jubilaire, le Parc semble avoir voulu l'imiter. Mais ce n'est pas à des auteurs belges que M. V. Reding a fait appel, c'est à l'un des fournisseurs parisiens attitrés de la maison. Néanmoins, il ne peut être question de considérer *La Belle Marseillaise* comme une de ces œuvres de modernité élégante et spirituelle ou de psychologie profonde ou de morale émouvante dans lesquelles se trouvent à l'aise les talents divers des artistes de notre première scène de comédie. Le luxe, le charme, la vie, le soin qu'a prodigués M. Reding, s'ils appellent le succès de la foule, ne peuvent empêcher la troupe, néanmoins vaillante, de n'être pas à son aise dans des rôles taillés pour d'autres, le déploiement de faste, de grandiloquence et de tumulte d'être à l'étroit dans le cadre où l'on nous les a présentés.

Que dire alors des *Perses?*

Voici une tragédie écrite pour être jouée, mimée, chantée sous les cieux éclatants de l'Hellade, devant la mer immense, au flanc d'une montagne gigantesque. Voici des vers harmonieux, rythmés pour les voix graves des chantres d'un âge disparu, des gestes destinés à des maîtres de la callisthénie, des lamentations réservées au chœur empoignant, douloureux des vieillards authentiques, une musique enseignée à cent lyres, autant de cithares et autant d'aulos. Voici enfin une situation dramatique interprétant les plus graves soucis du temps, traduisant les sentiments intimes les plus ardents, les plus fiers aussi et les plus joyeux du cœur de tout un peuple...

Étions-nous donc peu de chose, dans cette salle demi-obscure du Parc, devant le trou béant de la scène crûment illuminée d'un soleil artificiel, devant ces colonnades et ce tombeau de papier peint, devant ces arbres de carton!

Néanmoins l'impression fut profonde, très émue, très sincère et je veux dire par là combien est demeuré irrésistible le prestige de l'Art sublime d'un Eschyle et combien fut intelligente, soignée et vraiment pieuse l'interprétation que l'on nous offrit des *Perses*.

Qu'il y a peu de chose dans ce théâtre antique et pourtant qu'il est vaste ! Il est fait d'un rien comme une de nos humaines émotions et il nous prend tout entiers parce qu'il traduit dans sa complexité, son angoisse, son espoir le souci d'une minute de notre vie. Et c'est pour cela qu'il demeure immortel, parce qu'il est bâti sur le fondement indestructible de la passion dans ce qu'elle a d'éternellement authentique. Nous oublions que devant nous ce sont des Perses d'il y a plus de vingt siècles qui déplorent la défaite de leurs armées et accusent leur roi imprévoyant. Nous oublions que ces choreutes accablant le chef vaincu, ce sont des vieillards de Suze et nous pensons, au contraire, qu'ils sont de ces hommes de tous les temps insultant au malheur. Nous oublions que ces croyants rendent la Fatalité et les dieux irrités responsables de la destruction des mille nefs asiatiques dans les eaux de Salamine et nous pensons, au contraire, aux aides attendues vainement, aux secours espérés qui n'arrivent pas, aux funestes interventions imprévues qui décident de la victoire ou de la déroute. Et Atossa, ce n'est plus la reine, majestueuse, c'est une femme dans l'angoisse sur le sort de mille et mille hommes ; ce n'est plus la veuve inconsolée du grand roi Darius, c'est la mère affreusement torturée de l'infortuné Xerxès.

Et voilà pourquoi le succès de l'audacieuse tentative des *Matinées littéraires du Parc* fut indiscutable et légitime. Une bonne part en revient à tous ceux qui y contribuèrent. Certes, les artistes de la troupe de M. Reding ne sont pas tous taillés pour jouer la tragédie antique ; mais la bonne volonté peut suppléer à des qualités de force et de stature parfois absentes : ils l'ont adroitement prouvé. Si les voix de certains choreutes étaient grêles et leurs gestes menus au moment des lamentations finales qui doivent aboutir au summum de l'émotion dramatique, en revanche Mlle Antonia Huart réalisa une superbe création d'Atossa, la mère. Son masque, son jeu, sa voix vraiment tragiques donnèrent sans faillir un instant une impression de grand art. Les attitudes de grâce et de ferveur parfaites qu'elle trouva notam-

ment au moment de l'offrande, au pied du tombeau du roi son époux, des fleurs, du lait, du miel, des olives et du vin réalisèrent un tableau admirable. M. Jahan mit au service du récit de Darius son organe grave, pur et sonore. M. Vermandèle prodigua sa jeune ardeur dans les désespoirs lamentables de Xerxès. M. Charpentier fut un Messager de lassitude et d'affolement très réalistes.

A la cantonnade, discret et attentif, un orchestre commentait les paroles de la scène; l'auteur de cette partition, M. X. Leroux, a souligné habilement les émotions diverses qui agitent tour à tour les protagonistes.

La traduction du chef-d'œuvre antique qu'a représenté avec autant d'audace que de bonheur la troupe du Parc est due à notre excellent confrère du *Mercure de France*, M. A.-F. Hérold. Elle est fidèle et poétique. M. Hérold lui-même a présenté Eschyle et *Les Perses* au public mondain des Matinées. Un peu doctorale, pas très profonde, mais d'une belle littérature, sa causerie fut un excellent prélude à une excellente représentation.

PAUL ANDRÉ.

Courrier de Paris

G. ROOSEN

Dans le moment où les artistes et les littérateurs s'apprêtent, avec un courage nouveau, à reprendre la lutte toujours passionnée qui est la vie même de l'Art et de la Pensée, ç'a été un deuil pénible de voir disparaître un des plus nobles et le plus aimé des poètes d'aujourd'hui. Ce n'est point le moment de rappeler, sans doute, à des esprits qui ne sauraient l'avoir oublié, quels titres à l'admiration et au respect de tous garde l'œuvre de José-

Maria de Hérédia. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher savent que chez lui l'homme égalait l'artiste. Les journées qu'ils passèrent en sa société demeurent inégalables. Un seul souci occupait son cœur tout entier, l'amour ardent de la poésie française. C'est au nom de cet amour, c'est par enthousiasme pour la traditionnelle et incomparable beauté des poètes du passé, depuis Ronsard qu'il adorait jusqu'à Victor Hugo et Leconte de Lisle, que J.-M. de Hérédia exhortait les plus jeunes venus à renoncer à ce qu'il estimait des erreurs, les relâchements apparents de la forme, les innovations, les libertés rythmiques. On sentait dans toutes ses paroles une ardente conviction, jamais une pensée dédaigneuse ou perfide, jamais une arrière-pensée. Il ne parlait de la sorte, au surplus, qu'à des poètes dont il estimait la dignité et la sincérité. Jamais homme n'a été plus noble, plus désintéressé, plus loyal que celui-là. Aucun de ceux qui l'ont le plus assidûment fréquenté ne se peuvent souvenir d'une action accomplie par lui sans générosité impulsive et spontanée, ou avec le désir sournois de déplaire : nul homme ne fut, moins que lui, un homme de lettres. Il se satisfit d'être un grand poète, et de montrer sincèrement de l'amitié à ceux qu'il regardait comme des amis. Aussi, lorsque fut annoncée sa mort, se passa-t-il un phénomène singulier : on la déplora unanimement; Hérédia n'était haï ni détesté par personne, il n'était pas même l'homme indifférent à qui l'on ne songe pas à vouloir du mal, tout le monde l'aimait.

Je ne sais si d'autres morts illustres, survenuesc et été, auront justifié de pareils regrets. Quoique le peintre S.-S. Henner, depuis de longues années, eût répété inlassable un même tableau dont l'invention lui avait assuré de la notoriété, on ne peut méconnaitre qu'il ait été un des premiers au XIXe siècle à étudier sincèrement l'effet de la lumière sur les chairs qui en sont pénétrées. Il les a douées d'une sorte de tremblement profond dans leur blancheur laiteuse qui s'éveille et s'affirme par le contraste de quelque opacité rouge, noire, bleue ou d'un brun lourd, et ce sont de douces figures d'idylle, nues, couchées ou debout, sous une chevelure de cuivre roux enflammé et dont les yeux pensifs étincellent.

William Bouguereau a vécu de 1825 à 1905. Ses succès furent plus prompts même que ceux de Henner. Ils furent justifiés par l'incomparable niaiserie, la platitude imbécile de son dessin, par l'étrange vacuité de sa couleur lymphatique, creuse et distin-

guée. Il était, en naissant, de l'Institut qui, en dépit de compétitions déjà nombreuses, aura quelque peine à le remplacer comme il convient. M. Besnard, qui avait été, l'an dernier, presque désigné pour la direction de l'Ecole de Rome. où M. Carolus-Duran compose un ensemble plus décoratif tout de même, sera-t-il élu à l'Académie des Beaux-Arts, lorsqu'il a affaire, outre MM. Harpignies et Lhermitte, à des concurrents tels que MM. Friant, François Flameng et Gabriel Ferrier?

La peinture, à son ordinaire, occupe tapageusement l'opinion publique. Les visites de souverains les plus bulgares, le voyage de M. Loubet à Madrid et à Lisbonne ne sauraient au même point le passionner. Mais la belle Merelli, amante désintéressée du sympathique Galley, escroc par amour, méchamment turlupiné par un juge d'instruction rogue et dépourvu de belles manières, détourne des préoccupations esthétiques ou plutôt les absorbe à son seul profit. C'est à cause d'elle peut-être que les polémiques se sont, cette saison, apaisées et que l'on consent à l'existence du troisième salon d'automne, sans autant récriminer.

Ah! l'an dernier, que de belles fureurs dépensées en pure perte! L'esprit de concurrence, atteint dans ses privilèges, créa des indignations somptueuses. On allait jusqu'à persuader à un ministre qu'il n'avait pas le droit de mettre le Grand Palais des Beaux-Arts à la disposition de sociétés d'artistes autres que les deux qui, au printemps, y ouvrent annuellement leurs salons. On exclut des expositions les peintres qui prendraient part au Salon d'Automne. Ce fut un spectacle merveilleux d'intérêts en révolte, d'égoïsmes déchaînés. Aujourd'hui, tout ce bruit s'est tu et s'oublie.

On ne semble même plus « vendu aux marchands » si, en perdant un peu de vue les maîtres en renom qui triomphent ailleurs, on se complaît aux toiles et aux dessins d'Ingres, à la collection de Manet à qui sont consacrées deux salles entières. Sans doute, la présence du *Bain Turc* n'ajoutera pas grand'chose à l'admiration que l'on professe pour Ingres. Dans cette composition, qui est la dernière d'un octogénaire, il a pris soin de rassembler les figures féminines, odalisques, baigneuses, personnages légendaires, qu'il avait évoquées dans ses tableaux antérieurs. L'action y est nulle, la couleur insignifiante, et le vieillard, quoique son dessin épuré fût toujours aussi décisif et élégant, y cède si bien à cette manie étrange d'arrondir en courbes gracieuses la forme des membres humains et la valeur

des attitudes, que son admiration caressante atténue et diminue, par un scrupule trop fervent, l'expression vivante que nous y aimerions rencontrer. Par contre, les études, les dessins qu'il multiplia en vue de ce tableau, quelles pures, ingénues et vivantes merveilles! et tous ces crayons réunis, et ces alertes portraits, si clairs et si précis!

Manet est admirablement représenté par des tableaux de toutes les époques de sa vie, depuis l'*Enfant aux cerises* et le double portrait des parents de l'artiste jusqu'à ces *Paveurs de la rue de Berne*, en plein soleil foudroyant, à ce *Linge* justement célèbre, à ce *Café-concert*, et à ce *Pertuiset, tueur de lions* qui souleva tant d'indignations au Salon de 1881. Le portrait d'Émile Zola, le portrait d'Éva Gonzalès, de la *Dame aux Éventails*, de Berthe Morizot se joignent à cette singulière et impressionnante *Exécution de l'empereur Maximilien* pour donner une grande idée, assez complète, du peintre.

Parmi les vivants, la présence de maîtres incontestés fait beaucoup pour le succès mérité, à tant de titres, du Salon. M. Raffaëlli y montre un ensemble important, depuis la *Réunion publique* jusqu'à de gracieux portraits et de fins paysages récents; voici un choix imposant de Rodin, de Renoir, de Cézanne et d'Odilon Redon. Puis ce sont les compositions de tendresse et de générosité troublante d'Eugène Carrière, ses palpitantes effigies d'Anatole France, d'Élisée Reclus. Vuillard, Vallotton, Bonnard, Charles Guérin, Louis Suë, K.-X. Roussel, Jean Peskè, Iturrino, Francis Jourdain, Simon Bussy y sont diversement et glorieusement représentés. Parmi les Belges, on s'arrête aux nets, précieux envois de M. Georges Buysse, aux envois ensoleillés de MM. Morren, Heymans, Degouve de Nuncques.

Mais peut-être convient-il d'être prudent, lorsqu'on signale la présence de ces artistes en une exposition, et de ne pas se laisser aller à donner sur leurs œuvres des appréciations personnelles. La tâche de la critique devient ingrate, en vérité. Pourquoi un Salon de peinture ne pourrait-il être assimilé à un théâtre? Les organisateurs supportent d'énormes frais en vue, sans doute, de faire réaliser quelque bénéfice à la société qu'ils administrent. Ne sont-ce point des commerçants, des industriels de même que M. Antoine, qui s'est révélé sous ce titre à M. François de Nion, critique théâtral de l'*Écho de Paris?* Dès lors tout jugement qui ns se présente pas sous la forme familière des réclames et des louanges payées ne constitue-t-il pas une dépréciation de nature

à porter préjudice à une entreprise commerciale? Ne va-t-on pas exclure aussi les critiques d'art indépendants?

Je ne sais quel mal M. de Nion avait fait au théâtre Antoine. Mais, à sa place, je sentirais quelque orgueil à connaître qu'une appréciation par moi formulée porte assez profondément pour pouvoir à mon gré consolider ou ruiner une entreprise commerciale! Quelle confiance aveugle le public a-t-il donc en l'opinion d'un tel critique? Il est le maître des foules, et le directeur des consciences. Les théâtres à ses pieds croulent ou s'élèvent selon sa volonté.

Qu'est-ce que M. Antoine? Une poussière dans les doigts de M. de Nion.

A vrai dire, je ne partage pas sur la puissance de la critique l'opinion exagérée de M. Antoine. Je consentirai malaisément à admirer un spectacle parce que le critique attitré d'un journal me le conseille, ou à m'y déplaire parce qu'il me l'insinue. Sans doute les critiques sont les premiers le plus souvent à cultiver l'erreur commune et à la propager.

Sarcey se crut, et on le crut, infaillible. Mais, depuis sa disparition, qui donc, en dépit de bien des tentatives, a égalé son autorité? Les critiques s'imaginent, et c'est ainsi qu'ils se font responsables de la sotte manière dont on les envisage, qu'ils doivent être une sorte d'augures, prophétiques et impartiaux. Cela n'est pas vrai, parce que cela n'est pas humainement possible. Un critique est un monsieur comme un autre, à cela près qu'il prend la parole pour exprimer ses sensations, ses impressions, en tâchant de les raisonner de son mieux. Plus il se montre enthousiaste, emporté, furieux ou ravi, plus il est sincère. Et quel est son dessein? D'imposer sa manière de voir, son opinion? Non pas; mais de provoquer l'expression d'autres sentiments aussi spontanés, aussi désintéressés que le sien, de pousser les gens à *y aller voir*, toujours, même — surtout peut-être — lorsqu'il dénigre. Quand je vois Barbey d'Aurévilly, par exemple, assimiler presque Gœthe à un âne, partagerai-je d'emblée son opinion, parce que j'estime ce critique? Non, j'aurai le désir de relire Gœthe, de rencontrer les motifs d'une animadversion que je ne m'explique pas, et nullement de les adopter.

M. Antoine aimerait-il mieux, lui commerçant exclusif, que M. de Nion formule ainsi, par exemple, ses jugements sur les pièces qu'il monte? « Le bon commerçant Antoine a, pour monter sa pièce, dépensé telle somme, j'en suis sûr ou je le sup-

pose. Ses bonnes recettes sont, en moyenne, de tant; il faut donc que, pour rentrer dans ses frais, il fasse tel nombre de représentations, ou, comme il présume légitimement un bénéfice de cinq, ou de sept ou de dix pour cent, nous engageons vivement le public à s'adresser à lui de préférence pendant un mois, deux mois, le temps nécessaire. » M. Antoine rêve-t-il l'exclusive louange? ou se contenterait-il de la réclame payée, dont l'abondance et la monotonie lasseraient tôt le public?

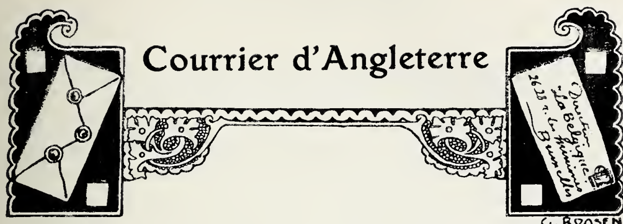
Par la volonté des directeurs de théâtres, bientôt, et la connivence complaisante des journaux, la critique sera ruinée à l'égal de la critique littéraire, Peut-être aboutiront-ils au résultat dont se plaignent MM. les éditeurs, et vraiment, s'ils persistent dans leur attitude énervée et irréfléchie, nous, spectateurs, ne saurions que nous en réjouir, si ce n'est dépasser nos droits que de confesser cela.

Heureux les critiques dont les études portent sur l'art des temps abolis! Eschyle, Shakespeare et le *manager* du vieux théâtre du *Globe*, à Londres, sont plus patients à l'égard des érudits! Souvent, néanmoins, on les malmène, et ils ne se plaignent pas, on les diffame sans qu'ils s'en portent plus mal. Il est vrai que, d'autre part, on les explique, on les exalte avec un amour ardent, avec un souci de les bien voir dont les journalistes hâtifs ne sauraient se prévaloir. Et Rembrandt serait mal venu de protester contre l'explosion d'admiration passionnée et intelligente qu'Émile Verhaeren apporte à le raconter tout entier dans son admirable livre de la *Collection des Grands Artistes*, ou les artistes japonais à se plaindre de la diligente clairvoyance dont fait preuve, dans le livre qu'il prépare, le mystérieux Tei-San, dont nous avons lu avec un intérêt soutenu, les précises et savantes Notes dans le *Mercure de France*.

Toutes les revues actives donnent des numéros intéressants. *Vers et Prose* prépare son troisième volume où, comme de coutume, collaborent plusieurs des meilleurs poètes qui débutaient, voici déjà quinze à vingt ans! Et le *Mercure*, puisque je l'ai cité déjà, s'apprête à donner accueil aux notes de voyage si animées et si fines qu'Eugène Demolder a rassemblées dans une récente et joyeuse expédition en automobile, à travers toute l'Espagne.

André Fontainas.

Courrier d'Angleterre



Ainsi donc, vous désirez que je vous entretienne le plus périodiquement possible de choses britanniques? Vous avez pensé, non sans ingénuité, que mon exil de six mois dans le Nord de ce brumeux Empire pouvait suffire pour mettre les lecteurs de *La Belgique Artistique et Littéraire* au courant de la vie si complexe et si spéciale des fils d'Albion.

En vrais continentaux que vous êtes, vous ne vous doutez point combien est ingrate la condensation mensuelle des faits innombrables qui caractérisent l'activité anglaise!

Quoi qu'il en soit, j'essayerai, dans la mesure de mes faibles ressources d'information, de vous satisfaire.

Je ne vous parlerai pas de la fameuse « campagne anticongolaise » qui sévit depuis trois ans en Angleterre, cette agitation humanitaire paraissant plus ou moins entachée d'arrière-pensées d'annexionnisme colonial.

La vie anglaise est si intense, les activités s'y déployent sur un champ tellement vaste que ce qui prend, dans une nation comme la Belgique, des proportions de scandale public, apparait ici comme inexistant.

***

A côté de la frénésie mercantile du peuple anglais et de son positivisme social, d'ailleurs admirablement appliqué aux nécessités de la vie quotidienne, il est un phénomène très réconfortant à observer : *l'ensemble des aspirations artistiques*. L'on a pris l'habitude sur le continent, et surtout en France et en Belgique, de considérer l'Angleterre comme une synthèse du non-sens esthétique. Il faut vivre de la vie anglaise elle-même pour savoir se rendre compte combien cette allégation est gratuite.

Il n'existe peut-être pas de nation civilisée où, à l'heure actuelle, l'Art prend une place aussi considérable dans la psychologie générale de la race. Cela peut sembler paradoxal à ceux

qui connaissent peu ou mal l'Angleterre. Mais ceux qui vécurent, ne fût-ce que pendant quelques mois, dans la capitale britannique, ceux qui ont été en contact avec la vie énorme et grandiose de Londres et qui ont su ressentir le galvanisme de sa palpitation puissante, ceux-là savent combien les impressions d'art y sont multiples et fortes.

Il n'existe peut-être pas de peuple qui, comme le peuple anglais, aime et recherche l'émotion esthétique. Son positivisme intellectuel et moral n'empêche nullement son idéalisme littéraire et artistique de se donner libre cours.

A part la splendeur et la richesse des musées anglais, qui font d'ailleurs l'étonnement et l'admiration, même de ceux revenant d'Italie et de Grèce, et qui sont un témoignage évident du « goût » anglais, c'est au Théâtre, autant que dans les « Art Gallerys » que se révèle l'indiscutable préoccupation esthétique de la race anglo-saxonne, cette race étrange dans laquelle il semble, à y regarder de près, que l'on voie transparaître on ne sait quels lointains atavismes antiques, mélanges de Rome, de Carthage ou de la Phénicie...



Nous assistons notamment depuis quelques années à une véritable et triomphante renaissance du théâtre shakespearéen. De jour en jour, l'on voit se constituer des troupes nouvelles dans le but principal de jouer les œuvres de Shakespeare. Cette rénovation est due surtout à l'action bienfaisante de la *British Shakespearean Society*. Placée jusqu'ici sous l'éminente présidence d'honneur de feu l'illustre tragédien Sir Henry Irving, cette association, qui compte parmi ses membres les plus hautes personnalités politiques, intellectuelles et artistiques de la Grande Bretagne, a assumé la noble tâche de répandre, non seulement en Angleterre mais aussi en Europe, les œuvres du Grand Will.

Toutes les différentes troupes d'acteurs anglais jouant les drames et les comédies de ce dernier se rattachent à cette société, qui met à l'étude les pièces du grand Poète. Il s'agit donc bien d'une sorte d'organisme mû par un très haut et très fécond souci d'art. Et le mouvement qu'il provoque est si intense qu'il arrive que deux, trois, quelquefois quatre troupes différentes, jouent, au même moment, sur leurs théâtres respectifs, et dans la même ville, des pièces telles que *Lady Macbeth*, *la Tempête*, *Roméo et Juliette*, *Le Marchand de Venise*.

Et ce sont des acteurs et des actrices célèbres et toujours de tout premier ordre, tels que les Irving, Ellen Terry, Benson, Tree, Robertson, Harvey, qui présentent au grand public, à la foule, *à la vraie foule* et non pas à quelques dilettanti, des spectacles merveilleux où l'art du théâtre apparaît dans les manifestations les plus esthétiques, en même temps que dans la suggestion la plus définitive de sa grande tradition. Tout, personnages, décors, costumes, gestes, couleurs et formes, est dominé par le souci du Style et de la Beauté.

La foule sort de ces représentations émue et exaltée, comme si elle venait d'assister aux évolutions d'un rituel émouvant dont l'hiérophante invisible serait l'extraordinaire et génial Shakespeare lui-même.

***

Je ne veux point terminer cette première et hâtive correspondance sans rendre mon tribut d'hommages à ce grand et noble artiste, Sir Henry Irving, qui vient de mourir. C'est lui qui, en effet, a été, au cours d'une carrière longue et triomphale, l'âme de cette renaissance shakespearéenne. La nouvelle de sa mort a été accueillie en Angleterre comme un véritable événement public. N'est-ce pas d'ailleurs un roi de la scène qui vient de disparaître, l'un de ces hommes qui tiennent, pendant la période où s'exerce leur génie, le sceptre de l'art? N'avons-nous pas vu qu'Edouard VII lui-même, qui tenait le grand acteur en très haute estime, adressa à l'occasion de ce décès un message de condoléances ému?

Irving était une personnalité géniale. C'était un véritable esthète, un érudit, un intellectuel, un mystique du théâtre.

Rappelez-vous cette physionomie d'ailleurs inoubliable, ce masque glabre où, sous des sourcils proéminents, deux yeux de visionnaire révélaient une âme profonde, capable de vibrer comme seules savent vibrer les âmes de génie et qui vivent dans l'imagination, par l'imagination et pour l'imagination.

La conception de ses personnages était le résultat de véritables méditations. Nul mieux que lui, parmi les acteurs, n'a compris le rôle essentiel que joue l'Imagination dans l'art. Aussi, nul mieux que lui, n'a su donner le grand frisson de *vie*. Et c'est pourquoi la personnalité d'Irving constitue une véritable leçon d'art, la vivante confirmation d'un principe esthétique, à savoir qu'en art en général, et au théâtre en particulier, le réalisme imitatif est une niaiserie et que l'Imagination crée la vie.

Un grand idéaliste du théâtre disparaît avec Irving. Sera-t-il *remplacé* par *quelqu'un* de la génération actuelle ou prochaine ?

Tous les acteurs anglais considèrent sa mort comme une perte, mais tous aussi se déclarent son disciple. Ils n'oublieront certes point les hautes leçons que leur Maître, inspiré par le Génie de la Tragédie, leur révéla, pour la meilleure gloire théâtrale de l'Angleterre.

Espérons qu'ils travailleront tous à la réalisation de ce qui fut le désir et l'espoir de sa vie, c'est-à-dire la fondation, à Londres, d'un Grand Théâtre, « *a municipal théâtre* », exclusivement consacré aux grands drames. C'est d'ailleurs le vœu que vient d'exprimer publiquement Ellen Terry, la célèbre partenaire de Sir Henry Irving.

Jean Delville.

Le Vœu des Écrivains

Enfin, la période des vaines déclamations semble dépassée dans la tentative des Ecrivains belges de réagir contre le dédain et le mépris où l'on affecte, en certaines « sphères officielles », de tenir nos plus talentueux poètes, conteurs et romanciers ; la partie la plus géniale, ingénue et véridiquement belge de l'Ame patriale ; et, tout entier, l'art littéraire universel. Nous avons pris conscience qu'après nos fragmentaires doléances et nos récriminations individualistes et partant, sans écho ni résultat pratique, il fallait unir nos revendications comme nos efforts ; les fondre en un minimum de griefs généraux clairement exprimés, facile à démontrer maniables, propres à porter sur soi comme une arme de combat.

Quelque trente-deux poètes, romanciers, critiques ont donc rédigé, de commun accord, non pas un précis de leurs plaintes, mais ce qui est plus direct, plus pratique, un ensemble de propositions qui leur semblent capables de remédier à l'état de crise actuelle. Il est vrai de dire qu'eux-mêmes ne sont encore absolument ralliés tous à la totalité de ces mesures. Mais toutes leur semblent assez importantes et dignes de considération, et limitant assez nettement un champ d'action actuelle pour qu'ils

prient les amis des lettres belges de vouloir bien y arrêter leur attention. Veuillez noter qu'ils n'étranglent pas la discussion, ni même ne bornent le débat : ils le situent, ils l'amorcent, ils le commencent. Et persuadés qu'il sera infiniment plus efficace de travailler ensuite sur un programme même incomplet mais fermement voulu que dans n'importe quel ardent désert de vagues et trop nombreuses revendications, même justes, ils proposent ainsi de partir tous ensemble, du même pied, par ce prologue.

Comme dit Émile Verhaeren, comme dit Mlle Van de Wiele, « gardons-nous en ce moment de trop subtiles objections parce qu'elles ralentissent tout ce qui peut sortir de bien d'un enthousiasme et d'une action vive ! » — « Il est indispensable à la réussite complète d'une idée que ceux qui l'admettent en principe et la trouvent saine commencent par le dire bien haut sans discuter trop minutieusement la forme sous laquelle on la leur présente. »

Que nos amis veuillent cependant donner leurs libres avis sur ces propositions. Confidentiellement gardés, et ensemble réunis, leurs avertissements formeront le répertoire de réponses authentiques, où, pour une discussion du définitif cahier à adresser ultérieurement aux Pouvoirs compétents, les éléments seront tout trouvés.

* * *

Si l'on veut bien jeter un coup d'œil sur cette note à renvoyer à M. Larcier, on voit qu'il n'y a pas place pour plus de deux avis dans le § 1er qui demande un *Ministère spécial de Sciences, Lettres et Beaux-Arts*. C'est oui, ou non. L'affaire des Directions de ce ministère n'est guère nôtre. Et si la Direction future des seules Lettres est, comme la Direction des Beaux-Arts actuelle, autonome, renseignée, curieuse et généreuse, la grande part de notre œuvre est faite... dès notre première question ! La réussite de cette proposition est d'ailleurs liée, il faut bien l'avouer, à des conditions extra-littéraires. toutes politiques ou même de convenances ministérielles. Qu'on se rappelle en Belgique les allées et venues de la Direction des Beaux-Arts d'un ministère à l'autre, depuis Malou en 1884 ; ou en France la création du sous-secrétariat ou demi-ministère des Beaux-Arts par le cabinet Rouvier à la chute de Combes et dans un but purement politique ; et l'on comprendra que la solution de notre 1o peut très bien se montrer du jour au lendemain — et sans nous.

Pour le 2o, la création d'une Académie a paru, à quelques

rares d'entre les signataires, avant réflexion, au tout à coup de la rencontre du mot « péjoratif », — assez ennuyeuse. « Académie, habit vert, discours de réception », en prononçant ces mots, il semblait bien, il nous en souvient, que l'un de nos plus gros et chers amis, avait l'air déjà de se trouver sous le filet de vinaigre de quelque sévère critique, l'accueillant dans son sein fané pour mieux le houspiller. Et pourtant, il nous faut une commission permanente, une commission qui ait un budget pour être riche, et une personnalité civile pour être généreux; qui possède la faculté de recevoir des dons et legs pour faire des prix, et qualité officielle pour les distribuer! Elle est indispensable, comme dit Valère Gille, comme intermédiaire en matière de littérature entre la foule et l'Etat. Et puis, en dernier argument, l'Académie sera ce que les Académiciens la feront. Nominativement, sera-t-elle *Classe nouvelle* ajoutée à l'Académie? Cet arrangement lui serait précieux, car elle participerait du coup à un passé qui n'est peut-être pas extraordinairement reluisant de gloire littéraire, mais tout de même qui a de la barbe déjà. Ou enfin sera-t-elle, à l'instar de l'Académie flamande, une *Académie séparée* des autres classes, libre de tout tenant et comme l'Académie de Médecine, fondée en 1841, est dégagée de la classe des sciences de l'Académie de Belgique. Ça serait plus fier, plus rassurant, et nous promettrait plus sûrement une administration épurée de préjugés, des habitudes plus conformes à notre physionomie, une action plus délibérément jeune et littéraire.

Mais de façon ou d'autre cette proposition a les plus grandes chances de se voir exécutée.

Que plus difficilement nous arriverons à l'amélioration de l'enseignement littéraire de nos Collèges, de nos Athénées et de nos Universités! L'élite des professeurs, malgré des divergences de détails a beau manifester sa sympathie pour l'idée d'un renouvellement artistique des programmes et des méthodes, nous nous buterons longtemps encore à l'entêtement de bureaux pour qui tout est bien, et sans doute au refus formel du gouvernement de marcher dans une voie qui semblerait avantager plus directement l'enseignement qui, pour être officiel, n'en fait pas moins concurrence à celui qu'il patronne et considère comme sien. Mais ne lâchons pas, la partie est trop belle. Au-dessus de la politique de n'importe quelle couleur, il y a les intérêts de nos Lettres.

Les alinéas suivants déterminent étroitement leurs objets.

Qu'on remarque cependant que ce sont des bibliothèques scolaires de toutes les littératures en général, et non pas seulement de littérature belge, qu'il nous faut, parce qu'il est digne ou tout simplement décent que nous nous jugions à notre juste importance dans l'universelle production des livres dont nous prétendons faire bénéficier nos compatriotes. Ensuite, qu'on dise aussi si le Prix quinquennal, arrivant toujours trop tard, et unique pour des tas de beaux livres, ne serait pas avantageusement remplacé par ces nombreuses et plus menues récompenses annuelles, continuelles, dont nous demandons d'instituer le budget.

Enfin, le Théâtre! Il nous faut non pas des Théâtres, bâtisses millionnaires et nouvelles, mais des Pièces : de l'Antique, du Classique, du Romantique, à flots, toujours, jouées et rejouées. De bonnes représentations régulières, avec une troupe convenable d'honnêtes talents, d'artistes convaincus suffisamment; et pas d'Etoiles prétentieuses, souvent saugrenues et toujours ruineuses; pas de décors à tout casser. Il y a sous les frondaisons du Parc, un directeur qui, ayant mené la représentation des *Perses* d'Eschyle, comme nous l'y avons vue, le 19 octobre dernier, a droit d'être considéré dorénavant comme le plus propre à assurer la réussite de notre projet avec les moyens les moins onéreux. Qu'on le paie de ses risques et débours, et notre *Odéon* est offert du jour au lendemain au Conservatoire, qui y envoie ses élèves et qui y montre ses lauréats dans leurs rôles : La vraie classe d'art dramatique, dans le vrai Théâtre d'Art.

La part des auteurs dramatiques est nettement réclamée aussi au numéro dernier du questionnaire. Il faut que nos écrivains de théâtre pour bénéficier désormais de l'appui officiel, véritablement, et dans la force exacte du terme, présentent des pièces inédites. Que les cahiers de charge soient donc rédigés en ce sens dans les entreprises des scènes subventîonnées; et,surtout, que les subsides alloués soient assez considérables pour ne pas rendre les directeurs de Théâtre, c'est-à-dire les représentants d'intérêts commerciaux, victimes de ce caractère pécuniairement insuffisant des pièces jouées, victimes de ces auteurs débutants qu'on veut justement les charger d'encourager, et fortifier.

Allons-y ! Et partons là-dessus chacun en toute sincérité de courage. Notre combat est bon; ce sont ses armes que nous fourbissons ici, pour la dernière fois, avant l'engagement. Et, 'il m'est permis d'exprimer ce qu'il m'a semblé être bien l'avis

de beaucoup de ces personnalités que j'ai entrevues en ces derniers temps, à l'occasion de cette affaire : c'est que nous avons entraîné beaucoup de hautes sympathies ; c'est que quelque chose est positivement changé même dans les allures du grand Public belge à notre égard; c'est enfin qu'on attend surtout de nous, les Écrivains, que nous manifestions enfin par notre tenue, par notre fermeté, par notre décision, notre suite dans l'effort que nous savons enfin ce que nous voulons.

Louis Delattre.

MÉLANGES

A propos d'un pamphlet. — M. Hector Fleischmann, jeune écrivain belge, éreinte M. Jean Lorrain. Son pamphlet, rageur, emporté, trop furibond pour n'être pas de parti pris, me fait l'effet d'une de ces vagues aux tumultueux sursauts, qui se butent contre une digue en produisant un bruit sonore fort semblable a un ronflement creux. Mais le ressac se retournera vers M. Fleischmann pour revenir, apaisé déjà, sur M. Paul Duval ; encore languira du côté de M. Fleischmann et, enfin, s'en viendra mourir aux pieds de M. Raitif de la Bretonne.

Et M. Raitif Lorrain-Duval exultera, pâmé d'aise ironique, en exhibant six lourdes bagues neuves, prix généreux de la réclame gratuite de son inconscient « tombeur ».

Le pamphlet de M. Fleischmann accuse Jean Lorrain de manquer de syntaxe, d'ignorer l'histoire et de trahir l'étymologie ; il flagelle les mœurs privées de l'écrivain et flétrit, avec preuves à l'appui, quelques-uns de ses emprunts et beaucoup de ses erreurs. Soit. Mais l'assaillant a-t-il prévu la portée de son projectile ? Je crains que son tir ne soit réglé qu'à très courte distance...

Parmi les lecteurs de ce libelle, les uns évidemment auront parcouru l'œuvre de Jean Lorrain, les autres l'ignoreront. Aux artistes, aux professionnels de la critique rien ne sera appris qu'ils ne connaîtront parfaitement de science personnelle ; tout aussi bien que M. Fleischmann, ils se seront aperçus des errements qu'on prétend leur révéler.

Quant au simple amateur, au « liseur » de romans, que lui

importe que Me X... ou Y... « ait du vice »? Et que lui importent aussi la syntaxe, l'histoire, l'étymologie et le plagiat du moment qu'on lui procure des sensations, qu'il éprouve du plaisir, même et surtout si ceux-ci sont malsains?

Lorsque vous claironnez, Monsieur Fleischmann, que l'œuvre de Jean Lorrain est une « bibliothèque-bidet », qu'y sont détaillés les appas d'Odette Valery, les meubles très intimes d'Émilienne d'Alençon, l'alcôve de Bob Walter; que M. Duval-Lorrain confectionna les romans de Liane de Pougy avant d'épouser la célèbre hétaïre; que ses livres sont des documents sur l'ignominie et qu'ils bavent sur les vivants; que *M. de Phocas* consigne la pourriture et la vie équivoque d'un monde gangrené; que le vice et la noce vile trouvent en Raitif de la Bretonne un barde passionné; que les *Poussières de Paris* contiennent tous les cancans recueillis dans les bars et les mauvais lieux cosmopolites; bref, quand vous aurez proclamé, même en toute conscience, que Jean Lorrain, « la plus notoire des latrines (1) », est un « écrivain d'alcôve et d'écurie (1) », vous croirez peut être l'avoir « tombé »? Erreur, Monsieur! Vous lui aurez fait une fructueuse réclame, au contraire, une réclame qu'envieraient certains spécialistes. Et vous ne nous aurez pas rendus fiers de savoir que vous, Belge, vous pratiquez un Art (?) que les Belges n'ont jamais prisé...

Vous n'ignorez cependant pas que, dans les cabinets de lecture (je ne parle pas des librairies : on n'achète plus les livres), on s'arrache certains auteurs « délicieusement pervers ». Leurs noms seuls font luire dans les prunelles des « coquettes abonnées » une flamme égrillarde qui « leur va si bien! » Votre pamphlet à rebours va assurer toute cette clientèle curieuse à M. Jean Lorrain. L'appât du scandale que vous annoncez doublera le nombre des lecteurs d'*Un Démoniaque* et de *La Maison Philibert.*

Le style, le titre même de votre brochure ne sont pas originaux, Monsieur. Ils appartiennent à Han Ryner, autre apprenti. — Juvénal de notre époque.

Je ne dis pas qu'un courageux élan n'ait inspiré ces dix pages; mais pourquoi s'abaissent-elles jusqu'à l'insulte grossière dont sont atteints maints personnages notoires et dignes cités au cours du factum?

Votre pamphlet, mon cher Confrère, ne pourra « expurger

(1) Se trouve en exergue du fascicule.

les grands contaminés », ni « donner le coup de balai salutaire parmi les autres claque patins »; il n'est qu'un œuf vide que vous avez vainement couvé. Rien ne sera épuré, mais peut-être restera-t-il à vos doigts imprudents un peu de la boue que vous espériez rejeter à l'égout?

Dix pages sont trop ou pas assez pour flétrir quelqu'un, surtout quand ce quelqu'un a du talent malgré tout. Un mot adroit, un quatrain satirique, ou la conspiration du silence, le plus terrible des dédains, font plus que force et que rage. Il faut connaître quelque peu l'humanité avant que de la vouloir purger trop violemment; on ne décoche pas aisément la flèche du Parthe : le visé est difficile, le touché aléatoire à qui n'a point l'œil et la dextre exercés.

Armand Du Plessy.

MEMENTO

M. le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique vient d'inscrire au budget de son département, pour l'exercice 1906, une somme de 244,900 francs au titre : *Subsides et encouragements littéraires et scientifiques, voyages et missions littéraires, etc.* Ce crédit est en majoration de 25,000 francs sur celui de l'exercice précédent.

La Belgique signale cette heureuse nouvelle avec la satisfaction que ne manquera pas d'éprouver, en l'apprenant, tout le monde littéraire belge.

* * *

Un groupe d'artistes en renom vient de fonder, sous le nom de la **Scola musicæ**, un Institut supérieur de hautes études musicales. Les cours seront donnés à l'établissement, 90, rue Gallait, sous la direction de M. Théo Charlier, par Mme Hertzberg-Leitert et MM. J. Jongen, E. Bosquet, E. Chaumont, L. Miry et A. De Herve.

Aux cours de la saison d'hiver, il sera organisé des séances de musique de chambre, des conférences et des auditions d'élèves. La première de ces séances a eu lieu le 28 octobre. Elle comprenait un discours d'ouverture par M. F.-Ch. Morisseaux et l'exécution de musique de chambre *d'auteurs belges* : G. Lekeu, G. Huberti, Em. Mathieu et J. Jongen.

* * *

Pour la seconde fois seront donnés cet hiver dans les locaux des Musées royaux du Cinquantenaire, des **Cours pratiques d'archéologie**, par les savants conservateurs de ces Musées. Chaque cours comportera vingt leçons. Les droits d'inscription sont fixés comme suit : pour un seul cours, 20 francs ; pour chaque cours en plus, 10 francs. Ouverture le jeudi 9 novembre, à 2 heures.

I. — *L'art égyptien à l'époque de la XVIIIe dynastie*, par M. Jean Capart.

II. — *La sculpture antique d'après les marbres du musée*, par M. Franz Cumont.

III. — *La peinture grecque au Ve siècle*, par M. J. De Mot.

IV. — *Archéologie préhistorique* et *L'émaillure chez les Gaulois et les Belges*, par M. le baron Alfred de Loe.

V. — *Les tapisseries* (XIVe et XVIIe siècles), par M. Joseph Destrée.

VI. — *Histoire du mobilier religieux*, par M. H. Rousseau.

*
* *

Concerts Populaires. — Les quatre concerts d'abonnement, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, sont fixés respectivement aux 11-12 novembre, 2-3 décembre, 17-18 février, 17-18 mars. Le soliste du premier concert sera Pablo Casals, le violoncelliste espagnol, qui jouera le *Concerto* de Dvorak et l'*Elégie* de G. Fauré. Le programme se complétera des esquisses symphoniques *La Mer*, de Paul Gilson (récitant M. Vermandele), de l'ouverture du *Barbier de Bagdad*, de Peter Cornelius, et de la *Fête populaire*, de Fernand Leborne. Le soliste du deuxième concert sera le violoniste Oliveira, encore inconnu en Belgique. Le troisième sera consacré à l'exécution intégrale du *Chant de la Cloche*, l'oratorio de Vincent d'Indy. Le quatrième enfin sera un concert Wagner, avec le concours de Mme Kaschowska, cantatrice.

*
* *

Les frontispices qui ornent ce numéro sont l'œuvre de M. Gérard Roosen, de Bruxelles.

*
* *

Les Conférenciers qui présenteront au public des **Matinées Littéraires du Parc** les auteurs qui y seront joués cet hiver sont MM. Gust. Cohen, G. Dwelshauvers, G. Eekhoud, Valère Gille, Aug. Joly, Ch. Tardieu et Maur. Wilmotte. Comme on le

voit tous sont Belges et collaborateurs de **La Belgique artistique et littéraire.**

Nous tenons à féliciter et à remercier M. Victor Reding de ces choix des plus heureux.

*
* *

Le Cercle d'art : **Le Sillon** ouvrira le 4 novembre prochain sa XIIe exposition annuelle, dans les galeries du Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles.

Au nombre des exposants figureront, comme les années précédentes, MM. Apol, Bastien, Bouy, Bulens, Deglume, de Haen, Mme Delstanche, MM. Gilbert, Godfrinon, Haustrate, Laudy, Lefebvre, Mignot, Pinot, Puttemans, Smeers, Swyncop, Tordeur, Vanden Brugge, Waggemans, etc., etc.

*
* *

M. Franz Cumont, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Gand, conservateur des Musées royaux du Cinquantenaire, donnera au Collège de France, à Paris, à partir du 9 novembre, une série de sept conférences au cours desquelles il traitera des « religions orientales dans le paganisme romain ».

*
* *

La Société symphonique des Nouveaux Concerts sous la direction de M. F.-L. Delune, donnera le samedi, 4 novembre son premier concert, à la salle de la Grande-Harmonie. Au programme l'ouverture de la *Suite en ré* de Bach, et la *Symphonie rhénane*, de Schumann. M. Eugène Ysaye jouera le *Concerto* de Bach et la partie de violon principal d'une symphonie de Vreuls.

*
* *

C'est le vendredi 24 novembre que sera faite, dans les salons de l'Hôtel Mengelle, la première des huit conférences suivies d'auditions qu'organisent les **Matinées Mondaines.**

M. Georges Vanor y parlera des *Armes de la Femme* Ensuite se feront entendre MM. Valère Gille, Paul André, A. du Chastain, F. Fonson et A. Du Plessy.

*
* *

Un groupe d'artistes vient de fonder à Anderlecht un *Cercle d'Art* qui organisera des Voyages d'Études et des Expositions. Ce Cercle a pour président M. le bourgmestre Moreau et pour secrétaire notre confrère M. René Henry.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

ET LITTÉRAIRE

G. ROSSEN 05.

présente respectueusement à Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre et à Leurs Altesses Royales Monseigneur le Prince et Madame la Princesse Albert de Belgique l'hommage de ses condoléances émues au moment où Les frappe un deuil cruel.

La Belgique remplit ce pieux devoir en se souvenant que Leurs Altesses Royales ont daigné lui accorder dès la première heure Leurs encouragements précieux et Leurs hautes sympathies.

LE MARIAGE
AU POULAILLER

Pour Hélène Houyoux.

PETITE Bébelle, qui a cinq ans, est allée chez sa mère grand, au village, passer les mois de la belle saison, dans la maisonnette de pierre bleue adossée au chœur de l'église. Elle est au paradis et d'ailleurs ne se fait point faute d'y mettre tout le monde à ses côtés.

La voilà amoureuse du gamin du cloutier, le petit Pierrot aux joues rouges. Et l'impudique le lui ayant dit déjà, à présent le lui répète. Pierrot, béat, dont la bouche est fendue aussi franchement large qu'un potiron dont on a coupé une côte, se laisse faire. Avec une avidité indolente, il s'assied dès que Bébelle l'approche et engouffre les friandises dont son amie le gorge. Comme la grand'mère tient, dans une étroite pièce de sa maison, une petite boutique aux parfums variés de savon vert et de cassonade, il y a, entre les bocaux et la bouche du gamin villageois, des fuites.

Ayant aujourd'hui reçu, au dessert, une orange, Bébelle, dont le cœur est vaste plus que le ventre, y a ingénûment piqué dans la peau (de l'orange,

diantre !) des morceaux de sucre blanc à la manière de cabochon. Elle va l'offrir à Pierrot et lui dit :

« Pierrot, puisque tu es mon cher fiancé d'amour, sais-tu quoi?... Nous allons nous marier ! »

Le gamin suce le jus délicat du fruit rare, et ses yeux consentent. Bébelle continue :

« Nous allons nous marier. Voici déjà mon voile blanc. Tu crois que c'est un morceau de rideau de tulle? Tu te trompes. C'est de la mousseline la plus fine, mon chéri. Je vais le poser ainsi sur ma tête. Pour aujourd'hui je me passerai de couronne, mais j'ai de la craie pour me faire des souliers blancs... Toi, tu es bien comme ça. Les hommes ne doivent pas être fades. Non, non, pas tous ces miroirs, ces parfums, ces petits pots... Je suis de mon avis, moi ; tu comprends?... Tu as fini l'orange ; conserve la pelure dans ta poche. C'est très bon, tu sais, de la pelure d'orange par petits morceaux. Et puis, vois-tu, on les écrase entre les doigts, devant les yeux, ainsi ; cela fait pleurer et donne un beau regard... Pierrot, tu es un paysan, tu ne sais rien, et, cependant, tu n'es jamais étonné de ce que je te dis. Allons, je t'aime tout de même ! Les maris ne doivent pas être trop malins... Y es-tu? Nous allons à M. le curé, demander de nous marier. N'aie pas peur, je le connais. Je l'entends jouer de la flûte, dans son jardin, le soir, pendant que nous soupons, chez grand'-maman. Viens, je te dis ! Pour l'amour de Dieu, ne marche pas avec tes pieds si fort en dedans. Je ne permets pas, entends-tu, je ne permets pas que les autres dames puissent prétendre que mon mari a les pieds en parenthèses... Pierrot, mon amour, que tu as l'air godiche. Viens, que je t'embrasse. Attends, je relèverai mon voile ! A présent, retombe-t-il gracieusement derrière moi? De la vraie valenciennes, ma chère... Un héritage... »

Bébelle parle toujours. Elle continue à la cantonnade, adressant à une foule invisible mais variée qui l'entoure des remercîments, des questions, des compliments. A droite, à gauche, elle sourit d'un sourire grave et rengorgé, et salue avec des révérences. Bébelle n'est jamais seule. Le monde entier est toujours à ses côtés qui la câline.

Le couple, bras dessus, bras dessous, touche à la cure. Pierrot n'ose y sonner. C'est la fillette qui monte sur la borne de pierre au coin du seuil, bondit en l'air et, en retombant, rattrape le cordon de la sonnette qu'elle tire ainsi de tout son poids. Elle ne ferait pas plus de bruit si elle avait à annoncer ici que le feu est à la cheminée, la mignonne garce...

M. le curé, en sabots, vient ouvrir. Il tient son bréviaire à la main, dans les plis de son mouchoir à carreaux bleus. Ses bésicles remontées sur son front, il demande quoi, étonné de ne trouver que ce petit monde à la porte après tout ce fracas, et cherchant, des yeux, du plus important par-dessus leur tête.

« Eh bien, Monsieur le curé, nous venons nous marier, annonce Bébelle sans vergogne. C'est Pierrot le mari, et moi la dame. »

Notre curé est justement d'avis qu'il faut marier les filles avant qu'il soit trop tard. On le lui a maintes fois entendu prêcher en chaire.

« Bravo! s'écrie-t-il. Par saint Christophe, voilà une chose qui me réjouit, Mademoiselle Bébelle! Entrez avec moi, mes enfants, ce sera tôt fait. »

Il va à l'armoire de sa cuisine, M. le curé; tire, d'une boîte, deux pommes figottées de la provision de son ménage. les tend aux fiancés et leur dit :

« C'est pour manger. A présent, vous êtes mariés. Récitez pieusement vos prières ce soir et obéissez à vos parents... Au revoir, mes enfants! »

Les époux s'en vont. Pierrot en est bientôt à la pomme tapée de Bébelle, qui la lui sacrifie, ainsi qu'à l'ordinaire, étant tout entière à ses projets de ménage. Est-ce qu'on a le temps de manger quand on est nouvellement en ménage? C'est ceci à clouer ; c'est cela à raccommoder : les roulettes de stores, les contributions, les cuirs de robinet. Vous croyez que ce n'est rien, vous autres? Bébelle en oublie jusqu'à sa parure et, à pas pressés, elle entraîne son mari dans la cour de sa mère grand par l'allée de derrière.

Car Bébelle a une idée qu'elle veut exécuter à l'instant. Armée de la brosse à long manche, avec des cris étouffés, elle fait sortir les poules du poulailler. Que celles venues au nid pour leur œuf de quatre heures le rentrent et se ferment le croupion, car elles doivent filer. Corbeilles et perchoirs, Bébelle a tout jeté par terre. A coups de balai, elle pousse dehors le tas de crottes blanches. Personne de la maisonnée n'a rien vu, rien entendu du manège; Bébelle est chez elle, Pierrot installé, et la porte refermée sur le jeune couple.

Et quelle jolie maison! Un toit avec des fentes où l'on voit le ciel, un plancher, une porte munie d'une mignonne baiette en guise de fenêtre, des murs, des coins... Quelle jolie maison!

« Quand le propriétaire viendra, complote Bébelle à haute voix, nous lui demanderons d'ajouter deux ou cinq étages à la maison, un jardin avec un jet d'eau, un étang plein de poissons, et le gaz partout. Les propriétaires, vois-tu, mon chéri, il faut les secouer, les harceler, demander le bras pour avoir le petit doigt. »

Cependant Pierrot ne sonne mot; Pierrot se gratte. Assis dans un angle de la nouvelle habitation, il est fiévreusement occupé à atteindre, de ses dix ongles,

les parties les plus difficilement accessibles de la peau de son corps. Ses mains courent pour être sur lui partout à la fois. Hélas! elles n'y parviennent pas; et Pierrot grince des dents, rue, s'empoigne à même sa jaquette, se secoue comme une bouteille de jus de réglisse.

Bébelle a peu de temps de reste pour s'en inquiéter. Il lui faut ranger dans sa demeure ce qui représente le lit, la table, les chaises et les armoires. Sa petite personne lui démange aussi; mais ses mains étant occupées ailleurs, elle se soulage en se râclant du pied et en se remuant comme un chien qui sort de l'eau. Il y a tant de besogne ici!

Elle prend enfin pitié de Pierrot qui trépigne et mugit. Avec décision, elle le couche à quatre pattes; et, le saisissant par la veste en plein dos, à deux poings elle le frotte et l'étrille; et le mari ne dit pas que ce soit trop. Au contraire, sur ses mains et ses genoux, il s'enlève et cabriole pour aider à celle qui le pétrit.

Quand tout à coup, la folie s'empare de la ménagère. Elle bondit dehors, abandonnant Pierrot par terre. Et aussi vite qu'avec toutes les souris du grenier à ses jupes, elle se précipite dans la maison, se roule sur le carreau, aux pieds de la bonne vieille maman ahurie.

« Grand'mère, oh! gratte-moi, gratte-moi, pour l'amour de Dieu, grand'mère! Ici, là, partout, plus fort, plus fort, grand'mère, grand'mère, te dis-je!... Oh!... »

Il a fallu déshabiller Bébelle pour venir à bout de la myriade de jolis petits poux de poules dorés qui la couvraient comme de taches de rousseur. On l'a plongée dans le tonneau à lessive et grand'mère, ses lunettes rondes sur le nez, les manches du caraco

retroussées sur ses jaunes bras maigres, la plaque de savon vert, les yeux fixes et serrant la bouche de toutes ses forces.

Enfin curée, Bébelle court sur le Préau. Par la fenêtre, Bébelle voit dans la maison du forgeron. Pierrot, baignant au cuvier et que sa mère épouille en ronchonnant. Bébelle contemple son mari tout nu, au visage rouge et rond, et qui tient, des deux mains, le bord glissant du bassin de bois, pour résister à la frottée, Pierrot abasourdi encore des suites de son mariage.

Et Bébelle, le nez écrasé à la vitre, tend déjà en son esprit, de nouveaux filets à Pierrot l'innocent que son ventre conduit...

Tout aussitôt qu'ils sont mariés,
Les oreilles leur pendent d'un pied.

Louis Delattre.

RAISON ET INTUITION

Etude sur la philosophie de M. Henri BERGSON

(*Suite.*)

V. — La relation entre ame et corps.

MATIÈRE et mémoire ainsi définis, il semble que la doctrine soit dualiste; c'est pourquoi on l'a dénommée un néo-spiritualisme. Peu importe l'étiquette. L'essentiel est qu'elle envisage nettement le problème des rapports entre âme et corps, pour employer cette ancienne forme d'énoncé (*Mat. et Mém.*, pp. 197 et ss.). M. Bergson nous montre avec précision que ce n'est pas le matérialisme qui peut la résoudre, car l'ensemble de toutes les perceptions dépasse la limitation de l'état cérébral et exige l'aide de la mémoire; ensuite que ce n'est pas non plus l'idéalisme : car la mémoire, comme la matière, ne se réduisent pas à la représentation consciente, mais la débordent.

Le problème des rapports de l'âme et du corps force à poser deux problèmes métaphysiques qui l'englobent : le rapport entre l'étendu (les corps) et l'inétendu (l'esprit), et le rapport entre le quantitatif (les corps selon la science) et le qualitatif (la vie de l'esprit avec toutes ses nuances, ses sensations, ses états affectifs, ses pensées). Nous essaierons de rendre l'idée de M. Bergson, et nous espérons ne pas le trahir.

En réalité les choses ne nous sont pas, comme telles, totalement étrangères; elles participent de la nature de notre perception; la séparation entre l'objet et la sensation n'est pas entièrement fondée; il y a, dans la matière même, quelque chose de la concentration, de la synthèse de notre perception sensible, quelque chose d'indivisé; la multiplicité que les sciences attribuent au monde extérieur existe sans doute, mais cette multiplicité est aussi *en train de* se produire en chaque instant; la réalité du monde extérieur n'est pas exclusivement d'être étalé, de n'être que multiplicité dans l'espace, et par suite, de n'être qu'homogénéité juxtaposée, mais sa réalité est le rapport entre cela et son mouvement interne et profond; ce qui rapproche l'étendu ou multiplicité homogène et l'inétendu ou mouvement interne, c'est l'idée d'*extension* qui est dans les choses comme dans la perception que nous avons d'elles.

L'idée de *tension* rapprochera le quantitatif et le qualitatif; le dualisme se résout, en fin de compte, en une dualité partagée entre ce qui vit, l'esprit, et ce qui est mécanisé; le mécanisé, c'est la matière, telle que la conçoit la science; telle elle apparaît dans la conception que, suivant la science, nous nous en faisons; mais au fond elle est autre : car sous tout mécanisme se cache un mouvement en train de se produire. En réalité le secret des choses, ce n'est ni le nombre, ni la répétition; ce n'est pas l'homogène, c'est au contraire la *tension* propre à chacune d'elles; chacune possède son genre de durée, son élasticité.

« Nous saisissons, dans l'acte de la perception, » quelque chose qui dépasse la perception même, sans » que cependant l'univers matériel diffère ou se » distingue essentiellement de la représentation que » nous en avons. En un sens, ma perception m'est » bien intérieure, puisqu'elle contracte en un moment » unique de ma durée ce qui se répartirait, en soi, » sur un nombre incalculable de moments. Mais si » vous supprimez ma conscience, l'univers matériel » subsiste tel qu'il était : seulement, comme vous » avez fait abstraction de ce rythme particulier de » durée qui était la condition de mon action sur les

» choses, ces choses rentrent en elles-mêmes pour se » scander en autant de moments que la science en » distingue, et les qualités sensibles, sans s'évanouir, » s'étendent et se délayent dans une durée incompa» rablement plus divisée. La matière se résout ainsi » en ébranlements sans nombre, tous liés dans une » continuité ininterrompue, tous solidaires entre eux, » et qui courent en tous sens comme autant de » frissons. — Reliez les uns aux autres, en un mot, » les objets discontinus de votre expérience journa» lière; résolvez ensuite la continuité immobile de » leurs qualités en ébranlements sur place; attachez» vous à ces mouvements en vous dégageant de » l'espace divisible qui les sous-tend pour n'en plus » considérer que la mobilité, cet acte indivisé que » votre conscience saisit dans les mouvements que » vous exécutez vous-même; vous obtiendrez de la » matière une vision fatigante peut-être pour votre » imagination, mais pure, et débarrassée de ce que les » exigences de la vie vous y font ajouter dans la per» ception extérieure. — Rétablissez maintenant ma » conscience, et, avec elle, les exigences de la vie : » de très loin en très loin, et en franchissant chaque » fois d'énormes périodes de l'histoire intérieure des » choses, des vues quasi instantanées vont être prises, » vues cette fois pittoresques, dont les couleurs plus » tranchées condensent une infinité de répétitions et » de changements élémentaires. C'est ainsi que les » mille positions successives d'un coureur se con» tractent en une seule attitude symbolique, que notre » œil perçoit, que l'art reproduit, et qui devient, pour » tout le monde, l'image d'un homme qui court. Le » regard que nous jetons autour de nous, de moment » en moment, ne saisit donc que les effets d'une mul» titude de répétitions et d'évolutions intérieures, » effets par là même discontinus, et dont nous réta» blissons la continuité par les mouvements relatifs » que nous attribuons à des « objets » dans l'espace. » Le changement est partout, mais en profondeur; « nous le localisons çà et là, mais en surface; et nous » constituons ainsi des corps à la fois stables quant à » leurs qualités et mobiles quant à leurs positions,

» un simple changement de lieu contractant en lui, » à nos yeux, la transformation universelle. » (*Mat. et Mém.*, pp. 232-233).

Donc « le changement est partout, mais en profon- » deur; nous le localisons çà et là, mais en surface ». Dans l'espace et le temps homogènes nous faisons entrer le mouvement continu du réel, afin d'avoir des points d'appui pour notre action. Mais ces abstractions n'ont aucune force pour la philosophie. Quand nous traçons dans notre représentation l'image des corps en prenant comme point d'appui le milieu homogène de l'espace, dans cette contraction vers l'action, tout en nous rapprochant de l'extension nous ne sortons cependant pas de nous-mêmes, de la mémoire, de la synthèse du passé et du présent.

Or, dans la perception coïncident sujet et objet; nous avons vu que la différence que les philosophes ont trop souvent établie entre ces deux termes, en créant ces couples de contradictoires, étendu contre inétendu, quantité contre qualité, ne se justifiait que schématiquement, non dans le réel. Toute matérialisation est une succession infiniment rapide d'instants, mais le rôle de l'esprit est de « lier les moments successifs de la durée des choses ». (*Mat. et Mém.*, p. 248, et *Données immédiates de la conscience,* Paris, Alcan, 1889, p. 147.)

Il y a une gradation infinie dans cette liaison; de la matière pure que serait la succession même jusqu'à l'esprit pur qui serait la suprême concentration, tous les degrés sont possibles. A chacun de ces degrés l'intensité de la vie croît, la tension de la durée est plus haute et le système nerveux, plus complexe, laissant plus de latitude à l'être vivant. Sa complexité, et par conséquent la variété des actions qu'il permet, symbolise le degré d'indépendance de l'être. Entre la matière brute et la réflexion la plus profonde, il y a place pour un nombre illimité d'êtres.

VI. — La nature qualitative de la vie psychique.

Ce qui, selon nous, couronne la philosophie de M. Bergson et ce qui la résume, c'est la théorie de la liberté, qui est puissamment originale. Elle est développée dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience,* qui parut en 1889. Il est nécessaire au préalable de débarrasser la psychologie ou science de l'esprit d'un grand nombre d'erreurs, provenant toutes de ce que l'on projette l'espace dans la conscience.

Qui dit espace dit nombre cardinal : l'un est synonyme de l'autre; l'espace est la représentation du nombre. Espace et nombre sont indispensables aux sciences de la nature. Mais dès qu'on se sert de la quantité pour expliquer la vie consciente, on exclut par le fait même les caractères distinctifs de celle-ci.

Les psycho-physiciens ont prétendu appliquer à l'esprit la notion d'intensité. Pour cela, ils ont dû considérer les états conscients comme extensibles, susceptibles d'augmentation et de diminution, et par conséquent isolés les uns des autres, sinon l'augmentation et la diminution ne leur reviendraient pas et ne seraient que la répercussion d'autres états conscients.

Or, mieux on les examine, moins les états conscients paraissent séparés, et plus la vie mentale s'affirme comme *pénétration* réciproque de tous ses aspects; dès lors la segmentation et la mesure ne sont plus possibles.

Par de très belles analyses de l'effort musculaire d'une part, du sentiment d'art d'autre part, M. Bergson montre que les changements qui semblaient au psycho-physicien n'être que la variation quantitative de certains faits conscients, intéressent en réalité l'attitude de l'esprit tout entier; les phases d'un sentiment qui va s'accentuant diffèrent, en vérité, de nature; les degrés d'intensité d'un effort musculaire proviennent non d'un accroissement de sensation, mais d'une sensation d'accroissement, d'une participation plus grande de tout l'être à cet effort (*Données,*

p. 36). Ce que mesure le psycho-physicien, ce n'est donc pas le véritable état mental, mais la traduction qu'il fait de cet état en termes quantitatifs, en nombres, car à la pénétration de la vie consciente il substitue la mesure en usage dans les sciences physiques et applicable à ce qui se présente sous forme d'extériorité, d'espace. Or, le fait conscient n'est ni quantitatif, ni par conséquent mesurable; il ne peut être traduit en termes d'espace; dépouillez-le de la nature qualitative qui lui est propre, vous renoncez à le saisir, vous n'arrivez qu'à une interprétation de certains de ses aspects tout à fait extérieurs.

Il y a donc dans chaque perception sensible deux aspects à considérer : la qualité qui est multiplicité hétérogène; l'espace qui est multiplicité homogène, nombre. Qu'est-ce que l'espace? Il n'est pas donné par les sensations; c'est une conception que l'esprit forme pour avoir une action sur les choses, la conception d'un milieu vide homogène; que l'on admette avec Kant que l'espace soit une forme *a priori* de l'intuition sensible, et par conséquent relève de la synthèse que la pensée produit sous forme d'imagination, ou avec les théories génétiques et empiristes, que l'espace résulte d'un travail synthétique de l'esprit à travers l'expérience, on arrive à la même solution : il est conçu plutôt que réel, et conçu comme divisible et homogène, semblable au nombre.

Inversement, tout milieu homogène est de l'espace; Kant a tort d'admettre deux milieux homogènes, le temps à côté de l'espace. Le temps comme milieu homogène, c'est de l'espace. Comment obtenons-nous le temps-mesure? En le ramenant à des oscillations régulières, celles du pendule, donc à une série de positions spatiales également distantes, ce qui est le cas encore pour tous nos instruments de mensuration du temps, depuis le cadran solaire jusqu'aux chronographes de nos laboratoires. « Le temps, conçu » sous la forme d'un milieu indéfini et homogène, » n'est que le fantôme de l'espace, obsédant la » conscience réfléchie. » (*Données*, p. 75.)

Que si l'on objecte la succession dans le temps, opposée à la coëxistence que suppose l'espace, cette

notion de succession ne vient aucunement du nombre ni de l'homogénéité, mais du *moi*, de la vie intérieure, qui n'a rien de commun avec la mesure du temps et dont la durée n'a rien de numérable ni d'extériorisé. (*Données*, p. 82.)

En réalité l'homogénéité du temps n'est qu'une représentation symbolique, empruntée à l'espace, de la durée réelle; mais en elle-même et abstraction faite de ce symbole, la durée réelle présente une pénétration de moments hétérogènes, une concentration intérieure qui fait que tout le passé peut se ramasser dans le présent.

Il en est de même pour le mouvement. Mouvement et durée sont proprement qualitatifs; le mouvement consiste dans le passage d'un état à un autre; la durée, dans la pénétration de tous ses moments. Quand la science mesure le mouvement, elle se sert de l'espace; elle le mesure en comparant les distances parcourues; elle sous-tend l'espace au mouvement, comme si le mouvement n'était que la distance parcourue entre deux points de l'espace, et elle prend pour unité un autre mouvement, celui des aiguilles d'un cadran ou du déroulement régulier de la bande de papier d'un chronographe, mouvement mesuré, lui aussi, par de l'espace. En réalité ce n'est pas un mouvement qu'on mesure, mais son point de départ et son point d'arrivée, c'est-à-dire deux positions immobiles prises dans le milieu homogène qui s'appelle l'espace.

Il y a donc deux formes de multiplicité : l'une, l'espace, admise par l'esprit pour sa facilité d'action, l'autre, la durée, dont les moments sont hétérogènes et se pénètrent. Cette durée, essentiellement qualitative, inséparable du caractère des êtres vivants, impossible à situer, à ramener à l'espace, parce que tous ses aspects s'interpénètrent, est la véritable succession psychologique : elle ne se reconstitue pas au moyen d'éléments extérieurs les uns aux autres, d'atomes intellectuels échelonnés en lignes et en figures, comme le veulent les psychologues qui construisent la pensée par le dehors, au moyen d'associations d'états séparés; son nom est *pénétration*, tous ses états s'interpénètrent comme les aspects d'un caractère, et il serait

impossible de reconstituer un caractère en accumulant des documents, si l'on n'en a pas tout d'abord saisi l'ensemble.

Le *moi* véritable est donc une telle durée; les faits de conscience, sensations, sentiments ou idées sont irréductiblement qualitatifs.

Mais ils sont tous influencés par l'espace, ils se définissent, prennent des contours, s'isolent, à cause de la nécessité qu'ont les individus de communiquer entre eux; le symbole spatial rend possible le langage, la science et la vie sociale. On y gagne l'avantage de fixer les aspects, de communiquer avec autrui. On y perd la vie propre des choses, si l'on oublie que les mots et les termes ne sont que symboles. Le philosophe doit retrouver les véritables faits psychiques : la *sensation* doit, si on veut en comprendre le caractère essentiellement qualitatif, être dépouillée de l'objet à travers lequel je l'aperçois et du mot qui la fixe (*Données,* p. 99); alors elle apparaît avec sa nuance propre. Le *sentiment* que la vie sociale tend à immobiliser en certains types généraux (la bonté, la pitié, la colère, etc.) puise sa véritable vie dans ce qu'il a d'immédiat, de *propre* en tant que senti; moins encore que la sensation, il peut se fixer en mots abstraits ou tourner au concept : aussi le romancier disposera-t-il les mots d'une manière telle que son style diffère d'une description scientifique, et il *suggérera,* par ses images et le mouvement de sa phrase, des états d'âme, des sentiments chez le lecteur.

Les *idées* enfin, en tant qu'immobilisées dans des mots abstraits, semblent isolées, extérieures les unes aux autres, manquant de cette profondeur que leur confère la vie. Il faut leur rendre leur personnalité.

« Ainsi se vérifie, écrit M. Bergson, ainsi s'éclai-
» cira par une étude plus approfondie des faits
» internes, le principe que nous énoncions d'abord :
» la vie consciente se présente sous un double aspect,
» selon qu'on l'aperçoit directement ou par réfraction
» à travers l'espace. — Considérés en eux-mêmes, les
» états de conscience profonds n'ont aucun rapport
» avec la quantité; ils sont qualité pure; ils se mêlent

» de telle manière qu'on ne saurait dire s'ils sont un » ou plusieurs, ni même les examiner à ce point de » vue sans les dénaturer aussitôt. La durée qu'ils » créent ainsi est une durée dont les moments ne » constituent pas une multiplicité numérique : carac- » tériser ces moments en disant qu'ils empiètent les » uns sur les autres, ce serait encore les distinguer. » Si chacun de nous vivait d'une vie purement indi- » viduelle, s'il n'y avait ni société ni langage, notre » conscience saisirait-elle sous cette forme indistincte » la série des états internes? Pas tout à fait, sans » doute, parce que nous conserverions l'idée d'un » espace homogène où les objets se distinguent nette- » ment les uns des autres, et qu'il est trop commode » d'aligner dans un pareil milieu, pour les résoudre » en termes plus simples, les états en quelque sorte » nébuleux qui frappent au premier abord le regard » de la conscience. Mais aussi, remarquons-le bien, » l'intuition d'un espace homogène est déjà un ache- » minement à la vie sociale. L'animal ne se repré- » sente probablement pas comme nous, en outre de » ses sensations, un monde extérieur bien distinct de » lui, qui soit la propriété commune de tous les êtres » conscients. La tendance en vertu de laquelle nous » nous figurons nettement cette extériorité des choses » et cette homogénéité de leur milieu est la même qui » nous porte à vivre en commun et à parler. Mais à » mesure que se réalisent plus complètement les con- » ditions de la vie sociale, à mesure aussi s'accentue » davantage le courant qui emporte nos états de » conscience du dedans au dehors : petit à petit ces » états se transforment en objets ou en choses; ils ne » se détachent pas seulement les uns des autres, mais » encore de nous. Nous ne les apercevons plus alors » que dans le milieu homogène où nous en avons figé » l'image, et à travers le mot qui leur prête sa banale » coloration. Ainsi se forme un second moi qui recou- » vre le premier, un moi dont l'existence a des » moments distincts, dont les états se détachent les » uns des autres et s'expriment sans peine par des » mots. Et qu'on ne nous reproche pas ici de dédou- » bler la personne, d'y introduire sous une autre forme

» la multiplicité numérique que nous en avions exclue » d'abord. C'est le même moi qui aperçoit des états » distincts, et qui, fixant ensuite davantage son atten- » tion, verra ces états se fondre entre eux comme des » aiguilles de neige au contact prolongé de la main. » Et, à vrai dire, pour la commodité du langage, il a » tout intérêt à ne pas rétablir la confusion là où » règne l'ordre, et à ne point troubler cet ingénieux » arrangement d'états en quelque sorte impersonnels » par lequel il a cessé de former « un empire dans un » empire ». Une vie intérieure aux moments bien » distincts, aux états nettement caractérisés, répondra » mieux aux exigences de la vie sociale. Même, une » psychologie superficielle pourra se contenter de la » décrire sans tomber pour cela dans l'erreur, à con- » dition toutefois de se restreindre à l'étude des faits » une fois produits, et d'en négliger le mode de forma- » tion. — Mais si, passant de la statique à la dyna- » mique, cette psychologie prétend raisonner sur les » faits s'accomplissant comme elle a raisonné sur les » faits accomplis, si elle nous représente le moi con- » cret et vivant, comme une association de termes » qui, distincts les uns des autres, se juxtaposent dans » un milieu homogène, elle verra se dresser devant » elle d'insurmontables difficultés. Et ces difficultés » se multiplieront à mesure qu'elle déploiera de plus » grands efforts pour les résoudre, car tous ses efforts » ne feront que dégager de mieux en mieux l'absur- » dité de l'hypothèse fondamentale par laquelle on a » déroulé le temps dans l'espace, et placé la succession » au sein même de la simultanéité. — Nous allons » voir que les contradictions inhérentes aux pro- » blèmes de la causalité, de la liberté, de la person- » nalité en un mot, n'ont pas d'autre origine, et qu'il » suffit, pour les écarter, de substituer le moi réel, le » moi concret, à sa représentation symbolique. » (*Données*, pp. 103-105.)

Il résulte de tout cela que ce qui peut s'affirmer du mouvement en général s'affirmera plus fortement encore du mouvement de nos états de conscience. M. Bergson, dans *Matière et Mémoire*, attribue aux mouvements une réalité, une vie propre. Le mouve-

ment comme tel, en tant qu'il n'est pas symbolisé par la science en une série d'immobilités rapportées à de l'espace, est absolument indivisible; et loin de n'être que la distance franchie entre des points dans l'espace, le mouvement est réel : la preuve en est dans la conscience de nos propres mouvements et dans la constatation du changement des choses(*Mat. et Mém.*, p. 215). Je touche la réalité du mouvement quand je l'éprouve en moi comme qualité. La sensation musculaire éprouvée dans l'effort peut servir d'exemple : pour la science elle est un déplacement de points le long de certaines courbes, et un déploiement de force mesurable en kilogrammètres. Pour la sensation vécue, l'effort musculaire est au contraire une véritable poussée en train de se produire, une expansion du moi, allant du dedans vers le dehors.

L'univers est donc en réalité une infinité de mouvements qui se produisent, traduisant quelque chose d'interne à eux-mêmes, de qualitatif : diviser les corps d'une manière absolue, les isoler par leurs contours est artificiel; l'univers est une continuité de mouvements; les états de la matière ne sont pas tranchés; l'atome n'est pas une substance à contours définitifs, mais un centre de forces, un point mathématique où se croisent des lignes de force, qui rayonnent indéfiniment dans l'espace. Si notre pensée dessine les corps avec netteté dans la représentation, nous avons vu à quels besoins elle répondait en le faisant. (*Mat. et Mém.*, pp. 220 et ss.)

Les lignes de force elles-mêmes ne sont que les symboles de changements de *tension* et d'énergie, si bien que le mouvement réel n'est pas le transport d'une chose, mais d'un état : le mouvement, répétons-le, n'est pas de la quantité, mais « la qualité » même, vibrant pour ainsi dire intérieurement et » scandant sa propre existence en un nombre souvent » incalculable de moments. » (*Mat. et Mém.*, p. 225.)

Si l'on veut comprendre la nature profonde, intérieure des choses, ce que nous promettait la méthode métaphysique au début de cette étude, l'on doit donc employer l'intuition qui nous fait saisir par une sympathie intellectuelle la tension qualitative; il faut dé-

passer les formes spatiales et corporelles que l'on est obligé d'admettre à cause des besoins organiques individuels et des besoins sociaux,mots,symboles,science.

C'est dans la conscience que le plus directement nous apercevons le dedans des choses, c'est à elle que nous devons revenir. Pour bien la comprendre il est indispensable de substituer une conception dynamique à la conception mécaniste. Cette dernière est utile pour connaître la nature et agir sur elle; elle est nuisible s'il s'agit de pénétrer le réel.

Or, on a essayé d'expliquer la vie consciente par le mécanisme : c'est l'erreur des déterministes, soit matérialistes, soit associationnistes. Les premiers étendent jusque dans la pensée le mécanisme qu'ils appliquent à l'étude de la nature, en ramenant les états psychiques à des états cérébraux; or, nous l'avons vu, rien ne prouve le parallélisme et rien ne démontre « qu'à un » état cérébral donné corresponde un état psycholo- » gique déterminé rigoureusement ». (*Données*, p. 112). L'étude du rêve semble montrer même le contraire, nous l'avons constaté, car ici, une seule et même sensation peut éveiller de nombreuses suggestions différentes. Notre perception sensible implique un choix.

Quant au déterminisme psychologique défendu par les associationnistes, il s'appuie sur une hypothèse admise par la mécanique, à savoir que les divers points d'un système étant ramenés à leur disposition initiale, il est possible de reproduire les mêmes séquences de phénomènes. De même les associationnistes supposent qu'il y a dans la vie de l'esprit des idées qui s'enchaînent de manière nécessaire, à tel point que chaque fois que l'une se présente, toute la série qui s'y rattache s'ensuive. Cette théorie élimine l'élément qualitatif et vivant pour ne conserver « que » ce qu'il y a de géométrique et d'impersonnel dans » la pensée » (*Données*, p. 123), et elle n'explique pas la volonté qu'elle réduit à la résultante de motifs. Or nous savons que l'atomisme psychologique est faux. Ensuite, la personnalité réelle ne se reflète pas dans les associations extérieures d'idées, mais dans la manière spéciale d'éprouver de chacun de nous.

La volonté, d'après les associationnistes, ne serait que la faculté de subir des motifs d'intensité différente, les plus forts l'emportant. L'image des poids qu'on place dans les plateaux d'une balance, souvent appliquée à la volonté, est la traduction exacte de cette théorie simpliste. Or, il y a beaucoup d'autres types d'action que la délibération froide dans laquelle il semble qu'on pèse le pour et le contre; et ici encore, la véritable décision échappe au calcul des raisons; enfin les actions les plus nettement volontaires sont précisément celles qui nous paraissent le plus rapides, celles qui semblent surgir tout naturellement du *caractère entier* et l'exprimer le plus complètement.

On répliquera que dans ce cas l'homme obéit à un ensemble de sentiments, et que c'est par eux que sa volonté est ébranlée. Mais que signifie cela? Les sentiments de l'individu sont inséparables de son caractère même, qu'ils expriment; l'homme est tout entier, avec sa personnalité propre, en chacun d'eux. Un acte qui émane du caractère et traduit la personnalité entière ne se ramène ni à des mouvements cérébraux, ni à des associations d'idées, ni au jeu puéril des motifs; il n'est pas déterminé, il est irréductible à des éléments dissociés, il est intégral, direct, immédiat, qualitatif, donc *libre*. Cela nous conduit au dernier point de notre exposé, la théorie de la liberté.

VII. — Théorie de la liberté.

La philosophie de M. Bergson a son point culminant dans la théorie de la liberté. Elle est une philosophie de la liberté. Mais son auteur n'entend pas par là le libre arbitre des spiritualistes du XIXe siècle, le pouvoir d'agir sans raison, d'une manière arbitraire, de sorte que l'acte paraisse sans lien ni antécédents. Au contraire de ce genre de dogmatisme, la philosophie de la liberté est, chez M. Bergson, très fertile en idées nouvelles.

« Le rapport de causalité interne est purement » dynamique et n'a aucune analogie avec le rapport » de deux phénomènes extérieurs qui se conditionnent. » Car ceux-ci, étant susceptibles de se reproduire

» dans un espace homogène, entrent dans la composition d'une loi, au lieu que les faits psychiques profonds se présentent à la conscience une fois et ne reparaîtront plus jamais » (*Données*, 166).

Les phénomènes physiques sont susceptibles de se produire de nouveau dans le même ordre; or l'expérience morale ne nous permet pas de tirer une loi semblable de l'étude de nos actes; il suffit qu'un sentiment soit éprouvé une fois, une idée, conçue et exprimée pour que, de ce fait, le sentiment et l'idée se soient transformés, amplifiés ou atténués, et par conséquent ni l'un ni l'autre ne se reproduiront identiques dans la conscience.

Mais la tendance générale de notre vie consciente n'obéit-elle pas à des combinaisons d'antécédents qui détermineraient nos actes? Si l'on parle d'antécédents, il y a une différence fondamentale entre la manière dont ils agissent sur un fait mécanique et sur la vie psychique. Celle-ci, en effet, transforme les antécédents, leur donne une valeur nouvelle en se les incorporant. De plus, ces antécédents ne sont pas des quantités, des nombres, des intensités : ce serait remplacer la réalité psychique par des symboles et revenir à la confusion, déjà signalée, entre durée et temps copié de l'espace (*Données*, p. 145).

Les actes qui partent vraiment de notre moi ne s'expliquent pas au moyen de la causalité mécanique. Il y a des actes qui traduisent réellement notre moi. « Nous sommes libres, nous dit M. Bergson, quand » nos actes émanent de notre personnalité entière, » quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette » indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois » entre l'œuvre et l'artiste » (*Données,* p. 131). Par conséquent un mouvement d'indignation ou encore une grande passion peuvent être des actes libres. L'acte libre n'est pas exclusivement l'acte qui procède d'une délibération rationnelle. « L'acte sera » d'autant plus libre que la série dynamique à » laquelle il se rattache tendra davantage à s'identifier » avec le moi fondamental » (*Données*, p. 128). C'est assez dire que, contrairement au dogmatisme spiritualiste, il n'y a pas de liberté absolue, mais des degrés

de liberté en nombre infini, allant de la moindre liberté possible à la plus grande liberté réalisable.

En effet, si un acte est déterminé par une suggestion hypnotique ou par une impulsion résultant d'un déséquilibre mental, la liberté est réduite au minimum. Si les actes sont déterminés par les préjugés acquis dans l'éducation ou par la déformation professionnelle ou par des habitudes que le milieu a peu à peu provoquées, il se forme « un moi parasite. » — « Beaucoup vivent ainsi et meurent sans avoir connu » la vraie liberté » (*Données*, p. 127). On peut même dire que l'individu dont la personnalité sera parfaitement developpée n'accomplira que quelques actes libres, car il y a nécessairement un grand nombre d'actes fixés par les lois de l'habitude.

Prenons l'ensemble de nos actes : ils se divisent donc en deux : les actes émanant du *moi* réel, c'est-à-dire de la personnalité tout entière, l'exprimant véritablement : de tels actes peuvent n'être qu'un geste, un regard, une parole, aussi bien qu'une détermination importante; plus directement ils émanent de la personnalité, plus ils sont libres; d'autre part, les actes émanant du moi parasite : ils ne sont pas libres et c'est à eux que s'applique l'associationnisme, les séries des déterministes.

M. Bergson a défini encore une fois dans le *Rire* (paru d'abord en articles dans la *Revue de Paris*, 1900, nos 3, 4 et 5, puis réunis en un volume, Paris, Alcan), le rôle du moi parasite. Il y développe l'opposition entre le vivant et le mécanique ou automatisme. L'automatisme est déterminé en nous par l'envahissement de l'esprit par la répétition, le mécanisme. L'esprit se manifeste par une tension propre, par la nouveauté, le changement; son caractère est pénétration et qualité. Substituez à l'esprit le mécanisme ou plutôt représentez un homme comme pur mécanisme; donnez aux autres le spectacle de l'automatisme, en le mettant au premier plan, comme le font les auteurs de comédie; c'est de là que naîtra le sentiment du comique, si du moins les spectateurs font taire la pitié et ne donnent cours qu'à leur intelligence critique, en se complaisant dans la comparaison entre ce que la personnalité doit être et ce qu'elle devient,

réduite à l'automatisme. M. Bergson ramène le comique au spectacle de l'automatisme, et le rire est le *geste social* qui blâme la dégradation de l'idéal vivant en pur mécanisme. Si l'on imite les gestes de quelqu'un dans ce qu'ils ont de mécanique, on obtient « du mécanique plaqué sur du vivant », car « la vie bien » vivante ne devrait jamais se répéter » (*loc. cit*, p. 528).

De même dans les actions et les situations, « est » comique tout arrangement d'actes et d'événements » qui nous donne, insérées l'une dans l'autre, l'illu- » sion de la vie et la sensation nette d'un agencement » mécanique » (*ibid.*, p. 760.)

C'est pourquoi la comédie n'est pas de l'art pur : l'art tâche de représenter la vie, l'individuel ; il fait revivre les choses. « L'art n'a d'autre objet que » d'écarter les symboles pratiquement utiles, les » généralités conventionnellement et socialement » acceptées, pour nous mettre face à face avec la » réalité même. » La comédie tient le milieu entre le rôle de l'art et la critique.

Si donc nous nous représentons l'organisation de la liberté : tout acte tend à la liberté, quand il se rapproche de l'expression de la personnalité entière; M. Bergson envisage cette personnalité comme différente d'homme à homme, comme individualité qualitative. Mais il s'insère dans la vie un nombre plus ou moins grand de mécanismes montés, utiles pour répondre aux besoins de l'individu dans le milieu physique et social. Ainsi se forment des actes extérieurs qui se rapprochent de plus en plus du réflexe, du mécanisme, de la matière; ces actions répondent aux excitations extérieures d'une manière d'autant plus littérale que la part de la personnalité y est moindre. Il en est de même dans la nature : la matière et l'esprit n'apparaissent pas comme des choses, mais comme des tendances, la matière vers l'action mécanisée, l'esprit, le caractère, la mémoire vers la concentration, la pénétration, la personnalité, la liberté. Et les deux tendances entrent en composition dans tout fait de conscience.

(*A suivre.*) GEORGES DWELSHAUVERS.

VOYAGES VERS MON PAYS

Sainte Catherine de Sienne

A Giovanni Antonio di Bazzi, dit Il Sodoma.

Le décor est d'un paysage de Toscane
Avec un pont cintré près d'une colonnade
Et la limpidité d'un azur diaphane
Miré par le cristal d'une source en cascades.

— O mes sœurs, soutenez mon corps frêle et malade !
Il fléchit dans vos bras comme un lys qui se fane
Et de son enveloppe humaine, trop profane,
Peut-être verrez-vous mon âme qui s'évade.

Mes yeux sont éblouis par de telles lumières
Qu'ils ne distinguent plus les choses coutumières ;
Je respire un parfum d'encens et d'aromates ;

Mon cœur s'est envolé vers Jésus, comme un ange,
Et sous mes pauvres mains où saignent les stigmates
Je sens battre son cœur qu'il me donne en échange,

Et je meurs doucement de ce miracle étrange...

La petite Vénus de l'Esquilin

Rome.

J'ignore ton pays, ton nom,
Et devant ta forme ingénue
Je ne sais rien de toi, sinon
Que tu fus jeune, fraîche et nue.

Pour ceindre tes cheveux frisés
Du bandeau qu'on y voit encore,
Tes deux bras, aujourd'hui brisés,
S'arrondissaient comme une amphore.

Mais si l'épaule souple atteste
Le dessin précis de leur pose,
Il ne te reste de ton geste
Que la grâce que j'en suppose.

Les Dieux

Ospedaletti.

Oh ! rêves des hommes ! Je songe
En regardant la mer sereine
Qu'il n'y eut jamais de sirènes
Et que les Dieux sont des mensonges !

Dans les nuages éclatants,
C'est en vain que je t'ai cherchée
Tumultueuse chevauchée
Des filles du sombre Wotan !

Où les hommes des anciens âges
Surprirent, le long des flots bleus,
Les jeux des monstres fabuleux
C'est le désert uni des plages,

Et des jours entiers, j'aurai beau
Regarder les vagues d'écume,
Je ne verrai point de Neptune
Y faire cabrer ses chevaux !

L'Océan, toujours en travail,
Gémit, monotone et chagrin,
Mais je n'entends nul Dieu marin
Souffler dans sa trompe d'écaille.

L'invisible et fougueux quadrige
Des quatre vents galope et passe
D'un bout à l'autre de l'espace :
Aucune main ne le dirige.

L'eau dort, s'agite, se repose,
Le soleil meurt, le ciel s'enflamme,
Et je ne sens plus aucune âme
Vibrer sous la forme des choses !

Ah! quels rêves de cerveaux ivres
Ont créé ce monde divin,
Et pendant des siècles, en vain,
Tentèrent de le faire vivre !

Quelle puissance imaginée
Aurait plus de sombre grandeur
Que la fatalité des heures
Qui m'emportent, sans destinée !

Et comme il est mystérieux,
Et plus grave, et plus pathétique,
Et plus beau que le monde antique
Ce monde que je sais sans Dieux!

La Chaire

Florence.

Le marbre blanc, presque d'ivoire,
Rend plus fine encore et légère
Cette chaire qu'on dit la chaire
La plus belle qu'on puisse voir !

Suspendue à l'un des piliers
De l'église de Sainte-Croix,
On a, d'un subterfuge adroit,
Masqué la rampe et l'escalier,

Et l'audace paraît étrange
D'ainsi l'avoir édifiée
Puisqu'on la croirait confiée
Aux mains invisibles des anges.

Elle est si pure qu'elle semble
Être faite pour qu'on n'y donne
Que de beaux conseils qui pardonnent
Et d'évangéliques exemples.

Or c'est pourtant de cette chaire
Qu'un franciscain, venu de Pouille,
Prêche à la canaille qui grouille,
Applaudit, gronde ou vocifère,

En accentuant ses paroles
De grands gestes qui prophétisent,
Qu'il faut retrancher de l'Eglise
Ce pourceau de Savonarole !

PAUL SPAAK.

Grimaces Humanitaires

La vertu britannique hurle, depuis plusieurs ans, contre l'immoralité et la cruauté des Belges au Congo. Elle a procréé la « Congo Reform Association », chargée de tirer de nos crocs les nègres de l'Afrique centrale. Pour fixer la genèse de cette Armée du salut des noirs, il faut d'abord dégager des brumes de la légende certaines vérités élémentaires qu'elles cachent, comme les brouillards de la Tamise cachent si souvent le soleil.

Commençons par cet axiome :

De tous les peuples de notre planète, le peuple anglais est, à la fois, le moins humain et le plus humanitaire.

On pourrait pousser plus loin, et démontrer mathématiquement que la Grande-Bretagne n'est grande que par son inhumanité. Car cet agglomérat d'îles étroites, qui domine géographiquement le tiers et politiquement plus de la moitié de l'univers, ne possède tant de dépendances asiatiques, africaines, océaniennes (1), que parce que tant de ses fils, — à commencer par les Raleigh et les Gilbert du XVIe siècle, — l'ont quittée et la quittent pour aller au loin chercher fortune, conquérir des terres, fonder des colonies. Et tant de ses fils ne la quittent, que parce qu'ils sont chassés de leur berceau par leur propre mère, — cette marâtre qui, par la pratique

(1) En laissant de côté ses dépendances européennes qui la font présente dans presque toutes les mers du vieux monde : Jersey, Guernesey, Gibraltar, Malte, Chypre.

obstinée du droit d'aînesse, condamne les trois quarts de ses enfants au vagabondage des parias.

Voilà l'inhumanité britannique à sa racine : l'amour des plus proches froidement, systématiquement, sacrifié à la passion vénale ; la grande propriété édifiée sur la ruine de la famille ; le plus sacré des primordiaux instincts de l'Homme et même de la Bête : l'instinct paternel et maternel, immolé à l'intérêt matériel, et l'instinct filial, du même coup, étouffé. Ecoutez ces chiffres qui se dressent comme des spectres au banquet du conquérant : La même superficie de terrain partagée en France entre huit millions de propriétaires est en Angleterre — en cette Angleterre « progressiste » qui se vante d'avoir coupé une tête de roi un siècle et demi avant la France — la propriété de dix mille individus, grâce au droit d'aînesse, aux majorats, aux *latifundia*, à des lois contre nature, incapables de fleurir encore ailleurs qu'en un pays où perdurent, comme l'a proclamé Henri Heine, le génie pratique et la dûreté d'âme des Romains, et qui a surenchéri sur eux, ajouterai-je, en opposant aux anciens Évangiles de pitié, l'âpre Evangile de la survivance du plus fort.

Et j'ose formuler ce second axiome : « Il est psychologiquement impossible qu'une société qui, pour garder sa terre indivise, rejette de ses mamelles sa progéniture déshéritée et la disperse aux quatre coins du globe, il est impossible qu'une société qui a emprunté à l'animal le concept darwinien de la lutte pour la vie, obéisse à un sincère sentiment d'altruisme, le jour où elle prétend s'attendrir sur le sort de faibles races étrangères, fussent-elles couleur d'ébène et domiciliées au fond des ténèbres de l'Afrique. »

En faisant abstraction de toutes exceptions purement individuelles, comme le doit faire l'étude d'une collectivité, on peut affirmer hardiment qu'un groupe d'Anglais ostensiblement ligués pour travailler au soulagement de lointaines infortunes ne peut, de par l'essence même des choses, obéir qu'à un calcul d'inavouable intérêt, simplement fardé de philanthropie. Le subtile Schopenhauer n'a-t-il pas discerné la préoccupation mercantile de la Grande-Bretagne

jusque dans sa phraséologie religieuse qui la fait assimiler « le créateur » à un producteur de cotonnades de Manchester, sous la dénomination de « Our Maker » à « notre fabricant » ?

Mais quelle maîtrise aussi, en la comédie de sensibilité que nous joue l'Anglo-Saxon, d'âge en âge; avec quel art raffiné il sait composer ses grimaces humanitaires!... A la base de sa constitution sociale, nous venons de voir la négation de l'amour paternel et maternel, par la dispersion de la famille, abolie sur l'autel du « patrimoine ». Et pourtant quel autre pays a su répandre l'illusion de son attachement au foyer et aux douceurs de la consanguinité autant que celui qui a élevé à la hauteur d'un hymne national la larmoyante romance du « Home! sweet home! »?... Avez-vous jamais lu *Conventional Cant*, cette profonde et impitoyable analyse du caractère britannique par Sidney Whitman (1), qui, après Carlyle, considère le « Cant », c'est-à-dire l'hypocrisie *organisée*, comme une des tares de la race! C'est lui qui signale, parmi mille exemples du pharisaïsme de ses insulaires compatriotes, la feinte sollicitude de Richard III pour ses neveux, les enfants d'Edouard, dont il méditait l'égorgement et les « douces larmes crocodiliennes » d'Elizabeth sur Marie Stuart, sa rivale et sa victime... Hypocrisie organisée!... Est-ce trop dire?... Non. Si l'on décomposait chimiquement les éléments du faux humanitarisme, on y découvrirait sûrement cette préméditation initiale de tromper les autres et — qui sait? — de se tromper soi-même peut-être, en habillant systématiquement des plus nobles dehors les moins nobles des entreprises... A l'origine, la plus inhumaine d'entre les nations, la plus complètement absorbée dans la poursuite de ses intérêts égoïstes, a, sans contredit, érigé en véritable méthode, la parade de philanthropie par quoi elle devait donner le change au reste du monde et, peut-être, apaiser les sourdes inquiétudes de sa propre conscience. C'est par la suite des siècles, seulement, et la force de l'atavisme que la « grimace humani-

(1) A Londres, chez Kegan, Paul French et Co, 1887.

taire » se figeant est devenue habitude, seconde nature, manie définitivement nationale, machinale, irraisonnée.

Phénomène identique à celui du vieil histrion qui finit par confondre la fiction avec la vie, et même à la juger plus vivante, au point de prendre un décor pour un vrai paysage, et de se sentir, en pleine forêt, au milieu d'une nature en carton peint.

Dans tous les cas, la religiosité de l'Angleterre est une des formes les plus saisissantes de cette simulation perpétuelle. Ceux qui ont pénétré jusqu'au fond du mouvement de la Réformation qui conquit les Iles Britanniques au protestantisme, en sont encore à percevoir qu'il s'agissait surtout, chez un peuple marchand, de substituer à un idéal pur un idéal utilitaire. Connaît-on beaucoup de pays où l'art se soit prostitué, comme en Angleterre, jusqu'à faire servir certains de ses chefs-d'œuvre aux enseignes des fabricants de savon?... A cette société matérialiste, il fallait autre chose qu'un culte poétique dont les rites, faits de parfums d'encensoir, d'images merveilleuses, d'orgues aux voix enflées, de païennes extases, transportaient ses fidèles sur des ailes de rêve. Il lui fallait la sécheresse des temples inornés, la *business-like*, simplicité de rites glaciaux, et la rigoureuse logique des prédications rationnelles et raisonnables, qui établissent, avec l'exactitude des chiffres du comptable, l'avantage positif de la croyance et les périls de l'incrédulité. Arrière les jeux de l'imagination, les surprises des sens esthétiques qui nous leurrent vers les chimères! En Angleterre, la religion devait parler au seul cerveau, les livres saints être interprétés à la façon du Grand livre. Et consciemment ou inconsciemment, la grosse majorité de la nation pratique sa religion comme on effectue un placement. Et quel placement!... Contre l'assiduité dominicale au temple durant la brève existence qui nous échoit, contre l'habitude d'une simple grimace de piétisme, pendant dix ou douze lustres, sur une planète dont la Grande-Bretagne n'occupe qu'un pauvre tiers, s'assurer toute une éternité de bien-être, de *comfort*, dans les infinis espaces Elyséens!... Dire que pareille

transaction représente un prêt à un milliard pour cent, — cela ferait sourire Golsack lui-même qui répondrait qu'elle représente un taux d'intérêt tout bonnement incalculable. Pourtant, tel est le bénéfice dont la perspective excite la dévotion de la plupart des descendants de la bonne Reine Bess! Je dis dévotion et non religion, car le peuple britannique, en son ensemble, intimement convaincu que le mécréant libre-penseur est voué à une éternité de supplices, s'en tient au simulacre, en matière d'adoration divine comme en matière d'humanitarisme,et triche avec son bon Dieu comme il triche avec les hommes. Un jour que le Parlement de Westminster chassait pour la quatrième fois le démon, c'est-à-dire l'athée Bradlaugh, au nom du christianisme, Gladstone le lui dit, dans un magnifique élan oratoire qui traduisait en mots sublimes la spirituelle boutade de Voltaire sur l'unique sauce et les trente-six religions de l'Angleterre : « Quoi! vous osez parler de christianisme, vous qui l'avez découpé en tant de sectes qu'il n'en reste plus que d'informes lambeaux!... » Eh oui! que de sectes, suscitant chaque année quelque nouveau « quakerisme » ou « salvationisme »! Là où la religion est une affaire, comment ne verrait-on pas se manifester et se multiplier la concurrence et des prophètes nouveaux offrir chaque jour de nouveaux types de divinités au choix de la clientèle? D'autant que si, en Angleterre, l'humanitarisme mène à tout, on peut en dire autant de la religiosité, cette variante de l'humanitarisme. Vers tout fondateur de secte nouvelle, ruisselle un Pactole, comme en pourrait témoigner présentement le pseudo- « général » Booth, l'inventeur de l'évangélisation à coups de grosse caisse et de trombone!...

... J'ai pris pour arriver au cœur de mon sujet un chemin circulaire qui m'y ramène, après m'en avoir tant éloigné. Ce long préambule aura au moins élucidé l'énigme que soulève l'existence de la Congo Reform Association et de tant de ligues anglaises créées pour le salut de la barbarie continentale. Parlez des vices et des méfaits d'autrui à la nation la plus inhumaine d'entre les nations : vous la verrez instantanément se

dresser, comme au son d'un magique appel et puiser, en des circulaires bruyantes et des meetings d'indignation sans nombre, l'occasion de se rassurer sur elle-même, d'affirmer sa supériorité morale, d'en faire accroire au « juge suprême lui-même, fabricant de nos destinées ». Et, dès lors que cette volupté de dissimuler ses propres défaillances derrière celles de son voisin se double d'un intérêt matériel et direct — tel celui qui résulterait, pour les congophobes anglais, de la déchéance des propriétaires actuels de l'Afrique centrale et de l'ouverture de ce vaste marché au commerce britannique, — dès lors, on voit la compassion britannique pour les victimes des cruautés étrangères atteindre à des altitudes à côté desquelles les crises de pitié et d'humanité sincères des autres peuples apparaissent comme le glacier des Bossons auprès des souverains sommets du mont Blanc.

La composition même de ces Ligues rédemptrices est classique. Elles se créent presque automatiquement, sur un patron invariable, car, je le répète, la manie et la traditionnelle coutume y président au moins autant que le calcul et la réflexion. Voici plus d'un demi-siècle que Charles Dickens peignit dans son *Bleak House*, sous les traits de Mme Jelliby, un des aspects — l'aspect monomaniaque — de l'humanitarisme anglais, de cet humanitaire pour exportation qu'il dénommait pittoresquement « l'humanitarisme télescopique » :

La bonne Mme Jelliby, dont un chacun chante les louanges, consacre sa vie à la réalisation d'un généreux projet pour l'amélioration du sort des nègres de Borrioboola-Gha, sur la rive gauche du Niger, par la culture du café. Elle ne perçoit rien de ce qui se passe autour d'elle, ses yeux étant vissés à la longue vue par où elle s'abîme dans la contemplation des horizons africains. En sa maison, jonchée de paperasses négrophiles, rien qu'un sordide chaos. On y découvre le tire-bottes dans la soupière et les cuillers dans les encriers. Les enfants de Mme Jelliby, — marmaille jamais peignée, débarbouillée ou surveillée, — s'égarent en guenilles dans les ruisseaux

du voisinage, d'où les ramène chaque jour un policeman compatissant aux enfants martyrs; on gèle chez Mme Jelliby en hiver, Mme Jelliby n'ayant pas eu le temps de faire du feu ou de se rappeler en quelle armoire s'est aventurée la provision de combustible; on y rôtit en été, Mme Jelliby n'ayant pas les loisirs nécessaires à l'aération ; jamais on n'y dîne à l'heure, toujours le diner est cuit à l'excès ou inmangeable à raison de l'excès contraire. Et le mari de Mme Jelliby, aussi complètement sacrifié que les enfants de Mme Jelliby à l'amélioration du sort des indigènes de Borrioboola-Gha, songe perpétuellement au suicide. Car il sait bien le mari de Mme Jelliby que le jour où s'écroulera la noble entreprise du Niger, par la révolte des nègres contre leurs bienfaiteurs, l'incurable Mme Jelliby transférera simplement son énergie philanthropique à d'autres races plus distantes encore, peut-être, de son « home, sweet home ».

On découvrirait sans doute, dans la Congo Réform Association, plus d'une ou d'un Jelliby, tout entière absorbés par le sauvetage des « esclaves noirs » du Congo belge, tandis qu'autour d'eux, sous leurs yeux distraits, à Londres, à Manchester, à Liverpool, même, pullulent, pleurent et maudissent des milliers de compatriotes sans travail et sans pain. Le noyau d'hommes d'affaires qui constitua la ligue, avec l'arrière-pensée d'exclure le commerce belge d'une colonie issue des initiatives belges, a très habilement aussi obéi à l'usage qui veut que les promoteurs de ces croisades intéressées s'effacent derrière des gens à titres ronflants, des orateurs parlementaires rompus à la grandiloquence, et des gens d'église respirant la « respectability ». Comtes, ducs, lords, députés, clergymen sont aussi indispensables au succès des Réform Associations que l'huile, le vinaigre, le poivre et le sel à la composition d'une salade. Chez un peuple où l'esprit de caste règne encore plus despotiquement que chez les Tsars, où la classe ouvrière méprisée de la bourgeoisie et la bourgeoisie, méprisée de l'aristocratie, suivent la noblesse avec la plus tremblante servilité, il suffit qu'une Ligue ait nominalement à sa tête, un pair du Royaume ou son

héritier présomptif pour qu'aussitôt adhèrent et accourent en foule les riches roturiers avides de coudoyer pour un temps, — peu importe à quel prix et sous quel prétexte — une des idoles de ce fétichisme social. Ayant beaucoup à se faire pardonner, barons et comtes condescendent à ces promiscuités passagères, où l'étalage de leur sollicitude pour d'infortunées peuplades excentriques fait perdre de vue leur autocratique ou indifférente conduite envers les humbles et les souffrants de chez eux. S'ils sont nécessaires à la salade, il y a réciprocité.

Vient ensuite l'ingredient des députés, précieux porte-paroles,qui ont eux-mêmes le plus grand besoin de flatter l'humanitarisme populaire et prêtent leur concours, yeux fermés, et bouche grande ouverte à toute association « réformatrice », — car on ne sait jamais, n'est-ce pas?... quel jour on pourra être soumis à réélection. Et enfin on assaisonne le tout de piétisme, c'est-à-dire d'un élément de pasteurs qui induisent leur clientèle à des sacrifices d'argent pour une entreprise si méritoire en faisant valoir, toujours, les mirifiques dividendes à toucher au Paradis. Vous voyez bien à quel point l'ingrédient religieux sert la Congo Reform Association! On peut reprocher aux missionnaires catholiques le fanatisme de leur travail de conversion, la férocité même avec laquelle ils propagent quelquefois un idéal douteux. Mais oh! la douceur persuasive des missionnaires protestants!... A la rigueur, leur ardeur prosélytique abdique totalement et on voit s'y substituer les insinuantes manières du commis-voyageur ecclésiastique plantant là sa Bible pour troquer la bouteille de cohiskey contre le caoutchouc avec les nègres dédaigneux de la bonne parole, ou bien le fusil et les cartouches — ce fut le cas du fameux Stokes — contre l'ivoire, avec les Arabes obstinément dévoués au Coran et à Allah! Courtiers d'une religion pratique, ces missionnaires s'entendent généralement aux affaires commerciales et aux intrigues politiques comme les premiers marchands de la cité et il n'est guère de flibustier travesti en Don Quichotte de races opprimées qui n'en trouve une demi-douzaine prêts à soutenir ses campagnes

de toute l'autorité de leurs longues et sévères redingotes noires.

Et telle est l'histoire des trois-quarts des associations humanitaires de la Grande-Bretagne avec le tableau de leur personnel et l'assortissement des ressorts secrets qui font mouvoir tous les acteurs, naïfs ou roués, de ces troupes comédiennes.

Admirez les prodiges des légendes répétées de bouche en bouche et de génération en génération !... Une auréole de sainteté et de bonté providentielle rayonne au front d'Albion, prolongeant son reflet jusqu'à la bouche, si experte en grimaces humanitaires.

GÉRARD HARRY.

L'ÉVENTAIL

(Premier Fragment)

AUJOURD'HUI 26 mai 19.., anniversaire de notre mariage.

Pierre s'en est souvenu. Descendu le premier, il m'attendait sous le noyer — le *Gailli!* — où l'on avait dressé la table du déjeuner, avec un gros bouquet de fleurs des champs. Cela m'a bien touchée. L'an dernier, c'était lui qui oubliait l'anniversaire. Cette année, c'est moi. Cela montre dans son entier le renversement de nos rôles : Jadis je ne pouvais pas assez pleurer, gémir, me lamenter pour une tendresse qu'il me prodigue, maintenant, à plein cœur. Mais moi je suis moins riche.

Cependant je l'aime bien, mon Pierre. Quand il met sa bonne tête sous mes lèvres et qu'il me soulève dans ses bras de géant, je ris de plaisir. Je l'aime de toute mon âme... Et de tout mon cœur? Non. Une femme comme je suis n'aime pas de tout son cœur. Dans l'instant même de la passion, elle réserve la place d'un nouveau rêve.

J'ai détaché du bouquet une verveine et je l'ai enveloppée. J'ai rangé cette enveloppe dans ma table à côté des autres.

Cela fait la quatrième.

Jeudi.

Il y a un mois depuis hier que nous sommes revenus au Gailli.

La saison s'avance. Toute la mousseline du verger s'est effondrée d'un coup; mais, dans le potager, les fleurs des pêches sont plus tenaces — bien roses et choisies, comme des fleurs de bal.

Marianne dit que nous n'aurons pas beaucoup de poires. Elle gémit parce que les limaces mangent ses choux; je la vois de ma fenêtre qui remonte le seau du puits.

Ma bonne grosse Marianne! Elle sourit toute seule du plaisir ignoré de sentir vivre le bel après-midi... Chaque matin je l'entends de mon lit, qui donne le grain aux poules. Vite je pousse le volet, et le soleil entre d'un bond avec l'odeur de la rosée...

1er juin.

J'ai mis de l'ordre dans la salle. Ce que nous appelons « la salle », à la manière des paysans, c'est la grande chambre du rez-de-chaussée où nous nous tenons d'ordinaire. Nous y avons nos bibliothèques, le piano, une grande table carrée, bien épaisse et confortable, que Pierre encombre de ses revues agricoles. La couleur générale de cette chambre est le ton du vieux chêne. Le plafond, traversé d'une poutre, est bas comme je les préfère, baissant un peu le jour.

Il y a là, comme dans toute la maison, une odeur de couvent, du fruste et du rustique, quelque chose d'une saveur verte comme d'un fruit qu'on mange avec l'écorce.

... Je me suis assise à la fenêtre, au bord du jardin. Je brode en rêvant. Je suis seule.

Pierre est allé à S... pour voir un cheval. Marianne récure ses cuivres dans la cuisine. Vital ratisse, et cela fait un si joli bruit que je ferme les yeux de temps en temps pour mieux le détailler. Ce rateau, la couleur de l'air, le ciel bleu rempli d'une nuée de petites flèches d'ébène, qui sont des hirondelles, me font un cœur sage et content.

J'ai un mari que j'aime, un intérieur charmant, aucun souci. Que regretterais-je au monde? On ne sait pas toujours ce qu'on regrette.

Je brode, sur de la toile blanche, des géraniums pourpres d'une soie épaisse. C'est une application qui me plaît. Cela mène la pensée si doucement et régulièrement qu'on dirait une danse.

. . . .

Je rêve...

Rèver c'est se complaire à soi, c'est jouer avec son âme, la plier et la déplier devant soi comme un éventail.

Pierre dit que je joue trop, qu'il n'y a pas de sérieux dans ma vie : C'est vrai, mais comment faire? Il me dit : Fais n'importe quoi; lis, travaille... » Mais travailler à quoi? Et si je lis, je rêve.

Il me demande brusquement : A quoi penses-tu? — A rien.

Pierre pense toujours à quelque chose. Moi pas. Penser ne m'est pas naturel; j'y apporte un effort et de la volonté. Et quand je n'y réfléchis pas, je ne pense pas.

Le 3.

Pourquoi ai-je aimé Pierre?

Je me demande cela tout à coup, et je réponds : Parce qu'il est bon, parce qu'il est fort. Parce

qu'avec ses larges épaules, sa haute stature, ses cheveux d'acajou frisé, il ressemble à un doux géant, et que j'adore le surprenant contraste de sa candeur d'enfant et de sa rudesse de sauvage. — Et puis? — Plus rien. Il est cultivé, excellent musicien, et, cependant, sans presque d'intellectualité. Il déteste ce que j'aime le mieux : La flânerie, la fantaisie, la complaisance.

Le 6.

Il y a, en dehors du bonheur, le plaisir, mille petites joies secrètes qui parcourent le cœur en tous sens et le plient comme un poids d'abeilles.

J'aime le plaisir.

Je crois que mon âme est petite parce que j'ai, dans la vie, plus de plaisir que de bonheur, plus de tristesse que de souffrance : J'ai une âme pareille à une petite barque énivrée qui tourne sur un étang.

Il y a la nuit, le jour, le soleil, la pluie, la tempête... Parfois je m'imagine que l'étang est un océan et la barque un vaisseau : je crie au bonheur et au désespoir.

Mais c'est toujours l'étang, la barque, la tristesse, le plaisir.

Jeudi.

Je m'appelle Françoise.

Pierre dit que c'est un joli nom, qui fond dans la bouche, un nom qui a bon goût. — Et, subitement, voilà que cela me ravit de m'appeler Françoise.

Je me regarde dans la glace, du haut en bas. Je porte une robe de tussor qui me sied. J'ai un cou bien blanc, des cheveux dorés, du joli sang sous la peau.

Je pourrais marcher légèrement pendant plusieurs

lieues, courir jusqu'au ciel, danser des nuits entières.

Je ne suis pas jolie, mais je suis jeune. — Ah ! je songe dans mon cœur : je ne suis pas belle, mais je suis la reine !

9 juin.

Deux dames du voisinage sont venues me voir successivement : Mme R... Mme S... Je n'aime pas la première. Elle est de ces natures qui blessent la sensibilité — non qu'elles soient mauvaises, mais sans abondance. Mme R... serait capable d'un grand sacrifice, mais elle ne fait pas les petits actes affectueux. Elle ne sait pas vivre en détails.

Alors, comme je ne suis pour elle qu'une voisine et qu'elle n'a rien à me donner en gros, elle ne me donne rien. Ses visites toutes dépouillées sont une cérémonie sans agrément.

... La conversation nous menant à parler d'enfants, je lui montre une photographie de mes neveux, qui est par hasard sur la table. Elle la prend avec négligence, l'examine, et trouve seulement à observer ceci qu'ils sont bien habillés. Rien de plus. Elle confond la bonne grâce avec l'hypocrisie, et ne songerait point à me faire le cadeau d'une parole aimable qu'il faudrait inventer.

Elle peut d'ailleurs mentir avec aisance, mais il faut que le mensonge soit utile. C'est une âme sans parfum.

Tout autre est la séduisante Mme S... Petite âme légère mais toute en complaisances, en goûts de fleurs, en vives cordialités. Esprit futile et délicieux qui fait un bruit de taffetas et embaume.

Combien je la préfère !

Le 10.

Qu'ai-je fait aujourd'hui?

Ce matin j'ai, comme d'habitude, épousseté et rangé. Ensuite? j'ai mis de l'ordre dans mes armoires, classé le linge, fait un peu de musique et d'anglais.

L'après-midi, promenade avec Pierre. Goûter à la ferme du Thy. Retour par des prairies humides pleines de reines-des-prés et de myosotis. J'en cueille deux gros bouquets que Pierre porte au bout de sa canne, sur l'épaule. Nous avons parlé de Sainte-Beuve, de Montaigne avec plaisir et bon accord, dans ce silence léger d'avant le soir que l'absence du soleil rend parfait.

Rencontré le docteur qui s'invite à dîner. Dîné sous les sapins, au milieu d'une belle nuit bleue, polie comme l'ébène, sans un souffle de vent.

Dimanche matin.

Le *Rond Chêne* est loué.

C'est, en face du Gailli, une petite ferme entourée de prairies où j'avais l'habitude de me promener chaque jour avec mes chiens. Le docteur Jacques dit que je pourrai continuer d'y aller parce que le locataire est son ami. C'est un M. Daniel Hucher, très savant et un peu malade, qui s'occupe d'archéologie ou d'autres choses poudreuses.

Dimanche... La cloche de l'église tourne dans l'azur comme une vive abeille. Il y a dans toute la maison une odeur de bouillon et de roses.

Après-midi.

Aujourd'hui je m'aime bien.

J'aime aussi ma maison paysanne, mon jardin

forestier, le potager avec son puits, le verger d'ombelles et de papillons.

Il y a des jours ou rien n'amuse, où l'on regarde le monde par un cœur bas et obscurci comme par une fenêtre souillée : aujourd'hui tout sourit, tout joue, tout a vingt ans.

Vital fume sa pipe dans le potager. Marianne cueille des pois. Ils se parlent de temps en temps. Ils échangent, après les avoir ruminés, quelques propos sans imprévu : « Fait beau ! — Fait chaud ! — Cette fois ci c'est l'été. — Ah ! oui, c'est l'été. » — Je ne les vois pas mais je les entends. J'entends de ma fenêtre l'appel du coucou.

Des pensées incertaines de contentement et de béatitude se promènent dans mon cerveau comme des dames oisives. Je les regarde et je jouis de moi-même. Je me sens un visage allègre, un cœur bien fait, une âme en équilibre. Je sens que si je me levais ma démarche serait vive, que si je chantais ma voix serait assurée, que si je paraissais maintenant n'importe où, parmi d'autres femmes, je serais la plus vive et la plus hardie.

J'ai envie de courir, de danser, de pleurer !

Je voudrais avoir à pardonner quelque chose à quelqu'un.

Lundi.

Rien. Visite du docteur Jacques et de Daniel Hucher.

Mardi.

Il y a sur la table, un bouquet de roses délicieuses. Une odeur de paille, de miel et de cire blonde sort

de leur cœur serré, comme une chaude abeille. Je les regarde et je songe à une ruche. Je les respire, doucement et puis très fort, comme on donne un baiser profond.

Ce que j'aime le plus au monde, ce sont les roses.

Quand je commence une phrase ainsi, Pierre se met à rire, parce que cela varie tous les jours : Ce que j'aime le plus au monde, c'est mon caprice, c'est d'aimer tous les jours une chose nouvelle.

Le 15.

Je n'ai pas toujours été capricieuse. J'ai été fidèle, obstinée, sentimentale, insupportable.

J'adorais Pierre et je l'ennuyais. Aujourd'hui je l'amuse. Je ris, je joue, je rêve, je suis nouvelle.

Je l'aime sans amertume.

Qu'est-ce qu'aimer sans amertume? — C'est ne plus aimer. Qu'est-ce que ne plus aimer? Ah! je veux aller au bout du rouleau et je dis : Ne plus aimer, quand on continue de se plaire, c'est aimer enfin.

Je préfère l'amitié à l'amour. Mais il y a un état moyen, un état qui est l'équilibre, le cercle parfait.

J'essaie à me dire ce que c'est, et ne découvrant aucun mot qui me satisfasse, je prends la main de Pierre, je l'appuie sur moi et je dis : tu es mon mari.

Dimanche 19.

Daniel Hucher est revenu nous voir.

Pierre l'a invité à dîner; ils se plaisent. Ils com-

mencent une amitié d'homme, j'entends un sentiment intellectuel et modéré où la tendresse n'a point de part.

Pierre dit de Léopold, qui fut son ami : « Il était mon ami, mais nos caractères différaient trop essentiellement, nous avons cessé de nous voir ».

Avec Daniel il parle d'astronomie, d'agriculture, de politique.

Hier ils ont discuté de Luther. Après le départ de M. Hucher le docteur Jacques a dit à Pierre : « Faites attention, j'ai oublié de vous prévenir que notre ami est protestant. »

Pierre, surpris, lui a demandé ;

— A-t-il de l'esprit religieux ?

— Excessivement.

Je n'en suis pas étonnée, cet homme a, en effet, le visage d'un moine fanatique.

Quel âge peut-il avoir ? Quarante ans ?

Il est très grand, très maigre, avec un masque décharné, de vilains cheveux noirs aplatis en arrière, le menton féroce.

Il ne me plaît pas.

Lundi.

Plaire...

C'est un mot plus léger que le mot *aimer*.

C'est un mot plus doux...

C'est aimer en dansant, en riant. C'est un baiser qu'on donne du bout des doigts et non des lèvres.

Je me souviens d'un homme qui me disait : « Vous me plaisez. »

Il disait cela doucement, à voix basse, comme on salue, comme on offre un bouquet.

Je ne répondais rien ; j'entendais mon cœur respirer.

Je voudrais encore entre mon cœur respirer...

1er juillet.

Daniel Hucher vient, maintenant, ici presque chaque soir.

Je tâche de m'y intéresser. Parce que d'instinct il me déplaît, je cherche ses points sympathiques.

Un être, une chose qui déplaît c'est une occasion de vie perdue, une chance morte. Je regarde Daniel et je cherche en lui de quoi je pourrais m'augmenter.

J'ai remarqué hier qu'il est intelligent, d'une intelligence à la Taine, solide et savante. Il nous a parlé de Barrès qu'il adore : moi aussi ! Cela a diminué la distance. Malheureusement ce qu'il a de tranchant m'agace. Il discute avec âpreté, avec un front borné et des yeux brûlants et inquiets de bête fauve.

Il a de très beaux yeux, très durs — et puis, par moments, merveilleusement doux.

. . . .

Les yeux, la bouche, les mains... Tout l'être est dans ces trois dehors.

Dans les yeux et la bouche je vois la nature, dans la main le caractère.

Les mains sont ce qu'il y a de plus véridique. Comme elles n'ont pas le sourire et les larmes, il est impossible de les faire mentir.

La main de Daniel est mordante, irritable, d'un grand orgueil et d'une grande fatigue ; elle est toute de nerfs, d'os, d'une matière d'acier.

J'imagine que la main de Pascal, à l'époque des Provinciales, devait avoir un tel relief.

Pierre a la main bien faite, franche, aristocratique.

Le docteur Jacques, une main paysanne, inhabile à tenir un livre, aux ongles mal taillés.

A juger des visages, le docteur Jacques avec ses contours délicats, sa barbe soignée, serait l'aristocrate, Pierre l'intellectuel, Daniel le paysan.

2 juillet.

Pierre m'a demandé ce matin ce que j'avais à être si joyeuse, pourquoi je riais. Je n'ai rien su lui dire, sinon que j'étais très joyeuse, et sans meilleur motif que le beau temps. Il m'a menée en ville dans le tilbury, pour acheter le sucre des confitures. En route je ne disais rien, étant à mille lieues de moi-même, avec de petits rêves en rond autour du cœur. Il m'a demandé : « Pourquoi ne dis-tu rien? » A quoi j'ai répondu au hasard et sans aborder de conversation.

Et puis silence...

Et puis le bruit si cadencé de la voiture...

Et puis le vent qui s'irrite au sommet des arbres et s'élance à notre poursuite en soufflant, comme un train pressé.

Marianne fait des confitures de fraises. Je lis de charmantes lettres de Bussy-Rabutin.

Le 3.

Je songe qu'il serait temps d'inviter ma belle-sœur Hélène à venir au Gailli. Elle est, avec un frère marié en Amérique, tout ce qui reste de la famille de Pierre. C'est à peu près l'époque où nous la recevons chaque année. J'en ai parlé à Pierre qui m'a dit de faire comme je veux. Donc je vais lui écrire tout à l'heure.

Pourvu que le temps reste beau!

Depuis trois jours cela va s'obscurcissant, avec des nuages, du vent, de petites averses.

7 juillet.

Daniel fait attention à moi.

Il voudrait que je ne le voie pas, mais je le vois. Cela m'enorgueillit. Il me semble que je suis plus grande, que j'ai une belle robe, un bijou, une fleur dans les cheveux.

Quand je passe devant un miroir je souris avec complaisance.

Daniel ne me plaît pas beaucoup mais son estime me plaît. Devant lui je suis en beauté; je parle avec soin, j'essaie d'être fière.

Il sait que je ne suis pas fière. Hier il m'a dit en riant, au milieu de la discussion : « Allons, allons, Madame Françoise, baissez votre grand col ! » — Parce que j'avais un col de toile très haut, un col orgueilleux.

Nous causons. Je commence à voir dans son âme.

...Hier, en entrant dans la chambre, il m'a dit en me désignant un vase de cristal plein de roses, où il n'y avait presque plus d'eau :

— Vos fleurs ont soif, elles souffrent...

Et ainsi d'autres petites choses d'une nuance délicate.

Le 8.

Il pleut!

C'est un flot, une tempête..., toutes mes roses sont taillées en pièces! On ne se hasarde plus au jardin qu'en sabots, avec un caban et des guêtres.

Je me suis installée dans la salle, dans un grand fauteuil; je couds des rideaux neufs pour la chambre

d'Hélène. Je vois par la vitre salie le ciel ruiné, terreux, plein de désordre.

Marianne dit que nous en avons pour trois jours. Elle entre, sous un prétexte, et fait un brin de conversation... Il semble que ce soit un effort de lutteur! Elle prend une phrase à bras le corps et la décharge, la tête en bas, les membres tout ballants :

— Que la fille à Zélie, Adélaïde d'abord, comme je disais donc à Madame...

Et ainsi, d'un trait en zig-zag, jusqu'au point.

Je n'y entends goutte, mais je réponds amicalement :

— Oui Marianne.

J'entends la pluie battre l'allée, et puis descendre à petits pas le long de la muraille, en craignant d'être reconnue.

Qu'est-ce que cette grosse capote mouillée qui s'arrête à la grille?

Ah! je le vois à présent, c'est Daniel.

5 heures.

... Il est entré, il m'a demandé plaisamment ce que j'écrivais avec tant de feu. J'ai fait exprès de dire que c'était mon journal.

Il a fait : Ah! — Et au bout d'un instant :

— Et que met-on dans un journal?

J'ai dit que c'étaient les pensées de chaque jour, tout ce qui traversait l'esprit.

Il a paru vouloir m'interroger encore mais ne le pas oser. Pierre l'appelait. Il a quitté la chambre.

Le 10.

J'ai, pour la première fois, causé avec Daniel en tête à tête. Pierre était absent. Il m'a interrogée sur

mes lectures, sur la façon dont j'intéresse ma vie. Je lui ai dit ce que j'aime, à quoi je m'occupe. Maintenant nous sommes camarades.

Il dédaigne les femmes, mais moi il ne me dédaigne pas. Voilà une petite pensée bien aimable!

Si Pierre voyait ce que j'écris, comme il se moquerait de moi!

Hélène a répondu ce matin; elle ne viendra pas avant la semaine prochaine. J'en suis bien aise, les rideaux ne sont pas achevés.

Jeudi 14 juillet.

Je connais mieux Daniel, maintenant, je l'aime mieux. Je le regarde, mais c'est à travers mon esprit, pas encore à travers mon cœur.

C'est un singulier phénomène que de sentir ma sensibilité à part de mon intelligence... Je ne sais comment dire... J'entends que je ne me sens rien de sensible pour lui .. Je veux dire, pas la moindre tendresse. Et puis, au bout du compte, je ne sais pas ce que j'entends.

Est-ce que les femmes n'ont pas de la tendresse partout?

Nous causons.

Je lui ai dit hier que je détestais la morale, que c'était un mot laid, pédant, inhumain, un mot de Tartufe. Il a fait seulement : Ah! Et j'ai vu qu'il pensait : « Ah! ma chère, il n'y a pas là vraiment de quoi se vanter! » Alors, tout de même, je n'ai pas voulu qu'il en restât là, et je me suis mise à lui expliquer comme je suis, et qu'il me faut une conscience nette, comme le corps — de la fraîcheur, des soins, des vêtements sans tache, et ne point aller dans les

vilaines choses comme on ne marche pas dans la boue. Et ne point mentir, et rien d'approchant. Je lui ai dit que je me voulais dans mon cœur gaie, franche, toujours en bel esprit. Je lui ai dit que je me voulais bien peignée, bien soignée, avec de beaux ongles, et que cela étant dans mon naturel il ne m'était point nécessaire de me représenter la sèche morale et le Devoir, et que je m'arrangeais fort bien sans eux, et marchais à mon aise dans la vie, sans rien demander à personne. Et je lui ai dit ainsi sur moi-même une foule de jolies choses — tant qu'à la fin je pris de moi une si agréable opinion, je me pris à m'aimer si tendrement et suavement que j'eus grand'peine, ensuite, à couper mon panégyrique...

Lui souriait un peu, d'une petite moquerie sans malice.

Vendredi.

Daniel est revenu aujourd'hui. Il est parti de très bonne heure. Nous nous sommes un peu querellés à propos de littérature, et je crois que cela lui a fait du chagrin. Je voudrais en être attristée, mais je sens bien qu'au fond cela m'est égal. Je suis fâchée que cela me soit égal.

Si j'avais encore une âme ronde et brillante, rien ne me serait égal. Je m'affolerais, je pleurerais, je demanderais pardon. Mon âme n'est plus ronde et brillante. Je ne sais pas comment elle est...

11 h. du soir.

Il fait une admirable nuit.

La lune, le rossignol, tout ce qui fait monter les larmes.

Pierre est couché; toute la maison dort. J'ai ouvert la fenêtre de mon cabinet de toilette. L'air est immobile et brillant comme un sombre cristal. L'odeur des lis vient jusque sur les mains.

L'ombre n'a pas de poids... Elle est légère et gaie comme les petites plumes de la neige quand elles tombent.

Le ciel est plein d'étoiles...

J'imagine que l'âme de cette nuit est une petite Loïe Fuller, immobilisée à des hauteurs immenses dans l'attitude du papillon.

Il y a, ce soir, des femmes amoureuses.

Il y a des jeunes filles de vingt ans qui regardent la lune et rêvent.

Elles pensent :

— Quelque chose vient à moi...

Elles regardent devant elles et elles pensent :

— La vie est devant moi...

Elles ne connaissent aucun mystère. Tout est à venir, à commencer. Tout est nouveau, entier, étincelant comme un jouet de la St-Nicolas.

Elles ferment les yeux et elles se disent :

— ... Un violon chante dans la nuit d'été.

Elles se disent :

— ... Un violon chante. D'autres ne l'entendent pas, mais moi je l'entends et j'en meurs parce que j'ai vingt ans.

Ah! je les vois dans leur petite robe de nuit blanche!

Elles lèvent les bras, elles soupirent, elles versent des larmes.

Plus jamais je n'aurai vingt ans!

Samedi.

Je suis mélancolique. Daniel s'en aperçoit. Nous sommes réconciliés ; il m'a demandé : Qu'avez-vous ? J'ai dit : Mais je n'ai rien.

J'ai vu que ma réponse lui déplaisait encore.

Il est excessivement sensible. Il ne le montre pas, mais j'ai observé son visage : J'ai bien vu que, dans la tristesse, son sourire devient admirable.

18 juillet.

Tout le monde ne sait pas être triste.

Il y a des gens qui ne sont qu'irrités, mécontents. Il y en a d'autres qui portent la tristesse comme un comédien son manteau de pourpre ; d'autres s'en vont en courbant trop le dos.

La qualité de la tristesse reflète la qualité de l'âme.

La tristesse de Daniel pèse sur son front et non sur ses épaules ; elle n'est pas d'un bûcheron, mais d'un roi.

BLANCHE ROUSSEAU.

FRIVOLITÉS PATRIOTIQUES

L'ANNÉE jubilaire est près d'expirer. Le bruit des fanfares, des acclamations et des canons de kermesses s'est éteint pour faire place aux réalités de la vie ordinaire. Le peuple belge est, s'il m'est permis de me servir d'une expression vulgaire, rentré dans sa peau.

Comme couronnement du patriotisme dont il a fait un si brillant étalage, il s'est attaqué avec acharnement au renforcement de la place forte d'Anvers, ce dernier rempart de notre nationalité et de notre indépendance. De pareils actes sont jugés par lui-même avec une complaisance vaniteuse : chaque fois qu'il s'oppose à quelque réforme touchant son armée, chaque fois qu'il lésine sur les exigences de la défense nationale, il s'applaudit de son bon sens, de sa sagesse.

Les étrangers, très nombreux, qui ont séjourné en Belgique au cours de cette année d'exposition, et qui ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles les explosions de notre patriotisme, ne doivent pas encore être remis de l'émotion que leur a causée ce grand spectacle, renouvelé de l'antiquité.

C'est que, quand ils s'y mettent, les Belges deviennent effrayants à force de patriotisme. Des obligations professionnelles m'ont permis, cette année, d'en juger de près. J'ai assisté à un grand nombre de fêtes dites patriotiques, à un grand nombre de banquets dits également patriotiques, et quand je considérais ce bon peuple suggestionné, victime de ses propres illusions sur ses propres sentiments, et qu'il

se livrait devant moi à ses enthousiasmes effrénés, je me faisais les mêmes réflexions que le lion de la fable :

> Bravo ! lui dit le roi, c'est bravement crié.
> Si je ne connaissais ta personne et ta race,
> J'en serais moi-même effrayé.

A entendre ces fougueux patriotes, il ne faudrait pas que l'étranger s'avisât d'enlever un pouce de leur territoire. Sinon ils se lèveraient tous, je ne dis pas comme un seul homme, mais comme leurs vaillants ancêtres, lesquels ont commencé par occuper une Belgique qui s'étendait entre la Seine, le Rhin et la mer, et qui est aujourd'hui réduite à l'état que vous savez.

Seulement ils feraient bien de nous dire, eux qui ne veulent pas être soldats, et qui ne veulent pas fortifier convenablement leurs places, comment ils s'y prendraient pour maintenir l'intégrité de leur territoire.

Jusqu'ici, — et je parle surtout de ce que j'ai constaté pendant les fêtes jubilaires — le patriotisme qu'ils affichent est platonique, enfantin et théâtral. Je ne trouve qu'un mot pour qualifier les démonstrations officielles et populaires de cette année : ce furent des frivolités patriotiques : Le Roi seul a parlé comme un sage, il a réclamé des actes. Mais pas un de ses ministres, pas un des hauts magistrats, des fonctionnaires publics n'a osé, au cours des cérémonies, indiquer les devoirs qu'ordonne le vrai patriotisme. Tous, par contre, ont brûlé beaucoup d'encens sous le nez de ce peuple, qui a laissé inscrire dans la loi de recrutement de son armée, l'odieux principe du volontariat : *Nul Belge ne peut être contraint de défendre sa patrie.*

Il est vrai qu'on s'est rattrapé dans les discours ; on s'est beaucoup vanté et glorifié, on s'est livré à des libations homériques ; si l'on ne s'est pas décidé à un patriotisme grave et agissant, on s'est livré à un patriotisme tumultueux, joyeux, assourdissant. Il y a eu de franches lippées, et des artistes, contemplant

ce spectacle avec des yeux attendris, y ont vu comme une résurrection de nos vieilles mœurs nationales. Non, le Belge n'a pas changé : il a conservé les pures traditions de ses ancêtres.

*
* *

Je relisais Philippe de Commines, ces jours-ci. J'y note cette observation sur notre prospérité :

« Je n'ay congneu nulle seigneurie ne pays, tant pour tant, ny de beaucoup plus grant estendue encores qui fust si habondant en richesses, en meubles et en ediffices et aussi en toutes prodigalitez, despences, festoyemens, chieres, comme je les ay veuz pour le temps que j'y estoye. »

Alors, comme aujourd'hui, les joies de la Belgique étaient trop bruyantes, la Flandre était trop grasse, suivant l'expression des historiens français.

On est tout au présent, et d'ailleurs pourquoi songer à l'avenir? Le bonheur matériel est à son comble, le commerce et l'industrie développent merveilleusement les arts et les lettres. Ne semble-t-il pas que tant de bonheurs doivent appeler les désastres?

« Pour n'avoir pas à craindre le danger de près, disait le grand Condé, il faut le craindre de loin. »

Voilà une vérité d'expérience, qui est universellement admirée, excepté chez nous, où l'on riposte en riant, à ceux qui l'énoncent : « Broyeur de noir, délirant de persécution, poltron chimérique, où voyez-vous qu'on menace notre patrie? »

Quel vertige a donc saisi ce peuple qui accumule les richesses et s'amuse follement sans songer à se mettre en garde, à se préserver contre les dangers qui assaillent toutes les nations? Bizarre état d'âme.

Des écrivains, même étrangers, s'imaginent avoir découvert une âme belge, mais cette âme est vieille comme la Belgique, et on la connaît depuis longtemps. L'âme des sujets de Léopold II, c'est l'âme des sujets des ducs de Bourgogne et de ceux de la Maison d'Autriche.

« Parmi les avantages nombreux que les guerres engendrent, a écrit Gustave Le Bon, il faut noter

d'abord la formation d'une âme nationale, ce n'est même que par elles que cette âme peut naître. Or, cette âme nationale, les guerres la consolident en cas de victoires et accroissent considérablement sa force en cas de défaites. »

Comme aucun peuple n'a subi plus de guerres que le nôtre, il faut, si la théorie de Gustave Le Bon est juste, qu'il ait une âme nationale de première qualité. Malheureusement, à côté de tant de belles vertus qu'il possède, le Belge a une infirmité qui détruit tous les excellents effets de ses vertus : il éprouve une répugnance insurmontable contre le régime militaire.

Or, le régime militaire est le souverain remède contre la décadence des nations, c'est un énergique stimulant de vie; c'est le maître qui nous enseigne la patience, la fermeté, l'esprit de sacrifice, et nous donne une sorte d'idéal provisoire. Seul il peut lutter contre l'égoïsme et la mollesse qui envahissent les peuples : « C'est un impôt effroyablement lourd, sans doute, que le service militaire, continue Gustave Le Bon, et qui rappelle les plus dures périodes du servage antique; mais c'est un impôt sans lequel les sociétés européennes deviendraient bientôt la proie des barbares inférieurs qui les menacent de toutes parts, et que le régime militaire peut seul contenir pour quelque temps encore. Les dieux des vieux âges coûtaient moins cher sans doute, mais nous ne les avons plus. »

Cet impôt, les Belges ont, à toutes les époques, refusé obstinément de le payer. Souvent les despotes les y ont contraints par la force. Mais, chaque fois qu'ils en ont eu la liberté, nos ancêtres s'en sont affranchis. Et c'est là la raison pour laquelle ils ont été si souvent subjugués par l'étranger. Le malheur ne les a pas corrigés. Ne sont-ils pas les fils de leurs pères, dont ils ont hérité les qualités et les défauts, c'est-à-dire cette âme collective, cette âme nationale dont on parle présentement comme d'une découverte, et qui est un mélange de qualités et de défauts tel, que ceux-ci sont destructifs de celles-là ?

D'ailleurs, l'expérience des faits est impuissante pour combattre les sentiments innés. Pareils aux

Napolitains qui continuent de bâtir leurs villas sur les flancs du Vésuve, malgré tant de catastrophes causées par les éruptions du volcan, les Belges, insouciants aussi, malgré tant de calamiteuses occupations étrangères, continuent de négliger les précautions les plus élémentaires que réclame la sauvegarde de leur patrie.

*
* *

Alors ils ne l'aiment pas, leur patrie? Pourquoi ne l'aimeraient-ils pas? L'amour du sol natal est un instinct, ce n'est pas une vertu. Le Groenlandais, le Soudanais, le Fuegien, qui vivent en des contrées ingrates, meurtrières, n'y sont-ils pas attachés? Quel est l'homme, qui, comme Ulysse, ne ressent pas une émotion enivrante, quand il voit, après une longue absence, la fumée sortir du toit de la maison natale? Un pareil sentiment est tellement naturel, qu'il n'y a pas du tout lieu de s'en glorifier!

« Là où il n'y a point d'épreuves courageusement supportées pour le salut national, disais-je cette année à l'inauguration du monument de Tirlemont, on ne conçoit point que le patriotisme ait pu apparaître. Le patriotisme est une vertu qui suppose nécessairement un sacrifice. Il ne suffit pas d'aimer sa patrie pour avoir le droit de se dire patriote, il faut être capable de souffrir pour elle. »

Voilà ce qu'il semble impossible de faire entrer dans la cervelle d'un Belge. On en a fait, en vain, l'essai pendant les fêtes jubilaires. Combien de nos compatriotes ont cru faire œuvre méritoire en hissant le drapeau national à leurs balcons, en arborant la cocarde tricolore, en accoutrant leurs petits garçons de vêtements semblables à ceux que portaient les combattants de 1830, en prononçant dans les banquets et autres lieux de réjouissances des paroles qualifiées par la presse de « patriotiquement vibrantes ». Oh! ces cortèges patriotiques! Quel luxe, quelle sonorité, quels effets de couleurs. C'était presque une orgie de patriotisme; et nos orateurs ont radoté le patriotisme.

Le Roi ne s'y est pas laissé prendre. Chaque fois

qu'il a parlé, il a insisté sur la nécessité de développer le sentiment du patriotisme dans le pays. Pareille insistance serait offensante pour un autre peuple que le nôtre. Si le Roi ne cesse de nous recommander le patriotisme, c'est qu'il est persuadé que nous en manquons. Il en est même tellement persuadé, que, le jour de la formidable démonstration jubilaire à la la Place Poelaert, Sa Majesté, réclamant le renforcement et l'agrandissement de la forteresse d'Anvers, ajouta — sans doute pour prévenir des prodigalités patriotiques ! — que cela n'entraînerait ni une augmentation des impôts ni du contingent.

*
* *

Saluer le drapeau, se lever pour écouter la *Brabançonne*, ce sont, avouez-le, des gestes peu fatigants à faire. A ceux qui ont acclamé les combattants survivants de 1830, nous avons adressé le reproche des Athéniens à l'orateur : « C'est très beau d'évoquer les morts de Marathon, mais il y a quelque chose de plus beau et de plus convaincant, c'est de mourir à Chéronée. »

On nous a approuvé. Il n'est pas un Belge qui ne soit prêt, s'il le faut, à aller mourir à Chéronée. Mais, en attendant cette heure peu souriante, souffrez qu'il se livre à toutes les douceurs épicuriennes de la paix. Son patriotisme est...comment dirai-je?... sensuel ; et, ce qui le symbolise assez bien, c'est la vessie de cochon qui se balance à la hampe du drapeau national, qu'arborent nos aubergistes comme enseigne, quand ils veulent annoncer des « kermesses aux boudins », ripailles d'andouilles et de saucisses.

J'ai dénoncé, à maintes reprises cette profanation dans la presse, et je me suis fait conspuer par des confrères de tous les partis.

Je cite ces faits pour montrer combien la notion du patriotisme est déformée, dénaturée en Belgique.

Ne lisons-nous pas tous les jours que c'est par patriotisme que nos compatriotes sont antimilitaristes ? Le Belge ne veut pas comprendre que militarisme et patriotisme sont synonymes, ainsi que le

proclamait Thonissen. Sa devise, c'est : « Guerre au militarisme. » Et comme pour justifier son imprévoyance et son refus d'accomplir le dur devoir de la patrie, il dit sa confiance dans les puissances garantes de sa neutralité (non de son indépendance et de sa nationalité); se comparant au sage qui s'endort sur la foi des zéphyrs, il s'endort sur la foi des traités.

Cette conduite lui a valu d'affreux repentirs, qui pourraient se renouveler; mais à quoi bon prêcher? Il est incorrigible; sa constitution mentale est telle que ses ancêtres ont contribué à la former. Créateurs des mobiles étranges et inconscients de sa conduite, ceux-ci continuent, parce que c'est la loi, de jouer le rôle prépondérant dans son existence.

L'antimilitarisme est le plus redoutable des dangers qui puissent assaillir un peuple. Il nous perdra, c'est sûr. La mauvaise volonté, la répugnance à accomplir du service dans l'armée est chez nous telle, que même les gens qui se prétendent partisans du service personnel ont soin de profiter des avantages du remplacement, quand le sort marque leurs fils pour la caserne. Ils attendent que la loi les force à faire ce que personne ne leur interdit.

Tout cela n'empêche pas que, parce qu'ils sont, dans leurs discours ou leurs écrits, partisans du service personnel et obligatoire, ils se croient meilleurs patriotes que les autres.

C'est un véritable sujet de comédie que le patriotisme en Belgique. Tout le monde en joue avec une conviction amusante, sans s'apercevoir ou en feignant de ne pas s'apercevoir que ces mille frivolités patriotiques qui servent de thèmes dans les réjouissances publiques, constituent la parodie de la plus belle et de la plus sainte des vertus.

LÉON CHOMÉ.

LA VEILLÉE DE NOËL

A Louis Franck,
en toute cordialité!
G. K.

Là-HAUT, parmi les sapins, se trouve sa maison. Il y habite seul avec les arbres et les oiseaux. De là il voit le soleil se lever chaque matin, se couche chaque soir. Depuis combien d'années déjà!

En été, les nuages flottent très haut au-dessus de sa tête, les merles sifflent dans le feuillage autour de sa porte et devant lui, en une perspective bleuâtre, s'étend le monde entier.

Sa récolte rentrée, lorsque les jours diminuent, que le ciel se ferme, tandis que les sapins desséchés branlent et se balancent dans la tristesse du vent et que les corneilles viennent s'abattre comme des taches noires avec des croassements, il reste à rêvasser parmi l'obscurité... Maintenant il doit descendre au village, là tout en bas.

Il va prendre son étoile au grenier, recolle les fleurs d'or et les floches de papier et la fixe dans la fente du long bâton. Puis il se couvre de son grand manteau, tire le capuchon sur sa tête et se met en route.

De derrière les nuages noirs arrive une clarté, une

lueur mate, cuivrée, sans rayons, jusqu'en haut, vers les étoiles. Les nuages restent noirs. Cette clarté ourle d'or ces nuages. Une petite bande de cuivre ardent apparaît... qui augmente, augmente... devient une faucille, la moitié d'un disque... et finalement une ronde lune d'or gigantesque, montant, montant toujours. Elle monte comme une orange rouge derrière les nuages, de plus en plus vite, haut dans le ciel. Elle se rapetisse de plus en plus jusqu'à ce qu'elle devienne une lune ordinaire : la lune rieuse parmi les étoiles.

Lui seul l'a vue.

Maintenant il prend son étoile sur l'épaule, cache sa tête profondément sous son capuchon et descend le sentier, à travers la neige, dans la direction où, là en bas, brillent des lumières. C'est solitaire, morne, cette campagne blanche sous ce ciel clair, et lui, seul, l'homme noir sur la blancheur de la neige. Et le monde lui semble si grand, si monotonement vaste : un désert blanc et plane, avec, cà et là, un mince peuplier et une file de troncs noirs et maigres de saules...

Il marche, — jusque près des lumières. Le village est silencieux. Dans la rue c'est un grouillement noir de gens. Des bandes de commères, emmitoufflées, perdues dans des capuchons sombres, piétinent, comme en un rêve, la neige le long des maisons, la neige qui crie. Elles se glissent d'une porte à l'autre, allongeant leurs maigres mains, et demandent, sur un ton pleurard, la « part de Dieu ». Elles disparaissent à l'extrémité de la rue, pour se plonger dans l'immense clair de lune.

Des gamins courent avec de petites lumières et des étoiles, se tenant en groupes : leurs visages noirs rougeoient à la lueur de leurs lanternes. Ils tapagent

à n'en pas finir avec leur *tuithoorn* (*) et leur *rommelpot* (**) et chantent :

> Le petit enfant né dans la paille...

et

> Les petits bergers s'en viennent ici,
> Ils apportent du feu et du bois,
> Avec d'autres choses encor :
> Apportez-nous maintenant une petite cruche de bière...

Wanne, la folle, s'en va toute seule : elle traverse continuellement la rue, avec ses longues jambes qui sortent de sa robe courte, et ses bras elle les tient grand'ouverts sous sa mante. On dirait d'une chauve-souris diabolique. Elle nasille quelque chose comme :

> Il grêlait, il neigeait, il faisait un temps affreux;
> Le vent volait par les toits.
> Saint-Joseph dit à Marie :
> — « Marie, qu'allons nous donc devenir? »

Top Dras, Wulf et Grendel, trois gaillards comme des arbres, sont aussi en route.

Ils figurent les trois Rois. Top a retourné sa grande veste et s'est noirci le visage; Grendel porte un drap blanc sur le dos et souffle dans une corne; Wulf a sur la tête une mître et porte une grande étoile avec une lanterne au bout d'un bâton. Ainsi ils cheminent par la rue, chantant à toutes les portes :

> Trois Rois avec une étoile
> S'en viennent de bien loin,
> Par monts et par vaux,

(*) *Tuithoorn* : instrument employé par les campagnards pour s'appeler ou s'avertir d'un danger ; autrefois une corne de taureau; actuellement, le plus souvent, un cornet en métal.

(**) *Rommelpot* : pot recouvert d'une vessie, au centre de laquelle est fiché un manche vertical. En agitant celui-ci, on produit un bruit monotone.

Pour aller chercher
Dans tous les coins,
Pour aller chercher le Dieu qui règne sur toutes choses.

Leurs grosses voix résonnent et trois grandes ombres déambulent loin en avant sur la neige blanche de la rue. C'est un va-et-vient continu ; tous ces gens s'entremêlent. Chacun chante sa chanson et dit sa prière éplorée. Au-dessus de tout cela passe la sonorité sourde et trouble de la corne du boulanger qui crie sans relâche : « Pain chaud, pain chaud ! »

Dans les hauteurs du ciel flotte la lune ; les étoiles clignotent ; et de petits flocons, fins et blancs, tombent à travers l'air, partout, comme une farine d'argent. « Martin de la Montagne ! » marmottent les garçons derrière la fenêtre. « Martin l'Hyver ! » et puis ils retournent près du feu. Et l'homme noir se tient devant la porte, tiraillant la ficelle de son étoile qui vire, et il chante d'un ton nasillard :

Étoile, étoile, il ne faut pas ainsi demeurer coi !
Viens-t'en donc avec moi à Bethléem,
Bethléem, la ville tant belle,
Où Marie était avec son enfant...

Dans la campagne les fermes sont cachées par la neige ; les fenêtres noires s'en détachent, retenant la lumière à l'intérieur et des cheminées tronquées sortent des bouffées de fumée épaisse. Au-dedans l'on voit à peine : la petite lampe pend du plafond dans une sphère de vapeur et de fumée ; tout est noir et confus. Dans l'âtre flambe la bûche de Noël. La fermière prépare des gaufres et les jette, l'une après l'autre, autour d'elle, sur la paille.

En un coin, sous la lampe et enveloppés de fumée de tabac, des journaliers jouent aux cartes. Très silen-

cieux, ils se penchent avec attention sur leur petite table. De temps en temps part un à peu près de juron et un formidable coup de poing s'abat; puis ils continuent paisiblement à « couper », à « donner », à jouer.

« Martin l'Hyver » est assis au milieu de garçons qui, bouche bée, l'écoutent raconter la légende du « Féroce Chasseur ».

Son étoile est déposée dans un coin.

Bientôt la grande table est dressée et le souper servi.

Tous s'attablent et mangent. D'abord viennent les pommes de terre et le porc, les choux rouges avec la viande, puis des pommes cuites avec des saucisses et des gaufres, des gaufres, des gaufres. On boit de la bière dans de petits verres. La table desservie, on apporte le café, on cherche les gouttes, on brûle de l'eau-de-vie avec du sirop. Puis on remet les chaises près du feu, Martin se lève, prend son étoile, passe la main dans sa longue barbe et, tirant en mesure la ficelle de son étoile, chante :

Dans la nuit de Noël
Jésus est né,
Il nous a délivré
De la puissance de l'ennemi.
Déposé dans une crèche,
Çà, gens, préparez vous
A servir votre Dieu assidûment !

Ce Dieu qui règne sur toutes choses
Est né maintenant en ce monde,
Dans une pauvre étable.

Trois Rois de pays lointains,
Trois Rois pleins d'esprit,
Font à l'enfant offrande
D'or, d'encens et de myrrhe.
Tout est là si paisible
Et chacun offre ses présents.

Les doux anges tombent aux pieds de Dieu,
Disant : Seigneur Roi, salut !
Les anges pleins de grâce,
Ils chantent, tôt et tard,
Le chant sublime de glorification.

Tout demeure silencieux : les hommes boivent leur eau-de-vie chaude; les enfants écoutent, la tête inclinée; et la fermière, mains jointes sur sa grosse bedaine, pleure.

La porte s'ouvre et les « Rois » entrent au milieu de la chambre. Ils sont blancs de neige et ont la figure bleue de froid ; de la glace pend aux moustaches de Grendel. De dessous leurs chapeaux ils regardent avec leurs figures tannées par les intempéries, la table, l'âtre, les gouttes, Martin qui est encore debout. Wulf fait virer son étoile. Top fait marcher en cadence son « rommelpot ». Et ils chantent :

Trois Rois s'en viennent de l'Orient
Pour consoler Marie...

Lorsque le cantique est terminé, on leur donne à chacun deux gouttes : après quoi ils peuvent partir.

Grendel pousse un juron.

« Ce sacré démon de la montagne avale tout ! » grommelle Wulf.

Et ils s'en vont par la neige.

Longtemps encore on chante et on joue aux cartes; et il est déjà tard quand Martin prend son étoile et ferme la porte avec un « Bonne nuit, à l'année prochaine ! »

Il fait encore clair au dehors ; mais l'atmosphère est pleine de neige, en haut comme un manteau gris et en bas un fourmillement de grands flocons blancs qui tombent en tournoyant lentement l'un sur l'autre.

Martin s'y enfonce profondément... Il a tant de chemin encore à faire; sa maison et ses sapins, il les a laissés si loin.

Il est si vieux, si seul; le froid est tellement vif; tous les chemins sont blancs; tout n'est que ciel et que neige. Là-bas, c'est le village : un petit groupe de maisons qui dorment autour du clocher blanc; et là derrière est sa montagne, mais comme un nuage, un monstre informe et lointain.

Au-dessus de sa tête des étoiles, des étoiles en quantité. Il s'arrête pour chercher et en fixe une, celle de tous les soirs, une étoile pâle et morte. C'est une vieille connaissance, qui lui servira de guide, pour la dernière fois peut-être, vers sa montagne, vers sa maison.

Et il poursuit péniblement sa route.

Trois fenêtres étroites de la chapelle sont éclairées et à l'intérieur la crécelle grince. Il va se reposer un peu près du mur... Quel vacarme, quelle foule, quel mouvement, ce soir!... Et l'eau-de-vie, et ces grands gaillards qui l'ont toisé d'un regard si mauvais. Ici à l'intérieur, il y a du silence; elles sont illuminées de lueurs si claires, ces petites fenêtres et, après le grincement de la crécelle, une douce voix de femme prononce : « *Venite adoremus...* » Puis tout rentre dans le silence, les lumières s'éteignent. Et il part.

Le village est derrière lui; la route se met à monter. Là-bas, à droite, se trouve le *Stropuit.* Maintenant il s'y reconnaît; il sait qu'il n'est plus loin de chez lui. Quelque chose sort du fossé, une forme noire, qui court par les champs et bavarde comme une pie... C'est Wanne, la folle, avec ses maigres jambes et son manteau grand ouvert. Elle court de toutes ses forces et disparaît derrière l'auberge.

Il a sursauté; il se sent tout drôle, si inquiet qu'il

accélère le pas et désire plus que jamais être chez lui.

Il y a encore de la lumière au *Stropuit :* des ivrognes font du tapage. Lorsqu'il a déjà passé outre, il s'arrête... pour chanter, comme d'habitude, sa dernière chanson. On ouvre la porte et on lui demande d'entrer. Il aperçoit Grendel et veut sortir. Alors tous trois se précipitent sur le seuil et l'appellent. Comme ils voient qu'il continue sa route, ils se mettent à courir.

— « Arrête donc, crapule ! »

— « Ici avec ton étoile ! »

— « Chanteur maudit ! »

hurlent-ils.

Ils accourent, le rejoignent, le jettent à bas.

Grendel lui appuie un genou sur la poitrine et tient ses bras en croix sur le sol. Wulf et Dras prennent des poignées de neige et les lui fourrent dans la bouche, sans se lasser, au point que son visage est couvert d'une épaisse couche et qu'il reste là, suffoqué. Alors ils fichent son étoile près de lui dans la neige et se mettent à danser et à chanter aussi fort qu'ils peuvent :

A. A. A. . . *In excelsis Gloria!*
E. E. E. . . Paix aux hommes de bonne volonté !
I. I. I. . . . Venez-y voir, tous, venez-y !
O. O. O. . . Son petit lit de paille, oh !

Comme une flèche, Wanne la folle passe, en jetant des cris déchirants. Wulf lui lance son bâton dans les jambes. Les bras gesticulant sous son manteau, elle disparaît dans l'obscurité.

Les trois hommes s'asseyent le long du fossé et

rient à gorge déployée. Puis ils retournent au village. Longtemps encore, on les entend chanter :

Trois Rois s'en viennent de l'Orient
Pour consoler Marie...

De grands flocons blancs descendent du ciel clair, comme un fourmillement, se pressant les uns sur les autres.

STIJN STREUVELS.

Traduction autorisée du néerlandais
par GEORGES KHNOPFF.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE III.

On se coucha tard cette nuit-là dans la petite maison des demoiselles Fousseret.

Et l'on y dormit bien mal.

Le docteur les avait reconduites jusqu'à leur porte; il commençait à faire nuit. Delphine et Cécile trouvèrent Bouboule tout joyeux et bruyant de revoir ses maîtresses dont une si longue absence avait dû lui paraître insolite.

Cécile se rendit tout de suite à la cuisine. Elle enleva son chapeau, se déganta, dégrafa sa jupe à la taille et la laissa tomber, étalée autour d'elle. Le vêtement accroché à une patère, Cécile s'empressa de préparer le manger de ses poules. Elle mélangea quelques pommes de terre froides, du pain, des déchets de viande dans un bol, additionna la pâtée d'un peu de lait et d'eau, écrasa par-dessus quelques coques d'œufs mises en réserve — cela fait pondre, paraît-il? — et s'en alla, preste, vers le poulailler. La volaille était endormie mais, au petit matin, elle trouverait l'appétissante pitance et s'en régalerait avant d'aller

picorer sur la route et sur le tas de fumier du charron, le voisin de ces demoiselles. Et rien n'était plus drôle que de voir Cécile trottiner, son plat de dure faïence d'une main, son sac de maïs de l'autre, vêtue encore de son corsage de soie, mais juponnée jusqu'à mi-jambes d'un molleton clair festonné dans le bas.

Quand la ménagère vigilante rentra, sa sœur, assise dans la cuisine et qui n'avait rien enlevé de sa toilette, semblait rêver :

— On s'est bien amusées tout de même, dit-elle enfin, songeuse et convaincue.

— Oui, Delphine, mais je suis joliment fatiguée! Et puis ce vin me porte à la tête!

— Quelles charmantes gens!

— Et sans façons. Henriette surtout...

— Henriette et son frère. Mais Madame Donjeux, franchement, est moins cordiale.

— C'est la première fois que nous la voyons.

— N'importe : je n'aime guère ses allures de grandeur et de suffisance.

Elle m'a l'air de témoigner carrément ses sympathies ou ses antipathies. Il fait bon ne pas lui déplaire.

— Oui; grâces à Dieu nous n'avons donné prise, je crois, à aucune critique.

— On ne sait jamais, vois-tu, avec ces gens-là. Tu l'as entendue médire sur le compte de l'un et de l'autre?

— Pourquoi ferait-elle de même à notre égard? Tâchons seulement de ne lui manquer en rien. Et tout d'abord nous allons aviser à lui rendre au plus tôt la politesse de son dîner.

— Recevoir ici les Donjeux! Mais, Delphine, nous n'avons ni vaisselle, ni couverts. Et comment veux-tu que je me tire d'un pareil souci?

— Te voilà bien! Désespérée pour un rien. Si c'est

là ta façon de nous attirer les bonnes grâces de nos amis ! Nous pouvions bien nous promettre de nous donner du bon temps !

— Si c'est cela que tu appelles nous donner du bon temps ?

— Mais il y a des cuisinières à Margut, il y a de la vaisselle à Charleville et tu ne seras pas toute seule à te couper en quatre. Est-ce que je ne suis bonne à rien, moi ?

— Delphine, nous étions si tranquilles...

— Ah ! tranquilles, oui. Mais cela t'amusait, toi, de végéter comme des ermites ?

— Je ne pensais à rien d'autre et cela me suffisait ainsi.

— Il n'y a pas de plaisir sans peines et je tiens à connaître un peu la joie de vivre : il en est temps.

— Tu seras bien avancée si les peines, en s'exagérant, te font perdre tout le plaisir.

— Tais-toi, tu déraisonnes. Nous reparlerons de tout cela demain.

— Au fait, il est plus que temps d'aller nous coucher. Et avec ma migraine...

— La migraine !...

Et Delphine, se levant de sa chaise, haussa dédaigneusement les épaules. Fâchée, elle posa une dernière question :

— Tu as fermé les portes ?

— Non, j'y vais.

— Bonsoir, à demain.

— Bonsoir, Delphine.

Mademoiselle Fousseret, enfermée dans sa chambre, enleva lentement, avec soins, son chapeau, redressa d'une chiquenaude l'aigrette qui s'affaissait, comme un peu lasse. Delphine se dépouilla un à un de ses bijoux, les contemplant longuement, mais en pensant

évidemment à tout autre chose avant de les serrer dans leur boîte, de déposer celle-ci sous une pile de linge dans un tiroir de la commode. Dévêtue, la soigneuse étala avec soins sa robe sur le lit, la remit dans ses plis, l'enferma précautionneusement dans le meuble de vieil acajou rouge.

Mentalement Delphine cherchait à se rappeler combien de fois, en dix ans bientôt, elle avait sorti cette soie cérémonieuse et elle formula l'espoir de l'endosser désormais très souvent. Le modèle, il est vrai, en était bien vieillot et les retouches les plus ingénieuses ne pourraient avoir raison des fronces, des volants, des manches plates passés de mode. Le noir uniforme en était bien sévère et nulle garniture nouvelle n'atténuerait suffisamment cette inutile austérité. Aussi, comme l'été était bien près de battre son plein, il apparut indispensable qu'une toilette en mousseline de laine ou en taffetas à fleurs s'imposait. Delphine supputa la dépense, évalua le temps nécessaire au voyage à Sedan pour l'achat, la confection, l'essayage... Peut-être pourrait-on attendre jusque-là avant d'inviter les Donjeux?

Tout était à présent remis en ordre dans la chambre. Delphine éteignit la lampe, mais ne se mit pas encore au lit. Elle se couvrit d'une camisole et alla s'accouder à l'entablement de la croisée ouverte.

La nuit était très noire sous un ciel d'orage.

Sur la route ne passait nul attardé. Seules, les deux fenêtres d'un cabaret d'où venaient des bruits s'éclairaient encore. Au pied du mur, le jardinet s'était tout endormi, ne bourdonnant plus du vol des abeilles, ne s'égayant plus de tous les éclats de rire des calices épanouis. Mais de lourds parfums montaient qui achevaient de griser Delphine. Le regard de celle-ci, dans le profond de la nuit, ne se posait sur rien.

Derrière des maisons, au loin, un train passa et les yeux de la vieille demoiselle, quelque temps, suivirent le mouvant incendie de la vapeur qui rougeoyait au-dessus de la fournaise entr'ouverte; ce lumineux météore courut sur les faîtes des toits, illumina des cimes d'arbres, dans les vergers, puis s'éteignit.

Il allait peut-être loin ce train...

Et il venait de loin...

Delphine, elle, ne prenait que trois ou quatre fois chaque année le chemin de Charleville ou de Sedan. Le plus long voyage que lui rappelait son souvenir l'avait menée, voilà quatre ans de cela, jusqu'à Dinant: c'est là que Louis, le frère affectionné, s'était, à cette époque, installé définitivement.

Le train sifflait, longuement, allègrement, mais dans le lointain déjà...

Que ce doit être amusant de voyager!

Voir des villes, d'autres montagnes que les collines de l'Ardenne, d'autres cours d'eau que la Chiers ou la Meuse! Voir la mer peut-être! La mer qui fait rêver, s'éblouir; qui charme et qui épouvante; qui berce et qui engloutit!

Il y a Paris aussi, Paris dont tous les livres parlent... Et Delphine a lu tant de livres!

Paris...

Le train s'est perdu dans une gorge, tout là-bas. Son fanal rouge a disparu. Le roulement sur les rails, le halètement de la chaudière ne troublent plus le calme épandu sur la nuit.

Cette immensité béante devant elle ramène obstinément Delphine au songe des vastes espaces, des vies aventureuses, des traversées et du tumulte. Elle évoque les foules, le luxe, l'existence ardente et passionnée. Elle s'étonne de n'avoir jamais fixé sa pensée sur ceci qu'il est d'autres horizons que celui des bois

solitaires, d'autre monde à coudoyer que celui des paysans de Margut ou des commerçants de la petite ville voisine, d'autres émotions surtout à éprouver que celles, monotones et floues, des préoccupations ménagères quotidiennes.

Que d'inconnu sur le vaste globe! Que de choses ignorées dont, troublée, mademoiselle Fousseret s'est forgé vaguement l'idée, dont elle a imaginé l'aspect au gré de sa fantaisie curieuse! Elle n'a jamais vu les théâtres scintillants de lumière; elle n'a jamais pénétré dans un de ces salons fastueux égayés de tous les sourires des femmes jolies et parées qui y règnent...

Ah! poison bien-aimé des livres. Sortilège enchanteur des évocations de fêtes, d'espace, de luxe, de foule... et d'amour! Que d'émotions mal définies grisent de plus en plus la pauvre fille ignorante! La fièvre à la fois douce et affolante qui s'empare d'elle, ne serait-ce pas le pressentiment de l'amour?

Est-ce de l'éprouver, est-ce d'avoir si longtemps attendu avant d'en connaître la révélation qui rend Delphine honteuse? Honteuse de soi-même et de son passé vide?

Delphine se promet de savoir, de chercher dans la vie et non plus uniquement dans les livres; elle regardera, elle demandera, elle voyagera.

Mais voyager? Seule?

— Cécile ne peut quitter la maison, pense Delphine.

L'idée même lui en serait-elle venue que l'aînée mentalement met obstacle à l'illusoire intention :

— La pauvre fille manque totalement de goût, d'imagination, d'intelligence, — qui sait? Non, Cécile ne s'éloignera jamais plus de Margut.

Et c'est alors que Delphine comprend bien qu'il faut cheminer deux à deux dans la vie. Une femme a

besoin d'une main ferme pour guider la sienne ; son bras doit pouvoir s'appuyer sur un bras plus fort.

Etre deux...

Partager l'existence de tout instant, s'accompagner par tous les chemins... Les romans que lit Delphine, ils mettent tous aux prises deux âmes passionnées ; ils célèbrent la joie ou la souffrance, mais incontestablement le fatal besoin des rapprochements, des épanchements, des tendresses mutuelles. Tous ne s'achèvent-ils pas par un mariage, n'aboutissent-ils pas au même triomphe amoureux, à la même union de deux cœurs, de deux vies, au même baiser ?

... Quelques personnes passèrent sur la route. La porte du cabaret fut fermée bruyamment. Les fenêtres s'obscurcirent comme si de grandes paupières avaient brusquement clos ces deux yeux de lumière.

Lorsqu'ils furent devant la maison, les deux hommes levèrent la tête : avaient-ils aperçu la silhouette blanche de Mlle Fousseret ? Celle-ci reconnut deux de ces passants attardés.

— Tiens, ce sont les Leruitte, pensa-t-elle.

Et elle ajouta mentalement :

— L'aîné se marie bientôt.

C'était Mme Donjeux qui avait tout à l'heure annoncé la nouvelle en la commentant d'allusions moqueuses à l'égard de ces fiancés de qui les âges additionnés comptaient près d'un siècle. Mais Victor avait pris le parti de ceux-là qu'il nomma si joliment des « amoureux de la Saint-Martin ». Delphine se rappelait très bien l'incident et les paroles de chacun. Elle n'y avait, sur le moment, attaché qu'une minime importance ; mais il lui revint à l'esprit que la vieille dame aurait pu, en sa présence tout au moins, contenir ou modérer ses railleries. En définitive, Leruitte et sa promise n'avaient guère beaucoup plus que sa quarantaine, à elle...

Ces deux frères Leruitte étaient des charpentiers partis de peu, mais qui s'étaient montrés pendant vingt ans courageux à l'ouvrage et intelligents. Adroits et vaillants ils avaient prospéré; de simples artisans que les avait faits leur père, ils étaient parvenus à diriger un atelier bien achalandé ; de petites entreprises réussies leur donnèrent de l'audace en leur procurant quelque crédit. Ils tentèrent plus, menèrent à bien des travaux considérables. Un beau matin ils s'avisèrent qu'ils étaient riches, mais aussi qu'ils étaient très seuls... Delphine de son côté s'était pareillement trouvée bien isolée le jour où les soucis et le travail n'occupèrent plus chacune des heures de sa vie.

Et voilà comment Leruitte endossa des habits moins rapés, remplaça sa casquette vulgaire par un feutre bourgeois, fit son « piquet » chaque soir avec le brasseur de Margut et finit par décider au mariage la veuve d'un douanier d'Orval, revenue consoler son deuil au pays.

Mme Donjeux n'avait pu manquer de tourner en ridicule cette union tardive, presque scandaleuse à l'en croire. Son fils, plus équitable, était parti en guerre contre les préjugés qui condamnent veufs et vieux célibataires à la solitude irrévocable comme si du bonheur ne pouvait pas encore s'ériger sur ces amours d'automne, sur ces regains de tendresse?

Delphine se rappelait mot pour mot la phrase, qu'elle avait trouvée si jolie dans son exacte justice :

— Mais maman, avait dit le docteur, il y a des chemins que l'on ne peut suivre qu'en se tenant deux par la main; or, à l'entrée de ces chemins, il se fait que les uns parviennent très tôt, dès leur souriante jeunesse, alors que d'autres n'y arrivent que plus tard, très tard, au déclin parfois de leur vie... Certains même ne rencontrent jamais ces sentiers.

... Entretemps le groupe d'hommes s'était éloigné. Delphine n'entendait plus leurs pas. Elle n'entendait plus d'autre bruit que le gémissement d'un ais de porte grinçant de temps en temps sur ses gonds, du côté du fournil.

Delphine rêvait, la tête appuyée sur les deux paumes de ses mains. Ses yeux fixaient une feuille de lierre que le vent taquinait sous la bordure de pierre.

Elle sortit brusquement de ce songe. Le son de sa propre voix venait de la réveiller. Surprise, étrangement honteuse, toute épeurée à la fois, elle s'entendait prononcer lentement : « Victor Donjeux » ; elle écoutait involontairement tomber chaque syllabe dans le lac d'ombre endormi devant elle.

Le trouble de Delphine était extrême. Elle se redressa, soudain très vive, prise d'un besoin de mouvement comme si cette animation eût dû éloigner un souci, presqu'une hallucination importune. Elle eût aimé faire du bruit, s'agiter dans la chambre, déplacer des objets ; mais ce tapage eût réveillé sa sœur paisiblement plongée dans son calme sommeil. Mlle Fousseret ferma la croisée, alluma une lampe, acheva de se déshabiller, chercha un bonnet blanc dans le tiroir du lavabo. Elle le choisit bordé d'une dentelle tuyautée, orné de larges brides brodées en festons et se disposait à le coiffer lorsqu'elle aperçut son image dans le miroir. Machinalement elle arrêta le geste de ses deux bras levés et se considéra, de nouveau repartie au pays inquiet des espoirs incertains, des doutes curieux et des questions sans réponse :

— Pourquoi une femme est-elle jolie plutôt qu'une autre ? Et pourquoi dit-on d'une femme qu'elle est jolie ? Moi je trouve Henriette jolie ; pourquoi n'est-ce

pas aussi l'avis de Cécile? Du reste Henriette *ressemble* à sa mère et pourtant Mme Donjeux est une femme revêche, replète, aux traits durs... Le docteur est un bel homme : comment était son père? Et moi? comment me trouve-t-on?

La pensée de Mlle Fousseret hésita un moment. Si la bonne fille eût été en état de s'en rendre compte, elle eût certainement constaté un peu de rougeur sur ses joues et senti le tremblement inconscient de ses mains retombées, nonchalantes, le long de son corps, abandonnant le joli bonnet de dentelle étalé sur la carpette.

— Comment me trouve-t-on? Comment me trouve-t-il?... s'interrogea-t-elle, très timide, très émue? Est-ce que je parais plus de trente-cinq ans ou trente seulement peut-être?...

Delphine détailla son visage à la lumière tamisée de la lampe. Le reflet dans la glace n'accusait guère de rides et les frisons, pas entièrement débouclés encore, rajeunissaient le visage qu'ils encadraient.

Délibérément ramenée aux soucis immédiats, Delphine décida de nouer désormais chaque soir ses cheveux en papillotes. Elle ramassa le bonnet blanc, le renferma dans le tiroir et enroula ses mèches brunes sur des bouts de papier, tout en se disant :

— Il faudra que j'achète des épingles à charnière. J'inscrirai tout cela demain, sinon j'en oublierai la moitié.

Et elle récapitula mentalement :

— La vaisselle, la soie noire, les deux plumes, l'abonnement à *La Mode*, le corset, le livre de cuisine, louer les trois partitions, aviser une servante qui s'installerait à demeure...

Delphine souffla la lampe, se mit enfin au lit et s'endormit avant d'avoir achevé le *Pater* et l'*Ave*

auxquels elle était fidèle, chaque soir, depuis si longtemps.

Et s'il fut court, son sommeil n'en fut pas moins agité. Bien des songes le visitèrent qui ressassèrent en son esprit les réflexions étranges de toute cette soirée de fièvre.

Le calme d'ailleurs n'immobilisait pas mieux Cécile dans la chambre voisine. En rêve, la bonne fille aux abois faisait et défaisait cent menus baroques, élaborait les festins fabuleux que le destin lui commandait désormais de préparer à l'intention des convives nouveaux. Et cependant que Delphine reposait dans la joie de ses projets et l'impatience de ses espoirs, sa sœur s'agitait dans l'inquiétude de ses embarras et de ses peines futurs.

Il fut naturellement tard quand toutes deux se levèrent. Elles en conçurent presque de la honte :

— Comme nous avons dormi, s'exclama Cécile !

— Oui, j'étais décidément fatiguée. A peine dans ma chambre, je me suis mise au lit et je n'ai fait qu'un somme jusque maintenant.

Cécile remarqua bien que les papillottes avaient dû cependant prendre quelques instants, mais elle ne fit à ce propos aucune réflexion. De son côté, elle avoua une nuit très calme, n'osa rien montrer de ses tracas du dîner imminent, des alarmes qui l'avaient harcelée.

Pour la première fois depuis bien des années, depuis toujours peut-être, les demoiselles Fousseret se dissimulaient une pensée l'une à l'autre.

Chaque jour, son déjeuner du matin achevé, Delphine s'occupait à arroser ses fleurs d'appartement, à mettre tout en ordre dans sa chambre. Elle aidait la femme d'ouvrage à préparer les lampes,

égalisant aux ciseaux les mèches carbonisées, polissant à la flanelle les cheminées de cristal. Si c'était le jour du repassage du linge, elle se chargeait des besognes délicates : l'amidonnage, la mise dans leurs plis des lingeries, le tuyautage au petit fer. Parfois même il lui arrivait, mais rarement, de donner un coup de main à sa sœur, à la cuisine : elle ouvrait des cosses de pois, jetait les grains verts dans une tasse; elle battait en neige des blancs d'œufs; elle frottait à la rape la croûte du pain pour préparer la chapelure. Mais Delphine, ce lundi matin, eut d'autres soucis et de nouvelles occupations. Remontée à sa chambre après qu'elle eût mangé ses rôties trempées dans le chocolat très sucré — un luxe récent! — elle s'attarda à remuer des bibelots, ébouriffa les frisons que lui avaient faits ses nœuds de papier; elle se serra dans son corset alors qu'elle était accoutumée de passer la plupart du temps la journée entière dans un lâche peignoir; elle essaya deux ou trois blouses et constata que sa garde-robe était décidément bien peu fournie; elle fit lentement un choix entre plusieurs fichus de satin fané et vers onze heures seulement elle redescendit.

C'est dans le jardin qu'elle alla attendre l'heure du dîner. Ce n'est que l'après-midi qu'elle s'y installait d'ordinaire. Mais ne dérogeait-elle pas aujourd'hui à tout l'ordre depuis des années établi en sa paisible existence ponctuelle? Au lieu de surjeter des essuie-mains ou de ravauder des bas de laine, n'était-il pas aussi tout naturel qu'elle commençât une dentelle au crochet à laquelle s'appliquèrent ses doigts alertes pendant que ses yeux lisaient le journal étalé sur ses genoux?

Un peu avant midi, M. Donjeux passa. Il revenait d'avoir visité ses malades. Delphine ne l'avait pas

aperçu. Elle leva brusquement la tête lorsqu'il s'arrêta devant la claire-voie :

— Passionnantes, les nouvelles, mademoiselle Delphine ?

— Oh ! Monsieur le docteur, répondit-elle vivement, certaine qu'elle rougissait...

Elle jeta la dentelle commencée, le journal, la pelote de coton sur la table, s'approcha de la barrière.

— Mais entrez donc un moment ?

— Merci, merci. Je n'ai pas une minute à moi.

Et, prenant déjà congé, le chapeau dans une main, l'autre tendue au-dessus de la cloison basse toute fleurie de capucines :

— La nuit s'est bien passée ?

— Oh ! très bien. Mais nous étions plutôt lasses ; vous comprenez, nous n'avons pas l'habitude de pareilles fêtes. Et vous nous avez gâtées !

— Allons, allons...

— Gâtées, c'est le mot.

Le docteur s'informa encore :

— Mademoiselle Cécile va bien ?

— Mais oui, merci. Et madame Donjeux ? Et Henriette ? Quand vais-je la voir ?

— Vous savez bien que cela ne peut tarder. Elle ne sait se passer de vous.

— A moins que ce ne soit plutôt moi...

M. Donjeux s'éloignait et Delphine restait debout, une main appuyée à la barrière, l'autre tombant nonchalamment le long du corps. Delphine regardait s'en aller M. Donjeux. Elle ne vit, n'entendit pas le berger La Garnache qui lui envoyait le bonjour et s'étonnait de ce silence insolite accueillant sa politesse familière...

Le docteur avait disparu depuis un long moment au tournant de la route que Delphine était encore

immobile à regarder. Elle revint à la table, mais ne reprit ni son crochet ni sa lecture, et attendit en rêvant toute éveillée l'appel de Cécile lorsque le dîner fut prêt.

Le lendemain, les autres jours ensuite, à cette même heure, Victor Donjeux trouva mademoiselle Fousseret à cette même place. Au début il lui arriva de passer en envoyant un simple salut de politesse; puis les fois où il s'arrêta devinrent de plus en plus fréquentes. Chaque matin bientôt ils échangèrent quelques paroles. Si le hasard des visites avait appelé le docteur dans une direction qui l'obligeait à un autre chemin de retour, Delphine se trouvait, la journée entière, toute dépaysée de ne l'avoir point vu; elle se trouvait triste même, pourquoi ne pas se l'avouer franchement, triste et maussade; mais elle gardait — jalousie ou honte?... — pour soi seule le secret de ce qui l'énervait ainsi.

D'autres jours il pleuvait. La matinée se passait en dépit et en désolation :

— Toujours de l'eau. N'est-ce pas malheureux!

— Toujours de l'eau? s'étonnait Cécile. Mais il n'a pas plu depuis deux semaines au moins. Quelques averses ne feront pas de mal. La terre est comme du bois!

Delphine haussait les épaules et se moquait pas mal de ses parterres étiolés par la sécheresse.

Bien entendu Cécile était de plus en plus seule à s'occuper du ménage. La besogne s'accumulait : la lessive, le repassage, les reprises, les ravaudages n'avançaient plus. Les autres années Delphine se chargeait de la cuisson des confitures; elle n'avait pas voulu, pour la première fois, y mettre les mains : sa sœur y perdit quatre journées entières! Débordée, elle dut se plaindre enfin :

— Delphine, je n'en sors plus!

— Cela ne m'étonne pas. Depuis quand ne t'ai-je pas serinné la même chose : il faut engager une servante.

— C'est que cela coûte! Et puis toujours une étrangère dans la maison; toujours une figure peut-être pas sympathique auprès de soi.

— Mais comment font les autres?

L'argument resta sans réplique. Delphine décida une fois pour toutes :

— Si tu ne l'engages pas, c'est moi-même qui m'en chargerai.

Le surlendemain la fillette était installée. On lui donna immédiatement un paquet de grosse couture à expédier : Delphine n'avait pas assez de temps pour crocheter ses dentelles et ses entre-deux, festonner ses jupons, broder des chemins de table et de fins mouchoirs de toile très légère.

Enfin un voyage à Sedan fut projeté. La liste des emplettes, des courses à faire s'allongeait sans cesse. Cécile, bien que rarement consultée, osa s'effarer, taxa de « folies » quelques-unes des intentions, mais essuya pour tant d'audace un violent orage d'indignation. Et Delphine partit un matin, accompagnée à la gare par sa sœur qui insistait jusqu'à la dernière minute sur l'inutile prodigalité de bien des achats, notamment celui de la robe neuve :

— Quand je te dis que je n'en ai pas besoin! Je ne la mettrai pas!

— Nous verrons bien.

CHAPITRE IV.

Une des visites fréquentes de Victor Donjeux était celle qu'il faisait chez son confrère le docteur Le Bri-

cey. Celui-ci était établi depuis près de quarante ans à Florenville. L'embolie qui devait l'emporter avait été précédée de nombreuses crises, souvent crues fatales, mais conjurées à force de soins. Le docteur de Margut avait été, lors d'une des premières alarmes, appelé en consultation avec deux médecins des villages voisins. M. Le Bricey, remis de cette alerte, mais toujours souffrant, demanda à Victor de revenir auprès de lui ; il avait estimé sa simple franchise et sa jeune science adroite. Malgré la longueur du trajet, il n'avait pas déplu, d'autre part, au jeune homme de faire souvent le chemin pittoresque qui l'amenait chez le malade. Il goûtait en outre le charme de passer une heure auprès de cet affable vieillard, de l'écouter parler de son métier exercé par lui tel un saint apostolat, de parcourir enfin la vaste propriété champêtre qu'il habitait.

Au sortir des bois c'était une des premières habitations que l'on rencontrait en venant de France. Une grille fermait le jardin le long de la route ; la maison tournait sa façade vers les pelouses et les bouquets d'arbres, les taillis du parc, n'ouvrait que quatre fenêtres du pignon sur la chaussée.

M. Le Bricey aimait à mener ses hôtes sur le balcon de fer courant à hauteur du premier étage : il leur faisait du regard embrasser toute la dégringolade des collines boisées qui laissaient, à leurs pieds, à peine un étroit passage à la Semoys. Celle-ci, à tâtons, tournait, se repliait, festonnait, cherchait son chemin entre ces monts enchevêtrés. On voyait d'elle une boucle ici, un coude plus loin ; on suivait pendant quelques cents mètres sa courbe au bas de la côte que domine le village de Florenville. C'est là que Lacuisine groupe quelques maisons, un vieux moulin devant la roue duquel un antique pont de pierre enjambe de ses six arches la rivière.

Victor Donjeux fut sollicité, comme tous les autres, d'admirer le paysage. Un autre jour il fut convié à faire en détail la visite de la propriété. Enfin, traité comme un ami, il passa des heures dans la bibliothèque de son aimable confrère. Une collection remarquable et rare d'ouvrages techniques, de traités, de dictionnaires, des collections anciennes de revues, des manuscrits même du vieux praticien, qui avait été un chercheur et un savant en son temps, étaient réunis sur ces rayons. Ils constituaient un inestimable trésor pour le jeune médecin récemment sorti de l'université et de l'amphithéâtre.

Victor Donjeux allait à peine à Florenville depuis un mois lorsque M. Le Bricey mourut. Il était sans famille proche. Deux neveux habitant loin de lui étaient ses héritiers. Ils décidèrent la vente de tout ce qui avait appartenu à leur oncle. Apprenant que la bibliothèque elle-même allait être ridiculement dispersée au hasard des enchères publiques en ce coin perdu de campagne, Victor se promit de faire l'acquisition des plus précieux d'entre les volumes.

La vente fut fixée au 8 juin, un lundi.

On avait, à Margut, naturellement parlé de la mort de M. Le Bricey, de l'héritage, des neveux, de la vente. Il fut décidé que Henriette accompagnerait son frère.

— Et vous, Delphine, demanda-t-elle aussitôt, pourquoi ne seriez-vous pas de la partie?

— Oh ! moi...

— Eh ! bien, quoi? Nous nous mettrons en route le matin ; nous dînerons là-bas ; après la vente, nous reprendrons le chemin de Margut ; nous nous arrêterons à Villers, chez les Chambois — vous savez bien : Jeanne Chambois, mon amie de pension — et enfin, le soir, nous vous déposons chez vous. C'est dit?...

— Tu vas, tu vas... Ce voyage, c'est toute une journée d'absence.

— A-t-on besoin de vous ici? Mlle Cécile se tire bien d'affaire toute seule? N'est-ce pas, mademoiselle Cécile?

Bien entendu, Delphine ne résistait que pour la forme. Il se fit même qu'elle découvrit précisément une excellente raison d'assister à cette vente. Depuis que Henriette, souvent, et son frère parfois, venaient passer quelques heures auprès d'elle, sous la tonnelle de vigne vierge ou à l'ombre du large sureau, Mlle Fousseret se trouvait gênée de n'avoir à offrir à ses amis aucun de ces sièges rustiques en osier ou en bois d'érable, voire même ces chaises peu coquettes de fer ou ces longs bancs de lattes peintes en vert que l'on rencontre dans tous les jardins. Tout cet attirail, ne pourrait-elle se le procurer à bon compte à Florenville? Tout cet attirail et d'autres objets encore, se disait-elle à part soi.

Et puis, quelle fête Delphine se faisait de ce joyeux voyage!

On partirait le matin par la malle-poste; aussitôt arrivés, et en attendant l'heure du dîner, ils visiteraient le parc, la maison, feraient leur choix dans les meubles et les livres. Puis ce serait, à pied, le retour jusque Villers. Les Chambois les attendraient; on présenterait Delphine; on bavarderait pendant une heure; les Chambois accepteraient de venir à Margut le dimanche suivant : c'était la saison des parties de fraises. La patache passait à huit heures; ils la prendraient et l'on regagnerait les pénates au clair de lune, à travers la forêt...

Pendant huit jours, de l'espoir de cette journée Delphine se forgea une félicité d'enfant aspirant à un jeu ou à une friandise.

Certes, la partie en elle-même offrait de l'agrément ; mais Mlle Fousseret, à force d'y penser, comprit que cette promenade faite en compagnie de tout autre que Victor Donjeux n'eût guère eu tant de charme séduisant, comme aussi bien toute autre excursion, le départ vers n'importe où lui eût été tout aussi désirable et délicieux du moment que le docteur dût être de la fête...

Ce n'était pas la première fois que des sentiments pareillement étranges assaillaient le cœur de la bonne fille émue. Ils y étaient apparus le soir du dîner chez Donjeux, mais très confus, plutôt douloureux que précis. Ils avaient acquis plus de netteté dans la conscience que Delphine avait eue de la joie secrète éprouvée à attendre, involontairement d'abord et sciemment ensuite, le docteur passant chaque matin devant chez elle. Ils s'étaient presqu'avoués un jour qu'elle se surprit à enfermer dans un livre un œillet que lui avait innocemment offert son ami, qu'elle avait accepté dans un émoi soudain, qu'elle avait porté sur elle jusqu'au soir, qu'elle n'avait pas voulu perdre irrémédiablement dans le destin fatal de toute fleur fanée... Enfin aujourd'hui ils élevaient en elle une voix décisive, une voix troublante, une voix audacieuse. Et cependant elle ressentait à écouter cette voix un bonheur immense, à la fois délicieux et plein d'angoisse !

Delphine distinguait nettement les mots de cette voix; elle percevait clairement la lumière de cette aube. Plus rien de confus ni d'obscur ne couvait en elle. Un rideau venait de s'ouvrir au large et le spectacle était bien visible. Au détour de chacune de ses pensées, le passé guettait à présent Delphine, mais une Delphine dont l'autrefois n'existait plus. Mirée dans l'intimité de soi-même, son âme fut

frappée, mais sans alarme, de ne plus se reconnaître, comme aussi, en regardant dans une glace, ses yeux s'étonnaient du changement de son attitude, de sa toilette, de sa physionomie, de son regard — cette parole de l'âme.

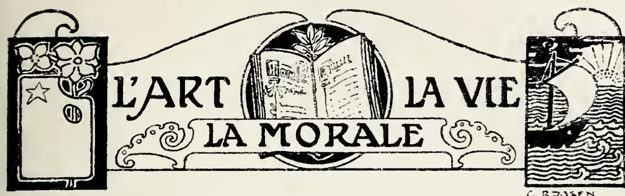
Il n'y avait pas deux mois qu'elle connaissait Victor Donjeux et elle s'affolait d'espoir incertain, de joie ravie, de promesse heureuse, à la seule pensée de passer une journée entière auprès de lui.

Cette constatation, formulée de façon aussi catégorique pour la première fois, la rendit-elle un peu honteuse?... Si peu! Elle se complut au contraire à supputer la récolte promise à l'ensemencement inespéré de cette jachère qu'avait été si longtemps son cœur stérile. Elle éprouva la tiédeur du soleil tardif de la Saint-Martin qui rayonnait sur elle, sans songer un instant qu'elle n'est que fugitive. Dévote elle ne conçut aucune crainte religieuse de mal faire en prêtant oreille complaisante aux séductions tentatrices. Sœur maternelle elle ne s'imagina jamais que l'amour et le souci de son frère pussent souffrir de l'intrusion aussi impérieuse d'un nouveau sentiment dans son cœur...

. . . .

— Eh! bien, c'est entendu, annonça Delphine. Nous irons tous ensemble à Florenville.

(*A continuer.*) PAUL ANDRÉ.



A propos de ma dernière chronique concernant ce paysan batailleur, qui, lardé de coups, serait mort en refusant de dénoncer ses assassins, on me rapporta un trait plus étonnant et certes d'une plus haute « moralité ». C'est l'histoire d'un cul-de-jatte autorisé aujourd'hui encore à mendier dans les rues d'Anvers. Ce malheureux, un paysan d'Eeckeren, village du Polder anversois, jeune et fringant, était autrefois la terreur de sa paroisse et de la contrée environnante, car, doué d'une force extraordinaire, il en usait non seulement pour provoquer et tomber les gaillards dignes de se mesurer avec lui, mais il en abusait en s'acharnant indistinctement sur des êtres inoffensifs ou incapables de lui résister. Poussés à bout, ceux-ci résolurent de se venger de leur persécuteur et ils recoururent à des représailles vraiment diaboliques.

Un soir, se trouvant en force et en nombre, ils lui tendirent un guet-apens, tombèrent sur lui, peut-être dix, peut-être vingt contre un, le réduisirent à l'impuissance, vous le ligottèrent et vous le ficelèrent comme un boudin, puis coururent le déposer sur les rails du chemin de fer, vers l'heure du passage d'un express. Leur abominable complot réussit au delà de toute espérance. Leur ennemi ne fut pas tué, mais le train lui trancha littéralement les jambes. Il survécut à cette amputation, épave humaine réduite désormais à vivre d'aumônes et à se traîner comme un crapaud. Or, à lui aussi, ceux qui le secoururent et les gens de justice s'efforcèrent d'arracher le nom des barbares, qui l'avaient réduit à ce piteux état, mais lui aussi s'obstina dans un généreux silence, avec cette différence à son honneur que loin de caresser un espoir de *vendetta* contre ses bourreaux, il ne cessait de faire son *mea-culpa* et de répéter : « Je n'ai que ce que je mérite .. Ils étaient dans leur droit. C'est justice. »

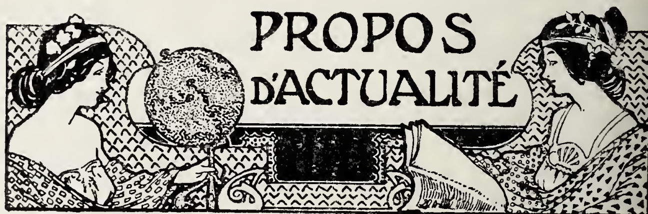
Voilà, je pense, un trait presque sublime. Il ne s'agit plus d'un héros, mais d'un véritable saint de l'école de ces franciscains racontés dans les *Fioretti* et peints par Giotto. Qu'en pense

mon ami Arnold Goffin, qui traduisit entre autres, avec une si belle ferveur, les aventures du frère Junipère ?

* * *

M. Dumont-Wilden a souvent raison dans ce qu'il dit de la *Sensibilité collective en Occident* (1). Il y a autre chose cependant que l'œil et le sens du pittoresque chez les gens de ce pays, il y a la sensualité totale. Le Belge, le Flamand aussi bien que le Wallon, est musicien ; de plus, il a le palais et le flair aussi subtil que l'œil et l'ouïe ; il est gourmet, voire gourmand ; il a des réminiscences de parfums comme des souvenirs de mélodies ; il est essentiellement voluptueux. Mais c'est aussi un passionné. Maints livres d'ici vont bien au delà d'une simple impression de peintre, de sculpteur ou de musicien. Je dirai même qu'ils comportent plus de passion et de drame, plus de pathétique que la plupart des poèmes ou des romans écrits en France. M. Remy de Gourmont a constaté que certains d'entre nous comptent parmi les rares dramaturges de l'époque, parmi ceux qu'il appelle les « buveurs de vie et de sang ».

GEORGES EEKHOUD.



Certes, il n'est pas une ville de l'Europe occidentale où le café n'ait, dans la vie des groupes et des individus, son importance ; mais on n'en pourrait découvrir, j'imagine, aucune, ni dans la joyeuse terre de Pantagruel, ni même en ces Allemagnes fameuses par la qualité de leur bière, où le cabaret ait la

(1) Voir la revue *L'Occident* d'avril 1905.

valeur sociale que lui confèrent nos mœurs séculaires. Qu'il soit orné de peintures blondes, vaporeuses et plus ou moins allégoriques, doré de toutes parts et décoré d'astragales et de festons, ou bien qu'à la mode d'autrefois, il ne couvre la nudité de ses murs que d'affiches gastronomiques et notariales, le cabaret est, pour l'honnête citoyen belge, fût-il du troupeau ou de l'élite, un forum et un salon, un club et une association politique.

La traditionnelle simplicité de nos mœurs s'accommodant mal des mille contraintes polies, raffinées et vaines qu'impose la vie du monde, ou de la réserve et des servitudes que réclame la vie des cercles, il est de toute nécessité, pour un Belge n'ayant pas atteint l'âge des invalides et soucieux par ailleurs d'entretenir avec ses contemporains quelques relations, de se choisir un café. On est parmi nous d'un café avant d'être d'un parti, — et Dieu sait si le parti, ça compte, dans un pays où l'on naît libéral ou catholique comme on naît blond ou brun! — Notre jeune littérature ne négligea pas ce soin; il y eut l'école du Sésino, celle du Vieux Château d'or; un chroniqueur des Arts et de la Vie nous assure qu'il y a aujourd'hui une prose de la Taverne de la Régence. Aussi est-ce au café qu'un homme soucieux d'une documentation précise se renseignera le plus exactement sur les directions multiples et variables de notre esprit public. Autour de la table de chêne où l'on boit le lambic, il connaîtra les opinions moyennes, le bon sens modeste et trotte-menu, le vrai sens du pays; aux entours de la table de marbre d'un « établissement » cosmopolite et moderniste il pourra pénétrer le scepticisme narquois et la méfiance de l'inédit qui déterminent la plupart du temps l'opinion de nos classes dirigeantes: sur la banquette de velours du café « littéraire », il apprendra comment on livre... pour l'art — le bon combat des vanités. En cette revue, qui, avant tout, doit être nationale, ces Propos d'actualité seront donc des propos de café. On voudra bien y excuser le laisser-aller des conversations de taverne et n'y attacher d'autre importance que celle qu'on est accoutumé de donner aux discours d'après boire.

Et d'abord, comment ne pas parler des troubles de Russie... pardon! de la Révolution de Russie, car le compagnon Antoine ne souffre pas qu'on méconnaisse la gravité sociale des tumultes moscovites; il triomphe avec éclat, le compagnon Antoine, et chaque soir, parmi les camarades de café qui ne subissent point la même discipline et disent : attendons la fin, il commente les gazettes avec frénésie. « A-t-on assez répété, dit-il, que ce peuple n'était point mûr pour la liberté! Nous a-t-on assez corné aux

oreilles que les émeutes passagères finiraient à la paix, et que le moujick ignorant ne demandait à ses icônes que la perpétuité de sa servitude. Les conservateurs sociaux ne se doutaient pas qu'il y avait là-bas un prolétariat organisé et conscient. Du jour où furent forés les puits de mine et construites les grandes manufactures de Moscou, de Wladimir et de Lodz, le tzarisme tissa de lui-même l'étoffe du drapeau rouge. »

On sourit, et le compagnon Antoine, pour qui la Social Demokratie est une manière de religion nouvelle, semble monté sur le trépied mystique, et prophétise : « La Révolution russe ne finira que par le triomphe du peuple. Au reste, il n'est pas une nation élevée à la pleine expansion de l'existence économique qui ne doive bénéficier de la ruine de l'autocratie moscovite, car cette autocratie poussait ses ramifications plus ou moins dissimulées à travers tout le continent ; les Hohenzollern et les Habsbourg se nourrissaient de sa sève, les partis rétrogrades de France et d'ailleurs s'appuyaient sur elle comme sur un réduit central pour comprimer la classe ouvrière ».

— Il a lu cela dans le *Mercure de France*, souffle quelqu'un.

Mais François qui fait profession de dédaigner beaucoup de choses, et qui met sa gloire à découvrir chaque matin dans le journal une catastrophe future, prononce en regardant d'un air navré son verre vide :

« En attendant, vos révolutionnaires massacrent les juifs et les propriétaires.

— Ce sont des tentatives de contre-révolution, riposte l'enthousiaste Antoine. Et la contre-révolution russe sera vaincue comme fut vaincue la contre-révolution française.

— Jusqu'au moment où l'on verra poindre l'étoile d'un nouveau Bonaparte.

— Sera-ce point l'étoile d'un dieu nouveau ? interrompt alors Henri qui se pique de philosophie, l'étoile d'un créateur de valeurs ? Le monde est secoué de grands frissons. Il tremble devant quelque chose de nouveau qu'il ignore et qu'il désire. Nous vivons dans l'anarchie organisée, et Charles Maurras n'est pas seul à demander au destin quelqu'un qui nous rende le sens de l'ordre, de la règle et de la Loi. Celui à qui nous pourrions devoir ces bienfaits mériterait de devenir Dieu.

— Eh ! Mais ! ne l'avons-nous pas, le Dieu nouveau? observe Maurice. Le bon Dieu de Ressaix,ce houilleur mystique qui s'est avisé un beau matin qu'il était le fils du Seigneur, qu'il était Jésus-Christ lui-même et s'est mis incontinent à opérer des miracles.

— De vrais miracles ?

— Les gens du pays l'affirment. Plusieurs se sont prétendus guéris. Peut-être avaient-ils tant envie de l'être...

— Malheureusement, et quoi qu'en pensent ceux qui ne peuvent lire leur journal sans y voir les présages de la guerre prochaine, l'annonce sinistre d'une hécatombe de rois, de princes et de ministres, la dégringolade des cours boursiers, la grève générale et la révolution universelle, le temps des prophètes n'est pas encore revenu. Ce pauvre bonhomme de Dieu a mal choisi son heure. Choisir son heure ! Pour un Dieu comme pour un homme, c'est toute la sagesse. Quand il s'est incarné dans le charpentier de Nazareth, l'Esprit, comme diraient nos mages, avait su trouver son moment; il a rencontré des fanatiques qui l'ont persécuté et un philosophe qui s'est lavé les mains, jugeant en son esprit dédaigneux que l'aspect transcendantal de la Vérité représenté par Jésus en valait bien un autre et que le seul tort qu'il eût était de le vouloir exclusif au point de souhaiter mourir pour l'imposer aux hommes.

Le houilleur de Ressaix, lui, a rencontré un magistrat positiviste qui l'envoie aux médecins aliénistes.

— Ah ! les médecins aliénistes ! Voilà certes des tourmenteurs auprès de qui les bourreaux du Golgotha ne sont que de petits enfants. Quand on connaît le cabanon, ce produit de la civilisation perfectionnée, on n'a que faire de la croix. Si Caïphe et Ponce-Pilate l'avaient eu à leur disposition, on peut se demander comment aurait tourné l'histoire du monde.

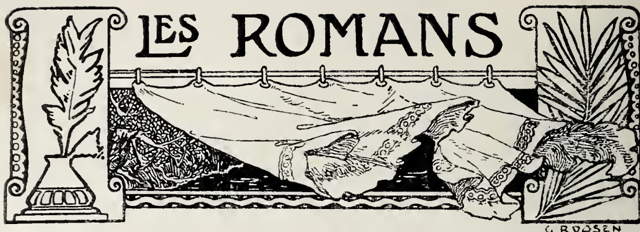
— ... Petit jeu de société auquel se livrait Tarde par manière de délassement, ainsi qu'en témoigne un récent article de la *Revue de métaphysique et de morale.*

— Il y a quelque chose qui le condamne ce petit jeu, c'est qu'on s'y livre hebdomadairement dans ces journaux anticléricaux où l'on croit retrouver l'écho de la fameuse conversation de l'abbé Bournisien et du pharmacien Homais devant le corps refroidi d'Emma Bovary.

— Oh ! je tiens pour fort respectable le point de vue de ceux qui font intervenir une conscience divine dans l'évolution de la planète et des petits animaux qui s'y agitent, mais il n'est pas unique, ce point de vue — c'est à affirmer qu'il n'est pas unique, que doit se borner l'anticléricalisme d'un homme raisonnable et vraiment libéral. »

Ainsi parlèrent ces philosophes de cabaret.

LOUIS DUMONT-WILDEN.



Camille Mauclair : *Le Mystère du Visage* (Ollendorff, édit.)

Des quatorze nouvelles qui composent le *Mystère du Visage*, je veux parler d'abord de la plus belle — j'entends celle qui m'a le plus vivement impressionnée — et c'est une très simple nouvelle Hollandaise : Nele Dooryn.

Voici écrit, avec une encre d'or, un petit conte qui restera sans doute une des meilleures pages de l'œuvre de Camille Mauclair. Tout ce qu'il y a de cristal dans cette intelligence nourrie et déliée, dans cette imagination abondante et brillante se trouve ici condensé et formant, semble-t-il, un petit miroir éclatant et rond où le plus joli rêve d'un homme qui rêve beaucoup reflète ses images légères. C'est transparent et frais comme est, dans l'œil clair d'un enfant, l'eau peinte d'une image; c'est éclatant et vif comme les toits rouges et les géraniums que l'on voit au bord des croisées de Hollande, à côté des cheveux dorés des dentellières, c'est précieux, ciselé, ouvragé comme ces bijoux délicats que les femmes hollandaises accrochent à la coiffe et à la ceinture. C'est, sans une tare, sans une dépression, aussi mouillé, aussi parfumé, aussi blond qu'un léger matin de brouillard, de soleil et de sable. C'est pris de premier jet, à la source même de l'imagination du poète, sans avoir passé par la chaude main du littérateur. Il nous avait paru jusqu'a présent que Camille Mauclair fût presque trop doué, trop intelligent, trop tenté d'ajouter de soi à tout ce qu'il rencontre, un peu à la manière d'un homme qui recouvrirait d'une éclatante couleur artificielle, de fraîches et précieuses couleurs naturelles. Tant de choses viennent à la fois au bout de cette infatigable plume qu'il se produit fatalement un mélange. Il semble ici que, dans une sorte de repos cérébral, le poète se soit amusé au délicat travail de l'orpailleur, dégageant de ce fleuve les paillettes précieuses pour en former le pur joyau qu'est *Nele Dooryn*.

Toute la Hollande conventionnelle, innocente et dominicale, pareille à un beau jouet neuf, telle que Cassiers l'a figurée et

répandue dans l'imagination de l'Europe entière, est signifiée dans *Nele Dooryn*, la petite paysanne de Mariasluis qui regarde avec nostalgie par les croisillons de sa petite fenêtre vers le canal et la lisière des dunes « parce que la mer est de ce côté-là. » Il est dit de cette petite fille qu'elle avait quinze ans, et que tout le jour on la voyait à sa petite fenêtre alternant les bobinettes de dentellières chargées d'écheveaux. Et aussi que, pour tout bijoux, elle avait juste deux petites plaques d'or sur les tempes. Et aussi que, dans un autre pays, elle eût paru extrêmement jolie. Et encore que son âme était pleine de rêves et que ses yeux étaient cernés souvent comme si elle avait pleuré — quoique, cependant, elle ne pleurait pas, n'en ayant pas de raison précise, et parce que la tristesse ne lui venait que dans le sommeil, de sorte qu'elle n'en savait rien. A regarder toujours les mêmes choses, avec les mêmes idées, la petite Nele se fait du monde réel et du monde idéal une image simplifiée en deux parties distinctes, l'une rose et l'autre noire, assez semblable à ce que représente dans l'imagination d'un enfant, le ciel et l'enfer : « Sa croyance était qu'autour de Mariasluis, il y avait plusieurs villages semblables, et qu'au-delà commençait, du côté de la terre, une région méchante et pleine de terreur. Mais au-delà, du côté de la mer, en s'éveillant et en se couchant bien des fois dans les petits cabanons peints des ourques et des gabares, on pouvait arriver à des jardins d'or et de roses appelés Océanie. »

Tout ce début est d'une fraîcheur charmante. Les images glissent dans la main, et devant le regard, comme de beaux poissons de nacre ou les coquilles encore imprégnées d'eau salée, lorsque le vent les pousse et les amoncelle sur nos plages. Mais un jour, dans un grand navire inconnu, viennent une foule d'êtres bizarres, aux longs yeux d'or ou de velours noir, aux cheveux tressés et roulés dans la nuque. Et, parmi eux, un matelot qui porte sur son poing, comme le papegai au plumage éclatant, tous les confus mirages qui ont hanté la petite Nele. Alors l'atmosphère dominicale et fraîche de Mariasluis devient inquiète et trouble. Et, dans les petites rues, on ne respire plus l'algue et la brise marine, mais le camphre, le santal et la soie. Et la couleur de l'air, qui était blanche et bleue, devient grisâtre et crépusculaire, et pareille à ce jour cendré qu'il y a dans les rêves. Et ainsi, peu à peu, les images deviennent fabuleuses parce que l'âme de la petite Nele se rapproche de l'Inde et des îles de miracles.

Cette première entrevue de la petite fille hollandaise et du mystérieux Javanais est exquise! L'homme dit à Nele en lui montrant l'oiseau : « Il est beau, n'est-ce pas? » Et Nele, timide, ne répond rien. L'étranger dit encore : « Tu n'en as jamais vu de semblable. Il vient des montagnes de diamant, non loin de Mankir, ville des pays de nuages... Il sait beaucoup de choses très belles et il vivra plus de cent ans. » Et, comme Nele toujours ne dit rien, l'homme fabuleux se met à rire et dit : « Tu ne me crois pas, petite? C'est parce que tu ne sais rien. Je viens de très loin; il faut des mois pour venir de là. »

Il s'arrêta et dit très bas :

— C'est l'Océanie.

Ce dernier mot donne froid. Je ne connais rien de plus amené, de plus mélancoliquement enchanteur. C'est le Rêve même, et comme la Destinée de Nele, que le matelot javanais lui apporte dans la coquille de son imagination parfumée, nonchalante et brillante, comme dans une barque d'or. Voici comme il est le bateau où Nele regarde venir son rêve. Mais le bateau de l'étranger, quand elle le regarde un peu plus tard, seule dans le demi-jour, est un grand navire avec une mâture noire, une haute carène noire, mystérieux et menaçant.

Je ne peux pas dire comme tout cela est exquis, de quelle imagination épurée cela s'élance, pareil à ces statuettes dorées dont les artistes de la Renaissance faisaient l'achèvement et comme le bijou de leurs édifices... On en peut juger.

... Cependant Nele a arraché le couteau que le matelot avait planté dans la porte de Keels Fredaels, le fiancé de Nele. Et maintenant elle n'épousera pas l'inconnu; elle ne partira pas avec lui dans le grand navire aux ferrures bizarres, et Océanie ne la connaîtra pas. Il le lui crie avec fureur, le sombre Javanais, au bord de l'eau froide où il l'a rencontrée avec le couteau caché dans son corsage : Toi, dit-il, « tu t'étioleras dans ta vie monotone et boueuse, tandis que je m'épanouirai dans le soleil éternel... Je t'empoisonnerai jusqu'au sommeil; je te hanterai, l'ombre de mes hautes voiles noires flottera dans ta chambre, sur ton lit et sur ton front. » Et la prédiction s'accomplit. Le lendemain, le grand navire, en descendant entre les berges du canal vers la haute mer et l'Orient, jeta sur la muraille et le lit blanc de Nele agonisante l'ombre des voiles immenses et noires. Et, dans le même instant, « l'âme blanche et le vaisseau noir pour jamais quittèrent Mariasluis ».

Les autres nouvelles du *Mystère du Visage* n'ont pas eu,

pour moi, le même attrait. Certes toutes sont belles, les unes d'un grand éclat, les autres d'une imagination philosophique aiguë et singulière, certaines profondes, et toutes de cette écriture abondante et serrée, d'une souplesse et d'une profusion merveilleuse, qui est propre à Camille Mauclair. La *Douceur de vieillir* est un assemblage de sensations et de pensées pareilles à de précieux émaux... *La Visite mélancolique* et *les Faces de la vie* ont une saveur d'étrangeté, de mystère à la Poë qui peut fasciner l'imagination. Et ainsi pour chacune. Mais ce n'est plus la veine d'où est sortie l'incomparable *Nele Dooryn*. Cependant je crois bien qu'en persévérant dans cette sorte d'art aux lignes droites, aux couleurs vives et franches, sans application et sans recherche, Camille Mauclair pourrait écrire de nouvelles admirables choses. Et je crois d'autant moins me tromper que je me souviens d'avoir entendu M. Mauclair lui-même exprimer le plaisir qu'il prenait à imaginer et à composer des ballades, des sortes de chansons populaires, des poèmes brefs, d'un seul trait appuyé, d'un mouvement, et pareils à de petits drames peints à vif, sans prologue et sans commentaires. *Nele Dooryn* n'est que le développement d'une de ces improvisations couleur de sang et de soleil, où l'on voit luire la fleur et le couteau. On aura beau dire et beau faire, ce sera toujours dans le spontané que nous apparaîtra vivement le génie d'un artiste. Certes, je n'entends pas prétendre, comme en était la mode voici quelques années, que le spontané seul est nécessaire en art, et que, pour en préserver la saveur, il faut se garder des lectures et d'un travail patient et soutenu. Je sais comme cette théorie, si favorable à la nonchalance et à l'ignorance, peut retarder un jeune talent et je crois qu'aujourd'hui, la petite fièvre étant tombée, il ne viendrait plus à l'esprit d'un artiste que l'on put même penser ainsi. Mais encore faut-il avec soin garder ce premier jet, et que la littérature n'en soit que l'enveloppe transparente. Il ne faut pas que, dans un couteau, le manche soit plus important que la lame. Il ne faut pas que, dans un livre, les mots l'emportent sur la pensée, et les ornements de l'artiste ne doivent pas effacer la matière sensible et précieuse de l'inspiration. L'esprit, comme le cœur, a ses larmes et ses sourires; il faut avoir la patience de les attendre et se bien tenir de les empêcher ou de les étouffer. A Madame Marceline-Lucile, de *La douceur de vieillir*, qui dit beaucoup de paroles sages, je préférerai toujours la petite *Nele Dooryn* qui ne dit rien du tout, mais qui regarde vers les dunes « parce que la mer est de ce côté là ». Et tout ce que la première évoque de

très beau et très noble n'est, malgré tout, qu'une magnifique littérature. Camille Mauclair a souvent trop de facilité ; il joue à penser et à parler ; il fouille une âme et une idée de l'œil curieux dont il fouille une chambre pleine de bibelots et d'œuvres d'art. Et, finalement, la masse des détails déborde le grand caractère, et la larme pure disparaît dans le fleuve.

De toutes manières, il se dégage de la nouvelle œuvre de M. Mauclair un intérêt tout à fait supérieur. Il semble que l'artiste tienne ici tous ses dons, réunis et serrés, et que, dans une sorte de jeu intellectuel, non exempt de coquetterie, il se soit plu à nous montrer à quels desseins nombreux et différents peut se prêter avec succès une intelligence rompue et savante, merveilleuse de souplesse et d'intensité. Presque toutes les formes de l'esprit et de l'écriture de M. Mauclair sont ici, — élégante, précieuse et châtiée, dans *La douceur de vieillir* — plus simple, plus entière et d'une psychologie plus rigoureuse et plus élaguée dans *La maison Sylvabelle*, — ceci un morceau tout à fait remarquable et qui vient, dans mes préférences, immédiatement après *Nele Dooryn*. Et condensée, très choisie, d'une pensée sobre et nette dans *Les poèmes en prose* et *La vie des Elfes*, avec des sensations aiguës, une grande légèreté et délicatesse à toucher le dessous mystérieux des âmes et des choses, une imagination sobre, subtile et pure faite d'une mince arète autour d'une peinture aérienne. De cette lecture si variée, où apparaissent dans leur plein relief les qualités et les défauts fonciers de Camille Mauclair, il me vient ce sentiment que cet artiste n'est pas fait pour les longs développements, ni pour les très étroites condensations, ni pour les œuvres toutes d'imagination, ni pour celles qui sont essentiellement d'observation et de psychologie, mais pour un harmonieux milieu, un allongement de la pensée jusqu'au bout du reflet, et pas alentour. C'est dans les images extérieures du monde et des êtres, contemplées avec complaisance et amour, que Camille Mauclair a puisé l'idée de *Nele Dooryn*, — mais toute la poésie exquise vient de la fontaine intérieure. Et il n'y a rien davantage. C'est pourquoi Nele Dooryn ressemble à ces images d'enfants, peintes avec de l'or et de vives couleurs, où sont représentées en traits naïfs les légendes immortelles.

Blanche Rousseau.



Si j'avais pris l'engagement de rendre un compte fidèle de tous les volumes dont les poètes voudront bien faire hommage à cette revue, j'avoue que je ne serais pas sans éprouver quelque embarras devant la douzaine de recueils, petits et gros, qui depuis un mois me furent successivement transmis. On imagine mal collection aussi disparate, aussi désordonnée et, tranchons le mot, aussi médiocre. Il est permis de n'être pas difficile en matière de politesse ou de cuisine ; la poésie, elle, commande plus d'égards, et nous ne saurions admettre qu'elle devînt le refuge et le pis-aller de tous ceux qui dans l'existence ne sont pas bons à autre chose. Du reste, que les auteurs se rassurent, je ne désignerai personne, et d'abord parce qu'à chacun d'eux, il me faudrait me lamenter et pour du moins qu'elle ne parût pas trop gratuite, prendre à justifier ma désolation une peine hors de proportion avec le sujet ; ensuite et contrairement à l'avis de certains de mes confrères, parce que j'estime qu'il n'est rien qu'on doive autant décourager que les belles-lettres. Aussi bien, et plus généralement, quelle admirable occasion m'offrent ces écrivains de faire toucher du doigt l'erreur fondamentale où versent tant de jeunes versificateurs, de vieux aussi, et même M. Liebrecht, quelque regret que j'aie, par ailleurs, de le mêler à si mauvaise compagnie. M. Henri Liebrecht, en effet, a des dons réels, une écriture élégante, le goût des nobles images, et un souci de propreté qui ne court pas les revues ; mais enfin, autant que les autres, il nous donne le droit de nous demander ce qui diable peut bien pousser tous ces poètes à faire des vers, puisqu'ils n'ont rien à nous dire ?

Entendons-nous bien : il n'est nullement question d'exiger de la poésie qu'elle ait quelque chose à raconter : on sait assez que le genre épique ou descriptif est périmé et que, jusqu'à nouvel ordre, il n'y a guère plus de place dans nos mœurs que pour une poésie de sentiment. Il faut bien le dire, toutefois, le vers n'est qu'une forme convenue de langage, et son emploi ne vaut que pour autant qu'on le justifie. Moins que tout autre mode verbal, le vers ne peut exister pour lui-même, *ratione sua*, et sa beauté ne résultera jamais que d'une stricte subordination de

l'expression à l'émotion qui la commande et l'informe. On conçoit, à la rigueur, que le romancier ou le poète, étant par nature, celui qui parle pour un autre, se mette au travail sans trop savoir ce qu'il produira, et comptant bien constituer sa pensée de ce qu'au hasard il écrira. Il n'en peut aller de même pour le poète dont le labeur procède d'un sentiment préconçu que les professeurs, les vieilles demoiselles — et pourquoi pas nous aussi? — appellent l'inspiration. Il est fâcheux que l'état d'inculture actuel rende nécessaire de rappeler de tels truismes et que le poète n'est pas seulement cet être bizarre qui s'amuse à coupler les mots par la queue, mais un impulsif qui ne se pliant ou ne raisonnant, traduit simplement, dans un rythme accordé à son tempérament, une émotion qui lui est propre et ne vaut précisément que par sa personnelle et irremplaçable nouveauté. Si oiseux qu'il soit de donner du bélier dans une porte ouverte, ne craignons donc point de répéter que la condition du poète et son unique raison d'être, c'est qu'il soit une interprétation du monde, et nous révèle par son chant une harmonie qui sans lui demeurerait inouïe. Hors de là point de salut. Boileau déjà l'a dit : on naît poète, on ne le devient pas. Ça n'a pas changé depuis le temps qu'il écrivait, et la plus brillante versification ne saurait suppléer le silence de la Muse, car le vers ne supporte que l'inédit, et le seul qui compte, celui du cœur. Qu'est-ce qui fait la puissance et la beauté d'un Jammes ou d'un Elskamp, sinon justement que toute chose chez eux accueille un sens, une vertu ingénue, par le rapport original qu'ils ont établi entre leur âme et l'univers. On pourrait désigner parmi nous d'aussi purs poètes; on n'en trouverait pas qui réalise plus pleinement le type du créateur lyrique, parce que tout, dans leur art, procède d'une vision nettement prédéterminée. De la nature et de l'homme, ils ne reconnaissent que cela seulement qui se peut ramener à leur formule de sensibilité : rien n'existe pour eux qu'en tant qu'élément et nourriture de leur exaltation, et c'est de ce choix, de cette appropriation constante et spontanée que s'élabore le monde, arbitraire et réel à la fois, fait exclusivement à l'image de leur émotion, que dans leurs œuvres ils produisent à nos yeux. Par une naturelle conséquence enfin, c'est cette même instinctive réfraction qui commande chez l'un comme chez l'autre cette expression émouvante, cet accent inconnu qui parfois autant que leur pensée nous saisit. A un degré convenable de chaleur interne, l'idée, en effet, ne se distingue plus de l'expression, et si l'on peut dire que pour le pro-

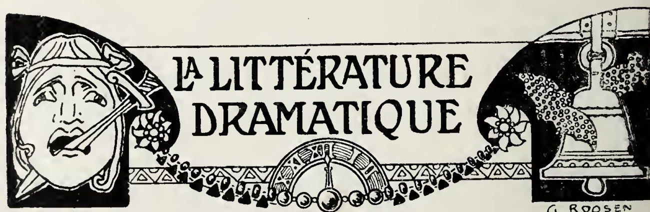
sateur l'expression est la forme de l'idée, pour le poète, elle est l'idée même, si bien qu'en dernier ressort, il n'est point poète celui-là chez qui l'idée ne manifeste pas, *motu proprio*, sous une forme rythmée, adéquate à sa nature et à sa qualité.

Dans *les Fleurs de Soie*, pour en revenir à M. Liebrecht, certes, il se rencontre nombre de vers expressifs et modulés; ce jeune auteur connaît la recette des prosodies les plus variées, son alexandrin est plein et sa rime assurée; mais comment ne voit-il pas que sans cette « influence secrète » dont je viens de parler, tout cela n'est que hors d'œuvre et bavardage? « *Words, Words!* » s'écriait Hamlet, qui du moins le disait en anglais. De quoi servent de belles formes, si l'on ne met rien dedans et pourquoi tant de vers si l'on ne prend pas la parole au nom de quelque chose ou de quelqu'un qui vaille la peine de l'exprimer en vers. Je ne lui reprocherai pas de trop s'appliquer à Banville et à Heredia, non dans le texte original, mais d'après les pâles traductions que nous en ont donné quelques poètes de province, tardivement informés. Cela est hors de question ici; même chez un Verhaeren du reste, on sent bien que le poète a été à l'école du Père Hugo, et puis tout de même, notre sensualité est assez exercée pour distinguer sans peine un Pommard d'une piquette de seconde cuvée. Mais que le spectacle de la vie étincelante et tourmentée soit pour lui lettre morte, que tous les orages, tous les frémissements du cœur n'éveillent en sa voix ni un écho ni une sympathie, qu'il ne sente rien qu'au travers des livres et que toute son ambition n'aille qu'à nouer quelques rimes autour des héros et des éléments, comme on planterait des poteaux indicateurs sur le mont Blanc ou au long des plages du Pacifique, voilà qui est intolérable! Je me hâte d'ajouter d'ailleurs, que si j'ai un peu l'air de prendre M. Liebrecht à partie, ce n'est nullement par animosité ou par prévention, mais bien parce que l'aspect sérieux de son talent peut faire illusion sur la qualité du génie qui l'anime. Chez les autres, ceux que je n'ai pas voulu nommer, à l'incohérence et au désordre de l'écriture, on reconnaissait tout de suite que leurs rhapsodies n'étaient que foutaises de déclassés : ce n'est qu'en touchant la statue qu'ici l'on reconnaît qu'elle est en plâtre et sonne creux. Tant de qualités aussi qu'on consente au livre de M. Liebrecht, il faut bien lui rappeler un peu brutalement que tout art qui ne vit que par la forme et sans rien pour l'inspirer n'est que toc et verroterie. Qu'il réduise plutôt tous les poèmes de son recueil aux quelques idées générales qui les gouvernent : peut-être demeurera-t-il surpris lui-

même de constater à quels médiocres arguments se ramène tout ce pirouettement de rimes et de phrases!

Il fut un temps où les poètes, pour avoir l'occasion de déployer leur spécialité, nous contaient par leur menu toutes leurs petites histoires de cœur, le charme de leur maîtresse, son œil noir, la beauté de sa peau et le plaisir qu'au déduit ils goûtaient avec elles. On y met à présent plus de discrétion, et M. Liebrecht, par exemple, n'exerce sa verve que sur des sujets tout impersonnels, tels que des éventails, un poisson rouge, Colombine, un bon-dieu chinois ou la querelle d'un épagneul et d'un ara. Du moins, les poètes auxquels je viens de faire allusion se rendaient-ils compte que tout poème présuppose et sous-entend une émotion. Et ils avaient raison! Mais encore faut-il que celle-ci importe et présente quelque intérêt communicable! Je sais bien que cela n'est point donné à tout le monde et qu'une prescription si rigoureuse ne tend à rien de moins qu'à bâillonner quatre-vingt-dix-neuf poètes sur cent. Tant mieux, ma foi!... Dans le silence du troupeau, on entend mieux la flûte du berger. Quelque part dans l'Evangile, il est dit de Jésus-Christ qu'il faut qu'il diminue pour que son Père croisse. Quelle application cette parole pourrait trouver ici! Les jardiniers aussi ont coutume de tailler impitoyablement le rosier pour faire plus féconde et plus vigoureuse la branche qu'ils épargnent. Taillons, Taillons donc! Sur l'arbuste ainsi élagué, la rose du Poète s'épanouira plus odorante et plus rouge! Et surtout, ah! surtout, plus de roses en papier!...

André Ruyters.



Henri Mazel : *Les Amazones* (édition du *Mercure de France*). — Marinetti : *Le Roi Bombance* (id.). — Madeleine Lépine : *Abélard* (Bibliothèque de l'Association, Paris).

En considérant cette rubrique et ce qu'il y a dessous, des gens

penseront : Ceci est du théâtre à lire. Je m'en voudrais de ne pas dissiper leur erreur. Il n'y a pas de théâtre à lire. Mis ensemble ces deux mots ne signifient rien ; leur rapport est absurde. Des tragédies, des drames, des fantaisies scéniques conçues pour demeurer dans le livre constitueraient une espèce d'art équivoque qu'aucun artiste conscient n'a voulu. De ce qu'on appelait naguère le théâtre impossible, des pièces ont été représentées. Cela suffit à prouver ce qu'il y avait de paradoxal dans une épithète dont on fit un mot d'ordre pour une campagne contre l'ombre attardée de M. Scribe. Je sais bien qu'on est revenu de cette campagne et qu'on se repose maintenant dans les délices de Capus en disant devant les œuvres d'art déposées et pieusement laissées chez le concierge : « Ce n'est pas du théâtre. » Pour être impertinente cette affirmation ne s'impose pas irréfutablement. Il n'y a d'impossible sur le théâtre que ce qui n'a pas été construit pour le théâtre et cela, en effet, n'est pas du théâtre. Mais croyez que si j'emploie, moi aussi, cette locution dégradée par le mauvais usage qu'en ont fait ceux qui ne sont pas des hommes de théâtre, je lui donne une mesure et des raisons différentes des leurs. On reconnaît une œuvre dramatique à sa structure et à son expression. Ce qui la caractérise est aussi certain que ce qui caractérise une sonate. Je dirai plus : entre la sonate et le drame il y a une analogie évidente et une communauté d'origines. L'une et l'autre peuvent desserrer leur forme et se libérer des règles jusqu'à perdre l'apparence de ce qu'elles furent, de ce qu'elles sont réellement. N'importe ; les règles ne font pas la loi. Consultons la loi organique, la loi profonde des œuvres. Elle dégagera l'essentiel de ce que nous devons savoir pour les qualifier.

La plupart des œuvres dont j'aurai à parler ici appartiennent véritablement au théâtre. Elles sont destinées à la scène et l'occuperaient plus justement que les banalités saucées dont les marchands de « plaisir mesdames » gavent le public qui en est lourd. Pourquoi faut-il qu'entre l'art dramatique et la scène, des hommes, un soir, aient prononcé à leur profit le divorce ? J'ai peur que sur cette question comme sur celle de la génération spontanée le débat ne s'éternise. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a deux théâtres : celui qu'on voit d'en bas, celui qu'on voit d'en haut et celui-ci, il faut bien qu'en attendant des soirs meilleurs notre imagination nous le représente.

Voici un admirable drame de M. Henri Mazel : Les amazones ; un drame ample et fort, généreux de sa beauté. Wagner et les

Tragiques grecs ont présidé à sa conception. Les allégories du Nord et de l'Orient s'y mêlent pour héroïser des personnages portés par la passion ou la méditation. Mais comme une eau puissante gonflée par les torrents, l'humanité des êtres monte dans ce drame et l'emplit jusqu'à en noyer les motifs idéologiques et l'armature. Composé avec une science parfaite du théâtre, il est écrit dans une langue ordonnée, sobre, franche, harmonieuse et nacrée de pensée; une langue qu'un rythme profond gouverne, qui est la parole même et le feu clair ou brûlant du verbe sur les pages. C'est un drame d'amour, d'une manière d'amour assez éloignée de celle du théâtre parisien : « Qu'est-ce que l'amour ? » demande Penthésilée. Mithra lui répond : — C'est le dévouement. — Le dévouement à quoi? — Pour la femme à l'homme, pour l'homme au divin. — Si tu m'aimais, que ferais-tu ? demande encore Penthésilée. Et Mitrha lui répond : — Je monterais en t'entraînant. » C'est un homme et une femme qui parlent. La femme est une amazone, une walkyrie, une vierge. L'homme est un roi martyrisé, vaincu fors dans l'âme, un être tout saignant que sa propre sensibilité illumine. Il ne faudrait pas pousser loin l'explication pour mettre à nu l'entité que chacun d'eux recèle. Pourtant, dans cette scène où la femme, glissant de l'orgueil à l'amour, abdique devant l'homme et se donne, ils sont au cœur de la vie. Les mots qu'ils prononcent sont des mots ordinaires et l'âme tremble à ce qu'ils disent, tant cela rayonne.

Sans raconter les faits qui se ramifient et s'entrelacent dans la complexité de cette fable, on peut en dégager le thème. L'or s'épuise à Gélonos. Odin avec tous les mâles libres et valides est parti pour conquérir de nouvelles sources de puissance. Il a laissé le royaume à la garde des amazones. Les amazones haïssent les hommes ; elles rêvent de s'émanciper. N'ont-elles pas la force ? Pour ce qui est de la perpétuation de l'espèce, les esclaves y pourvoiront. Mais la science, les secrets du savoir, la connaissance du divin, l'intelligence du juste et de l'injuste, qui les leur donnera ? Les vieillards dogmatiques ayant refusé de parler ont été condamnés. On a déjà scellé la tombe sur leur silence entêté. Voici Mithra, le roi captif, à demi-divin. Si la torture a brisé son corps, son âme resplendit, il sait. La reine Thomyris se l'attachera en en faisant l'époux de sa fille Penthésilée. C'est ainsi que le drame peu à peu dépouillé et resserré vient à se concentrer dans le conflit et puis dans l'accord magnifique des deux caractères qui le motivent et l'éclairent tout

entier. Au deuxième acte, le chœur sauvage des amazones diminue ses voix. Le drame n'est déjà plus qu'entre Penthésilée et Mithra, et la vierge obscurément blessée laisse tomber ses armes. Voyez comme leurs âmes se nouent. Celle de Mithra est sereine, éblouie d'évidence et d'une inflexible douceur. Celle de Penthésilée, ombragée d'ignorance et de doute, crie, se cabre, refuse et se débat sous le regard qui l'enchaîne : « Réponds franchement, Penthésilée, les dieux sont ici qui nous écoutent. — Où les vois-tu? — En mon âme. — Pourquoi nous écoutent-ils? — Parce qu'ils sentent que tu t'approches. » Dans un instant, Mithra lui dira : « Tu n'es plus l'amazone, tu es l'amante. J'ai jeté le grain dans ton âme; laisse-le germer. » Et Penthésilée, évoquant la minute où elle le fit frapper de verges, lui répondra simplement : « Comme tu as dû souffrir ! » Spectacle passionnant de la vie intérieure, ordonné par la poésie et l'art d'un esprit maître de ses ressources ! Si ce n'est pas du théâtre, qu'on baisse à jamais le rideau.

Auprès de cette œuvre, celle de M. Marinetti semble un fruit mal dépouillé. Mais c'est un fruit riche en couleur, volumineux et succulent. Les esprits gourmands en goûteront la saveur violente. Si l'auteur du Roi Bombance sait si bien parodier ceux qu'il appelle « les cuisiniers du bonheur universel », c'est qu'il a lui-même un rare talent pour cuisiner des bouillons éloquents et des sauces prenantes. Toute sa tragédie satirique n'est qu'une sauce grasse de métaphores qui coulent en nous illusionnant sur la somme de nourriture qu'elles recouvrent. Et voilà déjà, très logiquement, le symbole de la vie qui leurre les estomacs et les cerveaux jamais assouvis. Dans l'âme de l'Idiot, poète de son métier « qui a passé cent ans au manoir de l'Impossible » comme dans le corps décharné d'Estomacreux et de ses compagnons, c'est la faim qui clame, qui hurle, qui délire. L'orgie ne l'apaisera pas. Le poète résigné le sait et l'implacable, la magnifique Sainte-Pourriture, par qui tout renaît, le chante en des stances répétées qui montent sur le dénoûment et l'emplissent comme d'une symphonie. Cela se passe au royaume des Bourdes. On appréciera l'exquise et burlesque ironie de ce nom appliqué à d'éternels déçus. L'auteur ne ménage pas les prometteurs de festin. Sa satire a des gestes qui bafouent et des paroles qui mordent. Cependant l'idée qui est l'axe de cette tragédie perce la voûte basse de la raison humaine et plonge dans l'infini. Il y a dans le *Roi Bombance* beaucoup de fantaisie, de belles synthèses riques et tant d'images sous tant de mots qu'on en demeure

étourdi. M. Marinetti est poète. Pourquoi abuse-t-il de sa virtuosité verbale? En fermant son livre, on dirait volontiers avec le petit vampire Ptiokaroum à qui sa mère offre à manger la blanche cervelle de l'Idiot : « J'ai fait une indigestion de Bourdes... Je suis fatigué. »

Mme Madeleine Lépine publie un ABÉLARD en trois actes, en vers :

« Tout dans cette maison tient un langage austère ;
» On se croirait tombé dans un vieux monastère. »

Les vers de Mme Lépine sonnent sur les dalles de ce monastère comme des béquilles. Elle m'excusera de lui dire ce que Fulbert dit à Abélard : « Je vous laisse: songez que les instants sont courts. »

HENRY MAUBEL.

Philosophie — Enseignement

Dans le discours qu'il prononçait, le 11 juin 1905, à la séance d'inauguration du deuxième Congrès d'hygiène scolaire, M. Ernest Lavisse, directeur de l'École normale supérieure, parlait ainsi : « Il ne faut pas se dissimuler que l'endroit où le passé se défend le plus longtemps, c'est justement celui où l'on dit que l'on prépare l'avenir, c'est le collège. »

Cela sera vrai aussi longtemps que l'éducation sera dirigée par ces deux collectivités d'action lente et essentiellement conservatrices : l'État, l'Église.

Chez nous, comme en France, l'Instruction publique est affaire d'administration, et c'est de là que vient le grand obstacle aux rapides progrès. Heureusement qu'en l'espèce, quoi qu'on pense généralement, les initiatives intelligentes et le bon vouloir des maitres souvent corrigent et rénovent lentement des procédés surannés et stériles. Toutefois la liberté d'action de ceux qui prennent à cœur leur mission est toujours limitée par les programmes et les règlements, qu'une bureaucratie tracassière et défiante confectionne et interprète ordinairement sans compétence et sans compréhension des vrais intérêts.

Cependant, depuis quelques années déjà, l'intervention d'une Inspection éclairée a su parfois neutraliser l'influence déprimante des ronds de cuir, en encourageant le travail personnel, en restituant plus de confiance aux fonctionnaires enseignants, et aussi en sollicitant les conférences professorales des athénées de formuler leurs avis motivés sur des questions importantes, à propos desquelles on avait trop longtemps oublié de les consulter.

C'est ainsi que le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique vient de demander à ces conférences d'exprimer leur opinion concernant le système actuel des compositions et concours, et de proposer les modifications qu'elles croiraient souhaitables.

Mieux vaut tard que jamais ! Il y a beau temps que tout le monde se plaint d'un organisme qui n'avait plus pour lui, il faut en convenir, que l'ancienneté et la tradition.

A mon avis, le problème dont on recherche la solution, se relie à la conception primordiale même de l'enseignement secondaire. S'agit-il de définir et déterminer un certain nombre de « connaissances indispensables », dont il faut gaver tous les cerveaux adolescents, parce qu'elles ont paru considérables, un jour, aux commissions qui rédigent les programmes? Ou bien les « humanités » seront-elles une méthode active exerçant les esprits, au lieu de les remplir ?

Si c'est la *qualité*, la *valeur* des esprits qu'il nous faut mesurer — et l'on conviendra que c'est cela qui tire à conséquence — nous l'établirons aisément au fur et à mesure qu'elle se décèlera au cours des échanges de vues journaliers entre ceux qui composent une classe bien vivante, laquelle devrait ressembler à une ruche d'abeilles au travail. Et il n'y a pas besoin alors de multiplier les compositions et les concours, pour en déduire les données qui permettront de dresser, selon toute justice, les palmarès annuels des distributions de prix.

Au demeurant, celles-ci se justifient-elles autant qu'on le croit? Elles satisfont singulièrement, je le sais, notre manie des classements, des hiérarchies. Mais voilà que tout le monde n'est plus bien d'accord sur les vertus de certaine émulation.

En effet, se piquer au jeu, vouloir distancer un rival, cela sied à merveille aux chevaux de courses ou aux lévriers. Mais est-ce un signe de haute civilisation humaine?... Sans compter que tout n'est pas toujours très délicat dans le sentiment dont s'inspirent les efforts écoliers en ce sens. L'amour des palmes constitue

plus d'une fois un entrainement à la vanité, et le souci de les conquérir ne va pas toujours sans un peu de cette « rosserie » confraternelle, que connaissent dans son plein épanouissement ceux qui s'adonnent aux métiers libéraux. D'ailleurs, à qui profite cette émulation, si ce n'est uniquement à deux ou trois, peut-être, qui luttent pour le premier rang? Les autres, dont la tonicité nerveuse ne se prête guère à cette fièvre continue dans laquelle vivent les émules occupés à se gagner de vitesse, les autres, dis-je, ou font paisiblement leur besogne ou se découragent tout à fait. Ce ne ne sont pas toujours les plus mauvais esprits, pourtant, et ils le prouveront plus tard; car il s'en faut de beaucoup que les « forts en thème » fournissent nécessairement au pays ses plus glorieux citoyens. Leurs esprits très attentifs et très malléables, très impersonnels aussi, peut-être, auront parfois donné, dès les jeunes années, tout ce qu'ils pouvaient donner. Si bien, on le voit, que les distributions des prix ne renseignent que très imparfaitement sur la valeur exacte des hommes de demain.

Si l'on y réfléchit bien, qu'importe que nos fils distancent tel ou tel de leurs camarades, et à quoi bon comparer le mérite respectif des trente élèves d'une classe? C'est la valeur actuelle de chacun d'eux, par rapport à ce qu'elle était au début de l'année, qui m'intéresse, et je veux que chacun d'eux se surpasse soi-même, qu'il ait le goût du progrès, voulant être meilleur aujourd'hui qu'hier et demain qu'aujourd'hui. S'il touche du doigt ce progrès accompli par lui, si le maître a soin de l'en louer, rien ne pourra davantage stimuler son désir de mieux faire encore...

***

Cette critique des vertus pédagogiques de l'émulation, j'ai été heureux de la trouver excellemment développée dans un chapitre du livre que M. le Dr Maurice de Fleury vient de publier : *Nos enfants au Collège* (1), dont les pages, d'une lecture souvent entraînante, font suite à celles d'un précédent ouvrage : *Le corps et l'âme de l'Enfant*. On lira dans le même volume des considérations très intéressantes sur la nécessité de la culture scientifique des jeunes esprits, sur l'éducation du caractère, etc. Mais voici surtout un éloquent plaidoyer contre la tendance

(1) Librairie Colin, rue de Mézières, Paris, in-18 jésus, broché, fr. 3.50.

perdurante et néfaste à envisager le jeune écolier — aussitôt qu'il a franchi le seuil du collège — ainsi qu'une unité impersonnelle, ou tel qu'un bloc de matière cérébrale qu'il s'agit de polir et de conformer; comme si l'idéal était de niveler les âmes et de les faire toutes semblables les unes aux autres! Et on y trouvera encore des indications curieuses relativement au bon et au mauvais vouloir chez l'élève, à l'inattention et à son traitement; l'auteur, en effet, veut y voir des phénomènes connexes à un état pathologique, qu'il appartient au médecin, dans la plupart des cas, de déterminer, bien loin qu'il faille toujours les rapporter à une nature essentiellement mauvaise. Il est urgent, pense-t-il, de poser clairement et de résoudre avec sagesse une question capitale et d'une portée redoutable en matière d'éducation : celle du libre arbitre chez l'enfant.

Bref, ce livre est une curieuse contribution à la psychologie de l'écolier.

***

C'est, d'autre part, en dépit de certaines subtilités de langage, la psychologie de l'artiste littéraire que M. Florian Parmentier essaie de fixer dans sa *Physiologie morale du Poète* (1).

Il explique les termes de son titre. Il ne se borne pas, dit-il, à indiquer les causes purement philosophiques, imprécises et variables, d'une mentalité spéciale ; mais il désire faire, sur des données expérimentales exclusivement, une sorte de dissection à la fois anatomique et métaphysique de ce phénomène qui s'appelle un poète.

En somme, c'est bien là de la psychologie expérimentale.

L'être humain, qui a des instincts organiques, aurait par ailleurs, selon M. Parmentier, un *instinct psychologique* qui le pousse vers l'Idéal, c'est à savoir vers le plus haut degré de perfection. Or, si un homme, doué de riche et saine imagination, est capable de donner aux révélations de cet instinct des développements judicieux et sublimes, si surtout sa prédisposition constitutionnelle lui vaut des facultés profondément émotives et une sensibilité pénétrante, s'il se plaît enfin à analyser ses propres sensations pour en connaître l'essence et la répandre ensuite en flots d'harmonie — c'est un poète.

(1) Parmentier, *La Physiologie morale du poète* et ses conséquences sociales. Valenciennes, édit. de l'*Essor septentrional*.

On le voit, dans la théorie de M. Parmentier, c'est une conformation psychologique spéciale qui détermine le poète, au lieu de la « secrète influence du ciel », ou encore de l'antique *daimôn*. Mais, au fond, cet instinct, n'est-ce pas une espèce de vision intuitive du beau, que nous faisions, nous, tout bonnement procéder d'une imagination puissante et d'une sensibilité particulièrement vive ? En effet, notre auteur écrira plus loin que le poète est dominé par « un excès dans l'organisation ».

C'est surtout cette complexion qui en fera un membre dépaysé dans la société, que mène l'intérêt égoïste et matériel, une anomalie de l'espèce humaine.

Pourtant il a sa mission, indéniable et nécessaire, qui est de chanter la vie aux hommes, de leur rappeler leur dignité, de leur enseigner l'Idéal...

M. Florian Parmentier, s'il n'a point définitivement élucidé a question des sources vives de la poésie, a néanmoins posé résolument le problème, et son étude, qui parle en termes enthousiastes et pieux d'un art qu'il aime et qu'il honore, aura de nouveau ramené utilement les attentions sur la genèse des poèmes dont nos esprits s'émerveillent, et, si je puis ainsi dire, sur l'histoire naturelle du talent littéraire.

*
* *

Ce ne sont guère que gloses sur le même sujet, mais envisagé surtout au point de vue du métier de l'homme de lettres, des procédés qui lui sont familiers, qu'on trouvera dans cet ouvrage de Schopenhauer, dont on vient de nous donner un premier volume chez Alcan.

On pourrait appliquer à Schopenhauer, en le détournant de Shakespeare, le mot de Gœthe et dire : « Schopenhauer, et pas de fin ! » La « littérature » schopenhauérienne forme actuellement toute une bibliothèque. Pourtant, il n'existait pas jusqu'ici de traduction française des *Parerga et Paralipomena* du philosophe de Francfort. On n'en possédait dans notre langue que les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, un des essais les plus étendus et les plus intéressants, traduit par J.-A. Cantacuzène, et les deux chapitres fameux sur les *Douleurs du monde* et les *Femmes*, qui forment la majeure partie du petit volume publié par M. Jean Bourdeau sous le titre de *Pensées, maximes et fragments de Schopenhauer*. C'est donc une lacune, qui était incontestablement regrettable pour la majorité du public français, que M. Auguste Dietrich s'est proposé de combler en

traduisant les *Parerga et Paralipomena* dans leur intégralité. Sans jamais mériter le reproche adressé par le philosophe aux adaptateurs « qui corrigent et remanient à la fois leur auteur », M. Dietrich a cru bien faire, nous dit-il, en groupant, selon la logique, les sujets qui forment les matières de cet ouvrage sous diverses rubriques, toujours approximatives, mais bien faites, lui semble-t-il, pour jeter le plus de clarté possible dans la vaste forêt d'idées de Schopenhauer. Le premier volume s'intitule, en vertu de cette méthode : *Écrivains et Style* (1). Il sera suivi d'une série d'autres volumes qui s'intituleront : *Religion*, *Philosophie et philosophes*, *Éthique*, *Droit et politique*, *Sur la nature humaine*, *Essai sur les apparitions*, etc., etc. En couronnant le tout par la traduction de *La volonté dans la nature*, travail important qui n'a pas non plus passé dans notre langue, cela fera environ sept ou huit volumes qui complèteront l'œuvre du grand philosophe allemand... en français.

Écrivains et Style intéressera les artistes de lettres et non moins tous ceux qui, chez nous, sont chargés de l'enseignement littéraire.

***

Heureusement, il n'en manque pas, parmi eux, dont la culture est abondante, variée, délicate ; et il ne faudrait pas, là-dessus, s'en rapporter à la... méchante humeur d'un bon chroniqueur, de nos confrères, qui, ayant regardé par l'autre bout de la lorgnette, crut apercevoir une « race obsolète et monstrueuse de *comprachicos*, déformateurs de crâne et empailleurs de clair de lune ». C'est le cas ou jamais de répéter : Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !... Mais, sans doute, l'auteur de ces mots un peu... gros — car lui-même « pédantise », à ses heures, — a-t-il voulu passer, en cette occurrence, pour un pince-sans-rire ?...

ARTHUR DAXHELET.

---

(1) *Parerga et Paralipomena — Écrivains et Style*, par Arthur Schopenhauer. Première trad. franç. avec préface et notes, par Auguste Dietrich. Paris, F. Alcan, édit.

Littératures flamande et hollandaise

La jeune école de romanciers flamands compte actuellement quelques artistes que la Hollande lit et apprécie avec autant de faveur et de prédilection que la France nos bons auteurs d'expression française, pour ne citer que M. Stijn Streuvels, leur chef de file et le plus génial d'entre eux, M. Hermann Teirlinck, inventeur médiocre mais rare metteur en œuvre, ingénieux styliste, ciseleur et dentellier *ès-verbe thiois* ; M. Lode Baekelmans, un enlumineur, un imagier farouche et rude, avec des brutalités et des allégresses intempestives, des impatiences de jeune cheval en liberté, j'ajouterai d'un cheval de tempérament et de race — et M. Gustaef Vermeersch, celui-ci, le dernier venu du groupe, qui fit un début sensationnel avec un grand roman en deux volumes intitulé *De Last* et dont on a lu, depuis, un conte bien intéressant, *De Aanslag*, dans la revue *Vlaanderen.*

M. Lode Baekelmans vient de publier un nouveau recueil de contes, *Havenlichtjes* (1) (Fanaux ou Feux de Port) dont les sujets se passent à Anvers, la grande ville maritime qui présente un si vaste champ d'observation et tant d'aliments à la curiosité, à la flânerie, voire à l'étude et à l'analyse. M. Baekelmans avait déjà donné un premier volume de ce genre : *Uit grauwe Nevels* (Hors des brumes) qui lui assura d'emblée une place en vue dans le monde littéraire.

Comme la plupart des jeunes auteurs flamands M. Baekelmans étudie surtout le monde des humbles, des petits, la classe laborieuse des marins et des débardeurs du Port, et aussi la classe réfractaire et indisciplinée des rôdeurs et ribleurs sans oublier le monde des filles, des victuailliers, des taverniers et des logeurs interlopes du *Schipperskwartier* ou quartier des bateliers. Les contes de M. Baekelmans, d'une psychologie assez simpliste, sont pittoresques et violents. Les drames mêmes y ont

(1) Editeurs : *De Nederlandsche Bœkhandel*, à Anvers, Van Holkema et Warendorf, à Amsterdam. — Le livre est illustré d'une suggestive couverture dessinée par Eug. Van Mieghem.

la concision d'un faits-divers; ils manquent de progression et de nuances ; c'est rude, traité à l'emporte-pièce, plutôt indiqué que fouillé dans une couleur franche, avec de violentes oppositions. Jusqu'à présent il ne faut pas demander au jeune conteur des études déliées et complexes ; pas plus, d'ailleurs, qu'aux autres artistes de son groupe, sans en excepter M. Stijn Streuvels. Du monde qu'il étudie il note surtout, comme le peintre de ses modèles, la vie extérieure, les gestes ostensibles, la manifestation directe. Leur travail intérieur, leur conscience, le mystère de leurs mobiles, le rouage et le mécanisme de leurs ressorts lui échappent encore. Mais, en attendant, ce qu'il nous en donne est déjà bien intéressant. Il voit et il décrit, à la façon d'un aquafortiste, les ruelles sordides, la marmaille grouillante, le charroi et le trafic des Bassins, les commères, les ivrognes, les souffre-douleurs et les boute-en-train de carrefours. C'est de l'observation immédiate parfois un peu courte, mais juste et suffisamment imagée. Peut-être M. Baekelmans ferait-il bien de se méfier de sa facilité et de son exubérance qui l'entraînent à des redites et â des délayages aux dépens de l'action même. Ses dialogues aussi pèchent par certaine banalité. Ces gens-là dégoisent sans doute beaucoup de veuleries, mais par contre ils ont des mots corrosifs et des trouvailles impayables et c'est là ce qu'il faut surprendre ou deviner, ou même créer à leur place. En général le drame est écourté, par exemple dans l'histoire si savoureusement préparée et située des quarante chauffeurs d'un transatlantique qui se sont mutinés et qu'on emprisonne à leur retour d'Amérique. D'autres fois le dénouement est forcé et par trop enfantin ; tel est le cas pour celui du conte non moins bien commencé et établi, *Lange Wapper*, l'aventure d'un mousse qui se fait dévaliser par une sirène ou une *loreley* de l'Escaut. Les meilleures pages, à mon avis, sont intitulées *De Man der Zuidwesters* (l'Homme des Suroïts), dans lesquelles sont racontées d'une façon bien vivante les progrès de l'envie et de la haine qu'un petit fournisseur d'articles pour gens de mer, porte à un concurrent mieux achalandé et installé avec plus de luxe. Le cas de cet honnête boutiquier qui se mue en incendiaire et qui, le coup fait, tombe malade de remords et de terreur, pour guérir ensuite et reprendre goût à la vie, se réjouir en apprenant l'avortement de son crime, se résigner pour jamais à la concurrence; ce cas, dis-je, M. Baekelmans le raconte non seulement avec ses dons habituels de descriptif et d'ébaucheur, mais même avec le talent d'analyste et de psychologue qu'on lui souhai-

terait dans ses autres récits. En somme un livre inégal, mais qui vaut d'être lu et repris.

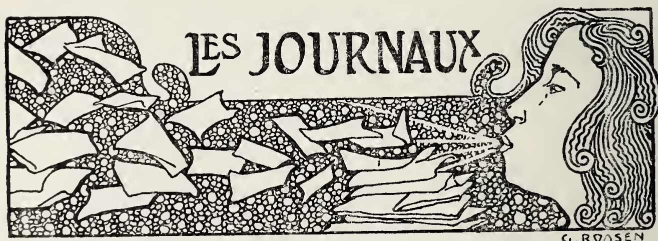
*
* *

A lire dans les derniers numéros de la revue *Vlaanderen* : *Op weg naar den Hemel* des fragments d'un roman de M. Auguste Vermeylen, une étude de M. Victor De Meyere sur le peintre Leys; *Geknakt*, un conte de M. Gustaaf Vermeersch, et une critique de M. Fernand Toussaint sur *Hard Labeur*, le remarquable roman de M. Reimond Stijns.

Dans les deux derniers numéros de la revue *Ontwaking*, d'excellentes proses de M. Oscar Six : *In den Avond*: une étude de M. Emmanuel De Bom sur William Morris; des vers très originaux de sentiment et de rythme de M. Jacob De Haan, des impressions en prose tout aussi personnelles du même, une étude de M. Von Roemer, sur Vincent Van Gogh; de jolis vers de Mme Siska Van Daelen; enfin des chroniques et des actualités signées Segher Rabaux.

M. Jacob De Haan, le jeune écrivain néerlandais dont le roman *Pijpelijntjes* souleva de si violentes polémiques, a terminé une œuvre appelée à non moins de retentissement, intitulée : *Pathologiën.*

GEORGES EEKHOUD.



L'Union Hollando-Belge. — J'ai parlé incidemment, dans ma dernière chronique des journaux, de la campagne économique menée par M. Eugène Baie, me réservant de revenir plus amplement sur cette intéressante question dès qu'elle serait entrée dans une période plus active. Le moment me semble venu de collationner ici les diverses opinions émises sur ce projet d'union Hollando-Belge. Donner une analyse, même succincte, de la longue suite d'articles publiés par le *Petit Bleu*, est impos-

sible dans les quelques lignes dont je dispose et je ne pourrai guère que résumer, caractériser par un mot l'opinion de chacun. Si l'idée de M. Eugène Baie a été accueillie aimablement, il ne semble pas cependant résulter de la série d'interviews qu'il a rapportées qu'elle ait suscité l'enthousiasme. Du côté hollandais, M. de Meester n'a dit ni oui, ni non, se tenant ainsi que M. Tydeman sur une discrète réserve. L'opinion de M. Van der Vlugh n'est pas plus catégorique, et l'impression qui se dégage des réponses de ces trois personnalités est surtout une impression de surprise, de saisissement. On sent que M. Eugène Baie a eu affaire à des gens qui n'étaient pas prévenus, pas, pourrait-on presque dire, au courant de la question, pas prêts en tous les cas à lui trouver une solution. Il y a de l'hésitation dans ces opinions; les Hollandais sont lents à élaborer leurs idées et leurs interviews n'ont pu donner que des appréciations superficielles.

Le lieutenant-général den Beer-Portugael et le général-major de Petit sont cependant plus francs dans leurs réponses. Mais peut-être cela tient-il à ce que ces hommes, habitués de longue date à étudier la stratégie, sont plus familiarisés avec l'un des côtés de la question, le côté : alliance défensive.

M. Troelstra n'a pas envisagé la solution en Hollandais, mais en socialiste, ne considérant que le merveilleux exemple de l'union des petits Etats pour le désarmement. Son opinion est donc en dehors de la question. Quant au Jonckheer J. U. van Nispen tot Sevenaer, il est d'une prudence déconcertante : «Prenons des mesures préliminaires, ne brusquons rien,... peut-être pourrait-on essayer d'un union postale entre les deux pays,on verrait ensuite...» Reste le Dr Kiewet de Jonge. Celui-ci au moins est catégorique : C'est l'union de tous les Flamands, j'en suis.

Au total rien de bien marquant, rien de décisif dans toutes ces façons de voir de nos frères du Nord. Mme Henriette Hoogeveen caractérise très bien, dans l'*Européen*, l'opinion produite en Hollande par la démarche de M. Baie :

« M. Baie semble doué d'un grand optimisme. A lire les journaux belges, on croirait que le traité Hollando-Belge est sur le point de se conclure. Rien n'est moins vrai que cela. Les journaux hollandais avertissent les lecteurs que M. Baie a l'imagination très vive.

» Les Hollandais réfléchissent trop avant d'agir; ils ne s'enthousiasment pas si vite. M. Baie a été reçu poliment, mais c'est tout.

» On réfléchira sur son projet, mais personne ne lui a répondu dans un sens affirmatif. »

La même enquête s'est poursuivie chez nous. MM. Beernaert, L. Hennebicq, Sam Wiener, Edm. Picard, Van Ryswyck, Vandervelde, Carton de Wiart, Janson, Verhaegen, ont été, jusqu'à ce jour, interviewés. Si leurs réponses sont plus catégoriques que celles des représentants hollandais, elles n'en sont pas plus favorables au projet. Chacun comprend bien que cette union serait une très bonne chose, mais chacun prévoit aussi d'énormes difficultés dans sa réalisation. L'un voudrait qu'il se produisît d'abord un mouvement spontané des peuples l'un vers l'autre, puis qu'on chargeât une commission d'économistes, et non de parlementaires, de l'étude de toutes les questions techniques se rattachant au projet; l'autre le déclare bon au point de vue économique.mais inutile et impuissant au point de vue défensif; un troisième enfin,insinue que les chancelleries pourraient bien ne pas trouver de leur goût ce petit remue-ménage, l'esprit des traités différant des théories du droit administratif.

En général l'impression chez nous est différente de celle de la Hollande. On a pensé à la question, on y réfléchit depuis longtemps. Elle semble une nécessité pour nous, alors qu'elle n'apparait que comme une occasion pour nos voisins. Elle les intéresse, mais elle nous préoccupe.

Cette impression, d'ailleurs, a transpiré à l'étranger. Voici comment s'exprime le *Temps :*

« Cette nécessité impérieuse d'assurer la défense du pays, même par une alliance avec d'anciens ennemis, décèle des préoccupations qu'on peut rapprocher du projet des travaux militaires d'Anvers aussi bien que des allégations récentes de journaux français sur certaines visées allemandes. Tout cela se tient, et les dangers d'annexion qu'on redoutait jadis en Belgique de la part de la France, semblent déplacés à présent, et c'est l'Allemagne qui inquiète. On voudrait être prêt à y répondre. »

La *Rheinische Westfälische Zeitùng*, envisageant la question au point de vue économique, propose que la Hollande et la Belgique contractent plutôt une union commerciale avec l'Allemagne, qui leur assurerait tous les avantages qu'elles cherchent. Car « la Hollande et en grande partie la Belgique dépendent de l' « hinterland » allemand et les grandes voies commerciales ne vont pas de Grœningue vers Anvers, mais de Bâle vers Amsterdam, Rotterdam et Anvers ».

Quant à l'opinion de la presse belge, le *Petit Bleu* excepté, elle est nettement défavorable au projet.

Il suffirait peut-être de s'entendre sur ce qu'on veut. Est-ce une union économique, défensive, intellectuelle, ou le tout ensemble? Allier l'industrie belge au commerce hollandais? A quoi bon aller chercher ailleurs ce que la création d'une marine marchande et les aménagements proposés au port d'Anvers peuvent nous procurer chez nous?... S'assurer, en cas de conflit, le concours de quelques milliers d'hommes?... Cela empêchera-t-il la Belgique d'être mangée si les ogres français ou allemands se mêlent de venir apaiser leur appétit sur son territoire? — Quant à la question d'alliance intellectuelle, je conclurais avec Me Léon Hennebicq que « pareille entente ne peut signifier le » recul de la culture latino-française, mais au contraire son » extension vers le nord ». Alors quel avantage y trouveront les Flamands?...

Bref, il semble que M. Eugène Baie soit un peu parti à la légère et se soit emballé sur une idée, généreuse peut-être, patriotique tout au moins, mais dont le résultat pratique n'apparaît guère. En tous les cas, cette campagne n'aura pas été inutile car elle a agité de grosses questions économiques et montré la nécessité pour la Belgique de se créer des débouchés. Elle a, de plus, permis à son promoteur de faire preuve de talent descriptif et d'un sens d'observation très juste en nous montrant quelques-uns de nos grands hommes finement silhouettés dans leur cadre familier.

P. DE CARSALADE.



— C'est le propre des femmes d'aimer les fleurs. Il est d'ailleurs permis de les identifier les unes avec les autres, tant leurs natures et leurs essences sont également multiples et variées. Mlle Marie Dauguet est une exception à cette règle. Il semble qu'elle dédaigne le parfum troublant des corolles pour donner

sa préférence à des... effluves plus prosaïques, qu'elle chante d'ailleurs en vers libres ou réguliers, tour à tour, dans LE THYRSE. La poétesse aime la boue, car elle déclare que

C'est pour moi que la vase aphrodisiaque exhale
Cette odeur...

Plus loin, en un sonnet d'une ardeur franchement amoureuse, elle n'oublie point, à travers l'illusion d'une étreinte vibrante,

... Cette âpre odeur d'automne et de marais.

— Il faut croire que c'est chez notre consœur une orientation irréductible. En une série de remarquables *Sonnets Aryens* qu'elle donne au MERCURE DE FRANCE, Mlle Marie Dauguet dit encore sa préférence pour le

... tout puissant
Parfum de vase corrompue...

Il y a là une orientation, comment dirions-nous? paludéenne, assurément originale. Mais combien nous aimons mieux l'auteur lorsqu'elle se laisse aller à exprimer ses sentiments sur un mode plus charmeur et plus élevé, sans abdiquer toutefois ce profond matérialisme qui la guide et l'inspire, à la façon de la comtesse de Noailles :

... Et mélanger mon cœur au cœur de l'univers.

En ce même numéro du 1er novembre et dans celui du 15, il faut lire — pour soi-même! — le petit roman autobiographique de Paul Léautaud : *In memoriam.* Convenons que l'expression en est libre, que la morale en est... hardie, sinon positive, l'observation vivante, intime et indiscrète, un peu à la façon de *la Nichina*, du regretté Hugues Rebell. Mais quelle écriture concise, mériméenne. Et combien l'écrivain, dont le cynisme... sceptique frise parfois la gageure, notamment dans les dernières pages si pathétiques de sa nouvelle, sait donner une couleur vive à son récit! Il parvient à l'emplir d'une vie intense comme celle de ses singuliers et, d'ailleurs, non exemplaires personnages.

Plus loin, Adolphe Retté examine l'*État présent de la littérature.* Il l'étudie particulièrement du point de vue français, dans ses rapports avec la presse. Beaucoup des considérations émises dans ce judicieux article s'appliquent à notre journalisme belge. Combien de quotidiens, en somme, chez nous, où « l'actualité politique prend toute la place? » Presque tous. Constatons

cependant des exceptions heureuses, exceptions qui, sans vouloir se multiplier, sont de nature à donner en notre pays un rude accroc à ce qui était autrefois presque une règle. Notre presse est moins vénale que celle de Paris. Il ne serait point possible, chez nous, de découvrir un écrivain qui aurait payé de beaux deniers comptants son éloge dans n'importe quelle gazette. Ces mœurs, par chance, ne se sont pas encore acclimatées dans la vallée de la Senne. Ce qui ne veut pas dire que nous manquions d'arrivistes. Oh, que non! Mais les pires ont encore un peu de pudeur; et nos directeurs de journaux, proclamons-le, n'ont point encore songé à exploiter cette veine dont le rendement, à Lutèce, est si considérable qu'il sert à exploiter des bilans boiteux.

— Certaines petites revues sont bien gaies à lire. Ce qu'il se dit là-dedans de choses drôles, quand elles ne sont pas prétentieuses, est inconcevable. Que d'indignations inutiles, et que d'invectives innocentes. Au lieu de consacrer tout ce temps, pris par des besognes inconséquentes, à tenter une œuvre où l'on s'efforcerait de mettre sa pensée et sa croyance! Et cela sans constamment se préoccuper de tomber un voisin, un rival, qui ne sait même pas encore tenir tout seul debout. Dans l'Essor Littéraire, que de jeunes gymnastes de lettres, dirait-on, considèrent comme un tremplin littéraire, un fulminant poète publie un sonnet vindicatif, délicatement intitulé *L'Histrion* et qu'il dédie en ces termes amusants : « A vous, oh! Monsieur C. H...! » Pourquoi pas : « A vous, ah!... » ou bien aussi : « A vous, hi!... » Ce pauvre histrion! Quel est son crime? Et quel est-il? Il serait joyeux de connaitre cette pitoyable victime du délire verbal d'un versificateur qui suppose suffisant d'être furieux pour ressembler à Verlaine... On pourrait supposer qu'il s'agit de M. C. H... lui-même.

Ce fascicule d'octobre-novembre contient une lettre ouverte signée Paul Cornez, à M. Albert Bonjean, auteur d'un livre intitulé *Légendes et Profils des Hautes Fagnes*, paru naguère à Verviers. Le signataire donne à son correspondant du « cher maître » autant et plus qu'il en aurait désiré... Vraiment, il ne nous restera plus qu'à chercher des épithètes nouvelles pour qualifier nos merveilleux et vaillants ainés. Croyez-vous, rédacteurs de l'Essor, que ce manque de proportion dans l'éloge est de nature « à secouer, ainsi que vous dites, quelque peu l'indifférence du public belge pour la littérature? » Ce bon public pourrait se contenter de rire.

— Une exquise prose d'Eugène Monfort, dans Antée : *La*

Leçon aux Pages. C'est une double allégorie de l'amour féminin dont nous goûtons surtout la seconde parabole, très subtile et très vraie. N'est-il point certain que des circonstances que nous considérons comme anodines, sans poids, sont susceptibles de modifier complètement le sentiment d'une femme à notre égard? Une amante que vous surprendrez à un travail prosaïque, dans une posture amoindrissante, plongée dans une occupation qui écarte la coquetterie, ou tout simplement dans un vêtement qui précisément ne la flatte pas, se sentira humiliée, vous en voudra de l'avoir vue autrement que d'habitude, et ne vous pardonnera point d'avoir causé sa confusion...

— A la vaste série d'admirables revues anglaises que nous connaissions, vient de s'ajouter une publication nouvelle : *The Magazine of Fine Arts*, qui, dès son premier numéro, rivalise d'intérêt et de luxe avec les autres publications esthétiques de Londres. En ce numéro initial, il faut lire une courte mais éloquente étude de Max Rooses sur *Le Développement de l'art de Jacob Jordaens*. Plus loin, Laurence Housman examine le rôle de Donatello comme précurseur de la statuaire moderne : *The great Fore runner of modern sculpture*. Nous avons également lu, avec un vif intérêt, un article consacré à deux vieilles demeures rustiques, sauvées d'une destruction presque inévitable grâce à l'intervention de *The National Trust*. Voici apparemment le premier trust qui n'ait point fait de victimes... Il faudrait créer en Belgique, où l'on aime les monopoles! un organisme à l'instar de cette association britannique. Nous avons bien la Société pour la Protection des Sites. Mais son action est platonique, inefficace. Elle se contente de signaler aux autorités compétentes le danger que courent le pittoresque d'un paysage classique, l'existence d'une ruine évocatrice, le voisinage d'un coin vétuste, le cadre d'un tableau charmeur... Ses membres s'arment de plumes de Tolède et d'ailleurs, protestent dans les journaux et dans des requêtes... Au Royaume-Uni, cela se passe plus paisiblement et aussi plus pratiquement. Quand un monument historique risque d'être jeté bas, quand la beauté d'un bout de campagne est compromise par les convoitises d'un industriel pharisien, le *National Trust* n'écrit point d'articles, ne manifeste pas son indignation, n'en appelle pas à l'État, aux provinces, aux communes... Il achète pour son compte l'œuvre architectonique ou naturelle qu'il sied de sauvegarder. Et il paie comptant, au moyen des cotisations de ses membres innombrables.

La plus belle des deux constructions acquises par le *National Trust* est devenue pour ainsi dire classique ; c'est un bâtiment du village d'Alfriston, dans le comté de Sussex, le seul specimen, sans doute, d'architecture rurale domestique du XIVe siècle. On l'appelle communément *The Old Clergy house*, parce que, avant la Réforme, elle servait de logis à plusieurs prêtres catholiques. Il nous souvient d'avoir lu, il y a sept ou huit ans, un article sur cette demeure gothique dans le *Daily Graphic;* ce quotidien illustré annonçait que la restauration de l'immeuble coûterait 350 livres; les anciens possesseurs n'avaient réclamé pour sa cession que 10 livres, soit 250 francs. Chez nous, le détenteur aurait profité de la circonstance pour exiger un prix formidable. Et on dit toujours que les Anglais sont avant tout des hommes d'affaires ! Ils se plaisent à s'occuper de leurs intérêts, c'est incontestable ; mais il faut avouer qu'ils savent se passionner pour la beauté de leur pays et y sacrifier beaucoup d'argent... Si chez nous on offrait à un propriétaire quelconque de lui acheter une chaumière des temps ogivaux, l'idée lui viendrait tout de suite de réclamer une somme qui lui permettrait d'aller plus loin édifier un château...

— M. Joseph Boubée, dans les Études Religieuses, de Paris, s'occupe de *la Littérature Belge*. Étude sympathique, sinon complètement compréhensive, et à laquelle on pourrait notamment reprocher un manque significatif et, visiblement voulu, de proportions. L'auteur est catholique et le laisse trop constamment sentir. L'impartialité d'un critique réside précisément en ceci qu'il fait abstraction de ses opinions et de ses croyances personnelles. A imiter M. Boubée, un musulman, analysant l'histoire de nos lettres et fidèle à ses traditions originelles, serait souverainement injuste s'il rapportait tout à ses propres sentiments à lui. Car, en somme, il n'y a pas que des écrivains catholiques dans notre pays ; il est même avéré que ces derniers sont en très petite minorité. Beaucoup n'ont point de religion du tout ; il est aussi quelques mécréants... Cela ne les empêche pas d'avoir créé de belles œuvres, émues, originales et profondes, tout aussi hautes, dans leur morale indépendante, que les productions de nos amis restés de purs chrétiens. En Art, il faut surtout s'efforcer de ne point faire intervenir la Religion. Tant de religions se sont succédé, diverses et contradictoires sur terre, engendrant des œuvres également sublimes, qu'il est permis à certains de penser qu'il est possible de se dispenser d'aimer un Dieu pour accomplir quelque chose de bien, de fort

et de nouveau. Est-ce que tous les peintres protestants dont la gloire a illustré le XVIIIe siècle anglais, ne valent pas leur maître, leur inspirateur à tous, le catholique Antoine Van Dyck ? Aimons ce qui est beau et élevé, et soyons charitables... M. Boubée voudrait que tous nous fussions catholiques et il semble ne voir de fortune pour nos lettres que dans un retour total, général et absolu vers la Foi. Cela serait profondément regrettable, car cela priverait, sans doute, notre littérature nationale de la diversité si appréciée aujourd'hui dans le monde et qui est le reflet, n'est-ce pas? de notre âme patriale, multiple et infiniment antithétique. Les lignes, si peu nombreuses, que le collaborateur des *Études Religieuses* consacre à Émile Verhaeren, sont, en l'espèce, tout à fait édifiantes! Ne va-t-il pas jusqu'à reprocher au chantre âpre et fougueux des *Villages Illusoires* « l'abandon des vieilles croyances flamandes »? Si Verhaeren y était resté attaché, il serait, « à l'heure actuelle, le poète national de la Belgique ». Ah ! nous nous trompions donc? Le barde d'Eecloo éclipserait-il de sa renommée la réputation universelle de l'auteur du *Cloître !* Non, plaisanterie à part, des observations pareilles sont rigoureuses ; il est excellent et salutaire d'avoir de la religion, mais il est vraiment excessif d'exiger qu'elle soit une condition du talent. Le catholique le plus attaché à l'Église peut être un génial poète tout aussi bien qu'un athée peut être un médiocre et plat folliculaire. Mais le contraire est non moins vraisemblable. Quand Verlaine est démon il chante aussi mélodieusement que lorsqu'il est un ange... Et *Sagesse* est-elle inférieure aux *Fêtes Galantes*, à ne considérer que la question d'art, la seule qui importe ici ?

— Parmi d'autres coquilles, le typographe m'a fait parler, dans ma dernière chronique, de « la marquise de Prié ». Sapristi, c'est le seul homme peut-être en l'esprit duquel pouvait naitre l'idée de changer le sexe du cruel gouverneur des Pays-Bas autrichiens sous Charles VI... Ce duc d'Albe au petit pied n'avait rien d'efféminé, si ce n'est une profonde jalousie de sa... propre autorité.

— Reçu : *Le Beffroi, Le Samedi, Ontwaking, Vlaanderen, Le Samedi, La Jeunesse laïque, Durendal, L'Occident, La Fédération artistique, La Revue littéraire, L'Art moderne, La Critique, Revue Franco-Italienne et du Monde Latin.*

Sander Pierron.



EXPOSITION

Joseph-Théodor COOSEMANS

Deux cent deux toiles, attestation laborieuse d'une vie entière, s'espaçant sur la belle et pathétique période belge de 1828 à 1904, sont étalées dans trois salles du Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, en hommage non sans gloire à ce beau peintre brabançon.

La façon de présenter ces œuvres n'est guère la perfection.

D'abord la lumière, crue dans la petite serre bâtarde ajoutée en supplément; égale et bonne dans la salle moyenne; citerneuse, sépulcrale, cénotaphique et catafalquaire dans la grande. Ensuite l'abus du rouge dans les tentures et les tapis, fracassant en certains points, assombrissant les verts des paysages au lieu de les aviver comme il arrive quand on rompt cette dangereuse couleur. On rêve partie de billard tant le sol qu'on foule est monotone bien tendu.

Enfin, le nombre obtenu aux dépens du choix.

On va des débuts de l'artiste à ses derniers jours. On signale (n° 124, je crois), un tableau des premiers jours où la fée du paysage le tourmenta : une rue de Tervueren à la nuit, riche d'un coloris puissant, à la Courbet ou à la Boulenger. Coosemans, encore amateur, buraliste aux postes et secrétaire communal, aurait, dit-on, brossé cette œuvre curieuse avant de connaître et de fréquenter le célèbre fondateur de l'Ecole de Tervueren. Un peu de légende s'attache aux belles individualités. Gardons-nous de rétablir la vérité; nous serions, apparemment, moins vrais.

Une série aussi complète de patients et brillants travaux font penser à des poèmes, à des chants, à des strophes, à des *leitmotiven*, à des refrains, à de beaux vers détachés. On va

paysage en paysage comme on écoute le déroulement d'un drame lyrique, avec émotion et piété, sentant tiédir en soi la sympathie pour ce frère qui *humanisa* une si grande dose de la Nature, imprégnant celle-ci, impuissante, malgré sa beauté, à autant nous émouvoir, de cette part d'activité psychique qui rend l'Art pour nous si séducteur. De site en site de saison en saison, d'heure en heure, on suit l'artiste dans l'abondante description qu'il fit de nos familiers horizons patriaux. Car c'est à ceux-ci qu'allèrent ses prédilections dominantes. Il fut nationaliste en peinture et crut à notre âme belge!

Quelques infidélités vers Fontainebleau. Oui, c'était la mode. On fuyait l'Académie, et on courait à l'étranger, sans se demander si celui-ci n'était pas aussi dangereux que celle-là.

Mais Coosemans était trop « paysan » dans le sens fort, simple et sain du mot pour ne pas rapidement comprendre que notre Forêt de Soignes, récemment si bien inventoriée par Sander Pierron, en vaut une autre ou plusieurs autres, et qu'on ne pénètre tout à fait bien que son fonds natal. Comme le lièvre faisant une randonnée, il revint au gîte et s'obstina désormais à dignifier en ses toiles notre terre Belgique.

Les noms qu'on lit dans le catalogue pour l'identification de ses tableaux sont surtout ceux du Brabant et de la Campine : Genck, Kimroy, Moorsel, Tongerloo, Duysbourg, Auderghem, Wesenbeek, Gelieren, Notre-Dame-au-Bois, TERVUEREN ! Parfois un peu d'Ardenne. Il a rendu visible pour nous le charme de ces nobles campagnes en faisant mieux saillir à nos yeux leurs intimes et intenses magnificences.

Ses meilleures toiles ont une tendance à la mise en page tragique. Il découvre les arrangements où la Nature s'établit en drame, les soirs inquiétants, les neiges et les gels opprimants, les ciels menaçants. Ils grandissent incessamment l'Hiver du Musée d'Anvers, n° 5, et l'Automne grandiose du Musée de Bruxelles, n° 2 ! Ce sont des œuvres magistrales et décisives, qu'irrésistiblement on isole pour y attacher, avec une admiration sans réserve, le souvenir respectueux de ce superbe ouvrier. Ce sont les majuscules de l'ample manuscrit de son total apport. Voir encore, dans cette donnée, sa grande esquisse, n° 174, *Etang de Robiano après l'orage*, à curieux reflets électriques.

Ailleurs on regrette, parfois, quelque sécheresse, une insuffisance d'atmosphère, un coloris un peu sourd et lourd. C'est sensible surtout dans ses dessous-bois très verts : on n'y sent pas

assez soit le printemps, soit l'été. Mais toujours une aptitude très artiste à saisir la ligne, le dessin, que le vulgaire croit absent du paysage où, pourtant, les arbres, les nues, les horizons, les mouvements des terrains, ont la même complication et la même importance de traits que dans la figure humaine isolée et les foules.

Coosemans n'a pas essayé dans son coloris, de sortir des traditions flamandes de la Peinture. Il s'est maintenu aux tonalités chaudes dont le danger est l'assombrissement. Ce n'était pas un *luministe* au sens contemporain du mot où l'on s'adonne aux clairs systématiques dont l'écueil est l'anémie et qui voisinent si rapidement avec l'affiche et le papier peint.

Chaque Ecole a ainsi ses instincts et ses théories, ses avantages et ses périls. Elle a aussi ses représentants innombrables et ses groupements. Coosemans se classe à côté de Baron, d'Asselbergh, de De Knyf, de Boulenger, de Ramaekers, de Verheyden, parmi ceux que la Francomanie mit longtemps chez nous au-dessous des paysagistes renommés de Paris, mais qui, à mon quelconque avis, les valent bien sauf dans la psychologie injuste de leurs dénigrants compatriotes et de messieurs les marchands.

EDMOND PICARD.

LE SILLON

XIIe Salon Annuel

Exposants : Armand APOL, Bruxelles. — Gaston BOUY, à Rieux (France). — Louise BROHÉE, Bruxelles. — F. BULENS, Ixelles. — Henri DEGLUME, Namur. — Am. DE GREEF, Ixelles. — Victor DE HAEN, Ixelles. — Berthe DELSTANCHE, Saint-Josse-ten-Noode. — Paul GILBERT, Ixelles. — Ern. GODFRINON, Etterbeek. — Gaston HAUSTRATE, Schaerbeek. — Jean LAUDY, Etterbeek. M. J. LEFEBVRE, Uccle. — V. MIGNOT, Bruxelles. — Albert PINOT, Bruxelles. — Aug. PUTTEMANS, Ixelles. — Franz SMEERS, Ixelles. — Ph. SWYNCOP, Bruxelles. — J. F. TORDEUR, Uccle. — R. VAN DEN BRUGGE, Bruxelles. — Maur. WAGEMANS, Ixelles.

Dix-huit photographies, cent quatre-vingt-trois œuvres, vingt et un exposants sont au Catalogue artistement établi. Le local

c'est la longue salle à plafond ceintré du Musée, coupée par des colonnements. Les irritantes verdures de palmiers qui puérilement me font hérisser les plumes sont à leurs postes. Quand sera-t-on débarrassé de ce provincial bagage? Une affiche, à intentions blagueuses, inspirée du genre parisien, produit cosmopolite où l'élégance française n'a plus place et qui n'est que caricature ou obscénité. Ici il n'y a que la caricature. Le Jeune Barreau de Bruxelles vient, lui aussi, de donner dans ce « singisme » pour annoncer une Revue à l'Alcazar, destinée à « solenniser » sa rentrée !

Faut-il, quand on parles des efforts louables des Jeunes, user de complaisante bienveillance ou d'austère sévérité? Être un louangeur quand même ou un diseur bougon des quatre vérités, ce qui indique bien qu'il n'en est pas une qui soit la vérité? L'impartialité, cette quadrature du cercle des jugements humains, est-elle atteignable? Faut-il craindre de décourager les bonnes volontés ou de trop encourrager les médiocrités?

Je pose ces questions générales parce que je ne puis me défendre de trouver exessifs les éloges que j'ai lus dans divers journaux sur cette douzième manifestation du lot de facultés esthétiques qui forme l'apanage du Sillon. Charles Tardieu, dans l'*Indépendance* a fait, je crois, d'analogues réserves en ce qui concerne le salon du Labeur.

Les bonnes volontés et la foi, certes, sont tenaces. L'Art tient une place glorieuse dans ces cérébralités qui poussent le fanatisme jusqu'à recommencer à exhiber les costumes romantiques qui étaient l'uniforme des artistes (le mot Esthète n'avait pas encore fait son entrée dans le monde grâce à l'*Art Moderne* auquel alors je collaborais) au temps de Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. Je crois avoir entrevu quelques chevelures ruisselantes et hermaphroditiques.

Mais du rêve à la réalité il y a autant de distance que de la coupe aux lèvres et je suis enclin à répéter ce que je disais ici il y a un mois du *Labeur :* rien de vraiment mauvais, rien de vraiment beau au sens exact de l'Art, qui n'est qu'approximatif quand il ne produit pas un émoi en « humanisant » la Nature.

Puis, cette même tendance à ne pas dépasser l'ébauche?

Cette analogue maladresse dans la mise en pages, l'arrangement, la manière de camper les êtres et les choses.

Ah ! quelle bonne médecine de correction ce serait pour tous ces talentueux « esquisseurs » que de lire l'excellent livre de Fierens-Gevaert sur nos anciens maîtres flamands et wallons,

admirables et touchants fauteurs de la Renaissance française des premiers Valois ! Quelle émouvante leçon de patience et de probité dans l'exécution des œuvres !

Non qu'il s'agisse d'imiter. Foin de la triste manie de tenter le renouvellement d'une époque accomplie et épuisée par la perfection même de ses artistes ! Mais il faudrait s'inspirer de leurs qualités de caractère et de leur conception de l'Idéal, de leur noble vouloir de ne « lâcher » une œuvre qu'après le plus opiniâtre travail et l'entière satisfaction de l'ouvrier.

Oui, cette lecture d'un livre écrit avec passion, poésie épique de la vie des ancêtres, chant de triomphe à leur gloire, serait une nourriture saine et un breuvage exaltant pour ceux, notamment, qui se croient arrivés à peine sont-ils partis, et déjà se négligent avant d'avoir achevé l'apprentissage.

Mais ne grognons pas trop ! Rassurons-nous plutôt à l'aspect de tant d'activité, et espérons. De tous ces remuants salonnets il sort toujours quelque chose. Combien faut-il de tableaux quelconques avant qu'apparaisse le tableau saisissant ? Combien faut-il de peintres ordinaires pour que se manifeste le grand peintre ? Tout cela c'est comme l'assaut des places fortes : que de corps dans les fossés avant que le héros définitif plante l'étendard sur les remparts en criant Ville prise !

Edmond Picard.



Nouveaux Concerts Delune (4 nov.). — *Ier Concert populaire* (12 nov.).— *IIe Concert* Ysaye (19 nov.). — *Séances* Sydney Vantyn ; Alberto Bachmann ; Fernande Kufferath ; quatuor Wilford ; Isadora Duncan.

Notre précédente chronique des concerts avait à mentionner l'atmosphère patriotique résultant des fêtes jubilaires et baignant les premières exécutions musicales de la saison ; cette atmo-

sphère a été encore plus sensible au deuxième des concerts Ysaye. Elle s'y assombrit de deuil, le poème de Chausson, *Viviane*, ayant été, à la répétition générale, remplacé par la Marche Funèbre de la Symphonie héroïque, en solennisation de la mort de Mgr le comte de Flandre. Le concert du 19 en eût été retardé comme bon nombre d'autres solennités artistiques et notamment les nouvelles séances de Miss Duncan, si les engagements de Busoni n'y eussent mis obstacle. L'admirable pianiste y exécuta le 5e concerto de piano avec orchestre de Saint-Saëns, les variations sur un thème de Paganini, de Joannes Brahms, et la Polonaise en *la* bémol. Soit dans les acrobaties et les difficultés des deux derniers morceaux, soit dans l'éclat nostalgique du Saint-Saëns, Busoni, transformé au physique par le sacrifice de la barbe et des moustaches, s'est attesté à nouveau le prince des pianistes d'aujourd'hui. Au charme de Pugno, il joint la technique prestigieuse qu'impose l'école contemporaine, les qualités de style, de vigueur, la sincérité simple et magnifique d'une maîtrise qui n'a qu'à livrer sa vivante et vibrante perfection. Une de ses plus exquises admiratrices résumait cette impression de beauté totale par un mot profond : Après Marc Hambourg, il rend au piano l'honnêteté.

Une symphonie inédite d'Albert Dupuis, l'heureux auteur de *Jean Michel* et de *Martille*, portant le titre de *Belgica* (puisqu'on a débaptisé « le petit navire ! »), nous continuait les émotions jubilaires. Les notes d'une « Brabançonne » y cherchent un essor longtemps préparé, longtemps disputé, parmi des combinaisons plus savantes, mieux, plus ingénieuses qu'inspirées. Œuvre, somme toute, honorable, et que certaines impatiences d' « intellectuels » ne firent qu'honorer, en effet ! Enfin, avec la *Viviane*, de Chausson, une « Rapsodie Moderne (1904) », pour orchestre de Victor Vreuls, complétait le concert. Cela est franchement gai et populaire ; en outre, plein d'esprit et de science ; un épisode amoureux, reliant les rondes et les danses de la vie traditionnelle, résume le programme.

Mais le concert Delune nous permet d'étudier mieux le jeune maître belge, mis en lumière par l'Académie Picard dont il reçut le prix annuel, en même temps que par la Libre Esthétique qui exécuta ses premières œuvres. Vreuls pourrait bien être notre Maeterlinck musical. Il apporte vraiment à notre musique cette beauté nouvelle sans laquelle il n'est pas de réveil national. Il possède à la fois la science et la vie, ordonnant leur union par une personnalité puissante et charmeuse, belle.

Donc, ce fut à la première séance (seconde année) des « Nouveaux Concerts » du Concert Delune, qu'on put entendre la symphonie de Vreuls dans des conditions exceptionnelles, Eug. Ysaye tenant la partie principale de violon. On est sûr de trouver chez le maître violoniste le souci de nos « jeunes », dont il aime et sait mieux que personne imposer les œuvres dans ses concerts. Il y a là une puissante intention d'art et mieux encore : un noble sentiment de bonté et de fierté nationale. Le concerto en *mi* pour violon et orchestre de Bach, fit acclamer avec un juste enthousiasme le virtuose fougueux génialement. Dans la suite en *si mineur* la partie de flûte solo fit valoir M. Demont. La symphonie Rhénane de Schumann a les langueurs qui semblent présager la fatale chute au fleuve.

Reprenons (plus ou moins !) l'ordre chronologique pour mentionner les principales vertus des innombrables séances de notre hiver musical... Sidney Vantyn, professeur au Conservatoire de Liége, pianiste, avec le violoniste Alberto Bachmann. Le premier, déjà entendu, admiré à Bruxelles, prouve la délicatesse, la précision, l'aisance d'un jeu que relève le choix des morceaux, toujours hors du commun, de la « littérature de piano »; le second pourvu d'une grâce habile allant peut-être à des moments de perfection sans atteindre la personnalité.

Mlle Fernande Kufferath est, on ne l'ignore point, une violoncelliste vraiment artiste. Elle montre un talent encore affermi et curieusement expressif, en sa grâce à la fois violente et languide, de sa propre beauté.

Il y aurait une bien intéressante étude à faire sur les rapports que l'on peut découvrir entre l'expression d'une œuvre : création ou interprétation et celle du physique de son auteur; ce sera pour la « morte-saison »... Ainsi le défilé des virtuoses prendrait un intérêt de science nouvelle.

Le Quatuor Vocal et Instrumental, ainsi que son zélé et savant directeur, M. Wilford, constitue un des meilleurs éléments de nos saisons musicales. Leur premier concert fut consacré à une série d'auteurs russes, au *Minnespiel* de Schumann et à une suite d'Ed. Schutt. Ces œuvres, comme leurs interprètes, ont témoigné de notre curieuse compréhension musicale actuelle. Rien ne nous déconcerte plus ; nous savons débrouiller les techniques les plus fines, ou discerner le plus ou moins de sincérité des exotismes. Nous ne confondrons plus Tschaikowsky avec un César Cui...

Le premier Concert Populaire rappelait la gloire de Paul

Gilson par *La Mer*, ces esquisses symphoniques dont le charme frais, léger et profond annonçait déjà le maître de *Princesse Rayon de Soleil*. Ce fut ensuite Pablo Casals, le plus parfait peut-être des violoncellistes d'aujourd'hui : fin, simple, d'un son admirable, virtuose jusqu'à pouvoir être l'artiste complet que révélèrent ses interprétations du Concerto en *si* de Dvorak, l'Élégie *op 24* de Gabriel Fauré, le *Kol Nidrei* de Max Bruch et du Bach ajouté en *bis*. Un mot de l'ouverture, inutile, du *Barbier de Bagdad* et de la *Fête Populaire* de Ferdinand Leborne somptueusement morte.

Nous parlions dans notre précédente chronique d'Isadora Duncan à propos d'une sorte d'imitatrice. Et voici que Miss Duncan nous est revenue. Profitons-en pour nous féliciter de ce que cet art d'une danse nouvelle jusqu'à être antique soit si bien compris chez nous. Pourtant la danse est de la ligne plutôt que de la couleur ; ne serions-nous pas aussi exclusivement « coloristes » qu'on veut bien nous le dire ! En tout cas, rarement enthousiasme fut plus sincère que celui excité chez nous par cette jeune Anglo-Saxonne qui se découvrit l'âme grecque. Il serait très curieux d'approfondir ce problème : les affinités anglo-saxonnes avec l'Hellade, tandis que les races latines semblent plutôt apparentées à Rome... Les vagues imitatrices ont pemris de mieux admirer encore cet art qui retrouvant à force d'étudier les figures des vases antiques, le style, le pas, l'essence même de la danse, nous apporte la résurrection d'un art presque disparu sous les abominables acrobaties classiques, d'un art qui, comme le dit Isadora Duncan elle-même dans son livre de philosophie profonde : « La Danse de l'avenir » forme la liturgie, le culte de la beauté.

AUGUSTE JOLY.



MONNAIE : *Armide*, drame héroïque en cinq actes, poème de Quinault, musique de Gluck (7 novembre). — PARC : *Monsieur le Directeur*, comédie en 3 actes, de M. Bisson (3 novembre); *L'Ange du Foyer*, comédie en 3 actes, de MM. de Caillavet et de Flers (13 novembre). — MOLIÈRE : *Monsieur de la Palisse*, opérette en 3 actes, de MM. de Caillavet et de Flers, musique de M. Claude Terrasse (4 novembre). — GALERIES SAINT-HUBERT : *La Revue*, de M. G. Garnir. — OLYMPIA : *Walhalla-Revue*, de M. Luc Malpertuis. — PARC : *Philiberte*, d'Em. Augier (9 novembre). — MOLIÈRE : *La Servante Maîtresse*, de Pergolèse (16 novembre). — MATINÉES MONDAINES : *Georges Vanor* (23 novembre).

Armide. — Impatiemment attendue, *Armide* a enfin paru sur notre grande scène lyrique et cette représentation ne pourra qu'accroître encore le renom d'art et de perfection légitimement acquis par la Monnaie depuis de nombreuses années. Nous consacrerons une étude complète de l'œuvre du chevalier Gluck dans notre prochain numéro. Aujourd'hui nous nous bornerons à enregistrer un bref mais éloquent bulletin de victoire.

Armide a été montée avec autant d'opulence et de soins qu'elle a été jouée avec une conviction, une ardeur et un art enthousiastes. On sait qu'aux côtés de MM. Kufferath et Guidé, le maître Gevaert s'occupa de la mise au point de ces cinq actes compliqués et vétilleux. C'est leur foi, leur science musicale, leur érudition intelligente qui ont entretenu l'émulation de tous et ont sans contredit préparé le triomphe du chef-d'œuvre émouvant.

L'orchestre de M. S. Dupuis, les foules, les ballets, les figurants des cortèges, ont montré que des soins attentifs les avaient stylés et, somptueux, élégants, merveilleux de couleurs et de dessins, les costumes de M. F. Khnopff autant que les décors de M. Dubosq charmèrent tous les yeux.

Mais le triomphe fut complet surtout en ce qui concerne

l'interprétation. Quel couple d'amour émouvant, de passion grandiosement humaine, de débats tragiquement acharnés entre la tendresse et l'orgueil réalisèrent Mme F. Litvinne et M. Renaud, artistes de charme et de fougue, de douceur et d'envolée tour à tour!

D'autres ont eu leur part légitime dans le succès de cette représentation; nous parlerons d'eux lorsque nous reviendrons sur ce spectacle magnifique en soi-même par la splendeur de l'œuvre, magnifique par la réalisation que le Théâtre de la Monnaie en a su donner.

***

Monsieur le Directeur. — Voilà le Théâtre du Parc lancé dans la voie des œuvres alertes, gaies, spirituelles, loin des pièces à thèses, des tirades moralisatrices ou des débats sociaux et graves. Ma foi, personne ne se plaindra de cette orientation si, bien entendu, elle n'est pas définitive. Que M. Reding alterne les représentations de ces comédies endiablées et joyeuses avec celles qui émeuvent et font penser et discuter, — tout le monde l'en félicitera. Or, ne nous annonce-t-il pas du Gorki, la *Loi de pardon*, voire l'*Abbesse de Jouarre* elle-même, en même temps que Capus, Gandillot et de Croisset sont à l'étude?

Monsieur le Directeur a donc tenu l'affiche du Parc pendant quelques soirs qui furent tous victorieux. C'est que l'on avait gardé de cette excellente comédie de Bisson le meilleur souvenir; c'est aussi que Noblet, en vedette, lui apportait l'artiste et pétulant et spirituel concours de sa verve et de son entrain très adroits. Tout doit plaire dans cette satire sans aigreur ni excès du monde bureaucratique, cette peinture aussi, qui ne manque pas plus d'audace que de vérité, du jeune ménage pas très riche, mais ambitieux, dont le mari, digne et farouche, ne consent à aucune intrigue, aucune compromission, dont l'épouse serait toute prête à faire de même si belle-maman n'était là pour veiller à l'avenir, belle-maman qui fut cartomancienne et s'en souvient et que les scrupules n'étouffent guère.

Ce jeune ménage parviendra, malgré lui, malgré peut-être *Monsieur le Directeur*, le séducteur professionnel qui se laisse prendre au piège de deux yeux irrésistibles, d'un charme pénétrant, d'une voix qui câline, et, ma foi aussi, d'une tendresse sincère encore qu'elle mette du temps et de la difficulté à s'avouer.

Les interprètes ont fait valoir tous les traits — ceux de finesse en les nuançant bien, ceux, un peu gros, de facile gaîté, en les

atténuant discrètement — qui pullulent dans *Monsieur le Directeur*. Aux côtés de Noblet, Mme Maurel surtout silhouetta une impayable et authentique belle-mère, et Mlle Véniat fut ensorcelante avec tact et avec grâce.

L'Ange du Foyer. — Au lendemain de cette reprise, une nouveauté vint apporter ici un écho des éclats de rire les plus récents du boulevard parisien.

Mousse, gaze, fumée, un rien, dira-t-on; soit. Mais la gaze a des nuances si douces, la fumée est parfumée de si délicate façon, la mousse pétille en si allègre chansonnette, et ce rien est si séduisant !...

« La plus habile mitoyenneté entre la comédie et le vaudeville, » a dit M. Emm. Arène de la pièce nouvelle de MM. De Caillavet et R. de Flers. Et c'est très juste. Comédie par l'observation exacte des types, le jeu adroit des passions (si fragiles soient-elles, ces passions existent dans le cœur des linottes aussi bien que dans celui des viveurs ou des amants pot-au-feu...), par le trait fin du dialogue; vaudeville par l'imbroglio désopilant des situations, la drôlerie des répliques.

L'*Ange du foyer*, c'est le commensal assidu, le bon ami en qui l'on a confiance, qui ne gêne guère et vis-à-vis de qui l'on ne se gêne pas, qui se prodigue en conseils et en entremises. Il s'éprend de Madame, naturellement, et devient son amant... son amant « blanc ». En d'autres termes, il demeure candidat aux faveurs de l'écervelée qui est honnête au fond — très au fond — et il n'aspire à rien de mieux qu'à assurer le bonheur et la paix du ménage qu'il fréquente. Et parce que M. Chardin est très volage et coureur et que Chouquette, théâtreuse affriolante, l'attire en une galante aventure qui s'achève fort mal pour la tranquillité du foyer désemparé, Sigismond des Oublies, l'*Ange* un peu niais, mais très bon enfant, s'emploie à replâtrer ce qui menace de se délabrer irrémédiablement.

Un *Ange* qui descend sur la terre peut-il, n'est-ce pas, avoir d'autre mission que celle-là toute de bonté, de pardon, de consolation? Sigismond m'a fait penser à l'Ange que le conteur H.-G. Wells fait aussi tomber sur notre planète, dans sa *Merveilleuse visite*. L'ange de l'humoriste anglais toutefois n'est pas symbolique — ou si peu... — comme celui des deux amusants auteurs dont la troupe du Parc a mené l'œuvre à la victoire.

Tout le monde a donné, tout le monde a eu sa part légitime des applaudissements. Jacques Chardin, c'était *M. Noblet*, le

créateur du rôle ; Marianne Chardin, c'était une nouvelle venue, *Mlle Marg. Nell*, toute en élégance, en beauté, en finesse et en grâce ; Chouquette, c'était *Mlle Maïa,* souvent appréciée en ingénue séduisante et discrète, aujourd'hui toute éveillée et mutine et presque rouée déjà en cocotte désopilante ; Sigismond enfin ce fut *M. Corby* au comique naturel et simple, d'excellent aloi et de parfaite tenue. Les autres, en foule, méritèrent, par de la sincérité, de l'adresse, de l'esprit ou bien du chic, de la joliesse, de la plastique, du charme et souvent, chez beaucoup, du talent...

* * *

Monsieur de la Palisse. — Entretemps, au *Théâtre Molière*, c'étaient MM. de Caillavet et de Flers encore qui triomphaient. Ici un collaborateur précieux contribuait à la victoire : M. Claude Terrasse.

Voici donc une opérette toute neuve et je ne sais ce qu'il faut y louer davantage : l'agrément et la verve ingénieuse du livret, les trouvailles pimpantes et l'entrain de la partition.

Voici donc de nouveaux Meilhac et Halévy qui ont trouvé leur Offenbach. *Le Sire de Vergy*, *M. de la Palisse* dérangent la légende populaire, bousculent la tradition fabuleuse et travestissent les héros de notre enfance comme autrefois furent profanés la mythologie et les dieux de l'Olympe.

Ceux qui se souviennent de la *Ballade à la charcutière* que publia M. Claude Terrasse au *Mercure de France* (mais oui, ... au *Mercure!*) reconnaîtront-ils l'humoristique compositeur qui rénove et fait revivre l'art, en somme pas si inférieur, de la gaîté musicale, de la folie du rythme, de la joie de la mélodie, de la verve des harmonies ?

Ce *Monsieur de la Palisse* met en scène le simple et naïf héros à qui arrivent les aventures les plus extraordinaires. Lui qui, tel le baron de Sembach de M. Pierre Véber, n'a d'autre souci que de ne pas compliquer sa vie, et de rester fidèle à son ingénue et ingénieuse devise : *Deux et deux font quatre*, se trouve engrené dans des événements, embarqué dans des voyages, mêlé à des intrigues qui lui prouvent déplorablement bientôt que deux et deux peuvent faire trois ou cinq, ou six, ou bien d'autres choses encore !

Tout cela est conté, amené, agencé d'aimable et spirituelle façon, débité en couplets fins et pétillants, chanté sur une musique ravissante d'entrain et de grâce discrète.

Le Molière a du reste monté ces trois actes avec un luxe coquet et les a fait jouer par des artistes d'un sûr talent — *Mlle Kervan*, toute grâce câline, *Mlle Flor Albine*, toute séduction gamine, *Mme Delahoche*, toute majesté risible et prétention bouffonne, *M. George*, un La Palisse tout en bon sens placide et gaucherie amusante, *M. Deney* en bellâtre élégant tout en suffisance donjuanesque, et d'autres et d'autres !...

* * *

Les Revues. — Ah ! l'opérette était morte, criait-on partout. Voilà une trinité qui la fait revivre. Du reste les genres, au théâtre, pas plus qu'ils ne sont immuables, ne sont mortels. Question de vogue et non de vie. Y en a-t-il un qui ait l'existence plus dure que la Revue de fin d'année ? Aristophane en a fait ; Banville, avec Philoxène Boyer, en a rimé toute une, en vingt-deux scènes ; Garnir, depuis dix ans, en confectionne une demi-douzaine par hiver. En ce moment il y en a cinq au total qui se partagent les faveurs bruxelloises. Pendant cent soirs, chacune sera acclamée par des foules en liesse. Qui vous dit que, l'an prochain, on ne criera pas à la mort de la Revue jusqu'au moment où de nouveaux Garnir, de nouveaux Malpertuis, de nouveaux Wicheleer remettront la Revue en faveur ?

Je ne puis ici vous parler de tous ces spectacles de fantaisie, d'esprit, de sel... souvent fort gros, de verve... souvent crûment pimentée. Chacun d'eux s'adresse, au surplus, à un public spécial et se réclame d'une allure appropriée aux prédilections de celui-ci.

Sur la scène de l'*Olympia*, par exemple, ce sera la fantaisie échevelée, le mot drôle, leste et parfois cinglant, l'allusion qui pique et qui griffe ou le rire bon enfant, l'humour sans réticence, la vérité toute crue. Les patois aussi y ont large droit de cité. Ambreville, Jacques et Deltenre y déploient les ingénieuses belles humeurs de leurs physiques et de leurs organes. On rit, on s'émoustille aussi et l'on s'en va tout heureux. C'est parfait.

Au *Théâtre des Galeries*, le luxe triomphe. C'est la joie, le ravissement des yeux avant tout. Splendeur des cortèges, richesse, grâce élégante des costumes, merveille des décors, charme somptueux des ballets, fanfares, carillons, bannières, lumières, armures et guirlandes, tout est pour la béatitude du regard. Le dialogue, lui, les couplets, l'invention amusante des scènes, le persiflage discret demeurent de correcte tenue, se préoccupent de finesse et de réserve. M. Georges Garnir est poète et s'en souvient : la

scène des Cloches, l'envolée irrésistible du couplet patriotique si crânement enlevé par Mlle Lanthenay, l'hymne alterné à Phébus et Phébé si joliment dit dans un cadre de ravissante composition sont des morceaux d'un art incontestable dont n'est pas du tout indigne l'ensemble, très artistique en son luxe, de ce spectacle d'opulente fantaisie.

* * *

Matinées littéraires et musicales. — C'est M. Charles Tardieu qui s'est chargé de présenter *Emile Augier* au public féminin des matinées du théâtre du Parc. Il l'a fait avec un tact et un bon sens de juste mesure que rendait plus attrayant encore l'esprit de sa causerie. Ni bon ni pire, Augier fut avant tout un sincère. Parce qu'il ne fut que médiocre poète, faut-il lui dénier le mérite d'avoir été un homme de théâtre d'incontestable valeur ? M. Tardieu nous l'a excellemment prouvé, avec documentation et impartialité. Puis quelques-uns des meilleurs diseurs de la maison ont joué *Philiberte*, badinage aimable, mais sans grande richesse d'invention, ce qui est maigre pour corser trois actes, fussent-ils en vers. Toutefois rien ne pouvait être mieux choisi dans le répertoire d'Augier pour une représentation de divertissement léger sans difficultés d'interprétation et de mise en scène, comme l'exigent ces spectacles d'après-midi. L'accueil fut chaleureux du reste, avec justice.

* * *

Au *Molière*, M. Edm. Joly parla avec une éloquence élégante, érudite et convaincue, des rares mérites de la musique et des musiciens du XVIIIe siècle, principalement de Pergolèse, de Lulli, de Rameau. Et Mlle Das chanta la vive et mélodique partitionnette de la *Servante maîtresse* que Mme Favart mena, il y a 150 ans, à la victoire. Cette curieuse et louable tentative de M. Munié s'annonce comme un succès.

* * *

Tout récemment enfin, ce fut le début d'une originale et très artistique entreprise. Dans un cadre coquet, devant un auditoire fémininement élégant et néanmoins attentif, la première des *Matinées Mondaines* de l'Hôtel Mengelle eut pour objet la célébration oratoire et musicale de la séduction éternelle, diverse et toute puissante des filles d'Eve... M. Georges Vanor venait ici

précédé d'une réputation de conférencier spirituel, charmeur, adroit à offrir sous l'apparence de friandises jolies et sucrées des bonbons souvent... pimentés. Il n'a rien démenti de cette aisance enjouée qu'on attendait de lui, de cette érudition à fleur de peau qui tâche et réussit à n'être pas pédante, de cet humour familier dont la pointe ne blesse jamais, mais égratigne souvent... La femme, c'est un fait, aime le chat joueur et ne déteste pas le frôlement un peu acéré de ses griffes...

Cette séduisante causerie sur *Les Armes de la femme*, très littéraire en sa forme, fut illustrée de mélodies et de récits excellemment interprétés par Mmes S. Goldstein, L. Duchène et M. de Brétigny.

Paul André.

Les Conférences

Université Nouvelle : Louis Havet : *L'Unité logique de la Science.* — *Cercle artistique et littéraire :* Henryk Arctowski. — *Section d'Art de la Maison du Peuple :* Enrico Ferri : l'Art et la Vie.

M. Louis Havet, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, l'un des plus avertis et des plus indépendants des esprits du monde scientifique, parla, à la séance de rentrée de l'Université Nouvelle de Bruxelles, de l'Unité logique de la science. D'une voix menue, avec des gestes nerveusement précipités, M. Havet démontra, en des termes d'une précision remarquable, d'une netteté, d'une justesse à laquelle nous sommes peu habitués, l'unité de la Science. Il établit la différence notoire qui existe entre ces expressions : *la* science et *les* sciences. *La* science est une; *les* sciences sont un non-sens, un barbarisme. Il n'y a pas bien longtemps — et cela malgré sa faillite — que *la* Science est reconnue comme une entité. L'expression : *la* Science est propre à l'Européen moderne. La diffusion, la vulgarisation de la Science ont rendu accessible aux foules la compréhension du terme singulier. Et d'ailleurs, pourquoi : *les* Sciences? Pour délimiter, ainsi que le faisaient les anciens, les diverses catégories du savoir humain? Erreur, erreur

démontrée aujourd'hui. Les sciences se pénètrent et ne se délimitent pas. L'Histoire, la Physique, les Mathématiques, n'ont pas entre elles des frontières infranchissables. Entre les sciences, il n'y a pas de frontières; l'histoire politique pénètre l'histoire littéraire. Les sciences sont une fiction, *la* Science est une réalité.

La Science n'est pas dogmatique. Elle ne prétend pas énoncer des dogmes que l'esprit est forcé de considérer comme incontestables. Son unique objectif est le contrôle. Il y a science lorsque l'on a contrôlé de son mieux.

Cette idée nouvelle de la Science *une* révolutionne toutes les âmes.

Les fois se trouvent ébranlées et c'est ainsi qu'il se fait que la Science, dans son énoncé moderne, est devenue l'ennemi le plus redoutable des religions. En son terme singulier, l'on sent tout l'esprit combatif, révolutionnaire de la Science. Elle s'est levée hardiment en face du Christianisme — dont elle n'est que la conséquence — pour enrayer les progrès de la Religion. La Science trouble l'esprit humain qui éleva tant de fantômes. Elle commande le contrôle, alors que la Religion le défend. Cet antagonisme de la Science et de la foi n'est pas fortuit.

Il y a donc incompatibilité entre ces deux ennemis. Et, dit M. Havet, les anciens ne seraient pas passés par le christianisme, s'ils avaient eu la notion de la Science Une.

Ce qui la rend grande, immuable, c'est qu'elle ne connait, qu'elle ne veut connaître, ni hérésie, ni orthodoxie; son seul objectif est de laisser à la vérité le soin d'être plus forte que l'erreur.

C'est la lutte éternelle; la Science survit aux accidents de vingt siècles. Elle est une, Elle seule est et Elle seule sera.

***

Au Cercle artistique, ce fut le compagnon de notre compatriote M. de Gerlache, M. Henryk Arctowski qui nous intéressa vivement en nous parlant des expéditions polaires. Le savant géographe n'a pas délimité sa conférence au seul point de vue anecdotique, mais, élargissant le sujet, examinant la question au point de vue pratique, il montra les conséquences utilitaires que pourraient avoir pour nous, ces expéditions si tranquillement héroïques.

Se rencontrant alors avec les vœux du Congrès de Mons — que nous donnons ci-dessous, à titre documentaire — commentant

ceux-ci, le conférencier en déduisit logiquement la valeur scientifique des problèmes que ces vœux permettront peut-être de résoudre, si toutefois ils se changent en résolutions pratiques.

Ces vœux, les voici :

« Considérant qu'il est opportun de créer une Association internationale pour l'étude des régions polaires, dont les buts seraient : 1° d'obtenir un accord international sur les diverses questions discutées de la géographie polaire ; 2° de tenter un effort général pour atteindre les pôles terrestres ; 3° d'organiser des expéditions ayant pour objet d'étendre nos connaissances des régions polaires dans tous les domaines ; 4° d'arrêter un programme des travaux scientifiques à exécuter dans les divers pays pendant la durée des expéditions polaires internationales, le Congrès de Mons émet les vœux : 1° de voir jeter les bases de cette Association en 1906, par la convocation préalable d'une assemblée générale des états-majors maritimes et scientifiques des expéditions polaires principales entreprises jusqu'à ce jour ; 2° de voir le gouvernement belge prendre cette initiative auprès des gouvernements des autres pays. »

Ce n'est pas au moment où, dans notre pays, il semble se produire, dans tous les domaines, une émulation considérable, que nous voudrions décourager qui que ce soit. Au contraire. Mais nous connaissons trop l'indifférence, plus, l'esprit de dénigrement de nos compatriotes pour tout ce qui n'est pas *d'un rapport immédiat et surtout palpable*, pour ne pas mettre en garde ces apôtres des grandes causes qui vivent en tête-à-tête avec leur idée fixe et à qui les désillusions sont terribles. Si nous jetons l'alarme, ce n'est pas — nous le répétons — pour amener le découragement, mais au contraire pour stimuler la volonté et le courage de ceux-là qui combattent pour des causes aussi élevées et auxquelles ils se dévouent avec un désintéressement remarquable. C'est peut-être ce désintéressement qui effraie « nos marchands ».

*
* *

La conférence la plus intéressante du mois fut, certes, celle que donna M. Enrico Ferri, à la Section d'Art de la Maison du Peuple.

Dans le vaste hall de la Maison du Peuple, magistralement dessiné par Horta, l'illustre orateur parla de l'*Art et la Vie*. Pour qui a déjà entendu M. Ferri, il y a toujours un charme à le réentendre, et c'est ce qui explique le public nombreux qui

accourt à chacune de ses conférences. Une voix chaude, de là-bas, du pays du soleil, d'Italie! Des gestes, que l'on voudrait plus larges, plus amples, moins professionnels — M. Ferri est avocat. Des mots parfois étranges, qui charment, font sourire. Des regards vifs. Des lèvres railleuses.

Le sujet de la conférence de M. Ferri n'est point neuf, mais toujours, il intéresse, parce que la discussion n'est point close sur les rapports de l'Art et de la Vie.

« L'Art et la Vie, dit l'orateur, sont aux deux pôles extrêmes. » Comment se fait-il que les rapports entre ces deux pôles soient constants?

Mais définissons l'Art — ce qui est bien difficile, avoue M. Ferri. Aussi, pour faciliter sa tâche, le prend-il à deux points de vue différents : « au point de vue intérieur », et « au point de vue extérieur ».

Au premier point de vue : l'expression d'une puissance individuelle du génie artistique. Au second point de vue : le produit du milieu, selon Taine.

M. Ferri, pour ne point verser dans l'erreur, et peut-être pour rallier tous les suffrages, admet que l'Art est en même temps le produit du milieu extérieur et de la personnalité de l'artiste.

L'Art est le reflet de la vie, et, d'après le conférencier, n'est que le reflet de la vie. Sans celle-ci, il n'y aurait ni peintre, ni sculpteur, ni artiste.

Nous ne discuterons pas, ici, les théories de M. Ferri. Cette discussion prendrait trop de place. Mais est-il avéré que l'homme, avant toute chose, avant même la pensée, s'est mis à manger? Et si cela est, si, sans penser, sous la poussée seule de l'instinct, le premier geste de l'homme fut de porter à la bouche sa nourriture, n'est-ce pas là le geste le plus sublime de la sensibilité humaine! Et encore nous écartons, *a priori*, l'Esprit, ce qui nous paraît impossible. L'Art qui est le produit de la sensibilité humaine, de l'esprit, aurait donc précédé la *Vie* (dans cette acception abstraite) puisque le premier geste pour entretenir celle-ci fut un geste d'Art.

M. Ferri, continuant à examiner les rapports de l'Art et de la Vie (de la vie sociale), nous parle de l'architecture à diverses périodes, de la musique — « de tous les arts le plus universel » — de la littérature. Sur cette forme de l'Art, la littérature, M. Ferri s'étendit très longuement et très savamment.

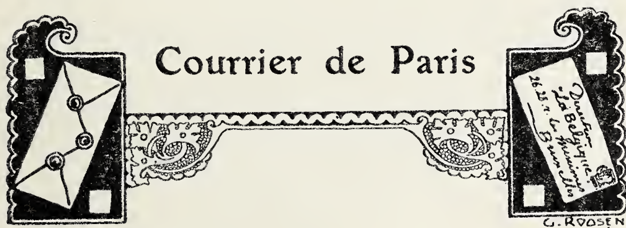
S'occupant alors de notre époque si chaotique, il dit, après d'autres, que cette époque — évidemment de transition —

n'avait pas trouvé en Art son expression propre. L'Art pour l'Art n'a rien produit.

C'est un alibi, dit-il, une expression creuse qui cache le manque de courage de l'artiste qui le professe. L'Art est pour la vie, de même que la Science. Quelle sera la voie prochaine de l'Art? Pour M. Ferri et d'autres, ce sera ce que l'on appelle — à tort — l'Art social, qui nous paraît, à nous, être un autre alibi.

La question était vaste, trop vaste pour être résolue en quelques heures. Forcément, la conférence de M. Ferri, si intéressante, si captivante, a laissé bien des lacunes et ce serait se montrer très mauvais hôte que de discuter une conférence, sur un tel sujet, faite sans préparation. A vrai dire, ce n'était qu'une causerie au cours de laquelle M. Ferri n'a pas épargné sa verve e son esprit.

CAMILLE DAVID.



La poésie française occupe un instant l'opinion française. Il est sérieusement question de décider si elle va connaître une renaissance. C'est, du moins, un des points sur lesquels porte la volumineuse enquête que publie le *Mercure de France* et dont de nombreux fragments ont pu être lus, tout d'abord, dans le *Gil Blas*. Je puis tout de suite rassurer les amateurs, les curieux, les lettrés, les amants de la Muse : la poésie française renaîtra, la poésie française renaît, la poésie française n'est point morte. Phoïbos Apollon, le dieu aux crins d'or, en soit loué !

Avec une naïveté dont je m'accuse humblement, au lieu d'interroger des centaines de gens de lettres sur ce qu'ils pensent du symbolisme, de la décadence de l'art d'écrire et sans doute aussi de penser, sur les destinées futures de la langue, je me fusse cru plus utile en conseillant simplement au

public d'entrouvrir les œuvres des poètes d'à présent. On ne se doute point à quel degré elles sont inconnues. Je parle, bien entendu, non pas seulement des meilleures, mais des plus célèbres. *Les Trophées* de J.-M. de Heredia, je les cite parce que ce livre fut à son apparition un triomphe ignoré par la librairie pour les volumes de vers, ont vu eux-mêmes leur existence révélée à bon nombre d'esprits prétendûment éclairés, par l'annonce de la mort du poète; au surplus, ils n'ont point été lus par eux, depuis lors. On n'a pas le temps. La vie nous dévore. Ah oui ! la vie. Les tissus d'habitudes machinales, de gestes quotidiens, d'intérêts familiers et bas qu'on appelle la vie. La vie n'est-ce donc que le fumier? N'a-t-on pas, en vérité, quelque besoin de l'exalter?

Qu'importe? Nul ne poursuit une satisfaction matérielle lorsqu'il songe à faire de l'art. J'estime M. Rostand plus enrichi par ses drames en vers que M. Saint Pol-Roux, et MM. Jean Aicard et Auguste Dorchain entreront sans doute à l'Académie avant M. Moréas ou M. Francis Jammes.

Mais est-il vrai que le bon public se désintéresse de toute poésie? Serait-ce vrai, il n'importerait encore que bien peu. La vérité, c'est que le public est sans cesse trompé, et on a pu s'en rendre compte, lorsque MM. Catulle Mendès et Gustave Kahn eurent institué à l'Odéon ces matinées du samedi, si courues, reprises et perpétuées à Trianon, aux Bouffes, au théâtre Victor Hugo par MM. Louis Payen et E. Vuillermoz.

Sans cesse, les théâtres montent des pièces en vers; qu'ils choisissent mal la plupart du temps, c'est indiscutable. Je ne vois à aucun programme le *Cloître* ou le *Philippe Deux* de Verhaeren, le *Phocas* de Vielé-Griffin, le *Polyphème* de Samain, non plus que la rêverie idéale et gracieuse que Verlaine a intitulée *Les Uns et les Autres*, ou l'adorable *Florise* de Théodore de Banville.

Soutiendra-t-on avec sérieux que les spectateurs prendraient à la représentation de telles œuvres moins de délectation qu'ils n'en trouvent aux œuvres que les directeurs de théâtre daignent leur offrir? *Pour la Couronne*, de François Coppée, n'est qu'une maladroite parodie du grand drame romantique; je me souviens, la saison dernière, d'avoir vu, à l'Odéon, une mise en action ridicule, avec des vers d'une platitude merveilleuse, de divers épisodes de *La Gerusalemme liberata*, et Rostand, le dieu du succès, n'a-t-il point donné l'illusion d'être un poète pour avoir, dans *La Princesse lointaine*, reproduit, ou à peu

près, tels hémistiches des meilleurs symbolistes, et pour avoir, dans son jargon bizarrement patouillé et périodiquement arrêté par des rimes clinquantes, enveloppé des actions dignes du Père Dumas? Mystère du théâtre, est-ce là ce qui de toute nécessité réussira? Non, sans doute, et déjà des esprits plus sincères tentent une fortune plus honorable.

L'erreur de M. Jean Richepin, comparable à l'erreur de M. Catulle Mendès, consiste à reprendre au fonds littéraire du passé une œuvre par l'admiration unanime sacrée et, devraient-ils s'être dit, partant immuable. Il la traduit, la transporte sur la scène pour laquelle elle n'a pas été faite, et l'ornemente de ses vers prodigieusement habiles, clairs, parfois éloquents. Mais son habileté n'est et ne saurait être persuasive. Autre chose est d'évoquer, dans un roman d'imagination sans cesse attendrie et narquoise, le combat de Don Quichotte contre les moulins à vent, ou de le réaliser sur la scène. Le ridicule naît au théâtre de l'excessif des contrastes ; dans le livre la psychologie du personnage en ressort mieux dégagée. Et puis quelle aventure, de rendre concret un être chimérique que chacun imagine, dans les limites où l'a évoqué le poète, à son gré, si bien que nul ne peut le retrouver dans la triste réalité qu'en figure de son mieux le comédien le mieux doué. Je ne sais si, en s'attaquant à des ouvrages moins populaires, le résultat serait meilleur : le bruit ne circule-t-il pas que M. Richepin s'occupe à transporter au théâtre et à mettre en vers un roman récent qui connut quelque succès auprès des lettrés, et dont l'auteur est Belge ?

En tout cas, si M. Richepin ne rencontre pas le succès auquel son talent lui donne plus que le droit d'aspirer, ce n'est pas à cause de son vers qui éclate, frappe et porte au bon endroit, mais à cause du caractère artificiel, emprunté, trop exclusivement d'ordre littéraire qu'ont ses inventions et sa composition. Quel directeur de théâtre s'en rendra compte ? Il faut tout oser, et plus on différera de ce que le public est habitué d'entendre, plus grandes seront les chances de réussite. Il y aura des déboires, certes, mais aussi des triomphes. Un esprit perspicace pourrait se risquer à choisir.

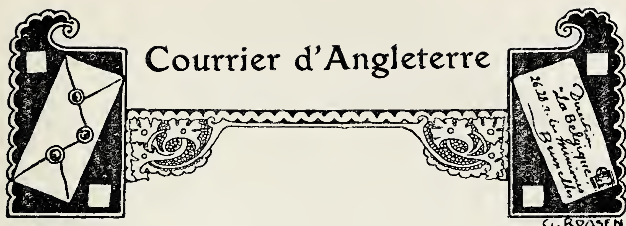
Un autre indice du goût secret que l'on garde à la poésie peut être découvert dans l'organisation, par l'*Ecole des Hautes Etudes sociales*, d'un cours sur les poètes français, depuis 1870. C'est à un d'eux qu'on s'est adressé, et M. A. Ferdinand Herold a commencé, le lundi 13 novembre, ses leçons en présence

d'une nombreuse assistance. Après avoir exposé la situation en 1870, montré les écoles disparaissant et les talents nouveaux qui s'essayaient, il abordera l'examen critique de l'œuvre des Parnassiens, puis des décadents, des symbolistes et de ceux même qui sont venus à leur suite. Dans cette école, complémentaire en quelque sorte de la Sorbonne, seront prononcés les noms de MM. Henri de Régnier, Stuart Merrill, Charles Van Lerberghe au même titre que ceux de Leconte de Lisle, de Lamartine et de Louis Ménard.

Ainsi, de diverses parts, les poètes occupent l'opinion, et il n'est guère besoin d'attendre une renaissance. A quel moment furent-ils aussi nombreux, et, je crois devancer, en le proclamant, le jugement de cette chère postérité point trop impatiemment attendue, plus divers, plus curieux, plus souples, plus harmonieux, voire parfois plus grands ?

Si les fidèles ne semblent pas déserter les autres arts au même degré, en réalité ils n'accueillent pas avec moins de méfiance les efforts nouveaux. L'existence concurrente des salons nous fait illusion. Mais les réputations méritées s'établissent à grand'peine. Je vois bien que l'exposition, du reste admirable, de notre cher Théo Van Rysselberghe rencontre la faveur générale et suscite de sincères et de violents enthousiasmes; mais depuis combien d'années attend-il qu'on lui rende cette justice? Quelle patience, quelle force de résolution il a fallu, à lui et à ses pairs, pour résister aux attaques ou aux dédains d'une critique arrogante et ignorante? Et combien d'années faudra-t-il, de cette résignation et de cette noble conviction, dans l'isolement, pour que le sculpteur Maillol, dont on peut voir au Salon d'Automne la grande statue de femme accroupie, connaisse à son tour quelque gloire ?

André Fontainas.



Courrier d'Angleterre

Il me souvient qu'au dernier *Congrès International de l'Art Public* de Liége, parmi les motions présentées, il en était une qui, assez péniblement, affronta la discussion. Elle était cependant d'un intérêt incontestable et en parfait accord avec les besoins sans cesse croissants du transformisme dans la vie sociale moderne. Il s'agissait rien moins que de l'ouverture des Musées le *soir*, en Belgique, afin de faciliter, grâce au contact plus permanent des classes laborieuses avec les trésors d'art, l'éducation esthétique de la foule.

Les ouvriers, les artisans surtout, prétendait fort justement le rapporteur de la proposition, pourraient profiter de ces visites nocturnes, le jour entier les tenant sous le joug du travail manuel, et la foule, elle aussi, livrée tout le jour aux prosaïsmes des nécessités quotidiennes, saurait trouver au cours de ces reposantes et fécondes flâneries dans les Musées du soir, l'acquis peut-être modeste d'un enseignement fait de sensations d'un ordre plus élevé.

Que d'objections mesquines et vaines rencontra, dès l'abord, cette proposition si éminemment pratique! On argua, en se servant du sempiternel cliché de l'inertie routinière : « *en théorie tout cela est très beau, mais en pratique...* » L'invariable préjugé prédomina qui veut que les classes laborieuses, les artisans eux-mêmes, toute la foule, enfin, resteraient indifférents à cette brillante invitation.

J'eus beau, moi-même, appuyer la motion en rappelant qu'en Angleterre, depuis des ans et des ans, cette *théorie* se trouvait être mise en *pratique*, pleinement et triomphalement; on resta, je pense, plutôt sceptique ! Rares sont cependant ceux qui, parmi les étrangers visitant Londres et les grands centres de l'Angleterre, n'eurent point l'agréable surprise de pouvoir promener sous la lumière des globes électriques leurs curiosités errantes dans les somptueux Musées du soir.

Pour ne citer que ceux-là, qui ne se souvient de l'impression suggestive, de la claire atmosphère studieuse et paisible des

salles illuminées des grandioses *South Kensington* et *British Museum?*

Plus rares sont ceux qui, comme moi, peuvent voir ici, à Glasgow, centre commercial et industriel où la vie intellectuelle et artistique est cependant reléguée au troisième plan des activités, l'aspect magnifique d'un vaste Musée ouvert le soir, en même temps que le spectacle psychologique de la foule, où l'élément prolétarien domine, qui l'envahit silencieusement, attentivement, et qui emplit chaque soir les salles, depuis celles où s'alignent les collections d'histoire naturelle, de mécanique, d'ethnographie, de physique et de chimie, jusqu'à celles, plus importantes, des collections d'art, de peinture et de sculpture. Ce Musée n'est cependant pas situé au centre de la cité écossaise, mais dans un parc assez isolé, aux pieds de la colline, le Kelvinhill, au sommet de laquelle s'érige cette monumentale *Glasgow University*, où durant un mois de l'hiver dernier un professeur éminent de la Sorbonne de Paris, M. Emile Boutroux, donna des conférences françaises, payées *une livre sterling par minute*, par la « *Glifford Lectures institution* ».

L'autre soir encore, je pus constater le phénomène réconfortant des « Art Gallerys », emplie d'une foule compacte. Deux fois par semaine, les jeudi et les samedi, des auditions musicales sont offertes gratuitement au public au Musée même. Dans l'immense salle de Sculpture — l'on peut y voir entre autres un petit bronze de Victor Rousseau, deux moulages du *Saint-Baptiste* et des *Bourgeois de Calais*, de Rodin — d'un orgue monumental vibrent des harmonies de Bach, de Mendelssohn, de Haydn, etc..., tandis que la foule, répandue dans toutes les salles du somptueux édifice, s'abandonne, en silence, à la fois aux échos de cette musique et de ces chants suggestifs et aux émotions multiples qui lui viennent à la vue des trésors artistiques et scientifiques.

Une forte impression d'ordre, de paix et d'harmonie se dégage du spectacle de cette foule ouvrière, heureuse, instinctivement heureuse de tant de beauté offerte à son âme obscure mais sensible.

Quel exemple à suivre *chez nous*, en Belgique!

Souvent, j'ai entendu des conservateurs de musées belges se plaindre de l'abandon et de l'indifférence et chercher des moyens susceptibles d'attirer un plus grand nombre de visiteurs. Jamais, ils ne songèrent à celui de l'élément musical, si captivant par lui-même et si fécond, grâce au pouvoir naturel

qu'a la musique de préparer la mentalité humaine non seulement aux suggestions de l'Art, mais à tous les autres sentiments de la vie de l'âme.

Que l'on s'imagine, par exemple, dans le vaste hall du *Musée des Échanges* de Bruxelles, au Cinquantenaire, ou celui du Musée Ancien, rue de la Régence, un orgue jouant, aux heures du soir, les œuvres des grands maîtres!

L'annonce de ces auditions dans les journaux quotidiens attirerait, à n'en pas douter, un plus grand nombre de visiteurs, en hiver, car la musique donnerait aux glorieuses plasticités qui ornent ces musées, une plus grande puissance d'évocation. L'on objectera sans doute que la foule belge n'a point les qualités de la foule britannique. Certes, il faut l'avouer, la foule belge est, de toutes, l'une des plus illettrées, mais elle est peut-être celle qui a donc le plus besoin que sa sensibilité intellectuelle soit éveillée par les sensations fortes que provoque le Beau, même dans les âmes les moins cultivées. Il faut reconnaître cette supériorité du peuple anglo-saxon, c'est qu'il n'est point vandale. La foule dense qui s'entasse au musée de Glasgow parmi la statuaire de plâtre et de marbre, pour écouter résonner les mille accords de l'orgue monumental, jamais encore ne s'est rendue coupable de la moindre déprédation. J'ai vu des groupes d'hommes et de femmes du peuple adossés précautionneusement contre le socle même des statues avec un sentiment très visible de respect et d'admiration. La surveillance des musées, en Angleterre, est d'ailleurs confiée à l'imposante stature de vigilants et probes *police-men*.

Et je me demande pourquoi, en Belgique, si les musées s'ouvraient le soir, les surveillants du jour ne seraient point remplacés par une police choisie, comme cela se fait pour l'intérieur des théâtres et autres lieux de spectacles?

L'on ne mettra jamais assez la foule en contact avec les choses de la Beauté. L'on ne multipliera jamais assez les occasions aux classes populaires de se distraire en s'instruisant et en s'éduquant. Le Musée est à la fois l'École et le Temple. C'est ce que, en Angleterre, l'on a compris depuis longtemps.

* * *

Dans ma correspondance du mois passé, je signalais aux lecteurs de *La Belgique artistique et littéraire* cette renaissance shakespearéenne provoquée par Irving et ses disciples. Voici

qu'un mouvement se dessine en faveur de l'idée d'une prochaine commération nationale de Shakespeare.

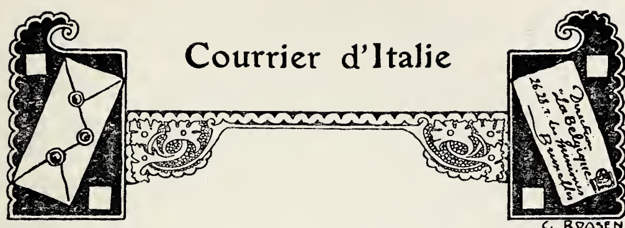
L'Angleterre a raison, d'ailleurs, de reconnaître en son plus grand poète dramaturge — peut-être le plus grand de tous les poètes, depuis Eschyle — son génie national, et l'on s'étonne, en parcourant les villes de la Grande-Bretagne, de ne point y rencontrer plus souvent sur les places publiques la statue de Shakespeare.

La prochaine commémoration aurait précisément pour objet l'érection d'une statue à Stratford-sur-Avon, le lieu de naissance de Shakespeare ; les frais en seraient supportés par une souscription non seulement nationale, mais *universelle,* le caractère d'universalité des œuvres du poète en même temps que l'universalité de sa gloire étant de toute évidence.

L'idée d'une commémoration du grand poète anglais est devenue d'ailleurs en quelque sorte périodique. En effet, les années 1820, 1847 et 1864 virent des tentatives de glorification nationale en l'honneur de Shakespeare. L'on s'étonne cependant de constater qu'il a fallu quarante et un ans de distance, — de 1864 à 1905 —, pour qu'à nouveau l'on songeât à commémorer l'auteur de tant d'immortels chefs-d'œuvre, lesquels autant presque, on peut le dire, que la Bible, contribuèrent à l'éducation générale de l'Angleterre, depuis la période Elizabethane jusqu'aujourd'hui.

Cette fois, le plan de la commémoration de Shakespeare comporterait, en outre de l'érection d'une statue au lieu de naissance, la fondation d'un Théâtre « *a Shakespeare Memorial Theatre* » par souscription publique et destiné, non seulement à monter tous les drames mais, en même temps, toutes les pièces ayant une tendance littéraire, morale et intellectuelle élevée.

Jean Delville.



Courrier d'Italie

C'est parce que l'on a trouvé en Italie, aussi bien que partout ailleurs, que l'époque des expressions d'art vives et intenses sous les Médicis répondait le mieux à la culture raffinée de nos jours, que l'on semble suivre le courant des Préraphaélites et des littératures similaires.

Cependant, rien de plus faux ; ce courant, ici, a une signification tout autre : il n'est pas un caprice de la mode, il est né de la réaction fatale mais heureuse, après une somnolence artistique forcée, provoquée par les efforts employés aux développements industriels et économiques.

Il est curieux de suivre le nouveau courant en Italie, après l'ère des poètes patriotes ou révolutionnaires, celle des essais naturalistes ou romantiques infructueux.

En 1828, de Stendhal écrivait dans ses *Promenades dans Rome :* « La civilisation du XIXe siècle s'élance à des nuances trop fines, peut-être les arts ne pourront-ils plus la suivre. Alors la partie idéale tombera dans le discrédit. On commence à murmurer de l'air bête de la beauté grecque ; la sculpture peut-elle faire préférer la tête de Socrate à celle d'Apollon ? »

Comme tout s'est aplani depuis ! s'il est vrai que Socrate ne nous effraie plus ; si les gothiques, si le réalisme ont pris une place plus importante qu'alors en notre esprit, les Grâces sont revenues, comme des visions heureuses, apporter un correctif de bonheur et de beauté. Mais on n'admire plus comme autrefois l'antiquité alambiquée ; elle n'agit plus sur des esprits prédisposés comme Canova, Metastase ou Pietro Cossa.

Les sentiments se sont affermis et les jugements, formés par une culture plus générale, ont pris plus d'étendue.

Cette clarté de vision et de tendance se retrouve chez tous les grands artistes modernes d'Italie. On vient de le voir dans les œuvres d'un des plus illustres sans doute d'entre eux, Gabriele D'Annunzio.

Depuis son *Fuoco*, jusqu'à ses *Vierges aux Rochers*, depuis son *Triomphe de la Mort*, jusqu'à la *Figlia di Iorio*, quelle diversité de sentiments et d'humeur !

Et si l'on veut lui reprocher des réminiscences ou de lointaines accointances avec Swinburne ou Maurice Maeterlinck, cela prouve seulement un courant identique dans certaines de ses œuvres.

On annonce à présent du célèbre auteur un nouveau roman intitulé : *Amaranta*.

Voici comment lui-même indique d'avance la manière dont il a conçu et la façon dont il envisage son œuvre. Il déclare que pour ses nouvelles tragédies, il s'est dépouillé de tout cet égoïsme qui formait l'essence de ses livres précédents.

Tous les personnages, dans *Amaranta*, seront personnels ; aucun ne fera songer à l'auteur lui-même, ils auront leurs racines dans la vie extérieure, ce seront des produits d'une observation rigoureuse et pénétrante.

Ce roman sera une première étape sur la route de cette nouvelle tendance de D'Annunzio que l'on devine déjà dans la *Figlia di Iorio* et dans la *Fiaccola sotto il moggio;* ce sera un roman moderne au vrai sens du mot. Il évolue dans les sphères les plus immédiates de l'actualité, pour démontrer que, malgré les lamentations des auteurs du bon vieux temps, il ne fut jamais une époque qui offrît aux poètes matière poétique aussi large, aussi abondante.

La beauté de la vie moderne apparait immense à D'Annunzio, et en tout son livre il veut affirmer cette beauté.

L'origine de l'histoire d'*Amaranta* est tirée de la vie réelle. *Amaranta*, avant de devenir le livre de D'Annunzio, était un fait-divers, dans les chroniques des journaux. On doit se rappeler l'histoire de cette demoiselle française, animée du désir d'aventures audacieuses. Sortant de la tranquillité familiale, elle fut prise du désir de courir la grande vie dans les cirques, et, malgré une maladie des poumons, voulut à tout prix exécuter au *Casino de Paris*, l'expérience du « Tourbillon de la Mort » en automobile. Elle se fit lier à la voiture, s'obstinant contre toutes les instances, et menaçant de se jeter, la tête en avant, de la haute plate-forme du départ si on ne la laissait s'élancer. Et l'automobile, en effet, se précipita dans l' « Anneau de la mort » avec une vélocité vertigineuse. Les spectateurs terrifiés virent au premier tour que la malheureuse avait la tête inclinée. Elle était morte.

Telle est la base d'*Amaranta;* naturellement l'artiste, avec cette matière fruste, a créé une héroïne appelée à représenter un type psychologique féminin de plus en plus fréquent dans la vie. Selon D'Annunzio, il sera même le type essentiel de la femme future.

On ne connaît pas encore les vicissitudes d'*Amaranta*, sa passion est encore un secret; mais D'Annunzio déclare que son héroïne nous mènera à la découverte de la poésie, là où la vie et les conditions semblent les plus arides, les plus âpres et les moins nobles.

— A Milan paraîtra sous peu une édition qui fera époque ; elle est d'une grande signification dans les tendances littéraires d'Italie.

Un groupe de jeunes a conçu l'idée de publier une série d'œuvres des grands mystiques, traduites directement sur les textes.

Au programme figurent les noms de : Novalis, Mad. Guyon, Plotin, Mo Eckehart, Jacopone da Todi. Sainte-Thérèse, Pic de la Mirandole, Jean-Paul Richter, les Orifices, Filone l'Hébreux, Diogène l'Aréopagite, Saint-Augustin, Saint-Bernard, Sainte-Catherine, Léon l'Hébreux, Corneille Agrippa, Tauler, Angelo Silesio, Ruysbroeck l'Admirable, etc. Publiés par la Libreria editrice lombarda (A. De Mohr, Antongini et Co) de Milan, les fascicules paraîtront simultanément, traduits par : G. Prezzolini, A. Fogazzaro, N. Pestalozza, P. Marucchi, F.-T. Gallarati Scotti, G. Papini, A. Casati, U. Monneret de Villard. — Collaborateurs : E. Bodrero, Angelo Conti, G.-A. Borgese, F. Gaeta, E. Macinai, P. Sabatier...

— A ce propos, Benedetto Croce leur écrit : « Je trouve qu'il est de la plus grande utilité pour le progrès actuel des études philosophiques de se familiariser avec l'esprit esthétique et l'inclination mystique, ce qui me semble une manière très efficace de se délivrer de l'exaltation par la méthode *naturaliste*, qui a suffoqué et même, ce qui est plus grave, falsifié la philosophie dans la seconde moitié du XIXe siècle.

En dehors de l'importance que peut avoir une collection de mystiques au point de vue historique, comme connaissances d'états d'âme peu connus, j'y attache une valeur spéciale pour notre époque, je dirai même une valeur pédagogique. Je sais bien que la philosophie est la Thèbes aux cent portes, mais je me permets de croire qu'il est plus facile de nos jours d'entrer par la porte, ou par le *détour* du mysticisme et de l'esthétique, que par celle — que sais-je ? — de la philosophie ou de la zoologie comparée ».

Charles Doudelet.

MEMENTO

La Ligue belge des Amis des Arbres a élu pour la campagne 1905-1906, comme président, M. Léon Dommartin, rédacteur en chef de la *Chronique* ; secrétaire-général, M. Edmond de Bruyn; trésorier, M. Louis Van der Swaelmen.

Elle a décidé l'installation de comités régionaux, dont les cadres seront publiés ultérieurement,

Elle a fixé la cotisation annuelle des membres à 3 francs et admis comme organe de la Ligue *Le Samedi*.

Elle se propose d'organiser en 1906 une Fête des Arbres au printemps, une autre à l'automne ; elle souhaite situer l'une dans la vallée mosane ou les Ardennes, l'autre sur le littoral et examinera à cet effet le vœu de M. le député H. Carton de Wiart de célébrer l'une fête des Arbres aux Deux-Hastières et celui de M. Jules Carlier, président de la Commission des Sites, de célébrer la seconde fête des Arbres à Wenduyne, avec le concours des enfants de toutes les colonies scolaires du littoral.

En dehors de ces deux fêtes dont elle assume l'organisation, la Ligue belge des Amis des Arbres continuera à patronner les festivités d'initiative privée, communale ou administrative ; elle remercie dans ce sens l'administration communale d'Anvers de son invitation à la prochaine fête scolaire des Arbres et charge le comité d'y assister et M. Fierens-Gevaert d'y prendre la parole en son nom

Les amis des arbres qui auraient des demandes ou renseignements à adresser à la Ligue belge des Amis des Arbres sont priés de les adresser à son secrétaire-général, 17, rue du Châtelain, à Bruxelles.

* * *

Concerts populaires. — Après nous avoir fait entendre l'autre jour *La Mer*, de P. Gilson, M. S. Dupuis fera exécuter, au prochain concert du 3 décembre, *La Mer*, de Claude Debussy, œuvre inédite à Bruxelles. Nous entendrons en outre une Impression nocturne de F. Delius intitulée *Paris* et la soliste, la violoniste Stefi Geyer, jouera en première audition le concerto

de Goldmarck ainsi que l'*Introduction* et *Rondo capricioso* de Saint-Saëns et les *Czardas* de J. Hubay.

*
* *

Sous la présidence d'honneur de M. le bourgmestre De Mot et le haut patronage de M. le ministre Francotte, le Cercle d'Etudes typographiques de Bruxelles organise, en février 1906, dans les salles du Musée moderne, une **Exposition internationale de Photogravure** *et des procédés qui s'y rattachent.* Cette Exposition s'annonce comme très importante. Elle doit être signalée ici parce qu'elle comportera, notamment, les œuvres des « artistes belges qui concourent à l'illustration du livre.» Ceux-ci n'ont que trop rarement l'occasion de manifester ce genre d'art spécial si cultivé à l'étranger ; ils devront de la reconnaissance au Cercle qui leur permettra de prouver ce dont ils sont capables.

Au cours de l'Exposition il sera organisé une série de conférences concernant l'illustration et l'ornementation du Livre. Dès à présent le concours des conférenciers suivants est assuré : MM. Henri Calmels, de Paris; de Potter, Dumont, Otlet, Titz, de Bruxelles; A. Rassenfosse, de Liége.

Pour tous renseignements, règlement, bulletin d'adhésion, s'adresser à M. J. Van Overstraeten, 8, rue Joseph Stevens, à Bruxelles.

*
* *

Le **Groupe des Compositeurs belges** a inauguré, le 23 novembre, en la salle de la Grande Harmonie, la série de séances de musique de chambre, mélodies et chœurs qu'il se propose de donner cet hiver. Les plus réputés de nos compositeurs forment ce groupe et leurs œuvres sont interprétées par des artistes en renom. Outre les auditions de musique belge, le Cercle s'occupe de la publication des productions les plus marquantes de ses membres, MM. Agniez, Crickboom, de Greef, Delune, L. Dubois, Dupuis, P. Gilson, Lebrun, Radoux, Raway, Thiébault, Vreuls, et d'autres.

*
* *

L'ouverture de l'exposition annuelle organisée par la **Société Royale Belge des Aquarellistes** aura lieu le samedi

2 décembre, à 10 1/2 heures du matin, au *Musée moderne*, Place du Musée, à Bruxelles.

*
* *

Centenaire d'André Van Hasselt. — Le grand poète des *Quatre Incarnations du Christ*, qui fut un des plus glorieux précurseurs de nos Lettres belges, sera glorifié bientôt à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. C'est notre excellent collaborateur Arthur Daxhelet, qui a fait déjà de nombreuses conférences sur Van Hasselt, qui en prononcera plusieurs encore cet hiver. A Maestricht d'abord, le 3 décembre, il célébrera le poète dans sa ville natale. Le 16 janvier, c'est à Bruxelles, au cours d'une séance au théâtre du Parc, organisée par l'Association des Ecrivains belges sous les auspices du Gouvernement et de la Ville, qu'A. Daxhelet parlera de Van Hasselt. M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire royal de Gand, viendra accompagner les mélodies qu'il a composées sur des vers du poète et qui seront interprétées par Mlle G. Wibauw. Mlle André Van Hasselt, petite-fille de l'écrivain, ainsi que les artistes de la troupe de M. Reding réciteront les plus beaux de ses poèmes, tandis que les enfants des écoles de la Ville chanteront des chœurs de Weber et de Schumann pour lesquels Van Hasselt a écrit des paroles françaises.

Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles enfin prépare de son côté une séance pour laquelle il a fait également appel à M. A. Daxhelet.

*
* *

Concerts Ysaye. — Le 8 novembre, dans la salle de la Grande Harmonie, première séance de *Musique de chambre* consacrée exclusivement à des œuvres d'auteurs belges : MM. Jongen, Lekeu, Th. et Ch. Radoux, A. Dupuis, exécutées par Mmes Demest et Zimmer et MM. Eug. et Théo Ysaye, Demest, Deru, Van Hout et Loevensohn.

Le 10 décembre, à l'Alhambra, troisième concert avec le concours du violoniste J. Thibaut. Au programme notamment la symphonie héroïque de Mortelmans et Lalla Roukh, poème symphonique de J. Jongen.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome premier

ANDRÉ, Paul.

CHOMÉ, Léon.

DAVID, Camille.

Chroniques du mois :

Les Conférences.

DAXHELET, Arthur.

Chroniques du mois :

de CARSALADE, Paul.

Chroniques du mois :

Les Théâtres.

E. M.

Chroniques du mois :

Les Poèmes.

EEKHOUD, Georges.

Chroniques du mois :

FONTAINAS, André.

Chroniques du mois :

G., D.

Chroniques du mois :

Les Romans.

GILLE, Valère.

GIRAUD, Albert.

HARRY Gérard..

JOLY, Auguste.

Chroniques du mois:

Les Concerts.

L., D.

Chroniques du mois :

Les Conférences.

LARCIER Fernand.

LA RÉDACTION.

LEMAIRE, Comm^t Charles.

MAUBEL, Henry.

Chroniques du mois :

La Littérature dramatique.

MOCKEL, Albert.

MEDDOR, Dina, C. P.

PICARD, Edmond.

Chroniques du mois :

Les Salons.

PIERRON, Sander.

Chroniques du mois :

VAN B. M.

Chroniques du mois :

Les salons.

VERHAEREN, Émile.

MEMENTO

